

HISTOIRE

D'ALCIBIADE

ET DE

LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'À L'AVÉNEMENT
DES TRENTE TYRANS

PAR

HENRY HOUSSAYE

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

HISTOIRE

D'ALCIBIADE

II

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

HISTOIRE

D'ALCIBIADE

ET DE

LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'À L'AVÉNEMENT DES TRENTE TYRANS

PAR

HENRY HOUSSAYE

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1874


ASTOR LIBRARY
MAR
21
1895
NEW YORK

LIVRE DEUXIÈME

421-415 Av. J. C.

(SUITE)

HISTOIRE
D'ALCIBIADE
ET DE
LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE
DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES TRENTE TYRANS.

LIVRE DEUXIÈME
421-415 av. J. C.
(SUITE)

CHAPITRE TROISIÈME.

Politique d'Athènes à l'égard des cités grecques insulaires. — Desseins des Athéniens sur la Sicile. — La Sicile de 461 à 427. — Ambassade de Gorgias de Léontium à Athènes (427). — Premières expéditions des Athéniens en Sicile (427, 425, 422). — Nouvelles demandes de secours à Athènes des cités ioniennes de Sicile. — Les députés athéniens à Égeste (416). — Enthousiasme des Athéniens pour la guerre de Sicile. — Discours de Nicias et d'Alcibiade au Pnyx. — L'Assemblée décrète l'expédition de Sicile (Avril 415). — Alcibiade, Nicias et Lamakhos nommés au commandement de l'armée.

— Grands armements des Athéniens. — Mutilation des hermès (Mai 415). — Profanation des Mystères d'Éleusis. — Accusation de sacrilége portée à l'Assemblée contre Alcibiade. — Départ de la flotte pour la Sicile (Juin-juillet 415).

Depuis que Thémistocle, Cimon et Aristide avaient donné à Athènes l'empire de la mer, les Athéniens s'étaient convaincus qu'aucune île grecque, colonie dorienne ou ionienne, ne devait se refuser à reconnaître leur suprématie. Si les ambassadeurs d'Athènes ne réussissaient par des promesses ou des menaces à faire accepter la domination athénienne aux cités insulaires, les escadres et les armées les y contraignaient par la force[1]. Tout refus était une offense impardonnable; toute rébellion était un crime. Le monde hellénique avait vu le spectacle de ces conquêtes et de ces châtiments à Scyros, à Carystos, à Naxos, à Samos, à Mitylène, à Mélos; il allait en voir une nouvelle tentative en Sicile.

Aux Athéniens éblouis par les triomphes, enivrés par la puissance, l'assujettissement de toutes les îles de la mer Égée, de la mer de Myrtos et de la mer Ionienne ne suffisait pas; ils espéraient étendre leur supréma-

1. La politique d'Athènes à l'égard des cités insulaires est clairement expliquée dans le discours des ambassadeurs athéniens aux Méliens, rapporté par Thucydide, V, 85-113.

tie jusqu'aux dernières limites des mers grecques, jusqu'en Sicile! Pour accomplir ces vastes projets, ils comptaient sur les forces de leur marine, moins cependant que sur les dissensions armées qui devaient tôt ou tard éclater entre les cités siciliennes de race dorienne et de race ionienne, entre les États démocratiques et les États oligarchiques. Ils n'ignoraient pas l'antique rivalité de Syracuse et d'Agrigente, et ils pressentaient des agressions contre les Hellènes des habitants de l'île, Sicules ou Sikels, refoulés par les conquérants dans l'intérieur des terres. Le moyen que pensaient mettre en œuvre les Athéniens pour asservir la Sicile était celui-là même qui, deux siècles et demi plus tard, réussit aux Romains contre la Grèce : l'intervention par les armes dans les luttes intestines.

Au temps de Périclès, les Athéniens convoitaient déjà la Sicile [1] ; mais Périclès était parvenu à les dis-

1. Plutarque, *Périclès*, XX ; *Alcibiad.*, XVII. — Thucydide semble aussi affirmer implicitement ces projets de conquête par le discours qu'il fait tenir aux députés corcyréens qui demandent l'alliance athénienne (I, 36). Les Corcyréens ne se seraient assurément pas prévalus de leur situation sur le chemin de la Sicile, s'ils n'avaient cru ainsi flatter les secrètes ambitions des Athéniens.

M. Grote, qui, dans l'*Histoire de la Grèce*, dément l'assertion de Plutarque sans baser son opinion personnelle sur aucun témoignage antique, n'a sans doute pas porté toute son attention sur ce passage de Thucydide, tout à fait décisif selon nous.

suader de cette entreprise[1], soit qu'il la jugeât téméraire et insensée, soit qu'il reconnût les circonstances d'alors impropices à en assurer le succès. Quoique Athènes, à cette époque, fût peut-être plus en état qu'elle ne devait l'être dans un avenir très-rapproché de lutter contre les forces siciliennes, elle n'avait en Sicile pour motiver et pour protéger une expédition ni les mêmes prétextes ni les mêmes appuis que ceux qu'elle trouva quelques années plus tard. Après la chute de la dynastie Gélonide à Syracuse, bientôt suivie de l'expulsion de tous les autres despotes de l'île, les cités helléniques de la Sicile s'étaient constituées en républiques autonomes ; elles se gouvernaient par l'oligarchie ou par la démocratie, selon les penchants de leur race[2]. Les révolutions des villes grecques avaient inspiré aux municipes indigènes une révolte contre les colons hellènes. Le chef sicule Dukétios avait combattu avec quelque avantage les Syracusains et les Agrigentins; il se préparait à tenter de nouvelles agressions, lorsque la mort l'arrêta. Les velléités d'indépendance des Sicules tombèrent avec leur chef[3]. Une guerre avait aussi

1. Plutarque, *Pericles*, XX; *Alcibiad.*, XVII.

2. Cf. Hérodote, VII, 155-170; Diodore de Sicile, XI, 25-98, 67-86.

3. Diodore de Sicile, XI, 78, 88, 90, 91, 92; XII, 29.

éclaté entre les deux cités rivales, Agrigente et Syracuse; mais les belligérants avaient rapidement conclu la paix après la défaite des Agrigentins à Himéra[1] (439). Ce furent là les seules luttes qui ensanglantèrent le sol de la Sicile à l'époque de Périclès. Les Sicules étaient repoussés; toutes les cités grecques conservaient leur autonomie, non toutefois sans se jalouser ni se craindre mutuellement.

Les événements de la guerre du Péloponnèse allaient bientôt changer l'aspect et le fond des choses, aussi bien en Grèce relativement à la Sicile qu'en Sicile par rapport à la Grèce. L'alliance contractée en 431 entre Athènes et Corcyre donnait aux Athéniens un excellent port sur la mer Ionienne, propre à concentrer et à ravitailler leurs escadres pour agir contre la Sicile. Corcyre était une base d'opération pour les forces navales athéniennes[2]. En même temps, cette alliance excitait un violent sentiment de haine à Corinthe contre Athènes; sentiment qui eut son contre-coup à Syracuse, cité dorienne unie à Corinthe par sympathie de race et par intérêts commerciaux. Les Doriens de

1. Diodore de Sicile, XII, 8.

2. Voir dans Thucydide, I, 36, combien les députés corcyréens se prévalent de la situation de leur port, à mi-chemin d'Athènes et de la Sicile, pour solliciter l'alliance athénienne.

Grèce, Lacédémoniens et Corinthiens, comptaient avec tant d'assurance sur cette communauté de race, qu'au début de la guerre du Péloponnèse ils sollicitèrent, ils exigèrent presque des Siciliens des vaisseaux et de l'argent[1]. C'était les engager à prendre ouvertement parti contre Athènes; c'était provoquer contre eux de justes représailles de la part des Athéniens.

D'ailleurs, malgré leurs sympathies avouées pour les Spartiates, malgré les sollicitations instantes des confédérés péloponnésiens, les cités doriennes de Sicile ne prirent pas une part active aux hostilités[2]. Elles profitèrent seulement de la lutte qu'Athènes avait à soutenir en Grèce contre des forces supérieures et qui semblait lui défendre de secourir les cités ioniennes de la Sicile, telles que Catane, Léontium et Naxos, pour tenter de s'approprier leurs territoires. Vers le commencement de 427 ou la fin de 428, dans le courant de la cinquième année de la guerre du Péloponnèse, les cités de Catane, de Naxos et de Léontium, bloquées par terre et par mer, et au moment d'être vaincues par les forces combinées de Syracuse et des autres villes doriennes de l'île, envoyèrent des ambassadeurs aux Athéniens. Gorgias de Léontium, le célèbre rhéteur, était à la

1. Thucydide, II, 7; VI, 34.
2. Thucydide, III, 86. Cf. VI, 36.

tête de la députation[1]. Au nom des Ioniens de Sicile, il demanda secours aux Athéniens comme de race ionienne, et leur représenta que si les Syracusains et leurs alliés étaient vainqueurs, ils enverraient aussitôt leurs flottes dans les eaux grecques, secours important que les Péloponnésiens attendaient en vain depuis longtemps[2].

Les Athéniens n'eurent garde de négliger l'occasion qui leur était si imprudemment offerte de prendre un point d'appui en Sicile. « Ils accueillirent cette re-« quête, dit Thucydide, sous prétexte de parenté de race « avec les Léontins, mais en réalité pour empêcher les « Péloponnésiens de tirer des grains de Sicile et pour « tenter de soumettre cette île à leur domination[3]. » Quelque avantage qu'il y eût pour les Athéniens à concentrer toutes leurs troupes contre leurs puissants ennemis du Péloponnèse, ils n'hésitèrent pas à secourir les Ioniens de Sicile. Trois expéditions furent successivement envoyées dans cette île : la première sous Lachès, en 427; la seconde sous Pythodoros, en 425; la troisième sous Eurymédon, également en 425[4]. Les

1. Thucydide, III, 86; Diodore de Sicile, XII, 53.

2. Diodore de Sicile, XII, 53.

3. Thucydide, III, 86. Cf. Diodore de Sicile, XII, 53-54.

4. Thucydide, III, 88, 115; IV, 48; Diodore de Sicile, XII, 54; Justin, IV, 4.

succès et les défaites se compensèrent du côté des Athéniens et de leurs alliés et du côté des Doriens Siciliens[1]. Cependant l'avantage restait plutôt aux Athéniens[2], lorsqu'en 424, le Syracusain Hermokratès, chez lequel le sentiment exagéré de la cité n'avait pas étouffé le sentiment de la patrie, convoqua à Géla un congrès des parties belligérantes[3]. Au début des conférences, il persuada aux députés de toutes les cités siciliennes, doriennes et ioniennes, qu'il fallait avant tout délivrer l'île de l'intervention étrangère, et plus tard régler entre soi les litiges nationaux. Il dévoila les desseins ambitieux d'Athènes, montrant que les Athéniens étaient venus moins comme arbitres que comme agresseurs[4]. Les Siciliens se rendirent aux judicieuses raisons du patriote Hermokratès; ils conclurent la paix à des conditions acceptables pour tous. Les Athéniens se rembarquèrent et firent voile pour le Pirée[5].

1. Cf. Thucydide, III, 115 ; IV, 24, 48 ; Diodore de Sicile, XII, 54.

2. Cf. Thucydide, III, 115 ; IV, 24, 48; Diodore de Sicile, XII, 54.

3. Thucydide, IV, 58; Diodore de Sicile, XII, 54.

4. Thucydide, IV (59-64), nous a conservé le remarquable et judicieux discours d'Hermokratès. Polybe en parle aussi d'après Timée, *Fragm.* XII, 22, 23 (un des *excerpta* publiés il y a peu d'années d'après le *Cod. Vat.*).

5. Thucydide, IV, 65; Diodore de Sicile, XII, 54.

Cette première expédition, encore qu'elle n'eût rapporté aucun avantage décisif aux Athéniens, accrut cependant leur confiance en eux-mêmes et leurs illusions sur la facilité de conquérir la Sicile; car un seul corps d'armée, relativement faible comme effectif, avait tenu en échec les forces combinées des cités doriennes de l'île. Toutefois, lorsque, en 422, les députés de la plèbe de Léontium, bannie par des discordes intérieures qui aboutirent au démantèlement et à la ruine totale de cette ville[1], vinrent demander de nouveaux secours aux Athéniens, ceux-ci se contentèrent d'envoyer Phaeax, avec deux trirèmes seulement, en Sicile, pour tenter de former une ligue antisyracusaine[2]. C'est qu'alors le secours donné aux Léontins n'était qu'un prétexte à l'envahissement de la Sicile, et non un appui pour l'envahir. Athènes attendit une occasion plus propice, qui ne tarda pas à se présenter.

Vers le milieu de l'année 416, les Égestéens, en guerre avec les Sélinontins et les Syracusains, se virent sur le point d'être écrasés par ces formidables ennemis. Ils expédièrent des députés à Athènes pour requérir son intervention armée[3]. Ils se prévalaient pour

1. Thucydide, V, 4.
2. Thucydide, V, 4-7 ; Justin, IV, 4.
3. Thucydide, VI, 6; Diodore de Sicile, XII, 82, 83

cela, non de la communauté de race, car Égeste était une cité barbare, mais de l'alliance que Lachès, lors de la première expédition de Sicile, avait contractée avec eux[1]. Leur demande fut aussi vivement appuyée auprès des Athéniens par les bannis léontins, dont vraisemblablement un certain nombre était resté à Athènes[2]. Comme arguments à cette requête, les Siciliens faisaient valoir les mêmes raisons qu'ils avaient déjà données en 427. « Qu'on laisse impunie, disaient-ils, « la ruine de Léontium; qu'on ne secoure pas les Égestéens; qu'on permette aux Syracusains et à leurs alliés doriens de soumettre la Sicile entière, et bientôt « on les verra comme Doriens s'unir aux Doriens du « Péloponnèse pour renverser la puissance d'Athènes « l'Ionienne. Il importe donc aux Athéniens de soutenir par les armes les derniers alliés qui leur restent[3]. » Les Égestéens ajoutaient qu'ils s'engageaient à solder le corps expéditionnaire[4].

L'Assemblée accueillit favorablement ces ouvertures; mais avant de s'engager dans cette entreprise, les Athéniens, que l'histoire taxe de légèreté et de précipi-

1. Thucydide, VI, 6.

2. Diodore de Sicile, XII, 83.

3. Thucydide, VI, 6. Nous donnons ici le sens du discours sans nous astreindre au mot à mot.

4. Thucydide, VI, 6; Diodore de Sicile, XII, 83.

tation, décidèrent qu'il fallait vérifier si les richesses d'Égeste garantissaient la promesse des Égestéens de subvenir aux frais de la guerre, et s'informer du point où en étaient les opérations militaires avec Sélinonte[1]. Des députés munis de ces instructions partirent pour la Sicile. Les envoyés léontins et égestéens s'embarquèrent avec eux[2].

A Égeste, les ambassadeurs d'Athènes furent indignement trompés. Avertis qu'ils venaient pour vérifier l'état des finances de la cité et des richesses des particuliers, les Égestéens leur firent gravir le mont Sryx et les menèrent dans le temple d'Aphrodite où s'entassaient de nombreuses offrandes, vases, calices, encensoirs et autres objets liturgiques en or et en argent, « d'une grande apparence mais de peu de valeur réelle, » dit Thucydide[3]. Chaque citoyen reçut dans sa demeure les députés et les matelots athéniens, les traita somptueusement et leur montra une profusion de vaisselle d'or et d'argent[4]. C'était toujours la même vaisselle qu'on se passait l'un à l'autre et qui figurait dans tous

1. Thucydide, VI, 6; Diodore de Sicile, XII, 83.

2. Thucydide, VI, 6; Diodore de Sicile, XII, 83.

3. .... πολλῷ πλείω τὴν ὄψιν ἀπ'ὀλίγης δυνάμεω; χρημά των παρείχετο. Thucydide, VI, 46. Cf. Diodore, XII, 83.

. Thucydide, VI, 46; Diodore de Sicile, XII, 83.

les festins[1]. Pour le trésor public, il semble que les Égestéens le décuplèrent momentanément par des emprunts aux villes voisines, helléniques ou barbares[2]. Enfin, lorsque les députés se rembarquèrent, on leur remit un lingot d'argent valant soixante talents, comme avance de solde d'un mois pour l'équipage de soixante trirèmes[3].

Les députés revinrent en Attique au printemps de l'année 415[4], peu de temps après la prise de Mélos et le bannissement d'Hyperbolos. Ils n'avaient pas encore rendu compte officiellement du résultat de leur mission au Sénat et à l'Assemblée, que déjà tout Athènes en était informé. Les envoyés n'avaient pas caché à leurs amis l'état prospère des finances d'Égeste; et les matelots des trirèmes, éblouis par les magnifiques objets déployés devant eux et transportés par l'accueil splendide qui leur avait été fait, avaient pompeusement dénombré à la plèbe du Pirée et d'Athènes les trésors et les richesses des Égestéens[5]. On ne voyait plus que jeunes gens dans les gymnases et dans les palestres, qu'hommes

1. Thucydide, VI, 8, 46; Diodore de Sicile, XII, 83.

2. Cf. Thucydide, VI, 46 ; Diodore de Sicile, XII, 83.

2. Thucydide, VI, 8. — Les Égestéens ne demandaient que soixante trirèmes équipées aux Athéniens, et ils offraient de payer d'avance le premier mois de solde des hoplites et des rameurs.

4. Vers le milieu d'avril (munychion-thargélion).

et que vieillards dans les ateliers et sur l'agora, traçant le plan de la Sicile, dissertant sur la bonté de ses ports, discutant des mers dont elle était baignée, de sa fertilité, de son importance stratégique[1]. L'ambition des Athéniens était alors si avivée qu'ils ne considéraient la conquête de la Sicile que comme la première étape d'une route de triomphes. Ils songeaient à faire de cette île une place d'armes, d'où ils iraient soumettre Carthage, l'Afrique et l'Italie, pour se rabattre ensuite sur le Péloponnèse et pour l'écraser. Ils rêvaient d'étendre leur puissance du Pont aux Colonnes d'Hercule[2]!

Jamais guerre n'avait provoqué un tel enthousiasme[3]. Alcibiade que sa nature engageait à se mettre toujours à la tête du mouvement, à se faire porter par le courant, se montra donc un des plus chauds partisans de l'expédition de Sicile[4]. Il l'appuya d'autant plus ardemment auprès des Athéniens, flattant leurs ambition et leur assurant le succès[5], que son intérêt personnel était en jeu. Il n'était pas douteux qu'on ne lui confiât un commandement important dans le corps

1. Thucydide, VI, 46. Cf. VI, 8, et Diodore de Sicile, XII, 83.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XVII; *Nicias*, XII. Thucydide, VI, 90.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XVII ; *Nicias*, XII.

4. Thucydide, VI, 15 ; Diodore de Sicile, XII, 84 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XVII ; *Nicias*, XII ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, III.

5. Plutarque, *Alcibiad.*, XVII.

expéditionnaire; et la perspective qui s'ouvrait à lui de soumettre à l'empire athénien la plus grande partie du monde connu, la Sicile, Carthage, l'Italie, le Péloponnèse, n'outrepassait pas son ambition surhumaine. Alcibiade, se laissant bercer par des rêves d'orgueil, s'écriait peut-être avant Alexandre: « Seules les limi- « tes du monde seront les limites de ma puissance[1]. » A vrai dire il retombait bientôt dans la réalité. Son esprit, aussi juste et aussi réfléchi qu'entreprenant et que hardi, ne lui dissimulait pas combien ces projets étaient chimériques; mais il lui montrait cependant que s'il était impossible de les accomplir en totalité, il était probable qu'ils réussiraient en partie[2]. En effet, sans une circonstance que nul ne pouvait prévoir, la suite des événements aurait justifié ses espérances[3].

Contrairement à Alcibiade, Nicias s'opposa de tout son pouvoir à cette entreprise[4]. Autant Alcibiade s'efforçait de prévenir toujours les désirs du peuple, autant

1. Plutarque, *Alexander*, XXVII.

2. Thucydide, VI, 90.

3. Cette circonstance fut l'exil d'Alcibiade, qui priva l'armée de son chef le plus habile pour le jeter dans le parti de Sparte. Or, ce fut cet exil qui fit conseiller par Alcibiade aux Lacédémoniens de secourir les Syracusains, et qui arma l'escadre de Gylippos, dont seule l'arrivée inattendue sauva Syracuse de la capitulation. Voir les chapitres suivants.

4. Plutarque, *Nicias*, XII; *Alcibiad.*, XVII; Thucydide, VI, 8, 9-19.

Nicias semblait s'étudier à les contrarier sans cesse[1]; autant Alcibiade ambitionnait un commandement important, autant Nicias redoutait d'en être chargé[2]; autant enfin Alcibiade avait l'âme vaillante, autant la nature de Nicias était craintive et pusillanime. Nicias cette fois ne put arrêter le flot débordant de l'opinion publique. Même ses partisans les plus décidés lui refusaient leur concours. Les quelques chevaliers qui n'approuvaient pas l'expédition craignaient, s'ils tentaient de s'y opposer, qu'on ne les soupçonnât de vouloir éviter le service personnel et les frais de l'armement des trirèmes[3]. Par fausse honte, de peur de passer pour lâches et pour avares, ils gardaient le silence et n'osaient se prononcer[4].

L'expédition de Sicile était si populaire, la multitude si unanime à en reconnaître l'opportunité, que même avant qu'on eût tenu aucune assemblée au Pnyx, c'était chose résolue dans les hétairies et dans les groupes de l'agora[5]. Aussi, lorsqu'à la séance de l'Ekklésia les députés athéniens eurent fait connaître officiellement le résultat de leur enquête sur l'état finan-

1. Plutarque, *Nicias*, XII.
2. Plutarque, *Nicias*, XII; *Alcibiad.*, XVIII.
3. Plutarque, *Nicias*, XII. Cf. Thucydide, VI, 13.
4. Plutarque, *Nicias*, XII. Cf. Thucydide, VI, 13.
5. Plutarque, *Nicias*, XII.

cier et politique d'Égeste, et que les Égestéens eurent réitéré leur demande de secours, il semble que la tribune resta vide, et que sans aucune discussion préalable on procéda au vote[1]. Toutes les mains se levèrent comme mues par un même ressort. Les sungraphes ne prirent pas la peine de compter les suffrages; les prytanes n'eurent pas à recourir à la contre-épreuve. A la presque unanimité l'Assemblée décréta l'armement de soixante trirèmes[2], et nomma dans la même séance trois stratéges pour commander l'expédition : Alcibiade, fils de Klînias, Nicias, fils de Nicératos, et Lamakhos, fils de Xénophanès[3].

A la fin de la séance où l'on avait décrété l'expédition, les prytanes avaient convoqué une assemblée extraordinaire à cinq jours de date, pour soumettre à la discussion et à la sanction du Peuple les demandes des stratéges relatives à l'armement de la flotte, à la levée

1. Cf. Thucydide, VI, 8; Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII; *Nicias*, XI; Diodore de Sicile, XII, 83-84. — Plutarque suit Thucydide et parle de deux séances de l'Ekklésia qui eurent lieu à cinq jours de distance ; ce fut seulement dans la seconde qu'il y eut discussion. Diodore confond les deux séances et n'en fait qu'une seule.

2. Thucydide, VI, 8; Plutarque, *Nicias*, XII; *Alcibiad.*, XVIII; et Diodore de Sicile, XII, 83-84. — Le récit de Diodore, identique pour le fond, diffère un peu dans les détails.

3. Thucydide, VI, 8; Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII; *Nicias* XII; Diodore de Sicile, XII, 84; Cornélius Népos, *Alcibiad.* III.

et à l'équipement du corps expéditionnaire[1]. Nicias, qui avait été élu stratége contre son gré[2], profita de cette nouvelle séance pour faire un suprême appel à la paix. Il faut remarquer qu'en cette circonstance il agit autant qu'Alcibiade dans son intérêt personnel. Nicias redoutait un commandement; il s'opposait à une campagne qui devait l'y élever[3]. Alcibiade ambitionnait la stratégie; il prêchait une guerre qui devait la lui donner[4].

Au début de la séance, Nicias monta à la tribune. Au lieu de parler, comme on s'y attendait, sur les mesures militaires à prendre, il prononça une harangue tout à fait hostile à l'expédition[5], protestant contre le décret rendu, exhortant l'Épistale des Prytanes (Président de l'Assemblée) à procéder à un nouveau vote[6], conjurant les Athéniens de ne pas se laisser entraîner aux périls d'outre-mer. C'était une grave déroga-

1. Thucydide, VI, 8. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XVII, XVIII; *Nicias*, XII.

2. Thucydide, VI, 8. Cf. 9, sq.; et Plutarque, *Alcibiad.*, XVII, XVIII; *Nicias*, XII.

3. Thucydide, VI, 8. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XVII, XVIII; *Nicias*, XII.

4. Thucydide, VI, 8. Cf. Plutarque, *Alcibiad.* XVII, XVIII; *Nicias*, XII; Diodore de Sicile, XII, 83-84.

5. Thucydide, VI, 9-14; Plutarque, *Alcibiad.* XVIII; *Nicias*, XII. Cf. Diodore de Sicile, XII, 23.

6. Thucydide, VI, 14.

tion à la loi, que de revenir sur la chose votée[1]. Cependant les magistrats et le peuple reconnurent la gravité de la question; ils écoutèrent Nicias avec le plus grand calme. Il n'y eut pas de ces *tolle* d'indignation vrais ou simulés, de ces interpellations bruyantes, de ces tumultueuses réclamations, indignes d'une Assemblée qui n'a sa raison d'être que si elle laisse toutes les idées se faire jour, toutes les opinions se défendre. Nicias combattait le sentiment public. Mais les Athéniens avaient trop le respect du droit et de la liberté pour fermer la tribune à un citoyen.

Dans ce discours que nous a conservé Thucydide[2], Nicias commence par adjurer l'Assemblée de délibérer à nouveau sur le projet adopté cinq jours auparavant. Puis il tente de détourner les Athéniens de cette expédition lointaine; il expose les périls dont elle menace la puissance athénienne, en Sicile à cause de la défense acharnée des Syracusains et des Sélinontins, en Grèce même par l'inimitié des Peloponnésiens qui au premier échec rompront ouvertement la trêve et attaqueront l'Attique. L'orateur démontre ensuite, au moyen d'ar-

1. Nicias avoue lui-même que son discours est illégal. Thucydide, VI, 14.

2. Thucydide, VI, 9-14. — Diodore (XII, 83) résume ce discours en quelques lignes et Plutarque en cite le sens (*Alcib.*, XVIII; *Nicias*, XII).

guments plus ou moins sérieux, qu'il n'est point à craindre que les Doriens de Sicile s'unissent jamais contre les Athéniens aux Doriens du Péloponnèse; et que même si l'on vainquait les Siciliens, il serait impossible, à cause de leur éloignement de la Grèce et de leur multitude, de les contraindre à rester longtemps sous la domination athénienne. Il conclut que mieux vaut pour la Cité affermir son empire que de l'étendre, et qu'avant de songer à nourrir, « ces bannis qui mendient l'aide « d'Athènes, » on doit soumettre les Chalcidéens révoltés du littoral de la Thrace[1].

Nicias ne se tint pas uniquement dans les généralités politiques; il abaissa le débat à des questions personnelles. Son antagonisme avec Alcibiade l'engagea à esquisser sa propre apologie, à se justifier sommairement de toute accusation de crainte pour sa vie et de pusillanimité, à attaquer Alcibiade de la façon la plus directe et la plus blessante.

« La guerre m'est toujours tournée à honneur, » s'écria le vieux stratége. « Moins que tout autre je crains « pour ma personne. Je le dis, quoique j'estime être « un bon citoyen celui-là qui ménage sa fortune et sa

1. Thucydide, VI, 9-14. Cf. Diodore de Sicile, XII, 83 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII, *Nicias*, XII.

vie; car un tel homme veut le salut de l'État à cause « de son propre salut[1].

« Si certain citoyen, » reprit l'adversaire d'Alcibiade, sans doute en se tournant vers celui-ci, « tout joyeux d'ê« tre élu stratége, vous engage à cette expédition navale, « c'est seulement parce qu'il y trouve un commande« ment, qu'il est trop jeune[2] pour exercer, un pré« texte à briller par son faste et ses chevaux (il en est « soupçonné par tous), une occasion de faire servir la « dignité de stratége à son luxe et à sa magnificence. « Ne permettez pas à un tel homme de mettre l'État en « péril à seule fin de se rendre illustre. Songez que des « citoyens de ce caractère perdent la république et dis« sipent leur fortune particulière. Ne confiez pas une « entreprise si importante et si ardue à la témérité « d'un jeune homme[3]. »

Quelle que fût l'illégalité d'une telle discussion sur une chose décrétée, l'expédition fut de fait remise en question. On procéda à une nouvelle délibération.

1. Thucydide, VI, 9. — Le bon citoyen, ἀγαθὸν πολίτην, que dépeint ici Nicias, c'est Nicias lui-même.

2. Nicias, vieilli dans les combats, veut dire qu'Alcibiade n'a pas l'expérience et la science nécessaires pour commander; mais non pas qu'il est trop jeune pour être légalement stratége. Alcibiade avait alors trente-cinq ans.

3. Thucydide, VI, 12. Cf. Plutarque, *Nicias*, XII.

Plusieurs orateurs gravirent les degrés du bèma après que Nicias l'eut quitté; le plus grand nombre pour le réfuter et parler dans le sens de la guerre; quelques-uns seulement pour appuyer sa motion et détourner les Athéniens de la conquête de la Sicile[1]. Enfin, Alcibiade lui-même apparut sur le roc de la tribune dans le prestigieux éclat de sa beauté[2]. Ce n'était plus Kléon, les yeux menaçants, les cheveux hérissés, les vêtements en désordre, prêchant la guerre avec des gestes furieux et de tonnantes vociférations, pareil à un fils d'Arès, dieu du carnage; c'était comme un fils de Pallas, la déesse des luttes saintes et des patriotiques levées de boucliers. Il appelait aux armes, enflammé par la grandeur d'Athènes, mais en conservant le calme et la dignité d'un Immortel. Sous le coup de l'accusation de dissipation portée contre lui par son adversaire[3], Alcibiade avait à cœur de se justifier;

1. Thucydide, VI, 15. — Diodore (XII, 84) prétend, au contraire, que dans cette séance la plupart des orateurs parlèrent dans le sens de Nicias. La version de Thucydide doit toujours, quand il est question d'un ait, être préférée à celle de Diodore.

2. Thucydide, VI, 15; Diodore de Sicile, XII, 84. Cf. Plutarque, *Alcibiade*, XVIII; *Nicias*, XII.

3. Cette accusation de dissipation formulée par Nicias contre Alcibiade était excessivement grave; car selon la loi athénienne, celui qui dissipait son patrimoine ou un héritage quelconque, était déchu de es droits politiques. Il ne pouvait ni parler, ni opiner à l'Assemblée,

inquiet de l'impression que pouvait produire sur le peuple la harangue du vieux Nicias, il avait hâte de la faire oublier par un discours plus net, plus concluant et d'une éloquence plus entraînante. Il prononça ce discours resté célèbre[1] :

ni remplir aucune charge, ni exercer aucun commandement (Eschine *Contr. Timarch.* 30). Les Grecs estimaient non sans raison que celui qui est incapable de gérer ses propres affaires est encore moins apte à conduire les affaires de l'État.

1. Ce discours est rapporté en entier par Thucydide, VI, 15-18, et mentionné par Diodore de Sicile, XII, 8, et par Plutarque, *Alcibiad.* XVIII.

A l'époque où Alcibiade prononça cette harangue, Thucydide était en exil. Il ne put donc pas l'entendre de la bouche de l'orateur; il ne put qu'en recueillir de ses auditeurs le sens général, quelques expressions frappantes et quelques détails particuliers. Il est donc difficile de juger par ce discours du style oratoire et de l'éloquence personnelle d'Alcibiade. Cependant la plupart des historiens et des critiques, parmi lesquels, M. Jules Girard, dans sa remarquable *Étude sur Thucydide*, s'accordent à reconnaître que les harangues de l'auteur de la *Guerre du Péloponnèse* sont relativement fidèles, négligeant peut-être la lettre, mais reproduisant très-exactement le sens, se conformant souvent au caractère même d'éloquence de l'orateur auquel elles sont attribuées, toujours à son caractère politique. Le discours prêté ici à Alcibiade est d'une grande habileté, et digne en tout point, quand on le lit en grec, dans la belle langue de Thucydide, de la réputation d'éloquence qu'a laissée le fils de Klinias. Son caractère personnel s'y accuse avec énergie. Sous les généralités politiques on découvre tour à tour l'ambition, l'orgueil, l'ostentation, l'assurance, et la confiance en soi de l'orateur. « C'est, dit « M. J. Girard, un plaidoyer vivant. » Aussi n'avons-nous pas hésité à reproduire cette harangue, malgré sa longueur. Nous l'avons

« Athéniens, le commandement m'appartient plus « qu'à tout autre (c'est l'interpellation de Nicias qui « me fait une nécessité de commencer ainsi mon dis- « cours[1]); et je me pense digne de ce commandement; « car si je suis décrié[2], ceci m'est venu par ma gloire, « celle de mes ancêtres, l'avantage même de ma pa- « trie. Les Grecs, en effet, à cause du faste que j'ai mon- « tré dans la théorie Olympique, se sont exagéré de

traduite le plus textuellement possible, en nous permettant toutefois, afin de l'abréger, d'en couper quelques périodes qui ne sont pas essentiellement inhérentes au sujet. — Ce que nous disons de ce discours de Thucydide, de sa fidélité relative, et de notre procédé pour le traduire s'applique également au deuxième discours d'Alcibiade, rédigé par Thucydide, qui est reproduit au tome II, de cette histoire, p. 113-123.

1. Alcibiade débute ainsi avec une grande habileté. Non-seulement il se justifie de l'accusation de Nicias; mais il excuse d'avance l'apologie qu'il va faire de lui-même, en disant qu'il ne se vante que contre son gré et que c'est l'attaque directe de Nicias qui l'y oblige. On doit remarquer aussi qu'Alcibiade est infiniment plus *parlementaire* que Nicias. Il désignerait presque celui-ci, en le réfutant, par « l'honorable « préopinant. » De plus, Alcibiade se tient à sa stricte défense. Dans tout le cours de sa harangue il n'attaque pas une seule fois Nicias, ni directement, ni par allusion détournée. C'est d'autant plus digne que quelque minutes auparavant, Nicias l'a interpellé de la façon la plus blessante et la plus perfide.

2. Alcibiade se sert habilement d'un terme équivoque : ἐπιβόητος peut se prendre en bonne comme en mauvaise part. Les traducteurs latins rendent ce mot par *celeber*, les français par « mal connu », ou « incriminé. » Son vrai sens est « trop fameux. »

« beaucoup la puissance de notre République, qu'ils « croyaient au contraire ruinée par la guerre. J'ai fait « entrer sept chars dans la lice, ce qu'aucun particu- « lier n'avait fait avant moi; j'ai été proclamé vain- « queur, et j'ai remporté (en outre) le troisième et le « quatrième prix. Enfin, j'ai tout disposé d'une façon « digne de ma victoire[1]. D'après la loi, c'est là un hon- « neur légitime. C'est aussi un indice de puissance « pour notre République. Quant à ma magnificence « dans les chorégies et les autres liturgies de la Cité, « il est naturel que cela excite contre moi l'envie de « mes concitoyens, mais cette magnificence inspire aux « autres États grecs la plus grande opinion de notre « puissance. Elle n'est donc pas sans mérite, cette folie « qui fait bien mériter, à ses dépens, non-seulement » de soi, mais de sa patrie. Et il n'est pas inique qu'un « citoyen qui a justement une haute opinion de soi- « même veuille s'élever au-dessus des autres.

« Je le sais, tous ceux qui s'estiment haut et qui sur- « passent les autres provoquent tant qu'ils vivent la « jalousie de tous et surtout celle de leurs égaux[2]. Mais

1. Pour cette allusion d'Alcibiade à sa victoire aux Jeux Olympiques et au grand effet qu'y produisit sur les Grecs sa magnificence, voir le tome I, p. 31 sq.

2. Alcibiade [désigne ici les Oligarques, les Chevaliers, les Eupa-

« plus tard, on leur accorde une telle admiration que « certains revendiquent même à tort l'honneur de des- « cendre d'eux. Leur patrie s'enorgueillit de leur re- « nommée ; loin qu'elle la considère comme étrangère, « elle se l'approprie et la proclame illustre entre les « plus illustres.

« Voilà ce que j'ambitionne, et encore que je sois dé- « crié à cause de ma conduite privée, voyez si cela en « a été plus mal depuis que je suis à la tête de la Ré- « publique. C'est moi qui ai ligué les plus puissants « États du Péloponnèse ; c'est moi qui ai forcé les La- « cédémoniens, sans trop de danger ni de dommage « pour vous, à risquer tout dans une seule journée à « Mantinée ; et quoiqu'ils aient été victorieux dans ce « combat, ils n'ont pas encore aujourd'hui recouvré « complétement leur confiance[1]. Ma jeunesse et ma « prétendue folie[2] ont su par des discours habiles ga- « gner à votre cause les plus puissantes cités du Pé-

trides, qui, égaux à lui par la fortune et par la naissance, le jalousaient d'autant plus de son crédit sur le peuple et lui étaient bien plus hostiles que les classes moyennes et les classes pauvres.

1. Sur cette allusion au traité d'alliance avec Argos, et à la bataille de Mantinée, voir le tome Ier, p. 295 sq. et p. 339 sq.

2. C'est une réponse à un passage du discours de Nicias (Thucydide, VI, 13), qui accuse Alcibiade de dépe ses extravagantes et de folle témérité.

« loponnèse et leur inspirer espoir et courage. Donc, « maintenant que je possède encore *cette folie*, et que « Nicias semble devoir être encore favorisé de la for- « tune, servez-vous en toute confiance de nous deux[1].

« Ne revenez pas sur votre première décision rela- « tive à l'expédition de Sicile, sous le prétexte qu'il « faudra lutter contre de grands États. A la vérité, les « villes de cette île sont très-peuplées, mais leur « population est composée d'éléments hétérogènes, « ce qui rend faciles les révolutions et les change- « ments. De plus, nul n'y regarde la patrie comme « sienne; personne ne s'arme pour la défendre; cha- « cun s'occupe à tirer quelque avantage pour soi-même « par la persuasion ou par l'émeute. S'il ne réussit « pas, il s'expatrie[2]. Comment donc de pareilles ag-

1. Alcibiade demande naturellement qu'on se serve de Nicias comme homme de guerre et non comme conseiller. — Au reste cet éloge d'un adversaire qui vient de faire preuve de tant de perfidie contre l'orateur, doit faire réfléchir les détracteurs quand même d'Alcibiade. Nicias vient de demander la révocation d'Alcibiade; Alcibiade dit qu'il faut confirmer Nicias dans son commandement.

2. Alcibiade montre bien par la rapide esquisse qu'il tracé des Doriens de Sicile en les opposant aux Ioniens de l'Attique le profond attachement au sol natal, le patriotisme fervent des Athéniens. Le Dorien s'expatrie sans regret; l'Ionien se désespère et meurt quand il est loin de sa patrie. Le bannissement n'eût pas été un châtiment pour les Doriens. Cette phrase d'Alcibiade fait déjà pressentir qu'exilé il rentrera à Athènes *per fas et nefas*.

« glomérations pourraient-elles avoir de l'unité dans « leurs Conseils, de l'ensemble dans leurs actions? Nous « verrons bien vite les peuples de la Sicile se donner « à nous à la première ouverture avantageuse, surtout, « si comme on nous l'a rapporté, ils entretiennent « toujours quelque sédition[1]. Leurs hoplites ne sont « pas aussi nombreux qu'on vient de vous l'affirmer[2]. « Il doit en être chez eux comme chez les autres Grecs, « dont les forces réelles se sont trouvées bien au-des- « sous des évaluations arbitraires que chaque peuple « en faisait[3]. La Hellade, qui a accusé des chiffres fa- « buleux, a reconnu dans la présente guerre avoir à « peine des hoplites en nombre nécessaire. Telles sont, « d'après ma pensée et d'après mes renseignements, les « choses qui nous faciliteront l'expédition. J'oubliais « la foule des Barbares[4] qui dans leur haine contre

1. En effet, les Siciliens étaient toujours en guerre intestine, soit entre cités doriennes et ioniennes, soit entre hellènes et sicules, soit dans la ville même entre oligarques et démocrates. Cf. Diodore de Sicile, XII, 8, 53, 85.

2. Ce n'est pas Nicias qui a parlé du nombre des hoplites syracusains et phliontins. Alcibiade répond sans doute à l'assertion d'un orateur conservateur qui a succédé à Nicias à la tribune. Cf. Thucydide, VI, 15.

3. Il en a été ainsi de tout temps et partout. Le rôle accuse toujours un plus grand nombre d'hommes que l'effectif ne peut en montrer.

4. Les populations non helléniques, Sicules et Phéniciens, — les Égestéens entre autres.

« les Syracusains, se joindront à nous pour les atta-
« quer.

« Nos affaires de Grèce ne seront point un obstacle « pour nous, si vous prenez de bonnes mesures à cet « égard; car, outre ces mêmes adversaires que Nicias « nous reproche de laisser derrière nous dans notre « navigation vers la Sicile, nos ancêtres avaient en- « core à combattre les Mèdes. Cependant ils fondè- « rent leur empire rien qu'avec la supériorité de leur « flotte. Les Péloponnésiens ont actuellement moins que « jamais la pensée de nous attaquer[1]; et supposons « même qu'ils veuillent recommencer la guerre, ne « peuvent-ils pas envahir nos campagnes, quoique no- « tre armement naval soit encore au port[2]. Mais sur « mer, ils ne pourront absolument rien contre nous, « car nous laissons ici une flotte d'une force au moins « égale à la leur et qui sans peine combattra leurs na- « vires.

1. La récente affaire de l'île de Mélos confirmait cette assertion d'Alcibiade. Malgré les demandes instantes des Méliens, leurs alliés de race, les Spartiates n'avaient pas osé les secourir.

2. Comme preuve, l'orateur pouvait invoquer le triste souvenir de la première période de la guerre du Péloponnèse. Tandis que les flottes athéniennes vainquaient sans cesse les escadres confédérées et débarquaient des hoplites sur tous les points du Péloponnèse, l'armée spartiate franchissait chaque année les frontières de l'Attique et ravageait le territoire. Voir le tome I de cette histoire, p. 168, sq.; 180, sq.; 197, sq.

« Quelles raisons donner pour refuser cette expé-
« dition, pour ne pas secourir nos alliés ? Nos serments
« nous y obligent : nous avons contracté alliance avec
« eux. N'écoutez pas ceux qui affirment qu'il ne faut
« attendre aucune aide de ces peuples. Si nous les
« avons faits nos alliés, c'est pour qu'ils retiennent nos
« ennemis chez eux et non pour qu'ils viennent les
« combattre ici[1]. Comment donc avons-nous obtenu
« l'empire, sinon en étant toujours disposés à secourir
« ceux qui imploraient notre appui[2], qu'ils fussent Grecs
« ou Barbares ? Si chacun de nous, quand on lui de-
« mande aide, restait en repos, nous étendrions peu
« notre empire; notre puissance même péricliterait
« bientôt. Avec des adversaires formidables, il ne faut
« pas seulement repousser les attaques : il faut encore
« les prévenir[3]. Il ne nous est pas permis de modérer

1. Cette assertion était absolument vraie et nul ne pouvait interrompre Alcibiade pour la réfuter. L'intérêt d'Athènes n'était pas que les Ioniens de Sicile envoyassent en Grèce hoplites et trirèmes; mais qu'ils empêchassent au besoin les Doriens de l'île de renforcer les armées et les flottes du Péloponnèse.

2. Ce fut en effet la politique suivie par Thémistocle et Cimon. Il est vrai qu'à cette époque cette politique était la conséquence de la guerre panhellénique contre l'ennemi commun, le Perse.

3. Alcibiade reprend ici l'argument des Léontins et des Égestéens : que si on laisse Syracuse et les cités doriennes soumettre les villes ioniennes et non helléniques de Sicile, ces cités délivrées de

« l'extension de notre empire selon notre arbitraire; « il est au contraire nécessaire, quand les circonstances « nous y forcent, de menacer les uns et d'opprimer les « autres. Nous serions en danger d'être dominés si « nous cessions nous-mêmes de dominer. Vous ne de- « vez pas considérer l'inaction comme le font les autres « peuples, à moins de modeler vos principes sur les « leurs.

« En conduisant notre flotte en Sicile, nous aug- « menterons sans aucun doute la puissance que nous « possédons déjà. Entreprenons cette expédition, ne « fût-ce que pour imposer à l'orgueil des Péloponné- « siens et pour leur prouver que, peu soucieux du re- « pos dont nous jouissons, nous portons nos armes jus- « qu'à l'extrémité des mers grecques. Si nous agissons « ainsi, ou, ce qui paraît vraisemblable, nous ferons « une conquête qui nous vaudra l'empire de la Grèce « entière[1], ou nous écraserons du moins la puissance

tout danger intérieur, uniront leurs escadres à la flotte péloponnésienne pour écraser l'ennemie éternelle des Doriens, l'ionienne et la démocratique Athènes. Dans son discours, Nicias avait assez faiblement réfuté cet argument.

1. S'ils soumettaient la Sicile, les Athéniens devaient se rabattre sur le Péloponnèse, aidés de toutes les troupes et de tous les subsides que leur fourniraient les Siciliens soumis. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XVII; *Nicias*, XII, et surtout le discours d'Alcibiade à Sparte, rapporté par Thucydide, VI, 89-93, qui est le plus complet et le plus intéressant

« des Syracusains, ce dont nos alliés et nous-mêmes « retirerons un grand avantage. Victorieux, nous se- « rons protégés par nos vaisseaux pendant notre sé- « jour; en cas d'insuccès, notre flotte assurera notre « retraite, car notre marine l'emportera toujours sur « celle de tous les Siciliens coalisés.

« Que le discours de Nicias, qui vous engage au re- « pos et excite une dissension entre les jeunes et les « vieux, ne vous égare pas [1]. Efforçons-nous d'augmen- « ter la puissance de la Cité à l'exemple de nos pères, « qui consultaient les plus vieux et les plus jeunes. « Persuadez-vous que la jeunesse et la vieillesse, l'une « sans l'autre, ne peuvent rien, et que la grandeur « d'un État résulte de l'ordre parfait produit par l'as- « semblage des esprits infimes, des esprits médiocres « et des esprits élevés. Sachez, enfin, que si la Répu- « blique s'abîme dans l'inaction, ses forces s'useront et « périront; mais que si elle ne quitte pas la lutte, elle « acquérera sans cesse une nouvelle vigueur qui l'ac- « coutumera à se défendre non par des paroles, mais « par des actes.

commentaire du présent discours (nous le citons dans cette histoire, tome II, p. 116, sq.).

1. Dans son discours Nicias avait fait appel à la prudence des hommes d'un âge mûr et les avait exhortés à se prononcer contre l'expédition de Sicile.

« Pour finir, j'estime qu'une cité active qui change « son activité en repos, arrive bientôt à la ruine, et « que ceux-là vivent sagement, et avec la plus grande « sécurité, qui s'écartent le moins possible des lois et « des institutions établies, fussent-elles même imparfaites[1]. »

L'argumentation précise et serrée d'Alcibiade convainquit définitivement l'Assemblée; son éloquence l'électrisa[2]. Cependant Nicias ne s'avoua pas encore vaincu; mais, estimant qu'il lui serait désormais impossible de dissuader les Athéniens de la guerre en combattant ouvertement leur désir, il usa de ruse et changea de tactique oratoire. Il reprit la parole, et feignant de se ranger à l'idée de l'expédition, il dénombra de nouveau les forces des Doriens de Sicile, et demanda pour entrer en campagne un armement exagéré: des hoplites par milliers, Athéniens, alliés et mercenaires, une multitude

1. Thucydide, VI, 16-18; Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII; *Nicias*, XII; Diodore de Sicile, XII, 84. — Alcibiade termine habilement sa harangue par un hommage à la constitution démocratique d'Athènes, et par la promesse tacite de ne point chercher à la modifier. C'était du coup annihiler les soupçons d'aspiration à la tyrannie que ses ennemis répandaient contre lui et se donner gain de cause auprès de la majorité dans cette lutte oratoire.

2. Thucydide, VI, 19; Diodore de Sicile, XII, 84; Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII; *Nicias*, XII.

d'archers et de frondeurs destinés à harceler la cavalerie ennemie, des navires de guerre en grand nombre, afin d'embarquer les troupes et d'assurer les communications entre Athènes et les corps expéditionnaires, beaucoup de bâtiments de transport pour les provisions, le froment, l'orge torréfiée, les olives, enfin de l'argent monnayé à profusion[1]. Nicias comptait par ces exigences décourager les Athéniens et leur faire abandonner ce projet[2]. C'était méconnaître la nature athénienne. Loin que l'enthousiasme de l'Assemblée s'évanouît au tableau tracé par Nicias des obstacles que l'armée allait rencontrer à Syracuse et des sacrifices que devait faire la Cité pour entreprendre cette expédition, il s'en accrut davantage. On se méprit aux paroles de Nicias; on le crut de bonne foi; on l'approuva chaleureusement. La passion de s'embarquer gagna l'Assemblée entière, vieillards et jeunes gens, chevaliers et thètes. Il y eut, dit un historien contemporain, un élan universel vers la guerre et la conquête[3]. Un orateur du parti d'Alcibiade, le démagogue Démostratès, qui avait compris la contre-

1. Thucydide, VI, 20-23. Cf. Diodore, XII, 84; Plutarque, *Alcib.*, XVIII.
2. Thucydide, VI, 24.
3. Thucydide, VI, 24. Cf. Plutarque. *Alcibiad.* XVIII, *Nicias*, XII; Diodore de Sicile, XII, 84.

manœuvre de Nicias, monta à la tribune. Il interpella ce stratége et le somma de renoncer à toute réticence et à toute tergiversation, et de déclarer nettement et séance tenante quels préparatifs l'Assemblée devait voter [1]. Nicias, pris à son propre piége, répondit qu'il en conférerait avec ses collègues, Alcibiade et Lamakhos; mais que, selon son opinion personnelle, les forces de terre et de mer devaient s'élever au moins à cent trirèmes, à cinq mille hoplites, Athéniens et alliés, et à un contingent important d'archers et de frondeurs mercenaires, dont le nombre exact serait fixé ultérieurement par le conseil des stratéges [2].

La discussion ainsi close, les Prytanes firent procéder au vote. L'Assemblée ratifia la décision qu'elle avait prise cinq jours auparavant, confirma les trois stratéges, Nicias, Alcibiade et Lamakhos dans leur commandement, et décréta, sur la motion de Démostratès [3], que le Peuple Athénien leur déléguait pleins pouvoirs

1. Thucydide, VI, 25; Plutarque, *Alcibiade,* XVIII; *Nicias*, XII. — Thucydide raconte ce fait, mais il ne dit pas le nom de l'orateur; c'est Plutarque qui nous l'apprend, dans la *vie d'Alcibiade* et dans la *vie de Nicias*. Il ajoute que ce Démostratès était de tous les démagogues celui qui excitait le plus les Athéniens à la guerre : ὁ μάλιστα τῶν δημαγογῶν ἐπὶ τὸν πόλεμον παροξύνων τοὺς Ἀθηναίους....

2. Thucydide, VI, 25. Cf. Diodore de Sicile, XII, 84.

3. Plutarque, *Alcibiade*, XVIII; *Nicias*, XII.

pour fixer l'effectif des contingents et pour régler tous les détails de l'expédition [1].

Les quelques mois [2] qui suivirent cette célèbre séance furent employés aux préparatifs de la campagne, à l'armement de la flotte, à la formation des corps d'hoplites [3]. On envoya des députés chez les alliés des îles, du Péloponnèse, de Corcyre, afin de leur demander des hommes, des vaisseaux, de l'argent [4]. Quant aux Athéniens, ils étaient si exaltés par l'espérance d'être à la curée de la Sicile qu'ils se présentaient d'eux-mêmes pour se faire inscrire sur le rôle de la milice [5]. Ceux qui étaient désignés par les stratéges s'équipaient avec joie et cherchaient à rivaliser entre eux pour la bonne trempe des armes et la beauté des vêtements [6]. La même émulation animait les triérarques; ils dépensaient généreusement afin que leur bâtiment se distin-

1. Thucydide, VI, 25; Plutarque, *Alcibiade*, XVIII; *Nicias*, XII, cf. Diodore de Sicile, XII, 84, XIII, 2.

2. Des premiers jours du mois de munychion (mars-avril) de 415 date de la séance, jusqu'au 20 du mois de scirrophorion (mai-juin) de la même année, date fixée pour l'embarquement. Pour ces dates, cf. Thucydide, VI, 8, 30; Diodore de Sicile, XIII, 2; Plutarque, *Nicias*. XIII; *Alcibiad.*, XVIII.

3. Thucydide, VI, 26. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 2.

4. Thucydide, VI, 26. Cf. VI, 29.

5. Diodore de Sicile, XIII, 2.

6. Thucydide, VI, 26, 31.

guât des autres par la rapidité de la marche; ils le décoraient d'emblèmes et de toutes sortes d'ornements peints et sculptés. De plus, quoique l'Etat allouât déjà un drachme par jour à chaque matelot, ils augmentèrent la paye des thranites (rameurs du premier rang[1]). Pour la solde des hoplites et des matelots, le recrutement des mercenaires, l'armement des trirèmes, l'achat des provisions et pour tous les autres frais nécessités par une si importante expédition, les stratéges puisèrent sans parcimonie dans le trésor public, que plusieurs années d'une paix relative avaient considérablement enrichi[2]. Thucydide remarque l'énorme quantité de numéraire qui sortit alors d'Athènes. Il additionne les dépenses faites par l'État, les triérarques et les simples particuliers (ceux-ci pour leur équipement personnel), l'argent dont chacun, indépendamment de sa solde, se pourvoyait pour un voyage au long-cours, enfin les sommes que les Athéniens, toujours commerçants, emportèrent dans l'intention de trafiquer avec les Égestéens[3].

1. Thucydide, VI, 31. — Les Thranites avaient à manier des rames d'une plus grande longueur, de là plus lourdes que celles des rameurs des rangs inférieurs.

2. Thucydide, IV, 26, 31. Cf. Andocide, *de Pac.*, 8; Eschine, *de Fals. Leg.*, 5; et Boeckh, *Corpus inscriptionum græc.*, *Inscript. Attic.*, 76.

3. Thucydide, VI, 31.

Cependant les présages funestes ou favorables se multipliaient pour et contre l'expédition [1]. Un homme se mutila en sautant par-dessus l'autel des Douze-Dieux ; la statue d'or de Pallas sur un palmier de bronze, que les Athéniens avaient érigée à Delphes en commémoration de leurs victoires sur les Mèdes, fut becquetée par des corbeaux [2]. Un oracle consulté sur le succès de l'expédition ordonna de faire venir de Clazomène une prêtresse qui s'appelait Hésychia (paisible); on comprit que par cette réponse le Dieu conseillait aux Athéniens d'abandonner leurs projets belliqueux [3]. Socrate assurait que son Démon l'avait averti que l'expédition serait fatale à la Cité; et le célèbre astronome Méton, le réformateur du calendrier grec, feignant d'être ou étant réellement fou de terreur, s'arma d'une torche et incendia sa demeure [4]. Enfin, par une coïncidence sinistre, la date fixée pour l'embarquement se rencontrait avec le premier jour des Adônia [5], fêtes d'Adônis importées de Syrie en Attique. Ces fêtes, que

1. Plutarque, *Alcibiade*, XVIIII; *Nicias*, XIII. Cf., Thucydide, VIII, I.

2. Plutarque, *Nicias*, XIII.

3. Plutarque, *Nicias*, XIII.

4. Plutarque, *Nicias*, XIII.

5. Plutarque, *Nicias*, XIII; *Alcibiade*, XVIII. — Il est probable que lorsqu'on se fut aperçu de cette coïncidence de mauvais augure, on

les femmes seules célébraient, duraient deux jours. Le premier, les Athéniennes pleuraient la mort de l'amant d'Aphrodite. Vêtues de deuil, exhalant de longs gémissements, s'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine, chantant des hymnes funèbres, elles parcouraient les rues et les carrefours en portant des images de mort selon le rite des funérailles. Toute la ville retentissait de sanglots et du cri lugubre mille fois répété : *ἴ, ἴ, ἴ, ἴ.* Le second jour, la désolation faisait place à la joie; on célébrait la résurrection d'Adônis[1].

Ces présages sinistres ne laissaient pas que d'inquiéter les Athéniens qui reconnaissaient le doigt de la Divinité dans tous les événements et dans tous les phénomènes. Mais d'autres prédictions sacrées promettaient un plein succès à l'expédition de Sicile[2]. Un oracle fameux annonçait que les Athéniens feraient pri-

ajourna l'embarquement. D'ailleurs les retards inhérents à un armement aussi considérable, encore augmentés par le bouleversement que causa dans la cité la mutilation des hermès, firent naturellement, à ce qu'il semble, reculer de plus de deux mois le départ de la flotte; car les fêtes d'Adonis tombaient le 20 du mois scirrophorion (mai-juin). et le départ pour la Sicile n'eut lieu vraisemblablement qu'en métagéitnion (août).

1. Plutarque, *Nicias*, XIII; *Alcibiade*, XVIII; le scoliaste d'Aristophane, *Pax*, v. 419; Lucien, *Dea Syriac.* VI; Macrobe, *Saturnal.* I. 21; Theocrite, *Idyl.*, XV; *Etymologicum magnum*, s. v. ἀδωνιασμός; Suidas, s. v. ἀδωνία.

2. Plutarque, *Alcibiade*, XVIII, *Nicias*, XIII. Cf. Thucydide, VIII, 1.

sonniers tous les Syracusains[1]. Et des devins, aux gages d'Alcibiade, recherchaient et répandaient par la ville d'antiques prophéties qui prédisaient aux Athéniens gloire et profit en Sicile[2].

On était arrivé à quelques jours de la date fixée pour le départ[3], lorsqu'un événement inouï et mystérieux vint plonger la ville entière dans la consternation. En une seule nuit, tous les hermès[4] qui se dressaient en grand nombre dans les rues, dans les carrefours et sur

1. Plutarque, *Nicias*, XIII; cf. XIV. — Plutarque assure que cette prédiction avait été rendue par l'oracle de Zeus Ammon en Libye, et que des députés l'avaient apportée aux Athéniens à travers les déserts sablonneux du nord de l'Afrique. Ce fait paraît tout au moins douteux quand on songe aux difficultés inouïes qu'un siècle plus tard Alexandre eut pour parvenir jusqu'au temple d'Ammon.

Cette prophétie s'accomplit comme s'accomplissent toutes les prophéties. En cinglant vers Syracuse, la flotte athénienne captura une galère syracusaine; les stratéges trouvèrent dans ce navire des registres qui contenaient le nom de tous les Syracusains. Les devins que traînait toujours à sa suite le religieux Nicias reconnurent dans ce fait l'accomplissement de l'oracle. Plutarque, *Nicias*, XIII.

2. Plutarque, *Nicias*, XIII. Cf. Thucydide, VIII, I. Hertzberg, *Alkibiader Staatsmann und Feldherr*, p. 163.

3. Diodore de Sicile, XIII, 2; Plutarque, *Alcibiade*, XVIII.

4. Les hermès étaient des piliers de pierre, de marbre, de granit, bruts ou quadrangulaires, surmontés de la tête du dieu Hermès. On voit encore dans les musées de sculptures antiques grand nombre de ces statues sans pieds, ni jambes, ni bras, et montrant seulement une tête, ou une tête et un buste. La gaîne est souvent décorée de l'attribut phallique. A l'origine, à l'époque des premiers essais de l'art statuaire, ces sortes de statues étaient affectées à la représentation de la plupart des

les places, devant les temples, les portiques et les demeures particulières, furent mutilés[1].

Doué d'attributions multiples et complexes, Hermès était surtout vénéré chez les Athéniens comme Dieu de l'éloquence, des voyages, des relations politiques, des transactions commerciales, enfin comme héraut divin; de là, par extension, comme protecteur des rapports sociaux et internationaux, de l'ordre établi, de la constitution même de l'État[2]. Ses statues reproduites innombrablement dans la cité[3] semblaient aux Athéniens les gardiennes tutélaires du foyer, des routes, de la prospérité de la ville, de la paix publique et des institutions en vigueur[4]. Pour les Athéniens, dont l'idée religieuse

divinités. Un peu plus tard cette forme primitive fut consacrée spécialement au dieu Hermès. Dans la suite, enfin, on les employa indistinctement pour les bustes des autres dieux, des demi-dieux, des héros, et même des conquérants, des poëtes et des philosophes. Il y a des hermès d'Héraklès, de Zeus, d'Apollon, de Thésée, de Priape, d'Alexandre e Grand.

1. Thucydide, VI, 27; Plutarque, *Alcibiade*, XVIII; *Nicias*, XIII; Diodore de Sicile, XIII, 2. Cf. Andocide, de *Myster.*, 37-42, 48-66. Cornélius Népos, *Alcibiade*.—Sur le grand nombre des hermès à Athènes, Cf. Pausanias, I, 2; Harpocration, s. v. Ἑρμῆς.

2. Sur ce caractère politique d'Hermès, conférer tous les auteurs anciens et modernes et leurs commentateurs qui parlent des hermakopides, et enfin Gerhard, *de Religione Hermarum*, in-8°, Berlin, 1845.

3. Thucydide, VI, 27; Pausanias, I, 2; Harpocration, s. v. Ἑρμῆς.

4. Sans citer d'autres preuves de cette opinion répandue à Athè-

était si intimement associée à l'idée politique qu'ils ne pensaient pas qu'on pût séparer ces deux idées l'une de l'autre, une offense faite à un Dieu protecteur de la Cité et de sa constitution était considérée comme une offense à l'État, comme une attaque contre la République. A Athènes, le crime de sacrilége et le crime de lèse-majesté étaient synonymes. Le Dieu et sa protection s'identifiaient tellement avec son simulacre, que la destruction ou la mutilation d'une image divine menaçait la ville de l'abandon du Dieu offensé, de son courroux et de sa vengeance[1].

nes, on doit l'inférer du témoignage de tous les auteurs anciens qui racontent la mutilation des hermès : Thucydide, Timée, Plutarque, Diodore, Cornélius Népos.

1. Un siècle après la mutilation des hermès, au commencement du troisième siècle, époque où les doctrines philosophiques s'étaient pourtant vulgarisées, l'historien Timée affirmait que le désastre des Athéniens en Sicile était le juste châtiment du sacrilége commis à Athènes. *Fragm. Historicorum Græcorum*, édit. Didot : Timée, *Fragm.* 103-104.

Conférer sur ces deux sentiments de l'esprit athénien, sentiments communs d'ailleurs à tous les Grecs, la connexion de l'idée politique à l'idée religieuse et la presque identité de la Divinité à sa statue, — mystère analogue à la présence réelle du Christ dans l'hostie, — dans les historiens, dans Hérodote et dans Thucydide particulièrement, dans les orateurs, les lexicographes et les polygraphes, dans les poëtes et dans les tragiques, les descriptions des cérémonies usitées aux assemblées et aux tribunaux, les récits de batailles et de combats singuliers, les invocations perpétuelles aux Dieux, les malédictions proférées par les prêtres contre les traîtres à l'État et les conspirateurs, l'importance des

On peut juger par ces sentiments, qui prédominaient à Athènes, de la stupeur, de l'épouvante, de l'indignation des Athéniens au lendemain du sacrilége. Ils crurent la chose publique en danger, la cité menacée de la colère divine. Aux indifférents, cette profanation semblait l'œuvre de quelques jeunes gens ivres qui avaient agi sans dessein[1]. Les politiques y voyaient la main de citoyens contraires à l'expédition et de métœques originaires de Corinthe, dont Syracuse était une colonie; ils pensaient que le but des hermakopides était de faire

signes célestes, des oracles, des sacrifices pour faire mettre à exécution ou abandonner un dessein, les formules des traités diplomatiques, les serments politiques et judiciaires, la vengeance des Dieux contre les profanateurs et les sacriléges, la crainte des citoyens d'être abandonnés de leurs Dieux insultés dans leurs statues, leur ardeur à châtier les coupables pour apaiser le courroux de la Divinité; consulter aussi les témoignages d'un ordre plus métaphysique de Cicéron (*de Leg.*, II,11), de Platon (*de Leg.*, IX), de Démosthène (*de Fals. Legat.*, 24), de Lysias (*de Impietat. Andocid.*); étudier la curieuse inscription (Bœckh, *Corpus Inscript. græc.*, n° 190) où une liste de Prytanes commence par le nom d'Athènè Polias ; lire enfin les modernes historiens de la Grèce, véritablement inspirés de l'esprit hellénique, tels que Grote et le docteur Thyrvall.

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII. — Thucydide (VI, 28) parle d'une mutilation partielle de quelques statues, commise par des jeunes gens ivres, qui avait précédé de peu de temps la grande mutilation des hermès. Cette affaire, considérée comme un acte d'ivresse sans gravité, n'avait pas été incriminée. Ceux dont parle ici Plutarque arguaient de cette mutilation antérieure pour dissimuler l'importance de la mutilation présente.

abandonner ou tout au moins différer la guerre de Sicile [1]. La masse du peuple enfin croyait que la mutilation des hermès était le premier acte d'une puissante conspiration, destinée à abolir le gouvernement démocratique [2]. Les opinions étaient partagées sur le mobile du sacrilége; mais on était unanime à exiger le châtiment des coupables. Le Sénat fut saisi de l'affaire [3]. Il y eut plusieurs assemblées en peu de jours, convoquées spécialement pour aviser aux moyens de découvrir les auteurs du crime [4]. On décréta des mesures extraordinaires : on nomma trois inquisiteurs (ζητητής), chargés de recevoir les dépositions et d'instruire l'affaire [5]; des récompenses pécuniaires considérables furent promises à ceux qui révéleraient les noms des profanateurs [6]; on invita chaque citoyen, métœque, étranger ou esclave, à informer les magistrats chargés de l'instruction de tout ce qu'ils sauraient sur la mutilation

1. Thucydide, VI, 27; Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII. Cf. Pseudo-Plutarque, *Vit.*, *X. Orat.*, *Andocides*, II; Cratippe, cité *ibid.*; *Fragm. historic. græc.*, édit. Didot : Philochore, fr. 110.

2. Thucydide, VI, 27-28; Plutarque, *Alcibiade*, XVIII; Diodore de Sicile, XIII, 2. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, III.

3. Andocide, *de Myster.*, 14, 30.

4. Plutarque, *Alcibiad.*, XVIII; Diodore de Sicile, XIII, 2. Andocide, *de Myster.*, 37, 43.

5. Andocide, *de Myster.*, 27.

6. Thucydide, VI, 27. Cf. Andocide. *de Myster.*, 27, 40.

des hermès ou sur d'autres sacriléges [1]. L'impunité fut assurée aux hermakopides qui dénonceraient leurs complices [2].

En frappant Hyperbolos, Alcibiade n'avait pas fait disparaître tous ses ennemis; indépendamment du corps entier des chevaliers qui lui était systématiquement hostile, il en avait de nombreux dans son propre parti. Les uns et les autres, effrayés de l'abrogation tacite de la loi d'ostracisme, qui leur avait enlevé l'espoir de perdre légalement le jeune stratége, profitèrent du mystère qui s'étendait sur ce crime d'état pour en accuser Alcibiade. L'orateur Androklès, son ennemi juré [3], introduisit dans le Sénat des esclaves et des métœques qui accusèrent Alcibiade, non point de la mutilation des hermès, mais d'un crime analogue. Dans une partie de débauche, dirent-ils, Alcibiade et plusieurs de ses amis ont parodié les Mystères d'Éleusis. Théodoros remplissait dans cette cérémonie les fonctions de héraut; Polition représentait le porte-torche; d'autres

1. Thucydide, VI, 27-28. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX; Pseudo-Plutarque, *Vit.*, *X. Orat.*, *Andocid.*, II; et le plaidoyer d'Andocide *de Mysteriis*, entièrement consacré à l'affaire connexe de la mutilation des hermès et de la profanation des Mystères.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXI; Thucydide, VI, 60. Cf. Andocide, *de Myster.*, 49, sq.

3. Plutarque, *Alcibiade*, XIX.

citoyens jouaient le rôle de mystes ou initiés; et Alcibiade, vêtu de la longue robe de pourpre de l'hiérophante, présidait à la sacrilége mascarade.[1]. Ces délateurs, excités par la récompense promise autant que par lesa dversaires d'Alcibiade, les Androklès, les Pythonikos, les Thessalos, ajoutèrent que c'étaient Alcibiade et ses amis qui, en état d'ivresse, s'étaient fait précédemment un jeu de mutiler d'autres statues[2]. Ses ennemis amplifièrent toutes ces dénonciations. Ils allèrent répétant partout que la parodie des Mystères, la mutilation des hermès et celles des autres statues étaient l'œuvre d'Alcibiade et de ses complices, et que ce triple sacrilége avait été commis dans le dessein de renverser la démocratie[3]:

La flotte était alors prête à appareiller; les contingents argiens et mantinéens, et sans doute les mercenaires, frondeurs et archers crétois et rhodiens, venaient d'arriver au Pirée; les hoplites-citoyens, tout équipés, n'attendaient qu'un ordre pour s'embarquer; et la trirème de Lamakhos était déjà amarrée dans le

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX. Cf. Thucydide, VI, 28. Andocide, *de Myster.*, 11, sq.; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, III. Diodore de Sicile, XIII, 2.

2. Plutarque, *Alcibiade*, XIX, Thucydide, VI, 28. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 2.

3. Thucydide, VI, 28; Plutarque, *Alcibiade*, XIX.

port extérieur [1]. On tint une dernière assemblée au Pnyx, afin que le Peuple donnât aux trois stratéges ses dernières instructions sur l'expédition [2]. Il fut décidé que l'armée athénienne secourerait Égeste contre Sélinonte, et qu'elle rétablirait les Léontins dans leur patrie, si la guerre prenait une tournure favorable. L'Assemblée donna pleins pouvoirs aux stratéges pour tout régler en Sicile de la façon qu'ils jugeraient la plus avantageuse à Athènes. On décréta en outre que les Sélinontains et les Syracusains seraient vendus comme esclaves et que les autres cités de l'île payeraient aux Athéniens un tribut annuel [3].

La séance se termina par un coup de théâtre. L'Épistate des Prytanes allait congédier l'Assemblée, lorsque l'orateur Pythonikos monta à la tribune. « Athéniens, « s'écria-il, Alcibiade, le stratége auquel vous confiez le « commandement de cette grande armée, est un des « profanateurs des Mystères d'Éleusis. Je demande « à vous le prouver par le témoignage de l'esclave

1. Andocide, *de Myster.*, 11; Thucydide, VI, 29; Plutarque, *Alcibiade*, XIX; Diodore de Sicile, XIII, 2.

2. Andocide, *de Myster.*, 11. — Diodore (XIII, 2) prétend que cette dernière délibération fut secrète et eut lieu seulement entre les sénateurs et les stratéges.

3. Cf. Thucydide, VI, 8, 26; Plutarque, XVIII, XIX; Diodore de Sicile, XIII, 2.

« Andromakhos. Bien que cet homme ne soit pas initié « lui-même aux mystères, ils vous les révélera. Je me « livre à vous si j'ai parlé contre la vérité [1]. » Aussitôt, tandis qu'Alcibiade s'élevait énergiquement contre cette accusation [2], les prytanes ordonnèrent à tous les citoyens non initiés de quitter l'enceinte des délibérations et firent chercher l'esclave dont Pythonikos avait invoqué le témoignage [3]. Andromakhos raconta, en effet, qu'entré avec son maître dans la maison de Polition, il y avait vu Alcibiade, Niciadès, Mélétos, Arkebiades, Pancetios et cinq autres citoyens parodier tous les rites des mystères sacrés [4].

Devant cette dénonciation précise et formelle, Alcibiade fut d'abord troublé [5]; mais il reprit bientôt son assurance, et se fit fort de réfuter immédiatement ces

1. Andocide, *de Myster.*, 11. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX; Thucydide, VI, 28-29; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, III, IV.

2. Andocide, *de Myster*, 12. Cf. Thucydide, VI, 28-29; Plutarque, *Alcibiad.*, XIX; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, III, IV.

3. Andocide, *de Myster.*, 12. — Naturellement les prytanes ne pouvaient permettre aux citoyens non initiés d'entendre des révélations relatives aux Mystères : c'eût été commettre le crime même dont Alcibiade était accusé.

4. Andocide, *de Myster*, 12-13. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX; Thucydide, VI, 28, 29; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, III, IV; Justin, V, 1; Hecker, *de Alcibiadis moribus*, p. 49.

5. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX.

calomnies. Il était encore l'idole du peuple, car il était l'âme de l'expédition de Sicile, si populaire alors. Les matelots et les hoplites de l'armement lui étaient tous dévoués, et les Argiens et les Mantinéens avaient affirmé hautement qu'ils ne prenaient part à cette campagne qu'à cause d'Alcibiade, et que si on lui faisait la moindre violence, ils se retireraient sur-le-champ[1]. Alcibiade s'offrit à subir un jugement avant le départ de la flotte, demandant qu'on le mît à mort si sa culpabilité était démontrée, mais qu'on lui conservât son commandement s'il était reconnu innocent[2].

Ses ennemis déconcertés à leur tour par sa hardiesse, et craignant que si on lui faisait immédiatement son procès, il n'eût pour lui l'armée et la masse du peuple, suscitèrent contre lui d'autres orateurs[3]. Ceux-ci, qui sans avoir jamais attaqué ouvertement Alcibiade ne le haïssaient pas moins que ses adversaires déclarés, représentèrent à l'Assemblée qu'il ne fallait pas qu'un stratége, chef d'une grande armée, revêtu d'un pouvoir absolu et ayant déjà rassemblé ses troupes et celles des alliés, perdît un temps précieux pendant

1. Thucydide, VI, 29; Plutarque, *Alcibiad.*, XIX. Cf. Hertzberg, *Alkibiades Staatsmann und fefdherr*, p. 176.

2. Thucydide, VI, 29; Plutarque. *Alcibiad.*, XIX.

3. Thucydide, VI, 29; Plutarque, *Alcibiad.*, XIX.

qu'on tirerait ses juges au sort et qu'on mesurerait l'eau pour régler la longueur des plaidoiries[1]. « Qu'il « parte donc avec l'espoir du succès, ajoutaient-ils. « Et quand la guerre sera terminée, qu'il se présente « pour être jugé selon les lois[2]. » Les ennemis d'Alcibiade se sentaient réduits à l'impuissance tant qu'il était à Athènes ; ils espéraient profiter de son départ pour tourner le peuple contre lui. Ils voulaient le mander devant un tribunal prévenu, de façon à ce qu'il lui fût impossible de s'y justifier[3].

Alcibiade ne se méprit pas sur le dessein perfide de ceux qui réclamaient son départ[4]. Il dit à l'Assemblée qu'il serait trop injuste de le faire partir pour une expédition si importante sous le coup d'une accusation capitale qui le tiendrait en Sicile dans une angoisse perpétuelle[5]. Il conjura une seconde fois le Peuple de le

1. On sait que dans les tribunaux athéniens on se servait de clepsydres ou horloges à eau pour mesurer à l'accusateur et à l'accusé le temps qu'ils avaient à parler. Pollux, VIII, 9; Eschine, *de Corona;* le scoliaste d'Aristophane, *Acharn.*. v. 693.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX ; Thucydide, VI, 29.

3. Thucydide, VI, 29 ; Plutarque, *Alcibiade*, XIX ; Cornélius Népos, XXIV.

4. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV. Cf. Thucydide, VI, 29.

5. Thucydide, VI, 29; Plutarque, *Alcibiad.*, XIX. Cf. Cornélius Népos, IV.

livrer aux Onze s'il était coupable, mais de le mettre à même, s'il était innocent, d'agir avec confiance et sans aucune crainte des envieux et des calomniateurs qu'il laissait à Athènes[1]. L'Assemblée repoussa sa demande. Il fut résolu que le départ de la flotte ne serait pas différé[2].

Le lendemain de cette dramatique séance, les stratéges descendirent au Pirée dès l'aurore, à la tête des troupes de terre athéniennes et alliées[3]. Toute la population de la ville les accompagna jusqu'au port : les citoyens, pour ne se séparer qu'à la dernière heure de leurs fils, de leurs parents, de leurs amis[4]; les étrangers, dit Thucydide, attirés par un spectacle grandiose et mémorable[5]. Sur les quais qui s'étendaient autour des bassins, sur les trirèmes pavoisées, couvertes de fleurs et ornées de la poupe à la proue de riches trophées d'armes, brillaient des vases à parfums et des cratères d'or pleins de vin pur[6]. L'embarquement

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX; Thucydide, VI, 29. Cf Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

2. Thucydide, VI, 29; Plutarque, *Alcibiad.*, XX. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

3. Thucydide, VI, 30; Diodore de Sicile, XIII, 3.

4. Thucydide, VI, 30-31; Diodore de Sicile, XIII, 3.

5. Thucydide, VI, 31.

6. Diodore de Sicile, XIII, 3

achevé, toutes les troupes se massèrent sur le pont des galères. Un appel strident des trompettes de bronze [1] imposa le silence, et les hérauts invoquèrent les Dieux pour l'heureux succès de l'expédition [2]. Sur la flotte entière, stratéges et officiers subalternes, hoplites et archers, matelots et rameurs firent les libations aux Dieux avec des coupes d'or et d'argent [3]. La multitude debout sur les quais unit ses prières et ses acclamations à celles de l'armée. On entonna le chant sacré, le péan des victoires, et la flotte leva l'ancre [4]. Des milliers de rames fouettèrent les eaux d'un bleu ardent qui scintillaient aux rayons du soleil; les voiles battirent un instant au faîte des mâts, puis s'arrondirent sous le vent. Chaque trirème, passant entre les deux môles qui défendaient l'entrée du port, sortit à la file [5], accompagnée jusqu'à ce qu'on la perdît de vue des cris d'espoir et des encouragements de la foule.

Lorsque le navire qui fermait la marche eut dépassé les môles, le vide se fit dans les âmes comme dans le port. Le peuple, resté morne sur le rivage, chercha la

1. Σάλπιγξ.
2. Thucydide, VI, 32. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 3.
3. Diodore de Sicile, XIII, 3; Thucydide, VI, 32.
4. Thucydide, VI, 32.
5. Thucydide, VI, 32.

trace de ce grand armement. Le sillage même des trirèmes avait disparu dans la mobilité des flots. Les Athéniens reprirent tristement le chemin de la ville, partagés entre l'espérance et la crainte, songeant aux conquêtes que leurs concitoyens allaient faire et aux périls qu'ils allaient affronter, incertains s'ils les reverraient jamais et effrayés de la distance qui allait les séparer d'eux[1]. A l'heure du départ, les dangers et les difficultés de l'expédition de Sicile frappèrent plus l'esprit des Athéniens que le jour où ils l'avaient décrétée[2]. Ces pressentiments sinistres devaient se réaliser cruellement : le peuple d'Athènes avait vu ses navires et ses guerriers pour la dernière fois.

Quand la flotte, cinglant vers Égine, eut atteint la pointe orientale de l'île de Salamine et dépassé l'îlot de Psytalie, les hoplites et les matelots jetèrent un suprême regard sur les rives de l'Attique. Ils embrassèrent d'un seul coup d'œil les monticules arides qui entourent le Pirée, les oliviers au feuillage d'argent de la plaine d'Athènes, les lignes sculpturales s'accusant en fronton attique des monts Pentélique, Hymette et

1. Cf. Thucydide, VI, 30-31 ; Diodore de Sicile, XIII, 3.

2. .... μᾶλλον αὐτοὺς ἐσῄει τὰ δεινὰ ἢ ὅτε ἐψηφίζοντο πλεῖν. Thucydide, VI, 31.

Parnès, enfin le sommet rouge et déchiqueté du Lycabète et la sainte colline de l'Acropole, surmontée d'une ville de temples, de statues, d'autels, entre lesquels, dans la grande beauté de ses formes et dans tout l'éclat de son marbre déjà doré par le soleil, apparaissait le Parthénon.

La marche rapide des trirèmes, qui obliquèrent au sud, ne laissa pas longtemps les équipages et les soldats contempler ce spectacle sacré. Et combien peu de ces hommes devaient revoir le sanctuaire de la Déesse Athènè !

CHAPITRE QUATRIÈME.

Arrivée de la flotte athénienne en Sicile (septembre 415 av. J. C.). — Conseil de guerre tenu par les stratéges. — Le plan de campagne d'Alcibiade est adopté. — Premiers actes d'hostilité. — Entrée des Athéniens à Catane. — Surprise d'un fort avancé de Syracuse. — Enquête sur l'affaire des hermès. — La terreur religieuse à Athènes. — Les dénonciateurs et les arrestations. — Instruction du procès, dépositions des témoins. — L'orateur Andocide. — Condamnation et exécution des coupables. — Procès des Mystères. — Accusation portée contre Alcibiade par Thessalos, fils de Cimon. — Rappel d'Alcibiade. — Danger de cette mesure pour les Athéniens. — Évasion d'Alcibiade; sa condamnation à mort par contumace (hiver de 415-414).

Le sort si envié d'Alcibiade était-il aussi enviable que se l'imaginaient ses ennemis? Alcibiade partait pour conquérir une contrée vaste et peu connue, à la tête d'une armée certainement considérable, eu égard aux forces dont disposait Athènes, mais disproportion-

née à la difficulté de l'entreprise. On lui adjoignait comme collègue dans le commandement son adversaire de longue date, le timoré Nicias, dont le caractère opposé au sien et l'ancienne inimitié allaient créer au conseil de guerre une funeste dissension. Enfin Alcibiade quittait Athènes menacé par un jugement imminent qui pouvait conclure à une sentence de mort. Combien de ses envieux, parmi les plus infimes, qui auraient craint d'échanger leur humble vie contre cette existence débordante de gloire, d'éclat et de périls. Mais Alcibiade était né pour toujours livrer bataille. Ces luttes incessantes, ces obstacles à surmonter, ces ennemis à vaincre, ces envieux à désespérer, ces machinations à déjouer, ces honneurs à atteindre, ces dangers à affronter, ces espérances sans fin et ces craintes sans trêve, c'étaient les éléments vitaux d'Alcibiade, qui décuplaient ses facultés, excitaient sa valeur, inspiraient son esprit inventif, éveillaient sa perspicacité, stimulaient son génie, accroissaient sa puissance de volonté, flagellaient son ambition, et lui préparaient des triomphes de dieu, des chutes de titan et une immortelle renommée.

La flotte athénienne gagna Égine, côtoya les rives de l'Argolide, doubla la pointe du Péloponnèse, remonta la mer dorienne en suivant les côtes de la Messénie,

de l'Élide, de l'Acarnanie et de l'Épire, et vint mouiller à Corcyre pour opérer sa jonction avec l'escadre alliée et les bâtiments de transport athéniens qui avaient été précédemment dirigés sur ce point[1].

A Corcyre, les trois stratéges passèrent en revue les vaisseaux et les soldats[2]. La flotte se composait indépendamment d'environ cent trente bâtiments de transport et de commerce, mis en réquisition, et d'un grand nombre de barques et de navires marchands, qui suivaient volontairement les escadres pour faire le négoce[3], de cent trente-six navires de guerre, dont cent trirèmes athéniennes, trente-quatre galères corcyréennes, et ioniennes, et deux pentécontères rhodiennes[4]. L'effectif de l'armée se montait, sans compter les équipages des navires, à près de huit mille hommes : quinze cents hoplites, sept cents soldats armés à la légère et trente cavaliers athéniens, trois mille six cents hoplites ioniens et corcyréens, cinq cents hoplites argiens, deux cent cinquante hoplites mantinéens et

1. Thucydide, VI, 42; Diodore de Sicile, XIII, 3. Cf. Thucydide, VI, 30-32.

2. Thucydide, VI, 42.

3. Thucydide, VI, 44. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 2.

4. Thucydide, VI, 43; Diodore de Sicile, XIII, 2. — Diodore dit cent quarante trirèmes.

mercenaires péloponnésiens, quatre cent quatre-vingts archers crétois, sept cents frondeurs rhodiens, et cent vingt bannis de Mégare, armés à la légère [1]. Les stratéges divisèrent leurs forces en trois divisions ; puis la la flotte entière mit à la voile et cingla vers la pointe sud-est de l'Italie en traversant le golfe ionien [2].

Quand les escadres se furent réunies au promontoire d'Iapygion, elles naviguèrent de conserve et rangèrent les côtes d'Italie. On commença alors à comprendre les difficultés de l'expédition. Les cités fermaient aux trirèmes ports et marchés, leur permettant seulement d'entrer dans les rades pour faire de l'eau. Les Tarentins, les Locriens, les Métapontins et les Héracléens se montrèrent encore plus hostiles: ils interdirent le mouillage. A Curione et à Crotone, au contraire, les Athéniens furent reçus favorablement [3]. L'armée atteignit ainsi Rhégion où elle débarqua; mais comme les Rhégiens ne leur ouvrirent pas les portes de la ville, les troupes campèrent au dehors, dans l'enceinte consacrée à Artémis où un marché fut établi pour

1. Thucydide, VI, 43; Diodore de Sicile, XIII, 2. — Diodore dit simplement que l'armée montait à plus de sept mille hommes ; mais il ne les énumère pas comme le fait Thucydide.

2. Diodore de Sicile, XIII, 3. Cf. Thucydide, VI, 43-44.

3. Thucydide, VI, 44; Diodore de Sicile, XIII, 3.

elles[1]. Les stratéges tinrent une conférence avec les Rhégiens et leur représentèrent qu'en leur qualité de Chalcidéens, ils devaient faire cause commune avec les Léontins, leurs frères de race. Les Rhégiens répondirent qu'ils comptaient garder la neutralité, et qu'ils se conformeraient d'ailleurs aux résolutions prises en commun par les Grecs Italiotes[2].

Les généraux avaient pleins pouvoirs pour régler les affaires de la Sicile de la manière la plus avantageuse à Athènes. Ils avaient donc toute liberté pour dresser leur plan de campagne. A Rhégion, les trois stratéges eurent une longue délibération. Nicias parla le premier. Son opinion était de marcher contre Sélinonte, but avoué de l'expédition; d'engager par la persuasion ou de forcer par les armes les Sélinontins à conclure la paix avec les Égestéens; de côtoyer ensuite les rives de la Sicile et de se ravitailler dans les principales cités, afin de leur montrer la puissance d'Athènes et de leur prouver son dévouement à ses alliés; puis de retourner en Attique après avoir laissé quelques troupes aux Sélinontins[3].

1. Thucydide, VI, 44. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XX.

2. Thucydide, VI, 44. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XX; Diodore de Sicile, XIII, 3.

3. Thucydide, VI, 47; Plutarque, *Alcibiad.*, XX; Nicias, XIV.

Naturellement Alcibiade combattit ces idées. Il déclara qu'il serait honteux, quand on avait quitté Athènes à la tête d'une si puissante armée, d'y revenir sans avoir obtenu de résultat. Il proposa de se mettre en rapport avec toutes les cités de Sicile grecques ou barbares ; de les détacher des Syracusains et de les faire entrer dans l'alliance d'Athènes, afin d'en obtenir des vivres et des renforts. Il dit qu'aussitôt qu'un certain nombre de ces villes se seraient déclarées pour les Athéniens, on agirait contre les Syracusains et les Sélinontins. Alcibiade ajouta qu'il fallait tout d'abord gagner l'alliance de Messine, dont le port commandait le passage et le principal abord de la Sicile, et où la flotte trouverait un excellent point de ralliement et de croisière[1].

Le troisième stratége, Lamakhos, émit un troisième plan de campagne. La flotte devait cingler droit sur Syracuse, mouiller à Megara, lieu désert peu éloigné de cette ville, et l'armée devait sans différer plus longtemps livrer bataille aux Syracusains avant qu'ils ne fussent revenus de leur frayeur et qu'ils n'eussent mis la ville en état de défense[2].

Ces opinions diverses accusent vivement le carac-

1. Thucydide, VI, 48-49; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; *Nicias*, XIV.
2. Thucydide, VI, 49; Plutarque, *Nicias*, XIV.

tère si opposé de Nicias, d'Alcibiade et de Lamakhos. Nicias, déjà vieux et malade, plus irrésolu, plus circonspect, plus craintif encore que par le passé, désespérant du succès de cette expédition à laquelle il s'était opposé de tout son pouvoir, et dont il n'avait accepté le commandement que contre son gré, proposait de faire une vaine démonstration de forces et de rentrer au Pirée, sans avoir acquis de gloire, mais sans avoir couru de dangers. N'osant transgresser l'ordre souverain du Peuple, qui avait ordonné cette campagne, il voulait l'éluder.

Alcibiade, au contraire, dévoré par l'ambition, certain du victorieux résultat de cette guerre qu'il n'avait pas peu contribué à faire décréter et sur laquelle il basait ses plus hautes espérances, ne pouvait pas admettre que la brillante armée commandée par lui revînt honteusement à Athènes sans avoir rien tenté de décisif. Pourtant, aussi prudent qu'il était résolu, diplomate et politique autant qu'homme de guerre, il ne voulait attaquer Syracuse qu'après s'être assuré l'appui de quelques cités siciliennes. Alcibiade connaissait la force de son armée, mais il ne dissimulait pas sa faiblesse. Aborder dans un lieu désert, près de Syracuse, avec un si grand nombre d'hommes, dépourvu de vivres suffisants, de cavaliers comme fourrageurs, d'abris sérieux pour les

navires, de places fortes comme refuges et lieux de ralliement en cas de retraite, c'était s'exposer aux plus grands désastres.

Lamakhos, dont la nature bouillante et aventureuse se rapprochait plus du caractère d'Alcibiade que de celui de Nicias, était, à en juger par le témoignage d'Aristophane et de Thucydide, ce qu'on appellerait aujourd'hui un *sabreur* [1]. Étranger à la science tactique, à la politique, aux manœuvres diplomatiques, il ne savait qu'une chose : courir à l'ennemi à la tête des hoplites rangés en phalanges. Excellent comme chef de corps et pouvant décider d'une victoire en communiquant à ses troupes un élan irrésistible dans une attaque, il aurait été funeste placé à la tête d'une armée. La seule fois que Lamakhos eût commandé en chef, dans une expédition du Pont, il avait essuyé plusieurs défaites à cause de ses défectueuses dispositions [2].

1. Cf. Thucydide, IV, 75, VI, 19, 101; Plutarque, *Alcibiad.*, XII, XX; *Nicias*, XIV. Aristophane et le scoliaste, *Acharnienses*, v. 1090 à 1140, 1174 à 1190; *Pax*, v. 1290, sq.

2. Thucydide, IV, 75.

La plupart des historiens s'accordent à reconnaître que quoique le plan de Lamakhos fût téméraire, c'était le meilleur des trois. Cette opinion est contestable. D'abord, comme le remarque judicieusement M. Grote, il est difficile de prononcer sur les conséquences d'un projet qui ne fut pas mis à exécution. Par un coup de fortune, l'armée eût pu en effet s'emparer de Syracuse dans une seule attaque; mais il

Les stratéges avaient chacun voix égale dans le conseil. Devant ces trois opinions opposées, la délibération menaçait donc de n'aboutir à aucune conclusion, lorsque Lamakhos, sans doute gagné par les instances persuasives d'Alcibiade, dont la proposition d'ailleurs se rapprochait plus de la sienne que de celle de Nicias, se rangea à l'avis du fils de Klînias[1].

Son plan adopté, Alcibiade monta sur une trirème, traversa le détroit et vint aborder à Messine. Introduit tout seul dans la ville, il engagea les habitants à s'allier aux Athéniens. Les Messiniens répondirent qu'ils n'ouvriraient pas les portes de la cité aux troupes; qu'ils leur permettaient seulement de camper sur leur territoire où ils leur fourniraient un marché[2]. Il y avait cependant à Messine quelques partisans de

faut remarquer que les Syracusains étaient dès cette époque prévenus de l'agression imminente des Athéniens, que déjà ils avaient délibéré longuement sur les moyens de défense, mis garnison dans les forts, amassé des munitions, monté la cavalerie, armé l'infanterie. (Thucydide, VI, 32-41, 45; Diodore, XIII, 4.) On ne les eût donc point surpris comme le pensait Lamakhos. De plus, durant cette première phase de la guerre, les Athéniens manquaient totalement de cavalerie. Ils n'avaient pas encore fait leur jonction avec les contingents de cavalerie égestéenne, ni reçu les renforts de cavalerie athénienne qui étaient d'une si pressante nécessité. Cf. Thucydide, VI, 42, 71; Diodore de Sicile, XIII, 6, 7.

1. Thucydide, VI, 50; Plutarque, *Alcibiad.*, XX; *Nicias*, XIV.

2. Thucydide, VI, 50.

l'alliance athénienne. Alcibiade fut assez habile pour s'aboucher secrètement avec ces hommes. Ils convinrent qu'à un jour fixé, la ville serait livrée par trahison. Le rappel précipité d'Alcibiade devait faire avorter ce complot[1].

A peine de retour à Rhégion, Alcibiade reprit la mer avec soixante trirèmes. Les autres navires, ainsi qu'une partie de l'armée, commandée par l'un des stratéges[2], furent laissés sur la grève de Rhégion. L'escadre côtoya la Sicile jusqu'à Naxos ; là les Athéniens furent accueillis très-favorablement. Ils se remirent en mer et gagnèrent Catane ; mais les habitants de cette ville, où il y avait un influent parti syracusain, refusèrent de les recevoir[3]. Arrivés dans les eaux de Syracuse, les stratéges rangèrent cinquante trirèmes en ordre de bataille, pour livrer combat s'il y avait lieu, et portèrent dix autres trirèmes en avant. Celles-ci pénétrèrent dans le grand port de la ville et s'approchèrent de terre. Les hérauts qui étaient à bord proclamèrent que les Athéniens venaient, en vertu de leur alliance et de leur parenté avec les Léontins, rétablir ceux-ci dans leur pa-

1. Thucydide, VI, 74. Cf. 50.
2. Thucydide, VI, 50. Cf. 44.
3. Thucydide, VI, 50; Diodore de Sicile, XIII, 4. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XX.

trie; qu'ainsi les Léontins soumis à Syracuse pouvaient se rendre sans crainte auprès des Athéniens, leurs amis et leurs libérateurs[1]. Après que les hérauts eurent fait cette proclamation et que les stratéges eurent reconnu la ville, les ports, les fortifications et la contrée qui allait devenir le théâtre de la guerre, la flotte remit à la voile et cingla de nouveau vers Catane où elle aborda après avoir capturé une galère syracusaine[2]. Alcibiade demanda aux Catanéens à être admis seul dans la ville avec son collègue, et à exposer à l'Assemblée les avantages de l'alliance athénienne. Le peuple s'assembla; les stratéges furent introduits sans escorte. Pendant qu'Alcibiade haranguait la multitude, quelques hoplites athéniens, restés en dehors des murs, enfoncèrent une poterne mal construite que les Catanéens avaient négligé de munir de gardes, entrèrent dans la ville et se répandirent en armes sur l'agora où se tenait l'Assemblée[3]. On ignore si ce fut une inspiration soudaine des soldats ou un stratagème conçu par Alcibiade. A la vue des hoplites athéniens, les partisans de Syracuse, qui étaient peu nombreux, prirent peur et s'enfuirent. Les autres Ca-

1. Thucydide, VI, 50; Plutarque, *Nicias*, XIV.

2. Thucydide, VI, 50; Plutarque, *Nicias*, XIV.

3. Thucydide, VI, 51; Diodore de Sicile, XIII, 4. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XX.

tanéens, bien disposés pour Athènes, votèrent immédiatement l'alliance; ils pressèrent les stratéges d'établir toute leur armée dans leur ville et de faire de Catane leur base d'opération[1].

Deux nouvelles importantes parvinrent alors aux stratéges : Camarine, ville située au sud-est de la Sicile, se prononcerait en leur faveur s'ils s'y présentaient; la flotte syracusaine se préparait à leur livrer bataille[2]. Aussitôt le camp fut levé, toute l'armée s'embarqua et les navires appareillèrent pour Syracuse, où les Athéniens n'aperçurent point même la trace d'un armement[3]. La flotte syracusaine était trop inférieure en nombre comme en tactique navale pour tenter la lutte avec les nombreux vaisseaux d'Athènes, la plus puissante cité maritime de l'époque. Les Athéniens continuèrent leur route vers Camarine. La seconde nouvelle était aussi erronée que la première. Les Camarinéens refusèrent de les recevoir, disant qu'ils se tenaient aux ter-

1. Thucydide, VI, 51; Diodore de Sicile, XIII, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XX; Polyen, I, 40, § 4; Frontin, III, 6. — Frontin. (III, 2) assure qu'Alcibiade s'empara aussi d'Agrigente, mais il fait confusion avec quelque autre ville de Sicile, car jamais Agrigente ne fut prise par les Athéniens. Elle resta neutre durant toute la guerre. Thucydide, VI, 32, 58.

2. Thucydide, VI, 52.

3. Thucydide, VI, 52

mes du traité de 424, par lequel ils ne s'étaient engagés à recevoir dans leur port qu'un seul vaisseau athénien à la fois, à moins qu'ils n'en demandassent eux-mêmes un plus grand nombre [1]. Les généraux, ne jugeant pas opportun de tenter quelque entreprise contre Camarine, revinrent à Catane en côtoyant la Sicile [2].

Durant le trajet, Alcibiade débarqua avec quelques lokhi d'hoplites et de psiloi sur le littoral syracusain pour y faire une reconnaissance. Il s'avança assez loin dans les terres à la tête de cette petite troupe, et s'empara d'un des forts avancés de Syracuse; on y prit des armes et des munitions. Comme les compagnies de débarquement se repliaient sur les navires, elles tombèrent dans un nombreux parti syracusain qui tenta de leur couper la retraite. Alcibiade, usant du victorieux stratagème qui avait décidé de la défaite des Spartiates à Sphactérie, ordonna de mettre le feu à d'épaisses touffes de fougères sèches, placées entre les combattants. Le vent qui soufflait violemment poussa la fumée dans les rangs ennemis. Les Athéniens profitèrent de cette fumée qui cachait leurs mouvements aux Syracusains qu'elle aveuglait; ils marchèrent contre

1. Thucydide, VI, .
2. Thucydide, VI, 52

eux, les enfoncèrent et les traversèrent, après en avoir fait un grand carnage. Quoique poursuivis alors par un gros de cavalerie, ils regagnèrent en bon ordre les trirèmes, perdant seulement quelques psiloi disséminés [1].

A Athènes, cependant, on avait commencé l'enquête sur la double affaire des hermès et des Mystères. Durant l'accalmie qui avait succédé à l'agitation causée par le départ de la flotte, les passions politiques s'étaient réveillées, les inquiétudes avivées, la crainte et la défiance accrues. Forts de l'absence d'Alcibiade, ses ennemis employaient pour le perdre toutes les armes de la calomnie [2]. Alliant à la mutilation des statues la profanation des Mystères, ils assuraient que ces deux crimes contre la divinité et contre la sûreté de l'État étaient connexes; que c'était l'acte d'une même conspiration qui avait pour but de substituer une nouvelle religion à l'antique culte des ancêtres et d'abolir la constitution démocratique [3]. Aux perfides adversaires d'Alcibiade se joignaient les sycophantes, que l'appât des récompenses promises aux dénonciateurs animaient à la déla-

1. Cf. Thucydide, VI, 52; Polyen, I, 40, §§ 5, 7, 8.

2. Isocrate, *de Big*, III.

3. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XX; Thucydide, VI, 53; Diodore de Sicile, XIII, 5. — Voir sur cette affaire le plaidoyer entier d'Andocide : *De Mysteriis*.

tion, et les Eumolpides d'Éleusis, dont la divulgation des mystères sacrés avait lésé le droit de propriété. Ainsi excité, le peuple saisi d'une défiance universelle tremblait pour ses Dieux et pour sa liberté; il ne voyait partout que conspirateurs et que sacriléges [1]. Collectivement, remarque Andocide, la multitude attendait impatiemment les dénonciations ; individuellement, elle les redoutait, chacun craignant de se voir impliqué dans l'affaire. Si bien qu'un jour où un héraut convoquait le Sénat pour entendre une nouvelle déposition, la foule qui pérorait sur l'agora s'enfuit de tous côtés. Pendant la durée de ce double procès, la terreur régna à Athènes. Le Sénat, qui, saisi de l'affaire, recevait les dépositions et faisait incarcérer les accusés, représente à la fois aux yeux de l'Histoire le Tribunal de l'Inquisition et le Comité de Salut Public. On accueillait toutes les délations. Sur le moindre soupçon, sur la dénonciation la plus notoirement calomnieuse, des citoyens renommés pour leur honorabilité étaient arrêtés et jetés en prison [2]. Chaque jour accroissait l'exaspération de la multitude, apportait de nouvelles délations, doublai le nombre de arrestations [3]. En proie à une démence

1. Thucydide, VI, 59; Plutarque, *Alcibiad.*, XX.
2. Thucydide, VI, 59; Plutarque, *Alcibiad.*, XX.
3. Thucydide, VI, 60

furieuse, le Peuple alla même jusqu'à abroger le decret rendu sous l'archontat de Skamandrios, qui défendait de mettre les citoyens à la torture[1]. Mais à l'éternel honneur d'Athènes, on recula devant l'horreur d'une telle mesure quand fut venu le moment de l'appliquer[2].

Ce qui acheva de donner à la cité un aspect inaccoutumé de fièvre et de terreur, c'est que durant trois jours et trois nuits, tous les citoyens restèrent sous les armes[3]. On avait appris coup sur coup plusieurs nouvelles vraies ou fausses qui avaient jeté l'alarme dans la ville. Une armée béotienne, disait-on, se concentrait sur les frontières de l'Attique ; un corps de troupes lacédémoniennes s'était avancé jusqu'à l'Isthme, prêt à investir Athènes dont les portes devaient être ouvertes par des conjurés compromis dans l'affaire des Mystères et des hermès[4]. Ces rumeurs, exagérées par la crainte et par la malveillance, trouvaient créance auprès des magistrats et du peuple. Les ennemis d'Alcibiade ajoutaient que le jeune stratége n'était pas étranger à ces mouvements qui menaçaient la liberté de la ville; quelques-uns affirmaient qu'il était l'âme du com-

1. Andocide, *De Myster.*, 43, sqq.
2. Andocide, *De Myster.*, 43, sqq.
3. Andocide, *De Myster.*, 41-46; Thucydide, VI, 61.
4. Andocide, *De Myster.*, 41-46; Thucydide, VI, 61.

plot[1]. Par une funeste coïncidence, des ambassadeurs d'Argos arrivèrent ces jours-là mêmes, disant que les amis qu'Alcibiade avait en Argolide étaient soupçonnés de conspirer contre le gouvernement démocratique. Ils demandèrent que le Peuple Athénien livrât au Peuple Argien, pour faire un exemple en les mettant à mort, les oligarques argiens qu'Alcibiade avait déportés en 417 dans les îles dépendantes d'Athènes[2]. A la même date, deux inculpés dans le procès des hermès, Mantithéos et Aphepsiôn, mis en liberté sous caution, s'enfuirent de la ville[3]. On les crut passés à l'ennemi.

Il n'en fallait pas tant pour changer en épouvante l'effroi public. Le Sénat tint conseil avec les stratéges. On arrêta immédiatement quarante citoyens qui venaient d'être dénoncés comme complices des deux fugitifs[4]. La trompette résonna dans la ville et au Pirée, appelant

1. Thucydide, VI, 61.

2. Thucydide, VI, 61. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 5. — Les oligarques furent en effet livrés et massacrés. Selon Diodore, qui raconte ce fait autrement, les Argiens n'auraient pas demandé ni fait périr les oligarques transportés; mais ils auraient mis à mort les amis d'Alcibiade, soupçonnés de conspirer contre la démocratie. Il va sans dire que nous suivons toujours de préférence le récit de Thucydide. — Sur les oligarques transportés, voir Thucydide, V, 84.

3. Andocide, *De Myster.*, 41–46.

4. Andocide, *De Myster.*, 41-46.

aux armes tous les citoyens. Chacun s'équipa à la hâte. Les hoplites de chaque tribu se rassemblèrent et bivaquèrent, les uns sur l'Agora, les autres près du temple de Thésée, ceux-là entre les Longs-Murs, ceux-ci sur le marché d'Hippodamos, au Pirée [1]. La cavalerie campa dans l'enceinte sacrée de l'Anakeïon. Les sénateurs eux-mêmes passèrent toute la nuit en observation dans l'Acropole, tandis que les cinquante prytanes restèrent en séance au Tholos [2]. Chacun pensait que si l'on ne prenait ces énergiques mesures, la ville serait livrée par trahison [3]. Les hoplites qui veillaient aux portes de la cité croyaient de minute en minute apercevoir sur le chemin d'Éleusis les tuniques rouges et les casques polis des Spartiates, et entendre au loin, sur la route de Décélie, retentir le galop de la cavalerie béotienne.

Cette panique devait fatalement hâter les procédures. On avait hâte de faire justice des sacriléges et des conspirateurs. Les coupables ou prétendus coupables étaient connus ; il fallait sans tarder davantage les juger et les punir.

1. Andocide, *De Myster.*, 41-46 ; Thucydide, VI, 61.

2. Andocide, *De Myster.*, 41-46.

3. Thucydide, VI, 61. — En réalité, dit Thucydide, Athènes n'était nullement menacée. La présence des troupes lacédémoniennes à l'isthme de Corinthe était motivée par les affaires intérieures de Béotie

L'esclave Andromakhos, avait le premier, on se le rappelle, déposé sur cette affaire, en accusant en pleine assemblée Alcibiade et six autres citoyens d'avoir parodié les mystères sacrés dans la demeure de Polytion[1]. Quelques jours après le départ de la flotte, un métœque du nom de Teukros, dénonça douze hommes, lui compris, comme mutilateurs des hermès et profanateurs des Mystères[2]. Puis Agaristè, femme de la *gens* des Alcméonides et parente plus ou moins éloignée d'Alcibiade, porta témoignage qu'Alcibiade, Axiokhos et Adeimantos, réunis dans la maison de Kharmidès, y avaient parodié les rites éleusiniens[3]. Une quatrième accusation fut formulée par un nommé Lydos, esclave de Phériklès, du dème de Thémakos. Aux termes de cette délation, la demeure de Phériklès aurait servi de théâtre à une scène analogue. Lydos désignait, entre autres coupables, Léogoras, père de l'orateur Andocide[4].

Un nommé Diokleidès fut ensuite entendu par le Sénat, et fit une révélation des plus circonstanciées sur la mutilation des hermès. Cet homme raconta que dans la

1. Andocide, *De Myster.*, 11-14. — C'était à la veille même du jour fixé pour le départ de la flotte.

2. Andocide, *De Myster.*, 15. — Alcibiade ne se trouve pas parm les sacriléges dénoncés par Teukros.

3. Andocide, *De Myster.*, 16.

4. Andocide, *De Myster.*, 17, 18.

nuit même de l'événement, il partit d'Athènes afin d'aller toucher aux mines de Laurion la solde d'un esclave qu'il y avait à loyer. En arrivant près des propylées du Théâtre de Dionysos, il aperçut une troupe d'environ trois cents hommes, qui descendaient de l'Odéon vers le Théâtre. Intrigué, il se cacha derrière une colonne et vit cette bande s'arrêter, se diviser en groupes de quinze à vingt personnes qui conversèrent quelque temps, puis se dispersèrent. Lui-même se remit en route; et de retour de Laurion, le lendemain, il apprit que les hermès avaient été mutilés et qu'on avait promis dix mille drachmes de récompense aux dénonciateurs. Le rassemblement du théâtre de Bacchus lui revint alors à l'esprit, et il ne douta pas que les hommes qu'il avait vus, en se mettant en voyage, ne fussent les sacrilèges. Il dit à l'un d'eux, Euphémos, qu'il rencontra dans l'échoppe d'un chaudronnier, qu'il le connaissait, lui et ses complices, mais qu'il préférerait vendre son silence que ses révélations, à cause des vengeances qu'il craignait de s'attirer. Euphémos comprit la menace, remercia Diokleidès et lui dit de venir s'entendre dès le lendemain avec Andocide et son père Léogoras. Cette entrevue eut lieu en effet, et quelques jours après, Andocide et Kallias offrirent douze mille drachmes à Diokleidès pour prix de son silence. On conclut un mar-

ché, on s'engagea par serment; mais Andocide n'ayant pas tenu ses engagements, Diokleidès se décida à faire sa dénonciation au Sénat [1]. A ce récit long et détaillé Diokleidès ajoutait les noms de quarante citoyens sur trois cents; il avait pu les reconnaître, disait-il, grâce à la clarté de la lune qui était alors dans son plein [2].

L'orateur Andocide se trouvait déjà au nombre des détenus. Les charges les plus graves pesaient sur lui. Il était désigné comme hermakopide par de nombreuses dénonciations portées au Sénat, et sa sympathie pour le régime oligarchique était avérée. Enfin, une circonstance singulière l'avait dès les premiers jours fait soupçonner d'être complice des sacriléges [3]. De tous les hermès de la ville, un seul avait échappé à la mutilation. C'était un marbre de grande taille que la tribu Égéide avait érigé et qui passait pour une des plus belles statues d'Athènes. Cet hermès était placé près de la demeure d'Andocide [4]. On pensa généralement

1. Andocide, *De Myster.*, 37-42. Cf. Phrynichus, fr. IV, *Fragm. Comic. Græc.* (édit. Didot), p. 211.

2. Andocide, *De Myster.*, 43. Cf. 38.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXI. Cf. Thucydide, VI, 60, et les trois plaidoyers : Andocide, *De Mysteriis ; De Reditu suo ;* Lysias, *De impietate Andocidis.*

4. Plutarque, *Alcibiad.*, XXI. Cf. Andocide, *De Myster.*, 61, sq. — Dans la suite, cet hermès fut appelé l'hermès d'Andocide.

qu'Andocide avait épargné cette statue afin de détourner les soupçons. Il fut arrêté.

Les prisons d'Athènes, comme celles de Paris sous la Terreur, regorgeaient de détenus. Quels que pussent être les inconvénients d'une pareille mesure, qui permettait aux accusés de s'entendre entre eux, on était obligé de réunir plusieurs prisonniers dans une même cellule. Andocide avait pour compagnons de captivité son père Léogoras, gourmet renommé et grand éleveur de faisans[1], et quelques autres citoyens compromis dans la mystérieuse affaire des hermès[2]. Leurs parents qui étaient autorisés à les visiter, car les Athéniens semblent avoir ignoré l'instruction secrète, faisaient retentir la prison de leurs plaintes et de leurs lamentations; ils augmentaient ainsi l'abattement et les angoisses des prisonniers[3]. Kharmidès, cousin d'Andocide et l'un de ses codétenus, voyant la misérable situation de tous, le conjura de se dénoncer lui-même, de donner les noms d'un certain nombre de ses complices et de révéler au Sénat tout ce qu'il savait de la mutilation des hermès. « Tu te sauves ainsi, lui disait-il,

1. Aristophane, *Vesp.*, v. 1229; *Athénée*, IX, 11.

2. Andocide, *De Myster.*, 48; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI. Cf. Thucydide, VI, 70.

3. Andocide, *De Myster.*, 48.

« puisque le décret promet la grâce à ceux qui avoue-« ront leur crime ; et avec toi, tu sauves ton père et « nous tous. Ton silence, au contraire, te conduira, « et nous à ta suite, à la ruine et à la mort. Mieux « vaut sauver sa vie de cette façon que de subir comme « coupable une condamnation infamante. A considérer « même le bien public, il est plus avantageux de ne « faire périr qu'un petit nombre de citoyens que de « les laisser tous sous le coup de la colère de la multi-« tude. De plus, tu apaiseras les agitations et les terreurs « de la Cité[1]. » Les autres inculpés joignirent leurs prières à celles de Kharmidès[2]. Andocide, persuadé par les sophismes captieux de Kharmidès et par les supplications de ses compagnons, se décida à jouer l'odieux rôle de dénonciateur. Il fit au Sénat une déposition détaillée sur toute la conjuration, s'accusa lui-même et nomma un certain nombre de complices. Pour appuyer sa dénonciation, il chargea ses propres esclaves et requit contre eux la torture, afin, dit-il, qu'ils confirmassent son récit[3].

L'autorité de son talent et de son nom, jointe à la

1. Andocide, *De Myster.*, 49-51 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI. Cf. Thucydide, VI, 70. — Plutarque nomme un certain Timée au lieu de Kharmidès.

2. Andocide, *De Myster.*, 51.

3. Andocide, *De Myster.*, 64 sq.; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI.

confiance qu'il inspirait en se dénonçant lui-même et à l'aveu de ses esclaves appliqués à la question, fit ajouter une foi entière au témoignage d'Andocide. Au reste, sa déposition se rencontrait avec celle du métœque Teukros entendue précédemment[1]. On relâcha Andocide ainsi que tous ceux qui n'étaient pas compris dans sa dénonciation. Les vingt-deux citoyens qu'il avait désignés comme ses complices furent immédiatement jugés, condamnés à mort et exécutés. Quelques-uns étaient en fuite ; les dikastes les condamnèrent par contumace et mirent leur tête à prix[2]. Par la dénonciation d'Andocide, la ville entière recouvra le calme. Elle trouva dans l'exécution des coupables ou prétendus coupables, dans la mise en liberté de la plupart des inculpés et dans la révélation des principales circonstances de l'attentat le terme de ses craintes et de ses angoisses[3].

Les dénonciateurs touchèrent la récompense promise[4], sauf Diokleidès. Celui-ci, dont la déposition était absolument contredite par le témoignage d'Andocide,

1. Andocide, *De Myster.*, 67. Cf. 34, 35.

2. Andocide, *De Myster.*, 65-68; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI; Thucydide, VI, 60.

3. Thucydide, VI, 60; Andocide, *De Myster.*, 66-68.

4. Andocide, *De Myster.*, 27, 28.

fut traduit en justice sous l'accusation de parjure et de faux témoignage[1]. Interrogé de nouveau comment il avait pu reconnaître le visage des conjurés pendant la nuit, il répéta que c'était alors le temps de la pleine lune. Mais on se souvint que l'attentat avait eu lieu dans la nouvelle lune, c'est-à-dire par une nuit obscure[2]. Ainsi pris en flagrant délit d'imposture, Diokleidès avoua que sa déposition était mensongère, et prétendit qu'il avait agi à l'instigation d'Amiantos et d'Alcibiade du dème de Phéguse, parent d'Alcibiade fils de Klinias[3]. Ordre d'arrestation fut lancé contre ces deux citoyens; ils s'enfuirent avant que les archers scythes, chargés de la police, eussent le temps de s'emparer d'eux. Diokleidès fut malgré ses supplications condamné à la peine capitale comme coupable de faux témoignage, livré aux Onze et mis à mort[4].

Pour Andocide, son infamie lui valut d'abord la

1. Andocide, *De Myster.*, 65-67.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XX. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 2; Andocide, *De Myster.*, 38, 65-69.

3. Andocide, *De Myster.*, 65-67. — Sans doute Alcibiade le Phégusien avait acheté à Diokleidès cette dénonciation où le grand Alcibiade n'était pas nommé afin d'innocenter celui-ci et de perdre ses ennemis, les Andocide et autres, qui étaient d'ailleurs les véritables perpétrateurs du crime. Cet Alcibiade se réfugia chez les Spartiates et il combattit dans les rangs de leur armée. Cf. Xénophon, *Hellenic*, I, 2.

4. Andocide, *De Myster.*, 65-69.

gratitude générale des Athéniens dont il avait par sa dénonciation calmé les inquiétudes et pacifié les agitations[1] ; on alla même jusqu'à le considérer comme le sauveur de la patrie. Mais bientôt, il se fit dans la Cité un brusque et mérité revirement contre lui. Honni et méprisé universellement à cause de sa lâche action, il se bannit de lui-même, voulant cacher sa honte au loin. De retour à Athènes, après de longues années écoulées, il fut, comme par le passé, l'objet du mépris public, et il eut à se défendre contre une accusation d'impiété reprise par l'orateur Lysias[2].

Thucydide qui fait le récit de toute cette affaire, très-succinctement et avec la plus grande réserve puisqu'il ne désigne même pas par son nom le dénonciateur (Andocide), conclut ainsi : « Il est incertain si les « suppliciés avaient été condamnés justement[3]. » Chez un historien aussi précis que Thucydide, qui tient à obligation d'exprimer toujours nettement ses jugements, cette insinuation équivaut à une affirmation. Malgré les réticences de Thucydide (réticences suivies par Plutarque), qui laissent habilement dans le doute si

1. Thucydide, VI, 60.

2. Cf. Andocide, *De Myster.; De reditu suo*, et Lysias, *De impietate Andocidis*.

3. Κἀν τούτῳ οἱ μὲν παθόντες ἄδηλον ἦν εἰ ἀδίκως ἐτετιμώρηντο· Thucydide, VI, 60.

Andocide était réellement complice des hermakopides, ou s'il était injustement soupçonné de complicité[1]; malgré l'assertion d'Andocide lui-même dans son plaidoyer sur les Mystères, où il affirme qu'il connaissait le complot à l'état de projet, mais qu'à cause d'une chute de cheval qui le retint alité, il ne prit pas part à la perpétration du sacrilége[2], on doit conclure qu'Andocide fut un des principaux auteurs de la mutilation des hermès, et qu'il sauva la plupart de ses complices en dénonçant des citoyens absolument innocents de ce crime. C'était là, au reste, l'opinion la plus répandue à Athènes quelques temps après le jugement des hermakopides.

Sauf le long plaidoyer d'Andocide, lequel n'est point un discours prononcé à l'Assemblée, ni au tribunal, mais un mémoire justificatif plein d'erreurs et de mensonges, patiemment élaboré plusieurs années après le procès des hermès, les documents manquent presque entièrement sur cette mystérieuse affaire. Les écrivains contemporains gardèrent un silence pru-

1. Thucydide, VI, 60; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI.

2. Andocide, *De Myster.*, 52-65. — Cette assertion d'Andocide, touchant sa non-participation active à l'attentat, est en quelque sorte controuvée par le récit de Thucydide (VI, 60), et par celui de Plutarque (*Alcibiad.*, XXI), qui copie ce dernier.

dent, de peur des inimitiés de famille; les écrivains postérieurs ne purent que reproduire les assertions vagues et succinctes de leurs prédécesseurs; enfin les auteurs modernes en ont été presque réduits aux conjectures pour découvrir les véritables auteurs et le véritable mobile de la mutilation des hermès. Cependant, d'après la confrontation des témoignages antiques, d'après l'étude des caractères et des partis à cette époque, d'après l'opinion la plus accréditée parmi les historiens, les critiques et les commentateurs de notre temps[1], il est constant que le sacrilége commis sur les statues consacrées eut pour auteurs les partisans les plus avancés du régime oligarchique; pour but, d'abord l'abandon ou tout au moins le retardement de l'expédition de Sicile, désapprouvée par les oligarques; ensuite la perte d'Alcibiade, haï autant que redouté d'eux, sur lequel ils voulaient faire tomber une accusation capitale[2].

1. Conférer les histoires de Grèce de Thyrwall, de Grote et de Duruy; Droysen et Wattenbach de *Quadragintorum Athenis factione;* les commentateurs de Thucydide, de Plutarque et d'Andocide; Hertzberg, *Alkibiades staatsmann und feldherr*, p. 167, 59; Chambeau, *de Alcibiade*, p. 29.

2. Selon Thucydide (VI, 27), Plutarque (*Alcibiad.*, XVIII), Diodore, (XII, 2), et Cornélius Népos (*Alcibiad.*, III), une opinion accréditée à Athènes à cette époque était que la mutilation des hermès était le premier acte d'une puissante conspiration contre le gouvernement dé-

Parmi ceux qu'Andocide voua à la mort par sa dénonciation, il ne nomma pas Alcibiade, son ennemi juré. On n'a pas à s'étonner de cette magnanimité. Andocide eût craint en dénonçant Alcibiade de paraître obéir à un sentiment de haine personnelle. C'eût été détruire tout l'effet de sa déposition. Il savait d'ailleurs qu'incriminé ou innocenté par son témoignage dans l'affaire des hermès, Alcibiade, comme profanateur des mystères, serait de toute façon perdu.

Si la déposition d'Andocide fit abandonner le pre-

mocratique. A en croire Isocrate (*De Big.* III), cette opinion du peuple athénien n'aurait pas été sans fondement : « Les oligarques, dit cet « orateur, qui devaient plus tard constituer le gouvernement des « Quatre-Cents, cherchèrent à s'entendre avec Alcibiade pour le faire « entrer dans leur conspiration contre la démocratie. Mais voyant que « malgré leurs instances Alcibiade refusait de s'unir à eux et restait « fidèle à la cause populaire, ils résolurent de le perdre en l'accusant « de sacrilége. » D'après Isocrate, la mutilation des hermès aurait donc été la préface de la révolution des Quatre-Cents, accomplie quatre années plus tard. Droysen et Wattenbach (*De quadragintorum Athenis factione*, p. 7) admettent cette assertion d'Isocrate. Mais M. Grote (*Histoire de la Grèce*, t. XI, p. 96, 97) la considère comme chimérique et doute qu'il y ait eu corrélation entre l'affaire des hermès et la conjuration des Quatre-Cents, bien que ces deux actes doivent être attribués au même parti. Nous nous rangeons à l'avis de M. Grote, avec cette réserve qu'il y eut corrélation entre ces deux conjurations, non en ce que les hermakopides voulaient dès l'année 415 renverser le pouvoir populaire, mais en ce qu'ils comptaient perdre Alcibiade, lequel, pensaient-ils, pourrait dans l'avenir mettre obstacle à leurs projets antidémocratiques.

mier chef d'accusation porté contre Alcibiade : la mutilation des hermès, le second chef d'accusation qui pesait sur lui : la profanation des mystères d'Éleusis, fut rigoureusement maintenue. Après que le Sénat eut entendu Diokleidès et Andocide, le double procès des hermès et des Mystères, qui avait été jusqu'alors considéré comme une affaire connexe et dont l'instruction avait été menée de front, fut scindé. On s'occupa de terminer hâtivement l'enquête sur les hermacopides, pour revenir, le jugement de ceux-ci prononcé et exécuté, à l'affaire des Mystères [1]. Les mutilateurs des statues condamnés et livrés au supplice, les tribunaux héliastiques se mirent en mesure de juger, sans différer davantage, les profanateurs des mystères sacrés. Parmi les nombreuses accusations regardant cette affaire, qui avaient été déposées au dikastérion, se trouvait celle-ci [2] :

« Thessalos, fils de Cimon, de la tribu Laciade, a « accusé Alcibiade, fils de Klînias, de la tribu Scam- « bonide, d'avoir outragé la divinité et les Déesses Dé- « mètèr et Koré [3], en parodiant les mystères et en les « contrefaisant dans sa maison devant ses amis ; en

1. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XIX, XX, XXI ; Thucydide, VI, 28, 29, 59, 60, 61 ; Andocide, *De Myster.*, 10-69.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XX.

3. Persèphonè. — Dèmèter et Persèphonè, les Grandes Déesses.

« revêtant une robe traînante, semblable à celle que « porte l'hiérophante lorsqu'il révèle les choses sa- « crées, et en se donnant le nom d'hiérophante, en « donnant à Polytion le nom de porte-torche, à Théo- « doros, du dème de Phegée, celui de héraut ; en ap- « pelant ses amis mystes et époptes[1] ; toutes choses « contraires aux lois et aux coutumes instituées par les « Eumolpides, les hérauts et tous les prêtres d'Éleu- « sis[2]. »

Le fils du grand Cimon, l'aristocratique Thessalos, descendu à l'indigne rôle de sycophante, ne faisait dans cette accusation que reprendre et formuler les divers témoignages qui avaient été précédemment portés contre Alcibiade par l'esclave de Pythonikos, Andromakhos, et par Agaristè[3].

1. Il y avait dans les mystères d'Éleusis deux degrés d'initiation. Les Mystes étaient les initiés aux petits mystères ; les Époptes les initiés aux grands mystères.

2. Θεσσαλὸς Κίμωνος Δακιάδης, Ἀλκιβιάδην Κλεινίου Σκαμβωνίδην εἰσήγγειλεν ἀδικεῖν περὶ τὼ θεώ, τὴν Δήμητρα καὶ τὴν Κόρην, ἀπομιμούμενον τὰ μυστὴρια, καὶ δεικνύοντα τοῖς αὑτοῦ ἑταίροις ἐν τῇ οἰκίᾳ τῃ ἑαυτοῦ, ἔχοντα στολήν οἵανπερ ἱεροφάντης ἔχων δεικνύει τά ἱερὰ, καὶ ὀνομάζοντα αὑτὸν μὲν ἱεροφάντην, Πολυτίωνα δέ δᾳδοῦχον, κήρυκα δὲ Θεόδωρον Φηγαιέα; τοὺς δ' ἄλλους ἑταίρους μύστας προσαγορεύοντα καὶ ἐπόπτας παρὰ τὰ νόμιμα καὶ τὰ καθεστηκότα ὑπό τ' Εὐμολπιδῶν καὶ κηρύκων καὶ τῶν ἱερέων τῶν ἐξ Ἐλευσῖνος.

3. Andocide, *de Myster*. 11-14, 16.

Tout concourait alors à rendre Alcibiade suspect. Les soupçons qui avaient d'abord plané sur lui à l'occasion de la mutilation des hermès avaient commencé à ébranler son influence sur le peuple ; les dépositions successives d'Andromakhos et d'Agaristè, qui l'impliquaient dans la profanation des Mystères, achevèrent de le discréditer; enfin la chimérique conspiration aristocratique d'Argos dans laquelle on disait ses amis compromis , et l'absurde rumeur qui courut un instant dans la ville qu'il avait conseillé aux Spartiates, dont les forces se concentraient à l'Isthme, un mouvement offensif contre Athènes, portèrent au paroxysme l'irritation des Athéniens contre lui. D'autant plus que ces calomnies, ces rumeurs perfides, ces insinuations infâmes étaient habilement propagées et amplifiées par la meute hurlante de ses ennemis, aristocrates comme Thessalos et Andocide, démagogues comme Androklès. Ainsi que dans le passé, ainsi que dans l'avenir, le démocrate Alcibiade se trouvait en antagonisme avec les oligarques qui le craignaient et l'abhorraient, lui et son parti, et avec les chefs populaires qui le jalousaient. Les deux partis s'associaient à leur insu pour perdre un ennemi commun. Chevaliers et démagogues se faisaient l'écho retentissant de toutes les dénonciations, et ils ne manquaient pas de rappeler en même

temps la conduite déréglée et despotique d'Alcibiade qui, disaient-ils, bravait les lois et insultait à l'égalité démocratique[1].

Ces haines, ces machinations et ces calomnies, qui depuis quinze années battaient en brèche la puissance d'Alcibiade, devaient enfin réussir à la ruiner en l'entraînant lui-même dans sa chute. Sur l'acte d'accusation formulé avec tant de précision et avec une telle apparence de vérité par Thessalos, les Athéniens décrétèrent la révocation d'Alcibiade, son rappel à Athènes et sa comparution immédiate devant l'Héliée[2]. Ordre fut donné par le Sénat au commandant du navire d'État, appelé la trirème Salaminienne, de mettre à la voile pour la Sicile afin de signifier au stratége sa déposition et de le ramener à Athènes[3].

Le Peuple Athénien prit cette grave décision sans ré fléchir aux terribles conséquences qu'elle pouvait entraîner. Il ne s'arrêta pas à la pensée de l'armée que ce brusque rappel d'un chef en qui elle avait toute confiance allait mécontenter et décourager, peut-être soulever; il

1. Thucydide, VI, 28; Plutarque, XIX, XXI; Diodore de Sicile, XIII, 5.

2. Thucydide, VI, 61; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI; Diodore de Sicile, XIII, 5; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

3. Thucydide, VI, 61; Plutarque, *Alcibiad.*, Diodore de Sicile, XIII, 5; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

ne s'inquiéta pas de l'avenir de l'expédition, qui allait être confiée au commandement du pusillanime Nicias ; il ne craignit pas que la retraite d'Alcibiade ne doublât le courage des Siciliens ; il ne se défia pas enfin d'Alcibiade lui-même, qui, dans son irritation d'une sévérité qu'il regarderait à juste titre comme imméritée, pouvait se joindre, auxiliaire puissant, aux ennemis d'Athènes. Que devenaient toutes ces considérations devant une impiété impunie, devant le juste courroux des Déesses offensées? La crédulité publique, habilement dirigée par les prêtres d'Éleusis, lésés dans leurs intérêts et insultés dans leurs personnes, et par les nombreux ennemis d'Alcibiade, se persuadait qu'une armée laissée sous le commandement d'un sacrilége devait sûrement succomber. Si l'on n'apaisait la colère divine par le châtiment d'Alcibiade, l'armée de Sicile serait vaincue, massacrée, anéantie ; la cité d'Athènes même, dont se retireraient les Dieux irrités, serait menacée des plus funestes calamités. Tel était le sentiment qui prédominait parmi les citoyens ; telle fut la vraie cause du rappel précipité du stratége accusé ; telle est l'excuse, mais non la justification, de cette mesure inique autant que dangereuse.

La trirème Salaminienne aborda à Catane en l'absence d'Alcibiade. Il était alors devant Camarine avec

une partie de la flotte [1]. Quand il fut de retour à Catane, le triérarque du navire d'État lui signifia l'ordre du Peuple et lui enjoignit de s'embarquer sans délai sur sa propre trirème et de suivre à Athènes la Salaminienne [2]. Ce procédé qui atténuait dans la forme la sévérité du rappel avait été prescrit au triérarque par le Sénat. On craignait à Athènes que l'arrestation ouverte et brutale d'Alcibiade ne provoquât le soulèvement des troupes [3].

Un historien [4] prétend qu'il est très-improbable qu'Alcibiade, s'il eût voulu résister à l'ordre de revenir à Athènes, « eût pu exciter une sédition dans l'armée, » Selon le double témoignage de Thucydide et de Plutarque, il paraîtrait que cette révolte n'était pas aussi improbable que se le figure le grand historien de la Grèce ancienne. Il y avait dans l'armée à peine deux mille Athéniens. Les autres soldats, au nombre de trois mille, étaient des tributaires et des alliés, Ioniens, Corcyréens, Argiens et Mantinéens ; ces derniers, assurent Thucydide

1. Thucydide, VI, 52. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XX ; Diodore de Sicile, XIII, 4-5.

2. Thucydide, VI, 52 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XX ; Diodore de Sicile, XIII, 5. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

3. Thucydide, VI, 61 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXI.

4. M. G. Grote, *Histoire de la Grèce* (traduction de L. de Sadous, t. X, p. 181, n. 1).

et Plutarque, plus dévoués à Alcibiade qu'à Athènes. C'étaient aussi des mercenaires crétois et rhodiens, hommes sans nulle conscience que la promesse d'une solde plus élevée eût facilement gagnés. Au nombre des Athéniens mêmes, Alcibiade comptait une multitude de créatures et de partisans. Maître de pareilles forces, il pouvait avec grandes chances de succès tenter la rébellion. Alcibiade sacrifia toujours toutes les considérations morales à son intérêt personnel, et il allait se résoudre bien rapidement à trahir son pays. Quelles secrètes raisons l'empêchèrent donc d'exciter une révolte qui eût pu d'un coup le faire maître d'Athènes et du monde? Peut-être n'y songea-t-il pas à ce moment. Peut-être un dernier éclair de sa conscience civique le fit-il faiblir devant cette rébellion contre la volonté populaire? Peut-être craignit-il que même si le succès justifiait sa criminelle tentative, un nouvel Harmodios ne poignardât dans son triomphe le rebelle et le tyran?

Quoi qu'il en fût, Alcibiade ne se méprit pas sur la clémence apparente que montrait à son égard le Peuple d'Athènes. Une telle mesure pouvait donner des illusions à l'armée sur l'issue du jugement; elle ne trompait pas la sagacité d'Alcibiade. Il sentit bien que ce n'était pas un procès douteux qui l'attendait à Athè-

nes, mais un verdict de mort. Alcibiade d'ailleurs avait coutume de dire : « Lorsqu'on est cité en jus- « tice, c'est une sottise que de chercher à se faire ab- « soudre quand on peut fuir [1]. » Aussi prit-il rapidement la résolution de saisir un instant propice pour s'évader [2]. Sans résistance, sans récriminations, afin de ne pas mettre en garde le commandant Salaminien, il s'embarqua sur sa trirème avec quelques compagnons d'armes, qui, compromis comme lui dans l'affaire des Mystères, étaient comme lui mandés à Athènes [3]. Sa trirème vogua de conserve avec la Salaminienne. Ainsi que l'avait sans doute espéré Alcibiade, les deux navires durent pour se ravitailler relâcher à Thurium, cité alliée d'Athènes. Là, Alcibiade et ses coaccusés quittèrent leur bâtiment et gagnèrent la terre ferme, dépistant toutes les recherches des matelots de la galère

1. Εὔηθες τὸν ἔχοντα δίκην, ζητεῖν ἀποφυγεῖν, ἐνὸν φυγεῖν. Elien, *Hist. Var.*, XIII, 29. — Cet axiome a été réédité de notre temps et en termes plus pittoresques : « Si on m'accusait d'avoir volé les tours « Notre-Dame, je m'enfuirais. »

2. Alcibiade qui avait parcouru cette route navale savait que les navires seraient forcés de relâcher pour faire de l'eau dans quelque ville du littoral italiote ou hellénique. Il préférait s'enfuir dans ces villes, où il était inconnu, qu'au milieu de ce camp de Catane, où il serait à la merci des dénonciateurs.

3. Thucydide, VI, 61 ; Diodore de Sicile, XIII, 5. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

Salamienne qui, sur l'ordre du triérarque, étaient allés à leur poursuite[1]. Voyant qu'ils ne pourraient retrouver les fugitifs, les Athéniens reprirent la mer et continuèrent leur route vers le Pirée[2]. Alcibiade quitta alors sa retraite et ne craignit pas de se montrer proscrit dans cette cité qui l'avait vu peu de temps auparavant à la tête d'une puissante armée[3]. Quelqu'un, étonné qu'il redoutât l'issue du jugement, lui demanda s'il ne se fiait pas à l'équité de ses concitoyens[4] ? « Si, répondit Alcibiade, en toute autre « occurrence. Mais quand il s'agit de ma vie, je ne me « fierais même pas à ma mère, de peur que se trompant par hasard elle ne mît dans l'urne une fève « noire pour une fève blanche[5]. »

1. Thucydide, VI, 61; Diodore de Sicile, XIII, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

2. Thucydide, VI, 61.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII. Cf. Hertzberg, *Alkibiades, staatsmann und fel d'herr*, p. 187.

4. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII.

5. Ἐπιγνόντος δέ τινος καὶ εἰπόντος· Οὐ πιστεύεις, ὦ Ἀλκιβιάδη, τῇ πατρίδι; Τὰ μὲν ἄλλ', ἔφη, πάντα· περὶ δὲ τῆς ψυχῆς τῆς ἐμης, οὐδὲ τῇ μητρίδι, μήπως ἀγνοήσασα τὴν μέλαιναν ἀντὶ τῆς λευκῆς ἐπενέγκῃ ψῆφον. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII. — Les dikastes athéniens rendaient leur verdict au moyen de fèves ou de cailloux blancs et noirs. Il va sans dire que les boules blanches acquittaient l'accusé et que les boules noires le condamnaient.

Il y a dans le texte un double eu de mots. On demande à Alcibiade

Lorsque la trirème Salaminienne eut apporté à Athènes la nouvelle de l'évasion d'Alcibiade, la colère publique fut immense. Tous les parents, amis et familiers du stratége révoqué furent traités avec la dernière cruauté[1]. Le tribunal de l'Héliée s'assembla et jugea Alcibiade par contumace ainsi que ses complices évadés avec lui. Il fut condamné à mort et tous ses biens furent confisqués au profit de l'État[2]. Pour donner à la sentence un caractère sacré, les prêtres de Dèmèter et des autres Divinités vénérées en Attique reçurent l'ordre de prononcer contre Alcibiade les sacramentelles imprécations. Au soleil couchant, les prêtres et les prêtresses, se tenant debout, le maudirent en secouant leurs longues robes de pourpre, selon l'antique coutume d'Athènes[3]. L'anathème fut gravé sur une stèle de pierre que l'on érigea sur une des places de la ville[4]. Seule Théanô, fille de Ménôn, prêtresse

s'il ne se fie pas à sa patrie : *patridi* « Pas même à ma mère : *méridi,* » répond-il.

1. Isocrate, *de Big*, III; Plutarque, *Alcibiad.*, XX.

2. Thucydide, VI, 61; Plutarque, *Alcibiad.*, XXII; Diodore de Sicile, XIII, 5; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV. Justin, V, I. Cf. Xénophon, *Hellenic*, I, 4; Isocrate, *de Big*, XVII.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV Cf. Lysias, *de Impietat. Andocid.*, 42.

4. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV.

du temple d'Agraule, refusa de prononcer la malédiction. Elle dit : « Je suis prêtresse pour bénir et « non pour maudire[1]. »

Cette sévère sentence, rendue sur l'accusation de Thessalos, frappait le contumax et le profanateur des mystères d'Éleusis, non le mutilateur des hermès. Ce premier chef d'accusation avait été abandonné depuis longtemps. Il est en effet évident et reconnu qu'Alcibiade était absolument étranger à la mutilation des statues divines. Reste à savoir si sa culpabilité dans la profanation des mystères fut sérieusement démontrée, ou si les dikastes n'agirent en le condamnant que sous la pression de la colère publique. La question est et sera toujours insoluble. Quelques années après le jugement, le Peuple Athénien cassa l'arrêt qu'il avait rendu[2]; c'est donc qu'il le pensa inique. La raison n'est pas suffisante pour absoudre Alcibiade. Puisque les Athéniens crurent s'être trompés en prononçant cette sentence, la postérité est en droit de croire que les Athéniens se trompèrent en la révoquant. Certes Alcibiade, élève de Socrate, devait se montrer aussi sceptique qu'irrespectueux envers le culte national.

1. ...φάσκουσαν, εὐχῶν, οὐ καταρῶν ἱέρειαν γεγονέναι. Plutarque, *Alcibiade.*, XXII

3. Xénophon, *Hellenic*, I, 4; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI; Pluarque, *Alcibiad.*, XXXIII; Diodore de Sicile, XIII, 69.

Certes cette partie de débauche, qu'incrimine la déposition de Thessalos, était trop dans les mœurs d'Alcibiade pour ne pas trouver créance auprès de ses contemporains comme auprès de ses historiens. D'autre part, on ne peut s'empêcher de remarquer que les mystères d'Éleusis, qui étaient la manifestation la plus spiritualiste du polythéisme hellénique, se rapprochaient extrêmement des théories les plus chères à Socrate. Et il semble aussi que les banquets philosophiques et politiques qu'ont décrits Platon, Xénophon et Athénée, et les chaudes orgies menées avec les débauchés, les pallaques et les joueuses de flûte, dont parle Plutarque, étaient plus conformes à la haute intelligence et aux vives passions d'Alcibiade que cette puérile parodie des rites sacrés qui ne devait ni intéresser son esprit ni flatter ses sens.

Si l'on ne put jamais découvrir avec certitude les auteurs de la mutilation des hermès, au moins l'attentat fut-il manifeste. Ces statues, odieusement défigurées, formaient un corps de délit irrécusable. Il n'en fut pas de même de la profanation des Mystères. Ce sacrilége n'est ni plus certain, ni plus avéré en lui-même que ne furent convaincus de ce crime ceux qu'on en accusa. Peut-être cette profanation, dont Athènes s'émut pendant trois longs mois, n'exista-t-elle jamais que

dans l'imagination des ennemis d'Alcibiade qui l'inventèrent par haine contre lui, des sycophantes qui en firent de chimériques révélations par l'appât des récompenses promises aux dénonciateurs, et des prêtres d'Éleusis qui appuyèrent les dépositions pour sauvegarder à l'avenir les intérêts de leur sacerdoce et le caractère sacré de leurs personnes.

LIVRE TROISIÈME

415-411 Av. J. C.

CHAPITRE PREMIER.

Trahison d'Alcibiade. — Affaire de Messine. — Alcibiade à Sparte (Automne de 415 Av. J. C.). — Sa popularité et son influence. — La femme du roi Agis. — Inaction de Nicias en Sicile (Hiver de 415-414). — Discours d'Alcibiade à l'Assemblée de Sparte. — Les Lacédémoniens prennent la résolution de secourir Syracuse et de commencer les hostilités contre les Athéniens. — Investissement de Syracuse par Nicias. — Arrivée de Gylippos et des Lacédémoniens en Sicile (Printemps de 414). — Premièrès défaites des Athéniens (Été de 414). — Nouvelle armée athénienne envoyée en Sicile sous les ordres de Démosthène (Automne de 414). — Guerre Décélique (413). — État désespéré d'Athènes. — Victoires successives des Syracusains. — Dernier effort de Démosthène. — Attaque des Épipoles. — Démosthène conseille de lever le siége. — Funestes hésitations de Nicias. — Combat dans le port de Syracuse. — Destruction totale de la flotte athénienne (Été de 413). — Levée du siége, retraite sur Catane. — Massacre du fleuve Assinaros. — Capitulation de l'armée athénienne. — Supplice de Nicias et de Démosthène (Septembre-Octobre 413).

Alcibiade était encore à Thurium lorsqu'il apprit que les Athéniens l'avaient condamné à mort. « 'Αλλ' ἐγώ

« δείξω αὐτοῖς ὅτι ζῶ, dit-il : je leur montrerai que je « vis[1]. »

Pour le malheur d'Athènes, Alcibiade ne devait que trop cruellement justifier par des faits ces menaçantes paroles. Aussitôt il se rend à Messine et prévient les Messéniens, partisans de Syracuse, de la conspiration philo-athénienne qui s'ourdit en ce moment et qui a pour but de livrer par trahison la cité aux troupes de Nicias. On l'écoute, on arrête les conjurés qu'il a dénoncés, on les massacre, on fortifie la ville, on met les hoplites sous les armes. Et quand, au jour fixé, les Athéniens arrivèrent devant Messine où ils comptaient entrer sans coup férir, ils trouvèrent les portes fermées et les citoyens sur les remparts, disposés à défendre chèrement leur indépendance. Après treize jours d'attente inutile, l'armée athénienne leva le siége, frustrée de cette importante conquête par Alcibiade[2].

De Messine, Alcibiade regagna Thurium. Il s'y embarqua sur quelque navire marchand en partance pour le Péloponnèse, traversa la mer Ionienne et aborda à Cyllène, en Élide[3]. Là, il fit demander aux Spartiates

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII.

2. Thucydide, VI, 74; Plutarque, *Alcibiad.*, XXII. Cf. Thucydide, VI, 50.

3. Thucydide, VI, 61, 88; Justin, V, 1. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*,

un sauf-conduit pour traverser le territoire lacédémonien, car il craignait la vengeance des Doriens qu'il avait si habilement joués à l'occasion du traité d'alliance avec Argos[1]. Il motivait sa demande d'asile en assurant qu'une fois ami des Spartiates il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait fait de mal étant leur ennemi[2]. Les Lacédémoniens que depuis quelques années les

IV. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; Diodore de Sicile, XIII, 5; Isocrate, *De Big.*, III.

Selon Plutarque et Isocrate, Alcibiade se réfugia à son retour de Sicile en Argolide et non en Élide, et ce fut d'Argos qu'il alla à Sparte. Cette assertion n'est guère admissible si l'on songe qu'à ce moment même Alcibiade, aussi suspect à Argos qu'à Athènes, puisque les Argiens soupçonnaient ses amis de conspirer contre la démocratie (cf. Thucydide, VI, 61, Diodore de Sicile, XIII, 5) eût couru sans aucun doute de grands périls dans cette ville. Selon Népos, ce serait à Élis, puis à Thèbes, mais non à Argos, qu'Alcibiade aurait été avant de venir à Lacédémone.

Isocrate va jusqu'à dire qu'Alcibiade se retira à Argos sans aucun dessein contre sa patrie, mais que des ambassadeurs athéniens ayant demandé son extradition aux Argiens, il se vit, banni de la Grèce entière, dans la nécessité de chercher un asile chez les Spartiates. Cette allégation du panégyriste d'Alcibiade ne mérite pas plus d'être réfutée que les calomnies de ses détracteurs. La conduite d'Alcibiade à Messine prouve d'une façon irréfragable qu'il ne conservait aucun espoir de rentrer dans sa patrie, sinon par la force, et qu'il se décida, dès le jour où il apprit sa condamnation, à s'allier aux ennemis d'Athènes.

1. Thucydide, VI, 88; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV; Diodore, XIII, 5; Isocrate, *De Big.*, III.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; Cf. Thucydide, VI, 92.

traités avec Argos, les campagnes de l'Argolide et l'expédition de Sicile avaient édifiés sur la valeur d'Alcibiade, qu'ils avaient méconnue naguère, s'empressèrent de lui envoyer un sauf-conduit et lui adressèrent les plus pressantes sollicitations pour qu'il vînt à Lacédémone[1]. Tant d'instances étaient superflues. Alcibiade arriva promptement[2].

Dès les premiers temps de son séjour à Sparte, l'Alcméonide conquit la sympathie et fit l'admiration et l'étonnement de tous les Lacédémoniens par la facilité unique avec laquelle il adopta leur genre de vie et se plia à leurs austères coutumes[3]. Lorsqu'on le vit se baigner dans l'eau froide de l'Eurotas, se vêtir d'étoffes grossières, s'abstenir de tout parfum et de tout bijou, porter à son doigt un anneau de fer, coucher sur la dure et manger le pain bis, le brouet noir et les minces tranches de porc bouilli des repas publics[4], nul ne put croire que cet homme avait eu des cuisiniers renommés, qu'il avait soigné sa chevelure, parfumé son

1. Thucydide, VI, 88; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII.

2. Thucydide, VI, 88; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV; Diodore de Sicile, XIII, 5; Isocrate, *De Big.*, II.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, XI.

4. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, XI.

corps, porté des tissus de Milet, des couronnes de violettes, des bijoux d'or, un bouclier chryséléphantin. On s'imagina encore moins qu'il avait fait suspendre sa couche au pont de sa trirème afin de coucher mollement[1]. Alcibiade semblait renier avec sa patrie les mœurs brillantes et faciles de sa patrie. A sa conduite présente, on pouvait dire de lui : ce n'est pas l'Ionien efféminé, l'Athénien somptueux et débauché qu'a proscrit le tribunal héliastique; c'est un vrai Spartiate, formé par Lycurgue lui-même[2].

L'image du caméléon, que l'abus a rendue surannée, semble avoir été employée pour la première fois par Plutarque et à propos d'Alcibiade. Entre toutes les qualités du fils de Klinias, remarque judicieusement cet historien, celle qui le distinguait le plus et l'aidait surtout à gagner la sympathie des hommes c'était son étonnante aptitude à prendre les coutumes les plus opposées, sa souplesse à se plier à tous les genres de vie, sa facilité à changer de mœurs « plus promptement que « le caméléon ne change de couleur, à cette différence

— Sur ces mœurs austères des Spartiates, voir Plutarque, *Lycurg.*, X, sq; Xénophon, *De Rep. Laced.*, II; Aristote, *De Politic.*, IV, 9; Suidas, s. v. Λύκοῦργος; Athénée, IV, 8; Élien, *Var. hist.* XIV, 7; Pline, XXXIII, 1; Meursius, *Miscellanea Laconica*, I, 8; etc., etc.

1. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XVI, XXIII; Athénée, XII, 9.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII. — Cette assertion de Plutarque n'a

« près que le caméléon ne peut, dit-on, prendre la cou-« leur blanche, tandis qu'Alcibiade passait avec la « même aisance du mal au bien et du bien au mal[1]. »

D'ailleurs, comme le fait observer l'auteur des *Hommes illustres*, il ne fallait pas être dupe de ces apparentes métamorphoses de nature. Elles étaient plus simulées que réelles. Alcibiade savait que le meilleur moyen pour flatter et de là pour séduire les étrangers était de se conformer à leurs mœurs et à leurs usages et de paraître les accepter avec plaisir; qu'au contraire suivre loin de la patrie les coutumes nationales, c'était s'exposer presque en toute certitude à froisser les citoyens de la ville dont on était accueilli et à se faire mépriser d'eux. L'élève de Socrate se souvenait des leçons du philosophe qui lui avait si souvent conseillé de commander à ses passions et de se vaincre soi-

rien d'hyperbolique. Un commentateur des *Hommes Illustres* a judicieusement remarqué que les lois de Lycurgue ayant été observées dans leur plus grande rigueur du vivant du législateur, Plutarque a voulu dire qu'Alcibiade se conformait à ces institutions avec plus d'exactitude que les Spartiates eux-mêmes, déjà un peu relâchés de cette sévère discipline. Les historiens Théopompe et Timée, cités en latin par Cornélius Népos, se rencontrent avec Plutarque lorsqu'ils disent : *Eumdem (Alcibiadem) apud Lacedæmonios, quorum moribus summa virtus in patientia ponebatur, sic duritiæ se dedisse, ut parcimonia victus atque cultus omnes Lacedæmonios vinceret.*

1. Plutarque, *Alcibiad*, XXIII. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, XI.

même. Si puissante que fût sa volonté, il ne pouvait arriver à se transformer en entier, à maîtriser complétement ses violentes passions et ses impérieux penchants. Mais il les dissimulait de telle façon que les plus soupçonneux et les plus perspicaces les croyaient évanouis à jamais. Grâce à cette feinte souplesse de caractère, « il était toujours, » dit Népos, « dans quelque contrée qu'il se trouvât, le premier et « le plus aimé[1]. »

Sous le masque, la nature restait la même. Pendant qu'Alcibiade donnait aux Spartiates les conseils les plus avantageux pour eux et les plus perfides pour leurs ennemis, il méditait déjà de trahir Sparte pour Athènes, comme il avait trahi Athènes pour Sparte[2]. Alors que sa conduite austère édifiait tous les Doriens de la Laconie, il outrageait mortellement son hôte Agis, l'un des deux rois de Sparte[3], dans son honneur conju-

1. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IX; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII.

2. Cf. Thucydide, VI, 42; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV, V; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV, XXV; Diodore de Sicile, XIII, 37.

3. On sait qu'il y avait deux rois à Lacédémone. Cette *duarchie* s'explique facilement par le pouvoir restreint que possédaient ces rois. Les Rois de Sparte, ou pour mieux dire les Archagètes, n'étaient, comme le dit Xénophon, « rien que les premiers des citoyens, ...οὐδέν τι πολὺ ὑπερφέρουσαι τῶν ἰδιωτικῶν. Leurs attributions consistaient en temps de paix à offrir certains sacrifices, à présider certaines cérémonies religieuses: en temps de guerre, ils étaient les chefs désignés des armées.

gal. En l'absence d'Agis, qui combattait alors au loin, il séduisit sa femme Timée. L'Athénien avait inspiré une si vive passion à la reine, que devenue enceinte

De plus, ils avaient voix délibérative dans le Sénat, ou Conseil des Vieillards, qui se composait de vingt-huit membres, tous âgés de soixante ans et nommés à vie.

La puissance législative, ou délibérative, était partagée entre le Sénat, les Éphores et l'Assemblée des Égaux, (ομοιοι), c'est-à-dire des Spartiates proprement dits ou descendants des antiques familles, qui après avoir été au nombre de dix mille hommes étaient descendus à cette époque, à cause des guerres, à cinq ou six mille. Quant à la multitude des autres Lacédémoniens de la ville ou du territoire, Laconiens et affranchis, quoique libre, elle ne jouissait d'aucun droit politique. Le pouvoir exécutif appartenait uniquement aux cinq éphores, excepté à l'armée, où tout en leur réservant la haute direction des opérations militaires, et le droit inquisitorial sur les chefs, la loi spartiate confiait le commandement des troupes aux Archagètes (rois), aux navarques (amiraux) et aux polémarques (divisionnaires). La puissance des éphores, qui étaient au nombre de cinq et nommés annuellement, était telle qu'on la regardait comme égale à la tyrannie, ἰσοτύραννος. En effet, les Éphores pouvaient mettre tout citoyen à mort sans alléguer aucun motif, déposer et emprisonner les magistrats, faire arrêter les Rois et les citer en justice. Cf. Plutarque, *Lycurg.*; *Agis et Cleomen.*; *Apophteg. Lac.*; Aristote, *de Politic.*, II, 10; III, 14; Hérodote, VI, 56, sqq. Xénophon, *Hellenic.*, III, 3; *de Rep. Lac.*, IV, VIII, sq.; Thucydide et le scoliaste, I, 91; V, 36; Pausanias, III, 11; Suidas et Hesychius, s. v. Ἔφορός; Isocrate, *Panathen.* VII, IX, XI. Cornélius Népos *Lysand.*; Pausanias, III, 7, 9; etc., etc.

On pourrait trouver plus d'un point de comparaison entre l'aristocratique république de Sparte et l'aristocratique république de Venise. Sauf quelques dissemblances, les Doges correspondraient assez exactement aux Rois, le Conseil des Dix au Conseil des Vieillards, et les Inquisiteurs d'État aux Éphores.

elle ne cachait pas à son entourage féminin que l'enfant qu'elle portait dans son sein était d'Alcibiade. Relevée de couches, elle se plaisait, lorsqu'elle était seule ou avec ses amies, à donner à son fils, qui s'appelait Léopykhidas, le nom d'Alcibiade[1]. Quant à Alcibiade, il se vantait plus tard de cette liaison, et il affirmait qu'il avait séduit Timée, non parce qu'il l'aimait, non pour offenser Agis, non par libertinage, mais afin que les rois qui régneraient sur les Lacédémoniens fussent nés de lui[2]. En cet homme, l'orgueil primait toutes les passions, étouffait tous les sentiments.

Cependant Nicias, que la déposition d'Alcibiade et la condescendance habituelle de Lamakhos aux avis de ses collègues[3] avaient fait seul chef de l'armée de Sicile, menait les opérations militaires avec sa lenteur et sa circonspection accoutumées. Il perdit ainsi six mois, de l'automne de 415 au printemps de 414, énervant l'armée par des marches et des contre-marches sans plan arrêté, par des croisières inopportunes, par des expéditions aussi pénibles qu'inutiles dans l'intérieur des

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII.

2. Ὁ δ' ἐντρυφῶν ἔλεγεν, οὐχ ὕβρει τοῦτο πράττειν, οὐδὲ κρατούμενος ὑφ' ἡδονῆς, ἀλλ' ὅπως Λακεδαιμονίων βασιλεύσωσιν οἱ ἐξ αὐτοῦ γεγονότες. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII.

3. Thucydide, VI, 47-50; Plutarque, *Alcibiad.*, XX; *Nicias*, XIV;

terres, par des siéges de villes sicules[1], dont la prise ne lui apportait aucun avantage sérieux et dont la résistance déconsidérait les armes athéniennes aux yeux des Siciliens[2]. Au lieu de profiter d'une victoire qu'il remporta sur les Syracusains — presqu'à regret, remarque Plutarque[3], — aux portes mêmes de la ville, pour investir immédiatement Syracuse et pour s'emparer sans coup férir de l'Olympeïon, qui renfermait des trésors incalculables, il priva les Athéniens de ce butin de peur de commettre un sacrilége, et revint hiverner à Naxos où il entretient plus de soixante-dix jours, à très-gros frais, toute l'armée, renforcée de contingents sicules, sans rien tenter contre l'ennemi[4].

L'impéritie et les lenteurs de Nicias, l'échec des Athéniens devant Hybla et devant Messine, les répugnances de la plupart des Sicules à accepter leur alliance, enfin

XV. — Selon Plutarque, cette condescendance de Lamakhos aux opinions de ses collègues et son manque de fermeté pour soutenir son opinion personnelle tenaient à ce que le brave guerrier était excessivement pauvre. Il croyait que sa pauvreté le rendait, aux yeux des soldats, inférieur et en quelque sorte subordonné aux autres stratéges.

1. Hykkara qu'il prit et Hybla-Géléatis dont il fut contraint de lever le siége, — avec honte, dit Plutarque.

2. Thucydide, V, 62; Diodore de Sicile, XIII, 6; Plutarque, *Nicias*, XIV, XV.

3. Plutarque, *Nicias*, XVI.

4. Thucydide, VI, 63-71; Diodore de Sicile, XIII, 6-7; Plutarque,

le rappel d'Alcibiade, dont on redoutait le génie militaire sur les champs de bataille et l'habileté prestigieuse dans les conférences diplomatiques, ranimèrent le courage des Syracusains [1]. Ils achevèrent les fortifications de la ville, réparant l'enceinte continue, construisant des contre-approches, élevant des redoutes; ils firent des sorties sur le territoire de Catane, ravageant les terres et incendiant les baraquements qu'y avait laissés l'armée de Nicias. Ils envoyèrent des députés dans toutes les villes grecques et barbares de la Sicile, les excitant contre les Athéniens; ils dépêchèrent des ambassadeurs dans le Péloponnèse, à Corinthe et à Sparte, réclamant, au nom de leur commune origine dorienne, des secours en hommes et en navires[2].

Les ambassadeurs arrivèrent dans le Péloponnèse vers le commencement de l'hiver (414 av. J. C.). Leur

Nicias, XVI-XVII. — Thucydide, qui a généralement pour principe historique le *Scribitur ad narrandum non ad probandum*, et qui montre d'ailleurs une partialité manifeste en faveur de Nicias, se contente de raconter les opérations militaires de Nicias sans les juger en aucune façon. Mais Plutarque, qui ne ménage ni les blâmes, ni les éloges à ses hommes illustres, fait clairement ressortir les fautes de Nicias. Il va jusqu'à affirmer qu'on doit imputer les désastres de Sicile à ce stratége qui, à force de raisonner, de différer, de prendre mille précautions, perdait toutes les occasions d'agir.

1. Thucydide, VI, 62-88; Plutarque, *Nicias*, XIV-XVII.

2. Thucydide, VI, 75-80, 88; Diodore de Sicile, XIII, 7; Plutarque, *Nicias*, XVII.

supplique favorablement accueillie par les citoyens de Corinthe, dont Syracuse était une colonie, ils se rendirent à Sparte. Quoiqu'ils détournassent les Syracusains de faire accord avec Athènes, les Lacédémoniens n'étaient pas résolus à les secourir[1]. Toujours lents à prendre les armes quand ils n'étaient pas menacés, ils hésitaient à engager une nouvelle guerre avec les Athéniens[2]. Alcibiade avait bien jugé le caractère des Spartiates, lorsqu'il avait affirmé au Peuple d'Athènes, dans son discours sur l'expédition de Sicile, qu'ils ne secourraient qu'à la dernière extrémité leurs alliés de Syracuse[3]. Les Athéniens comptaient sur la lenteur bien connue de leurs adversaires, et ils avaient raison; mais ils commettaient la faute grave de compter sans Alcibiade qu'ils avaient proscrit et dont le génie d'intrigues pouvait mettre en feu la Grèce entière.

Alcibiade n'était pas venu à Sparte seulement pour trouver un asile, pour jouer la comédie de l'austérité et pour donner aux Lacédémoniens un roi de sa race. Alcibiade avait d'autres desseins. Témoin des hésitations des éphores et des sénateurs à secourir Syracuse, il

1. Thucydide, VI, 88.

2. Thucydide, VI, 16, 17. — Sur la nature lente et circonspecte des Spartiates, voir Thucydide, VIII, 96.

3. « Les Lacédémoniens, avait dit Alcibiade, au Pnyx, ont moins « que jamais l'idée de nous attaquer. »

voyait déjà les Athéniens triomphant sans lui et malgré lui. C'en était fait de toutes ses espérances s'il ne se jetait à la traverse de la marche probable des événements. Il obtint d'être entendu de l'Assemblée des Spartiates, et il parla ainsi[1] :

« Il m'est d'abord nécessaire de dire quelques mots « de l'accusation dont je suis l'objet, afin que, dans « cette cause publique, vos suspicions à mon égard ne « me fassent pas écouter de vous avec un esprit prévenu. « Quoique mes ancêtres aient renoncé pour quelque « mécontentement à la proxénie de votre cité, moi, « cependant, je l'ai reprise pour mon propre compte[2], et « je vous ai rendu plusieurs services, particulièrement « au temps du désastre de Pylos. Malgré ma persévé- « rance à vous servir, lorsque vous traitâtes de la paix « avec Athènes ce fut par l'entremise de mes adver- « saires, ce qui fut un honneur pour eux et un affront « pour moi. C'est donc justement que vous avez été

1. Thucydide, VI 88. (Cf. 93); Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 7; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV. — Le discours d'Alcibiade est rapporté par Thucydide, VI, 89-92. Nous le traduisons textuellement, tout en y pratiquant quelques coupures pour éviter les longueurs. Sur l'authenticité relative et la valeur historique des harangues de Thucydide, voir la note 1 de la page 24 du tome II.

2. Voir les pages 266, 267 du tome premier. — Alcibiade dirait plus justement : « J'ai tenté de reprendre cette proxénie. »

« combattus par moi, soit quand je me suis mis du « parti des Mantinéens et des Argiens, soit quand en « toute circonstance j'ai cherché à vous nuire[1]. Ainsi, « si quelqu'un de vous est irrité contre moi à cause « du dommage que je vous ai porté, qu'il examine les « choses avec sincérité, et qu'il modifie son jugement.

« Si, d'un autre côté, quelqu'un pense qu'il faille me « faire un crime de ce que j'ai marché avec le parti « populaire et non avec le parti oligarchique, qu'il « réfléchisse que j'agissais ainsi équitablement[2]: « Nous avons toujours eu de la haine pour la tyrannie; « or, ce qui est le plus opposé à la tyrannie, c'est le « Peuple[3]. C'est pourquoi nous nous sommes toujours

1 On a vu, en effet, qu'après avoir échoué auprès des Spartiates dans ses tentatives de supplanter Nicias pour traiter de la paix, Alcibiade irrité se montra l'adversaire le plus acharné des Lacédémoniens et fit conclure une alliance offensive contre Athènes et Argos. Voir tome premier, p. 274 à 303.

2. Une fois justifié de son anti-laconisme passé, Alcibiade doit encore se disculper de son attachement à la démocratie, car de tels sentiments politiques seraient un crime pour les Spartiates, oligarques déterminés.

3. Le principe oligarchique de Sparte était peut-être plus opposé encore au principe tyrannique que ne l'était le principe démocratique d'Athènes. Aussi était-ce avec une grande habileté qu'Alcibiade alléguait la haine de la tyrannie comme motif des sentiments démocratiques de sa famille et de lui. — Qu'on remarque que dans toute cette période de son discours, Alcibiade emploie toujours le pluriel : ἐσμεν, ἡμῖν, ἐπειρώμεθα, etc., etc. C'est qu'il parle ici, non de lui seul, mais de lui

« placés à la tête de la faction populaire. D'ailleurs, « notre cité est gouvernée démocratiquement, et c'est « un devoir le plus souvent que de se conformer aux « choses établies. Mais en administrant la République, « nous nous sommes toujours efforcés d'agir avec mo- « dération quoique la coutume du gouvernement po- « pulaire soit d'afficher la licence, car du temps de nos « ancêtres comme de mon temps, il ne manquait pas de « gens qui excitaient la multitude à la perversion. Ce « sont ceux-là qui m'ont exilé[1]. Nous, au contraire, « chaque fois que nous avons été à la tête de la Répu- « blique, nous avons voulu conserver la constitution « telle que nous l'avions reçue, telle qu'elle avait donné « à la Cité sa grandeur et sa liberté[2]. Cependant, nous

et de ses ancêtres, renommés pour leurs sentiments démocratiques. Les traducteurs n'indiquent pas cette différence si importante ; ils emploient uniformément le singulier pour tout le discours.

1. On a vu que si quelques démagogues tels qu'Androklès se joignirent aux ennemis d'Alcibiade pour l'accuser dans l'affaire des hermès et des Mystères, ce fut surtout aux intrigues et aux calomnies des aristocrates Thessalos, Andocide et autres, qu'il dut sa condamnation. Cette allégation du discours d'Alcibiade est donc absolument mensongère ; mais il était forcé de l'émettre à cause de l'auditoire auquel il s'adressait. Dans une assemblée composée d'oligarques, il eût été dangereux pour le succès de sa harangue d'accuser des oligarques. Se donnant au contraire comme victime de la démocratie, Alcibiade gagnait du coup la sympathie des Lacédémoniens.

2. Alcibiade use ici amplement du privilége de tout orateur de présenter un fait sous tel ou tel jour selon que cela est nécessaire à la

« tous qui sommes doués d'une certaine sagesse, nous « connaissons l'état populaire et nous savons quelle est « sa légèreté et sa perversité. Moi-même je ne l'ai pas « appris moins que tout autre, puisque j'en ai reçu la « plus grave offense. Au reste, on ne peut rien dire de « nouveau sur l'extravagance du gouvernement popu- « laire. Quoi qu'il en fût, il ne me semblait point sage de « le renverser quand vous étiez en ennemis à nos « portes[1].

« Voici donc ce qui m'a attiré vos préventions. Main- « tenant il faut étudier ce qui est soumis à vos déli- « bérations. Pour ceci, je puis vous conseiller utile- « ment, si toutefois je sais ces choses mieux que vous.

« Nous avons fait voile vers la Sicile pour soumettre, « les Siciliens et après eux les Italiens, puis les sujets « des Carthaginois, et enfin pour tenter de conquérir « Carthage elle-même. Si ces projets avaient réussi,

cause qu'il plaide. Il s'adresse à des Spartiates, à des aristocrates : il atténue les mesures ultra-démocratiques dont le peuple athénien est redevable à ses ancêtres, les Megaklès et les Klisthènes; il représente ces hommes comme des modérés. Si, au contraire, il parlait à des Athéniens, à des démocrates, il exagérerait l'idée démocratique de ces mesures.

1. Toujours le même procédé. Devant des Athéniens, il vanterait les mérites et les grandeurs du gouvernement démocratique; devant des Spartiates, il les dénigre. Il va même jusqu'à s'excuser de ne pas avoir renversé ce gouvernement, comme s'il en eût jamais eu l'intention.

« ou en totalité, ou au moins en partie, nous avions « formé le projet de revenir alors assaillir le Pélopon- « nèse avec toutes les forces de la Grèce que nous au- « rions jointes aux nôtres, et aussi avec de nombreuses « troupes de mercenaires composées de Barbares, d'I- « bériens et d'autres peuples qui sont considérés sans « conteste comme les plus belliqueux de tous les ha- « bitants de ces contrées. Outre les trirèmes que nous « avions déjà, nous en aurions construit une multitude « avec les matériaux que l'Italie fournit en abondance. « Avec tous ces navires nous aurions bloqué le Pélo- « ponnèse, en même temps que nos troupes de terre, « par des invasions continentales, auraient pris d'as- « saut grand nombre de villes et auraient bloqué les « autres. Ainsi nous espérions bientôt réduire ce pays « et arriver ensuite à la domination de la Grèce entière. « Pour l'argent et les vivres nécessaires à l'exécution « de notre projet, les contrées soumises à nos armes, « sans compter nos propres ressources, devaient nous « les donner.

« Vous venez d'entendre de la bouche d'un homme « qui les connaît pleinement[1] les pensées qui ont in- « spiré l'envoi de notre flotte en Sicile. Les généraux

1. C'est de lui que parle ici Alcibiade.

« qui y sont restés, de même que moi si j'y étais encore, « s'efforceront, s'ils le peuvent, d'accomplir ces grands « desseins [1].

« Apprenez maintenant que vos secours leur man- « quant les Siciliens sont condamnés à succomber. « En se coalisant, ils pourraient encore être vain- « queurs ; mais les Syracusains sont isolés. Bloqués « par notre flotte, ils ne peuvent résister longtemps [2]. « Si les Athéniens s'emparent de Syracuse, ils pren- « dront bientôt le reste de la Sicile et toute l'Italie. « Alors le danger que je viens de vous signaler ne tar- « dera pas à vous menacer.

« Ce ne sera donc pas de la Sicile, mais du Pélopon- « nèse, qu'il faudra bientôt s'occuper, si vous n'agissez « pas diligemment. Faites monter sur vos navires des « soldats qui rameront pendant la traversée et qui ser- « viront comme hoplites aussitôt le débarquement, et « envoyez en Sicile (ce que j'estime infiniment plus

1. Comme le remarque judicieusement M. Grote, Alcibiade exagérait les desseins des Athéniens afin d'alarmer son auditoire sur les conséquences que pouvait entraîner l'expédition de Sicile, afin de prouver aux Spartiates la nécessité de porter secours aux Syracusains.

2. Alcibiade parlait en connaissance de cause. Les faits devaient confirmer ses paroles. On verra que les Syracusains étaient à la veille de capituler, quand l'arrivée des Spartiates ranima leur courage et changea la face de la guerre

« utile qu'une armée) un commandant spartiate qui « maintienne les patriotes dans le devoir et qui y con- « traigne les mauvais citoyens. Par là vous doublerez « la confiance de vos alliés, et vous entraînerez ceux « qui hésitent encore à se joindre à vous.

« En ce qui regarde notre continent, il importe que « vous repreniez les armes contre Athènes, afin que « les Syracusains, s'apercevant que vous vous occupez « activement de leur salut, résistent aux Athéniens « avec plus de vigueur, et que d'autre part les « Athéniens soient moins en état d'envoyer des ren- « forts à leurs corps expéditionnaires. Il faut fortifier « Décélie en Attique; c'est ce que les Athéniens ont « toujours redouté le plus, et c'est dans leur pensée le « seul des malheurs de la guerre qui leur ait été épar- « gné jusqu'ici. Or, le plus sûr moyen de nuire à ses « ennemis lorsqu'on connaît le secret de leurs craintes, « c'est d'employer contre eux ce qu'ils appréhendent « le plus; car chacun est le meilleur juge des dangers « qui le menacent. Quant aux avantages que vous rap- « portera l'occupation de Décélie et dont elle privera « vos ennemis, ils sont si nombreux que j'en oublierai « dans mon énumération sommaire : toutes les ri- « chesses des champs tomberont en votre pouvoir, et « vous enlèverez aux Athéniens l'argent qu'ils tirent

« des mines du mont Laurion. Ils seront bientôt pri-
« vés également des ressources de leurs tribunaux[1].
« Enfin, et c'est ce qui leur portera le plus grand dom-
« mage, leurs alliés leur fourniront moins de subsides,
« parce qu'ils se négligeront en vous voyant presser la
« guerre avec vigueur[2].

« Il dépend de vous, Lacédémoniens, pourvu que
« vous y mettiez de l'ardeur et de la promptitude,
« d'exécuter ce que je vous propose. Et je crois ferme-
« ment que ce plan réussira. Mais je vous demande
« de ne pas suspecter la sincérité de mes conseils
« parce que, autrefois renommé pour mon patriotisme,

1. « Par l'occupation de Décélie, Athènes, dit Thucydide (VII, « 28), devint d'une ville une simple place de guerre; jour et nuit les « citoyens étaient sous les armes, de peur d'une surprise. » Ainsi, les Athéniens n'avaient pas le temps de se réunir chaque jour dans les tribunaux pour remplir les fonctions de dikastes. Or on sait que les frais de procédure des tribunaux, devant lesquels tous les colons et tributaires de la métropole étaient tenus de présenter leurs causes, étaient un des principaux revenus d'Athènes. — Tout ce que prédit d'ailleurs Alcibiade devait se réaliser de point en point. La prise de Décélie par les Spartiates eut une si grande importance pour les belligérants que la troisième et dernière période de la guerre du Péloponnèse fut nommée *la Guerre Décélique*. Diodore de Sicile, XIII, 9.

2. Il est inutile de dire que les révoltes successives de Chios, de Lesbos, de l'Eubée, de Rhodes et de la plupart des îles et des cités du littoral ionien furent les conséquences de la défaite des Athéniens en Sicile et du succès presque constant des Spartiates durant cette phase de la guerre.

« je me joins maintenant aux ennemis les plus achar-« nés de ma patrie.

« Ce n'est pas vous, qui nous avez autrefois combat-« tus, que je tiens le plus comme ennemis, mais ceux-« là qui forcent leurs amis à devenir des ennemis. « Et je garde de l'amour pour ma patrie, non pas pour « celle dont maintenant je reçois la plus grande of-« fense, mais pour celle dont les lois m'ont protégé « dans le passé. Aussi je pense que je ne combats pas « pour nuire à la patrie qui ne m'est plus rien main-« tenant, mais pour recouvrer celle que j'ai perdue[1]. « Le vrai patriote n'est pas celui qui n'entreprend rien « contre la patrie qu'on lui a injustement ravie : c'est « celui qui, dans son amour pour sa patrie, s'efforce par « tous les moyens de la recouvrer[2].

1. Cornélius Népos (*Alcibiad.*, VI) exprime la même idée lorsqu'il dit : *Ibi (Spartæ), ut ipse prædicare consueverat (Alcibiades), non adversus patriam, sed inimicos suos, bellum gessit, quod iidem hostes essent civitati : nam quum intelligerent, se plurimum prodesse posse reipublicæ, ex ea ejecisse, plusque iræ suæ, quam utilitati communi paruisse.*

2. Excuse spécieuse! principe facile! qu'ont toujours invoqué et dont se sont toujours couverts les transfuges de tous pays, depuis Alcibiade qui l'a le premier formulé jusqu'aux volontaires de l'armée de Condé, officiers et soldats qui l'ont tacitement répété.

On peut d'ailleurs se demander si Thucydide en prêtant à Alcibiade une telle péroraison n'outrepasse pas les droits d'un scrupuleux historien et s'il ne révèle pas les secrètes pensées du banni au lieu de ré-

« A cause de ceci, Lacédémoniens, je vous engage à « vous servir de moi sans m'épargner les fatigues ni « les dangers. Sachez, ce qui est un lieu-commun, « que si, lorsque j'étais votre ennemi je vous ai « beaucoup nui, maintenant que je suis votre ami, « je puis beaucoup vous servir. J'ai la parfaite con- « naissance des affaires des Athéniens, et, par mes « conjectures, je me fais une juste idée des vôtres. Je « vous adjure encore, pendant que vous êtes dans cette

péter ses paroles. Il n'est pas douteux que cette idée spécieuse de combattre sa patrie pour la contraindre, réduite à l'extrémité, de l'accueillir en sauveur ou de le subir en dominateur, n'existât dès lors dans l'idée d'Alcibiade. Mais tout en vivant dans cette espérance, n'eût-il pas été dangereux pour lui de la découvrir à une Assemblée spartiate qui ne rêvait que la ruine totale d'Athènes? N'eût-ce pas été s'exposer, avant même qu'on ne mît ses plans à exécution, à se faire arrêter et conduire à la mort? Les Lacédémoniens n'avaient-ils pas intérêt à se défaire tout d'abord d'un allié, quelque précieux qu'il fût, qui devait devenir un ennemi redoutable? Il est vrai que le brusque changement d'opinion à l'égard d'Alcibiade qui se fit à Sparte dix-huit mois plus tard fut peut-être provoqué par le souvenir de ces imprudentes paroles. Soit; encore qu'on doute de la nécessité qu'avait Alcibiade de faire une pareille profession de foi à des Lacédémoniens qui ne lui demandaient nul compte de sa conduite. Jouait-il donc avec les Lacédémoniens à jeu découvert, et leur disait-il : Servez-vous de moi pour l'instant comme je me sers de vous. Nous nous sommes mutuellement utiles. Et le désir que j'aurai de vous combattre, quand mon pays ruiné par vous et par moi m'aura appelé à sa tête, vous est garant de ma fidélité à vous servir alors qu'il est tout-puissant. — C'était là un jeu dangereux, mais Alcibiade était assez hardi pour le jouer.

« suprême délibération, de ne pas hésiter à faire cette « double expédition de Sicile et d'Attique. Par ces lé« gers sacrifices, vous renverserez la puissance des « Athéniens dans le présent et dans l'avenir. Et tran« quilles dans vos foyers, vous obtiendrez l'empire « de la Grèce entière qui se donnera à vous, non par « contrainte, mais volontairement et par affection[1]. »

Ce discours vainquit les hésitations des Spartiates[2]. Il était en effet aussi habilement conçu qu'éloquemment dit pour les décider à se relâcher de leur circonspection accoutumée. D'une part, Alcibiade y combattait victorieusement, non à vrai dire sans altérer la vérité, les préventions qui subsistaient contre lui dans l'esprit des Spartiates : son anti-laconisme du passé et ses sentiments démocratiques bien connus. D'autre part, il alarmait le patriotisme lacédémonien, exagérait les desseins de conquête des Athéniens, amplifiait leurs forces, prophétisait la prise prochaine de Syracuse. Ainsi il forçait les Spartiates à prendre les armes sans délai. D'ailleurs, tout en tenant compte des artifices et des exagérations de cette harangue, il faut

1. Thucydide, VI; 89-92. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV; Diodore de Sicile, XIII, 5.

2. Thucydide, VI, 93. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV; Diodore de Sicile, XIII, 5.

reconnaître qu'elle émanait d'un esprit profondément juste. Toutes les hypothèses qu'Alcibiade exposait allaient être justifiées, toutes les prévisions qu'il avançait allaient se réaliser. Syracuse va succomber, disait-il, si l'on ne la secoure pas; Syracuse allait se rendre quand arrivèrent les Spartiates. Fortifiez Décélie, disait-il encore, vous vaincrez Athènes; Décélie, occupée militairement, allait réduire les Athéniens aux angoisses d'un blocus. Votre activité et vos victoires, ajoutait-il, détacheront d'Athènes ses îles tributaires; l'issue néfaste de l'expédition de Sicile, les défaites des Athéniens, les succès des Spartiates allaient causer la révolte des îles et des cités ioniennes. Enfin, ce sophisme impudent qu'il combattait sa patrie pour recouvrer sa patrie, devait même être justifié. Dans un avenir prochain, Alcibiade allait être rappelé par les Athéniens vaincus par lui et il allait rétablir dans leur puissance passée ces armées et ces flottes par lui réduites à merci.

Les Spartiates décrétèrent que les Syracusains seraient secourus. Gylippos, fils de Kléandridas, fut désigné d'après les conseils d'Alcibiade[1] pour commander l'armement sparto-corinthien. Il s'entendit avec les dé-

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII. Cf. Thucydide, VI, 93.

putés corinthiens et fit immédiatement ses préparatifs d'embarquement[1].

Alcibiade l'avait dit dans son discours, la décision des Lacédémoniens était urgente. On était au printemps de l'année 414, et Nicias, enfin résolu à agir contre les Syracusains, venait de quitter ses quartiers d'hiver de Catane. Il se porta avec la flotte et l'armée sur Syracuse et débarqua ses troupes au fond de la baie de Thapsos. Les trirèmes restèrent à l'ancre dans la baie. Aussitôt à terre, les Athéniens se formèrent en colonnes et gravirent au pas de course les Épipoles, colline escarpée qui dominait la ville[2]. Ils couronnè-

1. Thucydide, VI, 93. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 7; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII; *Nicias*, XIV.

2. Les Épipoles (de ἐπί sur et de πόλις, ville; ou de ἐπιπολάζειν, planer au-dessus).

Pour comprendre ce récit très-succinct des opérations du siége de Syracuse, il est nécessaire de connaître la position de la ville. Syracuse était alors composée de deux villes distinctes : Ortygia, île située à l'embouchure du Grand-Port et séparée de la terre par un canal de 150 mètres, et Akhradina, et d'un faubourg : Neapolis. Elle occupait l'espace compris entre la baie de Thapsos, au nord; une rade nommée le Grand-Port, au sud; la mer de Sicile, à l'est; et quelques plaines, les marais de l'embouchure de l'Anapos, des chaînes montagneuses se rattachant au mont Euryale, et la colline des Épipoles, à l'ouest. Ainsi Syracuse n'était en communication avec la terre ferme que d'un seul côté. C'était aussi le seul côté par lequel on pût l'attaquer. Car il était impossible aux troupes assaillantes de débarquer sur les quais mêmes du grand ou du petit port, défendus par la flotte syracusaine;

rent les crêtes et s'y établirent avant que les Syracusains, qui étaient en marche pour venir occuper cette position, ne fussent avertis de leur approche. Hermokrates, commandant de l'armée syracusaine, voulut débusquer les assaillants. Ses troupes, surprises, attaquèrent en désordre; elles furent rejetées jusque dans les murs de la ville, laissant trois cents hommes sur le champ de bataille[1]. Le lendemain, les Athéniens construisirent un fort sur les Épipoles, au sommet du Labdalon. Peu de jours après, ils descendirent en masse le versant oriental de la colline et vinrent camper dans la plaine, à quelque distance des fortifications avancées de Syracuse[2]. Ils commencèrent à établir un retranchement circulaire[3], partant de la pointe des Épipoles pour abou-

et elles ne pouvaient non plus escalader les falaises à pic qui protégeaient la ville à l'est. Les Syracusains avaient donc établi en avant des murs ouest de la ville une ligne de fortifications, partant de l'extremité de ces falaises et aboutissant au Grand-Port. De cette façon Syracuse était défendue de tous côtés. Mais ils avaient négligé d'occuper et de fortifier les Épipoles, qui, dominant les fortifications avancées, étaient la clef de la ville.

1. Thucydide, VI, 96, 97; Diodore de Sicile, XIII, 7; Plutarque, *Nicias*, XVIII.

2. Thucydide, VI, 98, 99; Diodore de Sicile, XIII; Plutarque, *Nicias*, XVIII, XIX.

3. Ces lignes de circonvallation, de même que les fortifications avancées de Syracuse, se composaient de profonds fossés, surmontés d'épaisses palissades faites de pieux, de poutres et de troncs d'arbres et consolidées sur quelques points par des ouvrages de maçonnerie.

tir d'un côté au Grand Port et de l'autre à la baie de Thapsos, de façon à isoler complétement Syracuse de la terre ferme. Les Syracusains cherchèrent à élever des contre-approches qui devaient croiser les lignes de circonvallation athéniennes dans la partie où elles n'étaient pas encore achevées. C'eût été forcer Nicias à étendre considérablement son cercle d'investissement. Mais trois cents hoplites d'élite se jetèrent sur ces ouvrages et les détruisirent après avoir mis en fuite leurs défenseurs. Il s'engagea une action générale dans laquelle Lamakhos fut tué d'un coup de pique et qui se termina par la victoire des Athéniens[1]. Les Syracusains, renonçant à établir leurs contre-approches, se replièrent dans l'enceinte avancée des fortifications. A cette heure même la flotte athénienne entrait dans le Grand Port[2]. C'en était fait. Syracuse était investie par terre et par mer presque de tous côtés. Nicias considéra avec raison comme certaine la reddition de la ville[3]. Les Syra-

Généralement les lignes des assiégeants étaient doubles, afin que les corps de siége fussent protégés contre les sorties de la place et contre les attaques des armées de secours.

1. Thucydide, VI, 99-102; Diodore de Sicile, XIII, 7-8; Plutarque, *Nicias*, XVIII, XIX.

2. Thucydide, VI, 103; Diodore de Sicile, XIII, 9; Plutarque, *Nicias*, XIX.

3. Thucydide, VI, 103; VII, 2; Diodore de Sicile, XIII, 7; Plutarque, *Nicias*, XIX.

cusains en effet, se voyant bloqués, ne recevant ni nouvelles ni secours du Péloponnèse, et ne se dissimulant pas les progrès et les forces de l'armée athénienne, commençaient à se résigner à traiter avec Athènes. Après avoir fait des ouvertures à Nicias, ils étaient à la veille de se réunir en assemblée extraordinaire pour décider des conditions de la capitulation [1].

Mais Nicias, plus étonné que les Syracusains mêmes du succès de ses armes, passa de craintes puériles à une confiance aveugle. Averti de l'approche du Spartiate Gylippos et du Corinthien Gongylos avec quelques navires, il dédaigna ces ennemis en apparence peu redoutables, et commit l'immense faute de ne pas leur intercepter la route de Syracuse en détachant de la flotte quelques trirèmes en croisière [2]. Bientôt le stratége eut à se repentir de sa funeste imprévoyance. Gongylos trouve la mer libre, entre dans la baie de Thapsos, se jette à la côte avec un seul vaisseau et pénètre à Syracuse. Il dissuade les Syracusains de traiter avec Nicias, et ranime leur courage en leur apprenant que Gylippos le suit de près à la tête d'un corps lacédémonien [3].

1. Thucydide, VI, 103, VII, 2; Diodore de Sicile, XIII, 7; Plutarque, *Nicias*, XIX.

2. Thucydide, VI, 103; Plutarque, *Nicias*, XX.

3. Thucydide, VII, 2; Plutarque, *Nicias*, XX; Diodore de Sicile XIII, 7.

A peine a-t-il achevé de parler que les grands-gardes signalent l'armée de secours. Gylippos, après avoir franchi le détroit de Messine, avait débarqué à Hyméra; il avait réuni à ses sept cents Lacédémoniens mille hoplites d'Hyméra, un millier de Sicules, deux cents cavaliers de Sélinonte et de Zéla, un certain nombre de peltastes, d'archers et d'acontistes, et il avait marché par terre sur Syracuse[1]. Par la négligence de Nicias, les défilés de l'Euryale, si faciles à défendre, n'étaient pas gardés. Gylippos avait gravi les versants nord des Épipoles, et tournant le fort de Labdalon, il s'avançait vers la ville dans la direction des retranchements athéniens qui du côté de la baie n'étaient pas encore terminés[2]. Toutes les troupes syracusaines se portent au devant de Gylippos. Les travailleurs athéniens, en petit nombre et attaqués de front et à revers, abandonnent les ouvrages commencés; et les deux armées opèrent tranquillement leur jonction devant l'armée athénienne immobile et consternée[3].

Sans même entrer dans la ville, Gylippos envoya à Nicias un ultimatum, portant que s'il voulait dans le dé-

1. Thucydide, VII, 1, 2; Diodore de Sicile, XIII, 7; Plutarque, *Nicias*, XX, XXI.

2. Thucydide, VII, 2; Plutarque, *Nicias*, XIX.

3. Thucydide, VII, 3; Plutarque, *Nicias*, XX. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 8.

lai de cinq jours évacuer la Sicile avec armes et bagages, les Syracusains consentiraient à traiter avec lui. Les Athéniens repoussèrent comme elles le méritaient ces insolentes propositions[1]. Ils renvoyèrent le héraut sans réponse. Quelques hoplites se contentèrent de lui demander en raillant « si l'arrivée d'une tunique rouge « et d'un bâton lacédémonien[2] avait subitement donné « aux Syracusains une telle supériorité qu'ils n'eussent « plus que du mépris pour les Athéniens, qui cependant « avaient fait naguère trois cents prisonniers spar- « tiates, tous beaucoup plus forts et beaucoup plus che- « velus que Gylippos[3]. » Mais si l'esprit n'abandonnait jamais les Athéniens, les Spartiates ne perdaient jamais l'énergie. Gylippos passa la nuit sur les positions athéniennes abandonnées, et le lendemain il s'empara du fort de Labdalon et en massacra toute la garnison[4]. Quelques jours après, il battit l'armée de

1. Thucydide, VII, 3; Plutarque, *Nicias*, XX; Diodore de Sicile, XIII.

2. Les harmostes lacédémoniens avaient un bâton blanc en signe de commandement.

3. Plutarque, *Nicias*, XX. Les Athéniens faisaient allusion aux trois cents Spartiates pris à Sphactérie. — Timée, cité par Plutarque (*ibid.*) dit que les Syracusains eux-mêmes raillaient Gylippos sur sa longue chevelure.

Thucydide, VII, 4-6; Plutarque, *Nicias*, XXII; Diodore de Sicile, XIII.

Nicias sur les Épipoles et la refoula dans ses retranchements du côté du Grand-Port, tandis que le Corinthien Érasinidès pénétrait dans le Petit-Port avec douze navires de Corinthe, d'Ambracie et de Leucade, portant de nombreux équipages[1]. Alors les Syracusains et leurs alliés construisirent un long contre-mur, allant des fortifications de la cité à la falaise septentrionale des Épipoles, et coupant dans sa ligne projetée le cercle d'investissement des Athéniens. Ils se servirent pour établir cette contre-approche des matériaux que l'ennemi avait accumulés sur ce point[2]. Nicias, comme découragé, ne chercha pas à s'opposer à la construction de ces ouvrages qui rendaient désormais l'investissement impossible et qui interceptaient sa retraite à l'est[3]. D'assiégeante, l'armée athénienne devint presque assiégée.

Rejeté par ces revers imprévus dans sa pusillanimité première, Nicias s'exagéra encore sa détresse. Il envoya messages sur messages aux Athéniens pour leur dépeindre la situation et pour les engager ou à rappe-

1. Thucydide, VII, 3. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 8; Plutarque, *Nicias*, XXII.

2. Thucydide, VII, 6-7; Plutarque, *Nicias*, XXII; Diodore de Sicile, XIII, 8. Avant l'arrivée de Gylippos, les Syracusains avaient déjà tenté d'établir ces contre-approches, mais ils en avaient été empêchés par une vigoureuse attaque des hoplites de Lamakhos. Cf. Thucydide, VI, 99, 102.

3. Thucydide, VII, 6.

ler leur armée ou à envoyer au plus vite des renforts considérables[1]. Il demandait en outre un successeur comme commandant en chef : « Les horribles douleurs « néphrétiques dont je souffre, disait-il, ne me permet- « tent pas de rester à la tête de l'armée. Je suis digne, « je crois, de votre indulgence, car, lorsque j'avais la « santé, j'ai plus d'une fois bien mérité de vous comme « stratége[2]. »

Les Athéniens firent droit en partie à la demande de Nicias. On décréta l'envoi d'une nouvelle armée de terre et de mer composée d'hoplites citoyens et de troupes alliées et mercenaires ; mais on ne releva pas le stratége de son commandement. On se contenta de lui donner comme collègues Eurymédon, fils de Thouklès, et Demosthène, le héros de Pylos, l'un des plus habiles géné-

1. Plutarque, *Nicias*, XIII; Thucydide, VII, 8-15 ; Diodore de Sicile, XIII, 8. — Il faut lire dans Thucydide la curieuse et navrante lettre de Nicias.

2. .... ἐμοὶ δὲ διάδοχόν τινα, ὡς ἀδύνατός εἰμι διὰ νόσον νεφρῖτιν παραμένειν. ἀξιῶ δ' ὑμῶν ξυγγνώμης τυγχάνειν. καὶ γὰρ ὅτ' ἐῤῥώμην, πολλὰ ἐν ἡγεμονίαις ὑμᾶς εὖ ἐποίησα. Thucydide, VII, 15. Cf. Plutarque, *Nicias*, XXIII; Diodore de Sicile, XIII, 8. — N'est-on pas ému à la pensée de ce vieux guerrier, odieusement torturé par la maladie et chargé d'une expédition qu'il désapprouve, qui rappelle humblement ses services passés en demandant qu'on lui retire le commandement. Quel terrible despote était ce peuple Athénien qui ne fit pas droit à sa prière. Certes un Philippe II, un Pierre le Grand, un Tibère même se fût laissé fléchir.

raux de l'époque[1]. C'était plus qu'une cruauté inutile, c'était une faute capitale. De même qu'Alcibiade, Demosthène eût pu encore sauver l'armée de Sicile; par ses perpétuelles irrésolutions, Nicias devait fatalement la perdre.

En Grèce, les conseils d'Alcibiade, suivis exactement par les Éphores, donnaient aussi bien qu'en Sicile des résultats funestes pour Athènes. Dès les premiers jours du printemps de l'année 413, les Lacédémoniens, rompant ouvertement la trêve, envahirent l'Attique. Le roi Agis commandait les troupes, et, selon Diodore, Alcibiade lui-même dirigeait l'expédition[2]. L'armée ennemie ravagea la plaine et s'empara du dème de Décélie qui fut fortifié et qui devint une importante position stratégique[3].

Ainsi que l'avait prédit Alcibiade à l'Assemblée de Sparte, rien ne fut plus funeste aux Athéniens que l'occupation de Décélie. Jusqu'alors les invasions ennemies, qui n'avaient guère été que des incursions, n'avaient

1. Thucydide, VII, 16; Diodore de Sicile, XIII, 9; Plutarque, *Nicias*, XXIII.

2. Diodore de Sicile, XIII, 9. — Thucydide ni Plutarque ne mentionnent la présence d'Alcibiade dans l'armée lacédémonienne, mais l'assertion de Diodore n'a rien d'invraisemblable, eu égard au caractère d'Alcibiade et à la part active qu'il prit l'année suivante aux révoltes des îles ioniennes contre la domination d'Athènes.

3. Thucydide, VII, 19; Diodore de Sicile, XIII, 9.

pas empêché d'exploiter le pays. Mais lorsque les Spartiates se furent établis en permanence dans cette place qui dominait la partie la plus fertile de l'Attique et dont les fortifications étaient aperçues d'Athènes même, lorsque les campagnes furent constamment dévastées par la garnison péloponnésienne et les convois de vivres sans cesse pillés par les coureurs spartiates, les Athéniens perdirent tous les revenus de leurs terres et de leurs troupeaux. Des esclaves, au nombre de plus de vingt mille, voyant les angoisses auxquelles était réduite la ville, désertèrent. Le transport des denrées alimentaires fournies par levées, qui avaient lieu auparavant par le canal et par voie de terre, en suivant la route directe d'Oropos et de Décélie, dut s'effectuer à grands frais et à grandes pertes de temps par mer, en doublant le cap Sounion. Athènes n'était plus une ville, c'était une place de guerre. Jour et nuit les citoyens armés en hoplites étaient de service sur les remparts et aux portes de la cité; ceux qui servaient dans la cavalerie sans cesse envoyés en reconnaissance ou en fourrageurs dans la direction de Décélie[1]. De là plus de commerce, plus d'industrie, plus de tribunaux. Épuisées par les deux armements de Sicile, les finan-

1. Thucydide, VII, 27, 28. Cf. 18-19. Diodore de Sicile, XIII, 9.

ces étaient dans un état désastreux. On créa de nouveaux impôts; on émit des monnaies altérées; on se vit contraint, par mesure d'économie, de renvoyer treize cents peltastes mercenaires levés en Thrace à raison d'une drachme par jour[1].

Lorsque, durant l'été de 413, Démosthène et Eurymédon arrivèrent à Syracuse avec un armement considérable: soixante-treize navires, cinq mille hoplites athéniens et alliés, plusieurs miliers de gens de trait hellènes et barbares, la situation des assiégeants était encore empirée. Les Syracusains, décidés par l'énergique Gylippos à tenter le combat sur mer, avaient attaqué la flotte de Nicias dans le Grand-Port; ils avaient coulé sept trirèmes, maltraité un grand nombre d'autres bâtiments et tué une multitude de matelots. D'importants renforts sicules étant arrivés dans la ville, Gylippos s'était emparé des trois forts que Nicias, qui avait modifié son plan primitif, avait élevés sur le promontoire Plemmyrion, à l'entrée sud du Grand-Port, face à Ortygie[2]. Dès ce moment, l'arrivage des subsistances ne fut plus assuré aux Athéniens, car des trirèmes syracusaines, en croisière sous ces fortifications qui com-

1. Thucydide, VII, 27, 28, 29.

2. Thucydide, VII, 4, 23, 24, 39-41. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 9; Plutarque, *Nicias*, XXII.

mandaient l'entrée de la rade, disputaient le passage aux bâtiments de transport[1]. C'étaient sans cesse de nouveaux combats que la flotte athénienne avait à soutenir. Par la voie de terre, il y avait d'autres difficultés pour se procurer des vivres. Une nombreuse cavalerie syracusaine, cantonnée autour de l'Olympeïon, battait journellement la campagne et pillait les convois[2]. Les esclaves et les mercenaires, ne se résignant pas à supporter les privations, désertaient en masse; les hoplites, campés auprès des marais, étaient décimés par les fièvres paludéennes. Le découragement gagnait les plus énergiques[3].

Démosthène jugea rapidement la situation désastreuse. Il persuada à Nicias qu'il n'y avait plus de salut que dans une attaque prompte et décisive: « Il suffit, « dit-il, d'enlever les retranchements des Syracusains « aux Épipoles, et nous sommes maîtres de la ville. Si « notre attaque sur ce point échoue, nous lèverons « aussitôt le siége sans laisser l'armée s'épuiser en ef- « forts inutiles[4]. »

1. Thucydide, VII, 24; Plutarque, *Nicias*, XXII.

2. Thucydide, VII, 31, 36-41. Diodore de Sicile, XIII, 10.

3. Thucydide, VII, 13, 14. Cf. Diodore de Sicile, XIII; Plutarque *Nicias*, XXIX.

4. Thucydide, VII, 42. Diodore de Sicile, XIII, 11. Plutarque, *Nicias*, XXIV.

On fit d'abord quelques fausses attaques sur les bords de l'Anapos pour détourner l'attention de l'ennemi; et, une nuit, Démosthène, à la tête de presque toute l'infanterie, munie de vivres pour cinq jours, marcha aux Épipoles. La position tournée par les versants de l'Euryale, les postes avancés syracusains et le fort qui défendait la tête de la contre-approche furent enlevés sans coup férir. Les Athéniens attaquèrent le mur continu que Gylippos avait élevé sur la pente sud-ouest des Épipoles. Ils s'en emparèrent sur une distance de plusieurs centaines de mètres, malgré la vive résistance des grands-gardes et les charges des troupes de soutien qui arrivèrent pour protéger les ouvrages. Enivrés par le succès, les hoplites athéniens s'avancèrent en arrière de la contre-approche, dans la direction des camps retranchés des assiégés, et vinrent donner contre un corps de Béotiens qui tombèrent piques baissées sur eux et les repoussèrent en en faisant un grand carnage. Les Syracusains reformèrent leurs rangs, appuyèrent le mouvement offensif des Béotiens et achevèrent la défaite des assaillants. Ce fut une horrible déroute. Les soldats de Démosthène, tous nouvellement débarqués, ne connaissaient pas les chemins des Épipoles. Au reste, il faisait nuit. Dans leur fuite sur les pentes roides de

cette colline, ils tombaient dans les précipices ou ils s'égaraient et venaient d'eux-mêmes s'offrir aux coups de l'ennemi. D'autres se trompèrent de route et descendirent dans les plaines occupées par les Syracusains; au matin la cavalerie les sabra. Démosthène ne ramena pas le quart de son effectif au camp. Quatre mille Athéniens étaient tués, blessés ou prisonniers [1].

Après cette défaite, Démosthène déclara qu'on devait lever le siége sans tarder davantage, pendant que la mer était encore ouverte et que la flotte, encore en bon état, promettait la supériorité au cas où les Syracusains risqueraient un combat naval. Nicias, qui ne pouvait jamais se décider à une résolution extrême, et qui craignait un blâme, peut-être une condamnation des Athéniens s'il quittait la Sicile avant en d'avoir référé au Sénat, répliqua qu'il serait honteux d'abandonner les opérations alors qu'on avait encore des troupes en grand nombre et des vivres en abondance. On attendit donc les événements, mais sans rien tenter pour les faire naître [2]. Le mois suivant, les stratéges apprirent que de nouveaux renforts étaient arrivés aux Sy-

1. Thucydide, VII, 43-46; Diodore de Sicile, XIII, 11; Plutarque, *Nicias*, XXV.

2. Cf. Thucydide, 47-49; Diodore de Sicile; XIII, 12; Plutarque, *Nicias*, XXVI.

racusains, et il virent que les désertions des alliés et des mercenaires, la démoralisation, les privations, la mortalité des soldats athéniens augmentaient de jour en jour. Ils se résolurent à quitter cette terre maudite[1]. Nicias lui-même ne fit plus d'objections. Ordre fut donné à l'armée de se tenir prête à lever le camp et à s'embarquer au premier signal. Tous les préparatifs étaient terminés et les troupes allaient monter sur les navires, lorsque la lune, alors dans son plein, s'éclipsa. Le superstitieux Nicias regarda ce phénomène naturel comme un présage sinistre. Il consulta les devins qu'il avait toujours à sa suite. Ceux-ci lui répondirent que l'éclipse de lune signifiait que le départ devait être suspendu jusqu'à ce qu'il se fût écoulé trois fois neuf jours. Le stratége ordonna de suspendre l'embarquement[2].

La fatale crédulité de Nicias causa la perte totale de l'armée. Les Syracusains, qui jusqu'alors ne soupçonnaient rien, furent informés du prochain départ des Athéniens par des espions et des transfuges. Le succès ne calme pas l'ambition, il l'avive. Ce ne fut plus assez

1. Thucydide, VII, 50; Diodore de Sicile, XIII, 12; Plutarque, *Nicias*, XXVI,

2. Thucydide, VI, 50; Diodore de Sicile, XIII, 12; Plutarque, *Nicias*, XXVI.

que la ville fût sauvée : on voulut faire prisonnière l'armée entière des Athéniens. Les Syracusains projetèrent de s'opposer à la retraite [1]. Gylippos et Hermokratès lancèrent dans le Grand-Port toutes leurs trirèmes contre la flotte athénienne, en même temps que leur infanterie assaillait sur le rivage les retranchements du camp de Nicias. Cette attaque simultanée sur terre et sur mer eut un plein succès. Les trirèmes ennemies coupèrent la ligne de bataille de la flotte athénienne, coulèrent plusieurs navires, poursuivirent les autres et les forcèrent pour la plupart à échouer dans la vase de la partie marécageuse du port [2]. Eurymédon, le collègue de Nicias et de Démosthène, fut tué durant l'action et avec lui périt l'élite des marins athéniens. Libres alors de circuler dans le Grand-Port, les Syracusains en fermèrent l'entrée, large d'environ huit stades, au moyen d'une rangée de bâtiments fixés sur leurs ancres et liés ensemble par des chaînes de fer [3]. La flotte d'Athènes était bloquée.

1. Thucydide, V, 51 ; Plutarque, *Nicias*, XXVI; Diodore de Sicile, XIII, 13.

2. Thucydide, VI, 52-54. Diodore de Sicile, XIII, 13; Plutarque, *Nicias* XXVI.

3. Thucydide, VI, 59 ; Diodore de Sicile, XIII, 14 ; Plutarque, *Nicias*, XXVI ; Justin, IV, 5.

Les stratéges délibérèrent : il fallait coûte que coûte forcer le barrage. Les navires en état de servir furent remis à flot; on y embarqua tous les hommes valides, hoplites, archers, matelots et rameurs. Au début du combat, les lourdes trirèmes athéniennes enfoncèrent la division navale qui se tenait devant l'estacade; mais ils ne purent réussir à rompre la passe. Bientôt les autres navires syracusains, rangés en demi-cercle, fondirent sur les assaillants, les prenant en flanc, pendant que les trirèmes qui avaient été dispersées au premier choc se ralliaient et les attaquaient en tête. La mêlée fut atroce, la lutte acharnée, la victoire longtemps indécise. Enfin les Syracusains eurent le dessus sur tous les points; ils prirent ou coulèrent bas un grand nombre de trirèmes athéniennes et jetèrent à la côte le reste de la flotte[1].

Le surlendemain du combat naval, les Athéniens ayant perdu tout espoir d'évacuer Syracuse par mer, s'arrêtèrent à l'idée de gagner par terre la ville alliée de Catane. C'était la dernière chance de salut qui leur restât. L'armée se divisa en deux corps : le premier, commandé par Nicias, se mit en marche quelques heures avant le second, qui marchait sous les ordres

1. Thucydide, VII, 75-78; Putarque, *Nicias*, XXVII; Diodore de Sicile, XIII; Justin, IV, 5.

de Démosthène[1]. Ce départ fut lamentable. Il fallut abandonner sur le rivage les malades et les blessés, au nombre de plusieurs milliers, pour ne pas embarrasser la marche des troupes. Ces malheureux, laissés presque sans vivres, au milieu de cadavres auxquels on n'avait pas eu le temps de donner la sépulture, suppliaient qu'on les emmenât. Ils appelaient à grands cris leurs compagnons et leurs parents, et se cramponnaient à eux. Ceux-ci ne pouvaient que pleurer, et ils devaient employer la violence pour échapper à ces étreintes désespérées. Les blessés faisaient des efforts inouïs; se traînant sur les mains, ils suivaient l'arrière-garde jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés. Longtemps encore les soldats entendaient leurs cris d'appel et leurs sanglots déchirants. On se bouchait les oreilles, et on marchait[2]. Mais le sort de ceux qui quittaient le camp ne devait pas être plus heureux que celui de ceux qui y restaient. Tous les passages étaient gardés par les Syracusains. Dans la plaine, leur cavalerie occupait les routes, la tête des ponts et les gués; dans les contrées montagneuses, leurs hoplites tenaient l'entrée des défilés, tandis que leurs akontistes et leurs archers, pos-

1. Thucydide, VII, 75; Plutarque, *Nicias*, XXVIII; Diodore, XIII, 14.
2. Thucydide, VI, 59-71; Diodore de Sicile, XIII, 14-16; Plutarque, *Nicias* XXVIII.

tés sur les crêtes des collines, criblaient de traits, de flèches et d'olives de fronde les troupes de Nicias. Chaque nouveau jour apportait de nouveaux combats à cette armée découragée, décimée par les maladies, harassée de fatigues, dépourvue de vivres nécessaires et mourant de soif[1].

Nicias et Démosthène, désespérant de se frayer la route de Catane, firent halte pendant la nuit du cinquième jour de la retraite, et prirent une direction opposée à celle qu'ils avaient suivie jusqu'alors. Ils tournèrent au sud-ouest et se dirigèrent vers Camarine et Géla[2]. Au jour, les Syracusains s'aperçurent de ce mouvement. Ils se mirent à la poursuite des Athéniens que trahissaient cruellement les cadavres de leurs compagnons tombés pendant la route. Ils joignirent en quelques heures le corps de Démosthène, l'enveloppèrent avec leur cavalerie et le contraignirent à mettre bas les armes[3]. Le lendemain, les Syracusains atteignirent les troupes de Nicias, qui avaient pris cinquante stades d'avance sur la division d'arrière-garde. Après

1. Thucydide, VI, 76-80; Diodore de Sicile, XIII, 18-19; Plutarque, *Nicias*, XXVIII.

2. Thucydide, VI, 80; Diodore de Sicile, XIII, 19; Plutarque, *Nicias*, XXXVIII.

3. Thucydide, VI, 81, 82; Cf. Diodore de Sicile, XIII, 19; Plutarque, *Nicias*, XXXVIII; Justin, IV, 5.

avoir repoussé une première attaque, les Athéniens parvinrent encore à continuer leur retraite. Pendant un jour entier, ils marchèrent en bon ordre, sans cesse harcelés par la cavalerie et les archers de l'ennemi[1]. Lorsqu'on arriva au bord du fleuve Assinaros, chaque soldat poussé par la panique voulut le traverser le premier. Les rangs furent rompus. Les Athéniens, brûlés par une soif ardente, se précipitèrent pêle-mêle sur les rives, jusque dans le lit du fleuve. Ils s'écrasaient, et ils étaient entraînés par le courant. Les Syracusains profitèrent de ce désordre; ils se ruèrent sur les Athéniens et en firent un massacre horrible. « L'eau du « fleuve en devint rouge, dit Thucydide. » Alors Nicias se rendit à Gylippos, le conjurant de mettre fin au carnage. Tous les Athéniens survivants furent faits prisonniers[2].

Les Syracusains ornèrent des armes des vaincus les plus hauts arbres du rivage; ils se couronnèrent de fleurs et de feuillage, parèrent leurs chevaux de branches vertes et coupèrent les crins de ceux des Athé-

1. Thucydide, VII, 83; Diodore de Sicile, XIII, 19; Plutarque, *Nicias*, XXVIII.

2. Thucydide, VII, 83-85; Diodore de Sicile, XIII, 19; Plutarque, *Nicias*, XVIII; Justin, IV, 5.

La capitulation de Nicias eut lieu vers les derniers jours de septembre (Boédromion) de l'année 413.

niens. Puis ils rentrèrent triomphalement à Syracuse, traînant à leur suite plus de sept mille prisonniers de guerre[1]. On offrit aux Dieux de longs sacrifices en actions de grâce; et l'Assemblée, dans une séance solennelle, promulgua ce décret :

« Le jour que Nicias a été fait prisonnier sera consa-
« cré à l'avenir par des sacrifices et par la suspension
« de tout travail public. Cette fête sera appelée Assi-
« naria, du nom du fleuve où a été remportée la vic-
« toire.

« L'armée prisonnière de guerre sera traitée ainsi :
« Les esclaves des Athéniens et les Grecs alliés d'Athè-
« nes seront vendus à l'encan. Les Athéniens de condi-
« tion libre et les Siciliens, qu'ils soient Hellènes ou
« Sicules, qui ont pris parti contre Syracuse, seront
« jetés dans les Latomies[2].

« Les stratéges seront immédiatement mis à mort[3]. »

1. Plutarque, *Nicias*, XXVIII. Cf. Thucydide, VII, 86. Diodore de Sicile, XIII, 19.

2. Les Latomies étaient d'immenses carrières de pierre abandonnées qui s'étendaient sous la colline des Épipoles. Elles servaient de prison. Les prisonniers athéniens y souffrirent horriblement. Beaucoup moururent de privations.

3. Plutarque, *Nicias*, XXVIII. Cf. Thucydide, VII, 86-87; Diodore de Sicile, XIII, 19-33; Justin, IV, 5.. — L'exécution de Démosthène et de Nicias fut vivement combattue par plusieurs orateurs qui invoquèrent la clémence du Peuple; mais d'autres orateurs ayant appuyé

Des épaves de trirèmes dans le Grand-Port, des monceaux de cadavres privés de sépulture sur les bords du fleuve Assinaros, une multitude d'esclaves disséminés par la Sicile, des milliers de captifs entassés sans air et presque sans nourriture dans les profondes carrières de Syracuse, c'était tout ce qu'il restait de ces deux magnifiques armements qui avaient ébloui et terrifié la Grèce entière.

La vengeance d'Alcibiade et la fatale irrésolution de Nicias s'étaient réunies pour amener ce désastre. En forçant les Spartiates à secourir les Doriens de Sicile, Alcibiade sauva Syracuse. En différant l'investissement de Syracuse et en ne s'opposant pas à l'entrée de Gylippos, Nicias laissa échapper la victoire; en ajournant la levée du siége, il causa la perte totale de l'armée. Mais ces vaincus, ces patients, ces affamés, ces malades, ces blessés, ces moribonds, ces captifs, ces esclaves, avaient-ils le droit de se plaindre? Cette guerre, c'étaient eux, citoyens libres, qui l'avaient librement

ce féroce décret, il fut voté à une grande majorité. Thucydide parle de ces divers discours et Diodore les cite en entier. Les stratéges furent égorgés, selon une tradition, lapidés, selon une autre. D'après une troisième version, prévenus de leur prochain supplice, Démosthène et Nicias se donnèrent eux-mêmes la mort. Les cadavres restèrent longtemps exposés à la porte de la prison, et les armes des deux généraux furent appendues dans un de temples de la ville.

votée ; ces corps expéditionnaires, c'étaient eux, citoyens libres, qui s'étaient volontairement équipés pour les former. C'était le peuple souverain d'Athènes qui avait décrété, sur un simple soupçon, le rappel et la proscription d'Alcibiade. C'était la volonté populaire qui, sourde aux prières de Nicias, malade et désespéré, l'avait forcé à conserver le commandement de l'armée.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Influence du désastre de Sicile sur les affaires de la Grèce. — Situation désespérée d'Athènes. — Offres d'alliance à Sparte — Crédit d'Alcibiade sur les Éphores. — Soulèvement général des Grecs d'Ionie contre la domination athénienne. — Alliance des Péloponnésiens avec les Perses (Automne de 413 et hiver de 412 av. J. C.). — Tissapherne et Pharnabaze, les deux satrapes de la côte d'Ionie. — Combat naval dans le golfe Saronique (Printemps de 412). — Envoi d'Alcibiade en Ionie par les Lacédémoniens. — Guerre d'Ionie. — Révoltes de Chios et de Milet. — Révolution démocratique à Samos (Été de 412). — Blocus de Chios. — Bataille de Milet. — Sac d'Iasos par les Péloponnésiens. — Changement des Lacédémoniens à l'égard d'Alcibiade. Sentence de mort portée contre lui. — Alcibiade se réfugie auprès de Tissapherne. — Politique antilaconienne suggérée au satrape par Alcibiade. — Inexécution des engagements des Perses envers les Spartiates. — Défection de Rhodes. — La flotte péloponnésienne à Rhodes (Automne de 412 et hiver de 411).

Les peuples ne valent pas mieux que les individus; comme les hommes, ils changent d'opinion selon leur intérêt. Ils suivent le char de triomphe des victorieux

et ils abandonnent les vaincus à leur malheur. Le succès de l'expédition de Sicile eût affermi la puissance des Athéniens en Grèce, stimulé le zèle de leurs alliés, maintenu pour longtemps dans l'obéissance leurs villes tributaires, décidé les états, neutres jusqu'alors, à se prononcer pour Athènes, et détaché mainte cité de la ligue péloponnésienne. La catastrophe de Syracuse eut l'effet contraire. Sans parler des Lacédémoniens dont la défaite de l'armée athénienne accrut la confiance dans le résultat de la guerre, ce qui les détermina à pousser les hostilités à outrance, en les convainquant qu'il suffisait dès lors d'un effort vigoureux pour abattre à jamais la puissance d'Athènes, le tragique dénoûment de cette campagne d'outre-mer eut sur tous les États de la Hellade une influence funeste aux Athéniens[1]. Les alliés de Sparte, Doriens du Péloponnèse et du nord de la Grèce, en sentirent leur zèle et leur activité redoubler, dans l'espérance d'être bientôt délivrés par la victoire définitive de Lacédémone des fatigues et des angoisses de la guerre[2]. Les cités, qui jusqu'à ce jour avaient gardé la neutralité, se hâtèrent de se déclarer

1. Thucydide, VIII, 2 ; Diodore de Sicile, XIII, 34 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV ; Justin, V, 1.

2. Thucydide, VIII, 2. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 34 ; Plutarque. *Alcibiad.*, XXIV.

pour Sparte, sentant que la lutte, dont l'issue leur semblait certaine, touchait à sa fin, et estimant qu'il était à la fois honorable, avantageux et sans grand péril d'y prendre part[1]. Enfin, les États alliés aux Athéniens, îles tributaires et cités de race ionienne, voyant la situation désespérée d'Athènes, supputant les rares chances de succès qui lui restaient, les sacrifices qu'il leur faudrait faire pour la secourir et craignant les vengeances des Doriens victorieux, dénombrant au contraire les avantages que leur procurerait l'abaissement de la grande cité ionienne, s'ils l'abandonnaient à ses propres forces et se déclaraient à temps contre elle, se tinrent prêts à la révolte et dépêchèrent à Sparte des envoyés porteurs de propositions d'alliance[2].

Les citoyens des îles tributaires d'Athènes oublièrent les services que leur rendait la métropole en protégeant sans cesse leur indépendance contre l'ambition perse et leur commerce contre les courses des pirates, pour ne se rappeler que les tributs en argent et les subsides en hommes et en vaisseaux qu'ils étaient obligés de lui fournir comme membres de la Confédération de Délos. Il ne leur souvint plus que le traité d'Aristide,

1. Thucydide, VIII, 2.

2. Thucydide, VIII, 2; Diodore de Sicile, XIII, 34; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.

dont ils avaient été signataires avec tant de reconnaissance pour leurs libérateurs, ne les avait mis sous la suzeraineté de la république d'Athènes que pour les arracher à la domination despotique de l'empire d'Iran. Ils avaient échangé le fouet du Grand Roi contre l'égide d'Athènes. Ils espérèrent que s'ils s'alliaient à Lacédémone, Lacédémone leur laisserait après la victoire l'autonomie sans exiger aucun tribut. Lacédémone devait les livrer aux Perses.

Le contre-coup des désastres de Sicile se fit sentir jusqu'en Asie, chez les antiques ennemis d'Athènes. Les Perses, sachant bien qu'Athènes, puissance maritime, était le seul obstacle véritablement sérieux à l'asservissement par la Perse des colonies grecques asiatiques, avaient toujours secrètement excité les Doriens à la guerre. A la nouvelle de la ruine du grand armement athénien, la cour de Suze sentit renaître plus vives encore ses haines et ses convoitises; elle voulut stimuler le zèle contre Athènes des deux satrapes du littoral ionien, Pharnabaze et Tissapherne[1]. Darius exigea d'eux le payement intégral des tributs que devaient fournir dans leur gouvernement les cités grecques asiatiques sou-

1. Tissapherne gouvernait au nom du roi de Perse l'Ionie et la Carie; la satrapie de Pharnabaze comprenait la Propontide et la Phrygie.

mises à la suzeraineté d'Athènes[1]. Depuis 470, date de la conclusion du traité de Délos, ces tributs ne figuraient que pour la forme dans le budget des recettes de l'empire, car les Athéniens n'eussent point laissé les satrapes en opérer la perception[2]; c'eût été un véritable *casus belli*. Mais la faiblesse d'Athènes au lendemain de l'expédition de Sicile engageait les conseillers de Darius Nothus à ne plus garder aucun ménagement. Jamais instant n'avait été si propice pour déchirer le traité d'Aristide. Les satrapes, rendus subitement responsables des impôts non perçus, comprirent qu'ils ne pourraient faire rentrer les sommes dues au trésor royal qu'en détachant de la Confédération de Délos les villes ioniennes et en aidant à la ruine de la puissance athénienne. Ils commencèrent par encourager les Ioniens à la révolte contre Athènes; ils allaient bientôt traiter ouvertement avec les Lacédémoniens, et conclure une alliance qui donnerait à la ligue péloponnésienne des subsides en argent et des renforts en hommes et en vaisseaux, et qui assurerait aux Perses, Athènes vaincue, la domination de la mer Égée.

Ces effroyables désastres, ces révoltes prêtes à écla-

1. Thucydide, VIII, 5, 6. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 36; Plutarque, *Alcibiad.*, XXII.
2. Thucydide, VIII, 5, 6.

ter, ces menaces de coalition, cette ruine publique et privée, cette fatalité qui depuis quelques années s'appesantissait sur Athènes trouvèrent les Athéniens dignes fils des vainqueurs de Salamine. Leur courage fut à la hauteur de ces calamités.

Les Athéniens, il est vrai, ne voulurent point d'abord croire à la perte de l'armée de Nicias[1]. La première nouvelle de cette catastrophe fut, dit-on, apportée par un étranger débarqué au Pirée[2]. Il entra dans la boutique d'un barbier, et y parla des derniers combats et de la retraite de Syracuse comme d'événements dont il supposait tous les Athéniens instruits. Prévenus de ces propos, les prytanes mandèrent l'étranger devant l'Assemblée, réunie ce jour-là. Il répéta les mêmes paroles qui frappèrent d'étonnement tous les assistants. Interrogé de nouveau et ne pouvant dire de qui il tenait son lamentable récit, il fut accusé par le peuple de l'avoir imaginé pour répandre la consternation dans la ville. On l'emprisonna. Bientôt d'autres témoignages vinrent confirmer la funeste nouvelle. Des neutres du Péloponnèse et quelques Athéniens échappés miraculeusement aux Syracusains arrivèrent à Athènes ; ils racontèrent

1. Thucydide, VIII, 1; Plutarque, *Nicias*, XXX.

2. C'est Plutarque qui rapporte cette tradition à laquelle il semble ajouter foi. *Nicias*, XXX.

dans tous leurs détails les opérations de la dernière phase du siége. On tenta encore d'être incrédule ; mais il fallut bien se rendre à l'évidence [1]. Alors on ne douta plus : on gémit, on se lamenta, on s'indigna contre les orateurs qui avaient poussé à l'expédition et contre les devins et les oracles qui en avaient prédit le succès [2].

Lorsqu'on songe que le désastre de Sicile n'était pas seulement pour tous les citoyens un malheur public, mais que c'était encore pour chacun en particulier un deuil domestique, on doit reconnaître combien étaient légitimes l'affliction et l'abattement auxquels durant les premiers jours s'abandonnèrent les Athéniens. Les forces vives d'Athènes, l'élite de ses hoplites et de ses matelots, avaient péri dans cette funeste campagne; les trois quarts de la flotte, plus de deux cents vaisseaux, avaient été brûlés ou coulés dans le port de Syracuse ; le trésor de l'État avait été épuisé par cet immense armement, dont il ne restait plus une épave. Enfin, pas un homme, pas une femme, pas un enfant qui n'eût, par le fait seul de l'organisation militaire d'Athènes, un fils, un époux, un frère ou un père tué devant Syracuse ou prisonnier dans les Latomies.

1. Thucydide, VIII; Plutarque, *Nicias*, XXX.

2. Thucydide, VIII, 1 ; Plutarque, *Nicias*, XXX. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 36 ; Plutarque, *Nicias*, XIII.

Mais, malgré la douleur et la consternation qui régnaient à Athènes, malgré la situation désespérée à laquelle les citoyens se voyaient réduits, sans argent, sans armée, sans vaisseaux, sans ouvriers dans les chantiers, sans équipages pour la flotte, malgré les périls dont ils étaient menacés et qu'ils s'exagéraient encore puisqu'ils croyaient déjà voir la flotte victorieuse des Siciliens fondre sur le Pirée [1], malgré cette ruine et malgré ces désastres, les Athéniens n'eurent pas une heure de découragement. L'idée de traiter avec le vainqueur ne leur vint même pas. Sans phrases, sans serments, mais avec l'indomptable énergie de leur race à l'heure du danger, ils se mirent en mesure de continuer la lutte et se préparèrent à résister jusqu'à leur dernier vaisseau en état de prendre la mer, jusqu'à leur dernier homme en état de porter les armes [1]. L'Assemblée du Pnyx décréta l'armement d'une nouvelle flotte, la suppression de toutes les dépenses superflues [2], la fortification du cap Sounion pour assurer l'arrivage des subsistances fournies par l'Eubée et les îles d'Ionie, le rappel à Athènes de la garnison qui occupait Pylos, et

1. Thucydide, VIII, 1.

2. Le décret porta principalement, pense M. Grote (*Histoire de la Grèce*, t. XI, p. 13), sur les magnificences coûteuses des fêtes religieuses, sur les chorégies de la cité et les théories envoyées à Délos, à Olympie, à l'Isthme.

enfin la création d'un conseil de magistrats élus parmi les citoyens âgés, dont la mission devait consister à donner un avis préalable sur toutes les décisions importantes. Ils furent nommés les Probouli[1].

Les ennemis d'Athènes se préparèrent aussi durant cet automne de 413 à poursuivre activement les hostilités. Les Lacédémoniens réclamèrent à leurs alliés, Péloponnésiens et Doriens de la Grèce septentrionale, la construction de soixante-quinze trirèmes; eux-mê-

1. Thucydide, VIII, 1, 4. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 34, 36; Justin, V, 1, 2.

On n'a sur les fonctions des Probouli, ces magistrats éphémères qui disparurent à l'avénement des Quatre-Cents et qui ne furent pas rétablis lors de la restauration démocratique, que ces lignes de Thucydide. Si leurs fonctions se bornaient, comme le dit Thucydide, à donner un avis préalable sur toutes les mesures soumises à la discussion et à la sanction de l'Assemblée, ils faisaient double emploi avec les Sénateurs proboulétiques du conseil des Cinq-Cents, dont c'était la principale attribution. Au reste, Thucydide dans le cours de son dernier livre ne reparle pas de ce conseil de magistrats; il ne joua sans doute aucun rôle important dans le gouvernement de la République et peut-être disparut-il même avant l'avénement des Quatre-Cents, c'est-à-dire quelques mois à peine après sa création. Dans *Lysistrata* (v. 150-170), pièce qui fut représentée en 412, Aristophane met en scène un de ces probouli, mais d'après le rôle qu'il lui fait jouer, il semblerait qu'il fût simplement un magistrat de police. M. Victor Duruy (*Histoire de la Grèce ancienne*, t. II, ch. XXIII) voit dans ce conseil une sorte de dictature. La phrase de Thucydide ni la scène d'Aristophane n'autorisent pas à penser ainsi Voir sur les Probouli, Arnold, *ad Thucyd. animadv.*, VIII, 1; Schœmann, *Antiq. jur. publ. græc.*, V, 12; et Grote, *Histoire de la Grèce* t. XI, notes des pages 13 et 14.

mes en construisirent vingt-cinq. C'était une nouvelle flotte, forte de cent vaisseaux, qui allait bientôt prendre la mer[1]. D'autre part, les villes sujettes ou alliées d'Athènes, commencèrent à députer des envoyés aux Spartiates, afin de solliciter leur aide pour faire défection à la métropole[2].

Les premiers, les Eubéens s'adressèrent dans ce sens au roi Agis. L'archagète était alors à Décélie, où il avait établi son quartier général[3]. Agis accueillit favorablement leur proposition, car il était de la plus grande importance pour les Spartiates de détacher de l'alliance athénienne l'Eubée, ce grenier de l'Attique. Il fit venir de Lacédémone Alkaménès et Mélanthos, avec environ trois cents néodamodes, et confia à ces deux chefs le commandement de l'Eubée[4]. Comme ils allaient se rendre à leur poste, arrivèrent auprès d'Agis des députés de Lesbos. Ils proposaient la révolte contre Athènes de toutes les cités de l'île. Soutenus par les Béotiens, leurs parents de race éolienne, qui s'engageaient à leur fournir dix trirèmes pourvu que les

1. Thucydide, VIII, 3.
2. Thucydide, VIII, 5 ; Diodore de Sicile, XIII, 34, 36 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.
3. Thucydide, VIII, 5. Cf. 3.
4. Thucydide, VIII, 5.

Lacédémoniens en donnassent également dix, les Lesbiens décidèrent Agis à ajourner ses projets en Eubée pour appuyer la révolte de Lesbos, de Méthymne et de Mitylène. Alkaménès reçut contre-ordre; au lieu d'aller comme harmoste en Eubée, il dut partir investi des mêmes fonctions pour l'île de Lesbos[1].

Pendant que ces négociations avaient lieu à Décélie entre les Eubéens, les Lesbiens et Agis qui, au milieu de son camp retranché, loin des Éphores et du Conseil, avait pleine puissance de prendre toutes ces mesures sans en référer aux Spartiates[2], à Sparte des députés arrivaient de plusieurs points de la Grèce et faisaient aux éphores des offres d'alliance d'une bien autre importance. Des envoyés de Chios, la plus riche île de la Grèce orientale, des députés d'Éréthria, sa voisine, enfin des émissaires de Tissapherne et de Pharnabaze se présentèrent presque simultanément, porteurs de propositions d'alliance[3]. Les Lacédémoniens ne disposaient pas d'assez de forces en hommes ni en vaisseaux pour entreprendre à la fois une campagne en Ionie avec Tissapherne et une campagne dans l'Hellespont

1. Thucydide, VIII, 5.
2. Thucydide, VIII, 5.
3. Thucydide, VIII, 5, 6; Diodore de Sicile, XIII, 31, 36; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.

avec Pharnabaze. Aussi hésitèrent-ils quelque temps avant de se décider à donner la priorité à l'une ou à l'autre de ces expéditions. Il y eut vive discussion dans le Conseil, un parti voulait qu'on secourût d'abord l'île de Chios, un autre qu'on commençât par agir dans l'Hellespont[1].

Alcibiade, qui n'avait pas quitté Sparte depuis l'hiver de 415 et dont l'influence sur les Lacédémoniens n'avait fait que s'accroître durant ce long séjour, appuya énergiquement les propositions du satrape Tissapherne. Les conseils d'Alcibiade, dont on savait la parfaite connaissance de toutes les affaires de la Grèce, décidèrent les Spartiates, dit Thucydide, à accepter à une grande majorité, les offres de Tissapherne et à ajourner l'expédition de l'Hellespont[2]. Les Lacédémoniens décrétèrent l'équipement et l'envoi à Chios de quarante trirèmes péloponnésiennes. Cette flotte paraissait suffisante puisque les envoyés de Chios affirmaient avoir déjà soixante vaisseaux à mettre en ligne[3].

Ainsi se passa l'automne et l'hiver de l'année 413-412 : en préparatifs de défense et en armements de toute

1. Thucydide, VIII, 6.

2. Thucydide, VIII, 6; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 34, 36; Justin, V, 2.

3. Thucydide, VIII, 6.

sorte à Athènes; en levées de troupes et en construction de trirèmes dans le Péloponnèse; en importantes négociations d'alliance à Sparte; en projets de révolte en Ionie. On sentait qu'on allait entrer dans la phase décisive de la guerre, et chacun se disposait à en tirer le plus d'avantages possible.

Au commencement du printemps de 412, les Lacédémoniens dépêchèrent trois envoyés à Corinthe; ils avaient l'ordre de faire transporter au plus tôt par l'isthme, c'est-à-dire par voie de terre, dans le port de Kenkhrée[1], les navires confédérés qui étaient à l'ancre dans le port de Lékhéôn, et de les diriger tous sur Chios, aussi bien ceux qu'Agis avait désignés pour aller à Lesbos que les autres[2]. Ce transport n'était pas sans difficultés, mais c'était une grande économie de temps pour une flotte allant à Chios. Les trirèmes évitaient ainsi de doubler tout le Péloponnèse. Quelles que fussent les instances des Spartiates, les Corinthiens, après avoir transporté d'un port dans l'autre les vaisseaux dont la majeure partie leur appartenait, ne se pressèrent pas de mettre à la voile. Ils désiraient auparavant célébrer

1. On sait que Corinthe, construite sur l'isthme, avait deux ports. L'un, le Lékhæon, s'ouvrant, à l'occident, sur le golfe de Corinthe; l'autre, le Kenkhréa, s'ouvrant, à l'Orient, sur le golfe Saronique.

2. Thucydide, VIII, 7, 8. Cf. VIII, 5.

les Jeux Isthmiques, car on était arrivé à ces jours solennels, et c'eût été violer la trêve sacrée que de faire quitter le port à des navires de guerre. En vain le roi Agis, moins scrupuleux que les Corinthiens, offrit de prendre l'expédition sous son nom et d'attirer sur lui seul la vengeance des Dieux. Ce compromis ne fut pas accepté [1].

De tels retards donnèrent le temps aux Athéniens d'apprendre ce qui se tramait à Chios. Ils y envoyèrent en toute hâte le stratége Aristokratès pour exposer leurs griefs. Les citoyens de l'île qui commençaient à douter de l'envoi de la flotte péloponnésienne, qu'en dépit des promesses des Spartiates ils ne voyaient pas arriver, opposèrent aux menaçantes représentations du stratége athénien les dénégations le plus énergiques. Aristokratès requit d'eux, en exécution du traité de Délos, un certain nombre de vaisseaux comme gage de fidélité. On lui donna sept trirèmes armées en guerre avec lesquelles il revint à Athènes [2].

Aussitôt après la célébration de la fête isthmique,

1. Thucydide, VIII, 5.

2. Thucydide, VIII, 9. — Thucydide remarque qu'Aristokratès obtint si facilement ces vaisseaux parce que le peuple de Chios ne songeait nullement à la révolte contre Athènes. Seuls les oligarques avaient préparé la défection, et ils ne voulaient en instruire la multitude que lorsque les Péloponnésiens seraient aux portes de la cité.

les vingt et un vaisseaux péloponnésiens, commandés par le Spartiate Alkaménès, qu'Agis avait déjà désigné comme harmoste de Lesbos, quittèrent le port de Kenkhrée et cinglèrent vers Chios[1]. Mais les Athéniens avaient été informés du prochain départ de cette escadre par la théorie athénienne venue aux Jeux[2]. Les navires péloponnésiens furent chassés dans le golfe Saronique par une flotte athénienne de trente-sept voiles. Forcés de se jeter à la côte après avoir perdu un vaisseau, les Péloponnésiens se rallièrent dans le Petit-Port désert de Piréos, situé sur la frontière de la Corinthie et de l'Épidaurie. Les Athéniens ayant lancé sur le rivage quelques compagnies de débarquement attaquèrent l'ennemi par mer et par terre. Ils le mirent dans le plus grand désordre, endommagèrent la plupart de ses navires et lui tuèrent un certain nombre d'hommes, dont son commandant Alkaménès. Puis ils bloquèrent toute l'escadre dans le port où elle avait cherché refuge[3].

Cinq trirèmes lacédémoniennes, commandées par Chalcidéus, accompagné d'Alcibiade, allaient appareiller pour l'île de Chios, lorsqu'on apprit à Sparte l'affaire

1. Thucydide. VIII, 10.
2. Thucydide, VIII, 10.
3. Thucydide. VIII, 10, 11.

de Piréos. Subitement découragés de cette campagne qui débutait par un échec, les Lacédémoniens furent sur le point de renoncer à la guerre d'Ionie[1]. Mais Alcibiade, qui voyait dans cette guerre de nouveaux horizons s'ouvrir à son ambition, persuada aux éphores de ne pas abandonner l'alliance si avantageuse pour le Péloponnèse des Ioniens et de Tissapherne. Il assura qu'on avait le temps d'arriver à Chios avant que le blocus de la flotte n'y fût connu, et qu'une fois en Ionie, lui, Alcibiade, déterminerait sans difficulté les villes tributaires d'Athènes à se révolter par le tableau qu'il saurait tracer de la faiblesse des Athéniens et de l'énergie des Lacédémoniens. « Car, dit-il, je paraîtrai « plus digne de foi que personne[2]. » Il ajouta qu'il se faisait fort de soulever l'Ionie avec le seul appui des troupes de Chios et des cinq navires lacédémoniens de Chalcidéus. Puis, prenant à part l'éphore Endios, auquel il était uni par d'antiques relations d'hospitalité[3], il lui représenta combien il serait glorieux pour lui d'attacher son nom au soulèvement de l'Ionie et à l'alliance du Grand Roi avec les Lacédémoniens. L'éphore et le roi Agis se haïssaient. Alcibiade rappela habilement à

1. Thucydide, VIII, 11.
2. ....πιστότερον γὰρ ἄλλων φανεῖσθαι.
3. Thucydide, VIII, 6. Cf. V, 43, VI, 89; Plutarque, *Alcibiad.*, XIV.

Endios cette inimitié, et il l'engagea à ne pas laisser à son ennemi l'honneur de l'alliance perse [1]. Encore une fois, les conseils d'Alcibiade triomphèrent des hésitations des éphores. Il partit immédiatement pour Chios avec les cinq trirèmes de Chalcidéus [2].

Arrivée dans les eaux de Chios, après une très-rapide traversée, l'escadrille lacédémonienne vint d'abord mouiller à Corycos, sur le continent asiatique. Alcibiade ne voulait pas s'aventurer dans l'île sans s'être assuré qu'il le pouvait faire en toute sécurité. A Corycos, il se mit en rapport avec quelques citoyens de Chios qui étaient du complot oligarchique; ceux-ci lui conseillèrent d'aborder la ville immédiatement, avant que la multitude ne pût être prévenue de son arrivée [3]. Les Lacédémoniens se présentèrent à l'improviste devant Chios. Ils inspirèrent à la plèbe la plus grande surprise; mais les meneurs oligarchiques avaient pris leurs mesures pour que tous leurs partisans fussent réunis à l'Assemblée. Alcibiade annonça l'arrivée d'une nombreuse flotte péloponnésienne, affirmant que les cinq vaisseaux qu'il amenait n'en étaient que l'avant-garde.

1. Thucydide, VIII, 12. Cf. VIII, 6 et 19.

2. Thucydide, VIII, 12. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, 37; Justin, V, 1, 2.

3. Thucydide, VIII, 12-14.

Il se garda bien de parler du blocus de Piréos, encore complétement ignoré en Ionie[1]. Les habitants de Chios, entraînés par la parole dorée d'Alcibiade, acceptèrent l'alliance de Sparte et s'insurgèrent contre la domination athénienne; leurs voisins, les Érythriens, firent cause commune avec eux. Alcibiade partit pour Clazomènes dont il entraîna aussi les habitants à la rébellion[2].

Les Athéniens ne se dissimulèrent pas la portée de la révolte de Chios. Ils comprirent que s'ils ne prenaient pas des mesures énergiques, c'en serait fait de leur empire maritime : toutes les cités tributaires n'allaient-elles pas suivre l'exemple de Chios, la plus riche et la plus puissante d'entre elles[3]? La loi qui édictait la peine de mort contre quiconque mettrait aux voix la proposition de toucher aux mille talents tenus en réserve pour les derniers périls fut rapportée. Une partie de ce trésor de guerre fut employée à l'armement d'une nouvelle flotte[4]. On rappela les sept vaisseaux de Chios qui participaient au blocus de Piréos; les esclaves qui les montaient furent affranchis, les hom-

1. Thucydide, VIII, 14. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.
2. Thucydide, VIII, 14.
3. Thucydide, VIII, 15. Cf. 45. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.
4. Thucydide, VIII, 15. Cf. II, 24. — Cette loi avait été promulguée au temps de Périclès. On avait prélevé les mille talents sur le trésor de l'acropole.

mes libres mis aux fers[1]. Enfin, le stratége Strombikhidès, avec huit trirèmes, et le stratége Trasiklès, avec douze, reçurent l'ordre de partir pour l'Ionie[2].

Après avoir touché à Samos, qui, pendant toute la guerre d'Ionie servit de base d'opération aux flottes athéniennes, Strombikhidès vint aborder à Téos, ville grecque du continent asiatique, dont le soulèvement était imminent. Il comptait que la présence des navires athéniens contiendrait les Téïens à la fidélité. Mais, à peine y était-il arrivé qu'il fut averti de l'approche de vingt-trois vaisseaux de Chios et du Péloponnèse avec Chalcidéus et Alcibiade, soutenus par un corps de Clazoméniens et de Barbares qui, sous les ordres de Stagès, lieutenant de Tissapherne, suivaient le rivage. Le stratége ne pouvant lutter contre ces forces supérieures gagna le large. A la vue des Athéniens en fuite, les Téïens se décidèrent à faire défection. Ils ouvrirent leurs portes aux troupes de Stagès, tandis que l'escadre péloponnésienne donnait la chasse aux huit trirèmes de Strombikhidès jusque dans les eaux de Samos[3].

1. C'était la conséquence de la révolte de Chios, dont les Athéniens venaient seulement d'être informés. Ils prenaient les soldats-citoyens comme otages, et ils donnaient la liberté à leurs esclaves.

2. Thucydide, VIII, 15.

3. Thucydide, VIII, 16, 17.

Alcibiade cingla alors avec vingt vaisseaux vers Milet, ville située comme Téos sur le littoral de l'Ionie. Il avait dans cette cité de nombreuses relations de parenté et d'hospitalité ; il voulait en profiter pour détacher les Milésiens de la cause d'Athènes. Il réussit dans cette négociation. Milet entra dans la ligue anti-athénienne[1].

Peu de jours après la révolte de Milet, Chalcidéus, au nom des Lacédémoniens, et Tissapherne, au nom du Grand Roi, ratifièrent le traité d'alliance entre Sparte et la Perse, alliance dont les conditions avaient été débattues et arrêtées l'hiver précédent à Sparte, mais qui n'était pas encore définitivement conclue[2]. Thucydide nous a conservé la teneur du traité :

« Les Lacédémoniens et leurs alliés font alliance avec « le Roi et Tissapherne aux conditions suivantes :

« Tout le pays et toutes les villes que possède le Roi, « ou que possédaient ses ancêtres, appartiendront au « Roi.

« Pour les tributs, soit en argent, soit de toute autre « nature, que les Athéniens retiraient de ces villes, le « Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés empêcheront « les Athéniens de les percevoir.

1. Thucydide, VIII, 18. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.
2. Thucydide, VIII, 18. Cf. 5, 6, 8.

« Le Roi, les Lacédémoniens et leurs alliés uniront « leurs forces pour faire la guerre aux Athéniens ; ils « ne concluront la paix avec eux que d'un commun « accord.

« Quiconque se révoltera contre le Roi, sera tenu « pour ennemi par les Lacédémoniens et leurs alliés. « De même, quiconque se révoltera contre les Lacé- « démoniens et leurs alliés, sera tenu pour ennemi « par le Roi[1]. »

En concluant ce traité, dont les clauses odieuses faisaient rentrer sous le joug des Perses tous les Grecs asiatiques et insulaires, annihilaient la grande œuvre panhellénique des guerres médiques et rendaient au descendant de Darius et de Xerxès les territoires sacrés pour l'affranchissement desquels tant de sang grec avait coulé, les Spartiates commirent un crime de lèse-nation. Ils arrachèrent de leur histoire la page la plus glorieuse : les Thermopyles, combat de héros soutenu contre les Perses pour la liberté grecque.

Jusqu'au jour où les Lacédémoniens s'allièrent aux Perses, la terrible guerre du Péloponnèse n'avait été qu'une guerre intestine, de cité à cité, de parti à parti. C'était la lutte armée de l'aristocratie contre la démocratie. Ce n'étaient pas tant les cités rivales qui se

1. Thucydide, VIII, 18.

combattaient, que les partis opposés. Les villes ioniennes étaient avec Athènes, qui représentait le principe démocratique; les villes doriennes avec Sparte, qui représentait le principe aristocratique. C'était la guerre civile agrandie aux plus vastes proportions. Il y avait bien des haines de race qui se mêlaient aux passions politiques pour mettre les armes aux mains des Hellènes. Mais la race ionienne et la race dorienne étaient deux races sœurs, formant une même famille. Son entr'égorgement n'était qu'une lamentable folie; l'alliance offensive de l'une d'elles avec l'antique ennemi de toutes deux fut un crime monstrueux. En appelant l'étranger, le Barbare, comme disaient les Grecs, les Lacédémoniens trahirent odieusement la patrie commune, alliés et ennemis : ils vendirent la Grèce. L'extension démesurée de la vie municipale détruit fatalement l'idée nationale. Le même fait s'est produit dans le monde hellénique et dans l'Italie du seizième siècle. Chez les Italiens comme chez les Grecs, l'amour de la patrie a fini par mourir, étouffé sous l'égoïsme de la cité.

Pendant que Chalcidéus et Tissapherne ratifiaient à Milet l'alliance sparto-perse, un événement important s'accomplit à Samos. Sous prétexte que le gouvernement aristocratique qui régissait l'île pouvait,

à l'exemple des oligarques de Chios, livrer les ports aux Péloponnésiens et se rébellionner contre Athènes, la plèbe samienne s'insurgea et renversa l'oligarchie. On massacra deux cents oligarques, quatre cents furent bannis, les vainqueurs se partagèrent les terres des vaincus : la démocratie fut établie[1]. Les équipages des trois trirèmes athéniennes, qui étaient à l'ancre dans le port de Samos, contribuèrent puissamment à cette insurrection, dont le succès, quelque sanglant qu'il fût, enlevait à Athènes toute crainte de défection de la part des Samiens[2].

Vers le même temps (Été de 412), de nouvelles escadres arrivèrent d'Athènes et du Péloponnèse sur le théâtre de la guerre. Les stratéges Léon et Diomédon vinrent d'Athènes avec vingt-cinq trirèmes[3]. Et le navarque Astyokhos, récemment promu au commandement en chef de la flotte d'Ionie, amena du Péloponnèse un renfort de vingt vaisseaux. Ces vaisseaux étaient ceux-là mêmes qui étaient restés bloqués trois mois par les Athéniens dans le port de Piréos, sur les côtes d'Épidaurie. Un combat heureux les avait dégagés[4].

1. Thucydide, VIII, 21.
2. Thucydide, VIII, 21, 24.
3. Thucydide, VIII, 23. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 19.
4. On se rappelle que vingt vaisseaux péloponnésiens étaient bloqués

Léon et Diomédon se dirigèrent sur l'île de Lesbos. Un parti de Péloponnésiens, commandé par le Spartiate Evalas, venait d'insurger les principales villes de l'île, Méthymne, Érésos et Mitylène[1]. Les Athéniens devancèrent de quelques heures le navarque Astyochos qui cherchait à les gagner de vitesse pour secourir Lesbos, pénétrèrent à l'improviste dans le port de Mytilène, s'emparèrent des vaisseaux à l'ancre, et firent rentrer la ville sous la domination athénienne[2]. Les deux stratéges gagnèrent alors le continent asiatique, où ils reprirent la forteresse de Polykhna sur les Clazoméniens révoltés. Vers le même temps, les Athéniens qui bloquaient Milet par mer avaient un engagement victorieux dans les campagnes de cette ville. L'harmoste lacédémonien Chalcidéus, qui avait été adjoint à Alcibiade pour commencer la guerre, fut tué au milieu du combat[3]. Encouragés par ces succès, les Athéniens commencèrent le blocus de Chios,

depuis le commencement du printemps dans le port de Piréos, sur les côtes d'Épidaurie, par une escadre athénienne. Après un vif combat contre les Athéniens, ces navires réussirent à forcer le blocus. De Corinthe où ils vinrent aborder, on les dirigea sur l'Ionie. Voir Thucydide, VIII, 10, 11, 20, 23.

1. Thucydide, VIII, 22.

2. Thucydide, VIII, 23.

3. Thucydide, VIII, 24. Cf. VIII, 12-17. — Ce combat eut lieu près du bourg de Panormos.

sans interrompre pour cela l'investissement par mer de Milet. Strombikhidès et Thrasyklès restèrent devant Milet avec vingt trirèmes; Léon et Diomédon, avec vingt-cinq trirèmes, bloquèrent Chios. Les hoplites athéniens, qui montaient les navires, firent plusieurs descentes dans l'île, battirent successivement la milice de Chios dans trois rencontres, et la contraignirent enfin à ne plus s'aventurer hors des murs et à leur laisser ravager le riche territoire de la ville [1].

A la fin de l'été, les stratéges Phrynikhos, Onomaklès et Skironidès partirent d'Athènes à la tête d'un formidable armement: quarante-huit vaisseaux, mille hoplites athéniens, quinze cents Argiens, dont mille hoplites et cinq cents hommes armés à la légère, et mille hoplites levés chez les autres alliés d'Athènes [2]. La flotte, composée en grande partie de bâtiments de transport, ne fit que toucher à Samos, et vint aborder sur la côte de Milet où les troupes débarquèrent. Les Milésiens, au nombre de huit cents, renforcés par un contingent péloponnésien et par les auxiliaires barbares et toute la cavalerie de Tissapherne, qui prit lui-même part à l'action, firent une sortie générale contre les Athéniens. Les Argiens, qui formaient l'aile gauche de

1. Thucydide, VIII, 24. Cf. 17, 23.
2. Thucydide, VIII, 24.



l'armée athénienne, furent défaits au début du combat par les Milésiens placés en face d'eux dans la ligne de bataille, et au milieu desquels combattait Alcibiade[1]. Les hoplites argiens perdirent trois cents hommes. Mais les phalanges athéniennes culbutèrent au centre et à l'aile droite les Lacédémoniens et les Barbares. Les Milésiens, voyant le gros de leur armée en déroute, ne poursuivirent pas les Argiens; ils se retirèrent dans la ville sans attendre les Athéniens victorieux qui cherchaient à les joindre[2]. Comme le remarque Thucydide, le hasard voulut que de part et d'autre, dans cette rencontre, les Ioniens, dont la force et le courage étaient méprisés par les races doriennes, remportassent l'avantage sur les Doriens. Les Athéniens vainquirent les Péloponnésiens, et les Argiens furent vaincus par les Milésiens.

Après qu'ils eurent dressé le trophée de victoire, les Athéniens vinrent camper sous les murs de Milet et se préparèrent à investir cette ville située sur une presqu'île. Les stratéges pensaient que s'ils pouvaient réduire Milet, toutes les autres villes révoltées se soumettraient sans difficulté[3]. Mais le soir même du

1. Thucydide, VIII, 25.
2. Thucydide, VIII, 25, 26.
3. Thucydide, VIII, 25.

combat, ils apprirent qu'une flotte de cinquante-cinq trirèmes péloponésiennes et syracusaines, nouvellement arrivée dans les eaux d'Ionie, devait les attaquer le lendemain à la pointe du jour [1]. Les Syracusains, sur les sollicitations des Spartiates, appuyées énergiquement par le vainqueur de Nicias, Hermokratès, de porter le dernier coup à la puissance athénienne, s'étaient enfin décidés à envoyer aux Lacédémoniens un renfort de vingt vaisseaux auxquels s'étaient joints deux navires de Sélinonte. Les trirèmes, dont on pressait alors l'armement dans le Péloponnèse, se trouvant prêtes à prendre la mer, les deux escadres réunies venaient d'être envoyées, sous le commandement de Théramènes, au navarque Astyokhos [2]. Ces vaisseaux touchèrent d'abord à Léros, île située en avant de Milet; puis, les triérarques informés que les Athéniens avaient débarqué près de cette île, la flotte entra dans le golfe d'Iasos et aborda à Tichiussa, sur le territoire milésien. Là, Théramènes apprit d'Alcibiade, qui vint à cheval de Milet au milieu de la nuit, tous les détails de la malheureuse sortie des Milésiens. Alcibiade l'exhorta, s'il ne voulait pas compromettre

1. Thucydide, VIII, 26.

2. Thucydide, VIII, 26. Cf. 25. — Le Théramènes dont il est question ici n'est naturellement pas le célèbre Théramènes d'Athènes.

gravement les intérêts des Spartiates en Ionie, à secourir Milet sans perdre un instant[1]. On résolut d'attaquer les Athéniens le lendemain même.

Ceux-ci étaient disposés à attendre l'ennemi pour lui livrer un combat naval, lorsque Phrynikhos, l'un des stratéges, déclara qu'il s'opposait de tout son pouvoir à ce qu'on tentât aussi imprudemment le sort des armes. Il représenta à ses collègues que dans l'état où se trouvait Athènes, après tant de revers, on ne devait accepter le combat, sans avoir l'assurance certaine du succès, que si l'on y était absolument contraint. Ces sages conseils, qu'approuve fort Thucydide, prévalurent. Après avoir embarqué les troupes, les blessés et le matériel de guerre, les Athéniens s'éloignèrent dans la nuit de la côte de Milet et revinrent à Samos. Pour les Argiens, irrités de leur échec, ils retournèrent directement dans le Péloponnèse[1].

A l'aube, les vaisseaux péloponnésiens cinglèrent sur Milet; mais la retraite des Athéniens rendait leur présence inutile. Théramènes revint à Tichiussa où il trouva Tissapherne avec son armée de terre. Le satrape réclama de lui, en exécution des clauses de l'alliance sparto-perse[2], l'attaque de la ville d'Iasos, que

1. Thucydide, VIII, 27.
2. Thucydide, VIII, 28. Cf. VIII, 5, 18.

gouvernait le Carien Amorgès, révolté contre l'autorité du Grand Roi. Sans doute Alcibiade qui, durant son séjour à Milet avec Tissapherne[1], avait commencé, on verra dans quel but, à s'attacher la sympathie du gouverneur perse, usa de toute son éloquence pour engager Théramène à entreprendre cette expédition. Les Péloponnésiens, secondés par les Perses, marchèrent contre Iasos, s'en emparèrent, la pillèrent, et y firent un immense butin. Le rebelle Amorgès fut livré à Tissapherne, la ville remise à son armée. La flotte regagna Milet, où le satrape, en exécution de ses engagements avec Lacédémone, paya un mois de solde aux équipages de tous les vaisseaux, à raison d'une drachme attique par homme et par jour[2].

Peu de temps après le sac d'Iasos par les Péloponnésiens, les Athéniens envoyèrent à Samos une nouvelle escadre de trente-cinq vaisseaux[3]. Ce renfort portait la flotte athénienne d'Ionie, dont une partie stationnait à Samos tandis que l'autre investissait Chios, à près de cent vingt trirèmes[4]. Lorsqu'on songe qu'un an à peine

1. Cf. Thucydide, VIII, 17, 25, 27 ; Plutarque, *Alcibiad.* XXIV.
2. Thucydide, VIII, 28, 29. Cf. VIII, 5, 37, 45.
3. Thucydide, VIII, 30.
4. Huit trirèmes étaient venues d'Athènes sous Strombikhidès, et

s'était écoulé depuis le désastre de Syracuse (septembre 413), et qu'Athènes, considérée à cette époque par tous les Grecs comme absolument incapable de continuer la guerre, qu'Athènes, épuisée d'hommes et ruinée d'argent, qu'Athènes, sans navires et sans matériaux pour en construire, avait jeté en quelques mois cent vingt trirèmes et dix mille hoplites en Ionie, et qu'elle avait soutenu la lutte contre les forces coalisées de la Grèce, de la Sicile et de l'Asie Mineure, on apprécie ce que peut l'énergie d'un grand peuple à l'heure du danger.

Pendant le cours de l'automne de 412, qui ne fut marqué que par quelques engagements sur mer sans grande importance entre les Athéniens et les Péloponnésiens[1] et par la révolte de Cnide et de Rhodes contre la suzeraineté athénienne[2], les Lacédémoniens reçurent encore des renforts : d'abord douze trirèmes, dont dix de Thurium, une de Lacédémone et une de Syracuse, sous les ordres de Dioreus, fils de Diago-

douze sous Thrasyklès (Thucydide, VIII, 15); dix sous Diomédon (Thucydide, VIII, 20); dix sous Léon (Thucydide, VIII, 29); quarante-huit sous Phrynikhos (Thucydide, VIII, 25); et enfin trente-cinq sous Charmion (Thucydide, VIII, 90); soit cent vingt-trois navires dont un certain nombre de transports. On doit d'ailleurs retrancher de ce chiffre les quelques bâtiments qui ramenèrent les Argiens dans le Péloponnèse après l'affaire de Milet.

1. Thucydide, VIII, 34, 35, 38, 41, 42.

2. Thucydide, VIII, 35, 44.

ras; puis, vingt-sept trirèmes péloponnésiennes, commandées par le Spartiate Antisthènes. Avec cette deuxième escadre arrivèrent onze commissaires lacédémoniens, chargés de servir de conseil au navarque Astyokhos et de surveiller sa conduite. Ils avaient même plein pouvoir pour le déposer de son commandement s'ils jugeaient cette mesure nécessaire, car les Éphores soupçonnaient Astyokhos de trahison à cause du peu de zèle qu'il avait mis à secourir Chios[1]. Les commissaires lacédémoniens, au nombre desquels était ce Likhas, qui avait été battu de verges à la fête olympique où Alcibiade avait été couronné vainqueur[2], avaient encore pour mission d'entamer avec Tissapherne de nouvelles conférences au sujet de l'alliance perse[3]. Mais ils allaient trouver le satrape peu disposé à leur faire des concessions. Voici pourquoi.

Depuis la bataille de Milet, Alcibiade était devenu suspect à Lacédémone[4]. Dans cette journée, cependant, il s'était conduit vaillamment : sur le point où il avait

1. Thucydide, VIII, 39. Cf. VIII, 32, 38.

2. Thucydide, VIII, 39. Cf. V, 50. — Ce Likhas avait concouru bien qu'il fût exclu des jeux, c'est pourquoi il avait été frappé par les Rabdophores.

3. Thucydide, VIII, 45.

4. Thucydide, VIII, 39. Cf. VIII, 43. Plutarque, *Alcib ad.*, XXII.

combattu, les Milésiens avaient remporté un avantage partiel; et après la défaite, c'était Alcibiade qui avait empêché, par sa rapidité à en avertir Théramènes, les Athéniens d'investir la ville[1]. Mais Alcibiade avait à Lacédémone un ennemi acharné et tout puissant dans le roi Agis[2], qui ne pouvait oublier que « le plus beau « des Grecs » avait séduit sa femme[3]. A ce grief légitime s'ajoutait dans l'esprit de l'archagète une basse jalousie des succès d'Alcibiade en Ionie[4]. Agis ne pouvait souffrir d'entendre vanter à tout propos par les Lacédémoniens l'habileté oratoire, la science politique et les talents militaires de cet ancien ennemi de Sparte; d'entendre répéter sans cesse que rien ne se faisait et ne réussissait que par Alcibiade[5], — Alcibiade, ce transfuge d'Athènes, cet Ionien efféminé! Le secret sentiment du roi était partagé par les plus riches et les plus ambitieux des Lacédémoniens, qui, bien que donnant publiquement des louanges à Alcibiade, sentaient l'envie les mordre au cœur[6]. Enfin, comme dans toute

1. Thucydide, VIII, 39.
2. Thucydide, VIII, 45. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.
3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII et XXIV. *Fragm. comic. græc.*, (édit. Didot), p. 725. Athénée, XIII, 4.
4. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV. Cf. Thucydide, VIII, 45.
5. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.
6. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.

république démocratique ou aristocratique où le triomphateur est bien près d'être regardé comme un criminel, l'excès même de la puissance d'Alcibiade et de son ascendant sur les Spartiates et sur les Ioniens n'était pas sans inspirer de vagues inquiétudes au gouvernement de Sparte. On admirait l'habileté et l'énergie d'Alcibiade; mais on le redoutait en raison même de cette habileté et de cette énergie. Des deux hommes qui auraient pu le défendre et se porter garants de sa fidélité à remplir ses engagements envers Sparte, l'un, son collègue en Ionie, Chalcidéus, avait été tué sous Milet[1]; l'autre, son ami et son parent, Endios, n'était plus éphore, car le renouvellement de ce tout-puissant collége de magistrats venait d'avoir lieu[2]. Alcibiade fut donc sacrifié. Sans voir qu'Agis n'accusait Alcibiade de trahison que pour venger une offense personnelle, sans apprécier combien ces soupçons de trahison étaient peu justifiés, sans se rappeler les services que l'Athénien avait rendus, sans songer aux services qu'il pouvait rendre encore à la cause de Sparte, oubliant que c'était grâce à ses conseils que les Lacédémoniens

1. Thucydide, VIII, 24.

2. Pour que l'équilibre fût maintenu entre les pouvoirs, les Éphores, plus puissants que les Sénateurs, n'exerçaient leurs fonctions que pendant une année, tandis que les Sénateurs étaient inamovibles. C'était au commencement de l'automne qu'avait lieu le renouvellement du

avaient secouru Syracuse, rompu la trêve, fortifié Décélie, accueilli favorablement les offres d'alliance des Grecs asiatiques et des satrapes perses, révolté l'Ionie, et enfin réduit Athènes aux derniers périls, les éphores envoyèrent à Astyokhos une scytale lui ordonnant de se saisir d'Alcibiade et de le mettre à mort[1].

Alcibiade portait la peine de son passé. Celui qui avait trahi sa patrie, pouvait-il inspirer une confiance durable à ceux-là mêmes pour lesquels il l'avait trahie? La moindre accusation devait suffire à le faire soupçonner; le moindre soupçon à le faire condamner. Et un homme tel qu'Alcibiade ne devait, selon l'expression de Saint-Just, être frappé qu'à la tête. Les Spartiates connaissaient trop ce que valait Alcibiade comme auxiliaire pour ne pas trembler de le voir se rètourner contre eux en ennemi implacable. La raison d'État, cette cruelle divinité dont les autels sont arrosés de sang humain, exigeait le meurtre d'Alcibiade: c'était une nécessité, non un châtiment. Alcibiade, ne servant plus la cause de Sparte, devait être mis dans l'impossibilité d'en servir une autre.

Collége des Éphores. Thucydide, V, 36; Aristote *de Politic.*, V, 7; Plutarque, *Lycurg.*

1. Thucydide, VIII, 45; Plutarque, *Alcibiad.* XXIV; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V. — La scytale était une dépêche secrète. Rien de plus ingénieux que ce mode de correspondance. Les Éphores et les

Mais Alcibiade fut averti à temps de la sentence de mort portée contre lui. Il quitta précipitamment Milet, où il se trouvait avec Astyokhos dans le camp lacédémonien, et vint se réfugier à Magnésia, auprès de Tissapherne[1]. Alors qu'il était encore au service de Sparte, Alcibiade avait connu le satrape à Milet; il s'était déjà attiré ses sympathies. Fort bien accueilli, quoique proscrit, il ne négligea rien pour gagner l'amitié entière du satrape. La merveilleuse faculté d'assimilation et l'étonnante souplesse de caractère qui n'appartenaient qu'à Alcibiade le servirent admirablement dans cette œuvre de séduction. Cet homme, qui à Sparte avait fait l'étonnement et forcé l'estime de tous par sa facilité à prendre les mœurs rudes et austères de la ville dorienne, se dépouilla à Magnésia de cette nature d'emprunt et redevint l'Athénien, l'Ionien efféminé de sa jeunesse. Il surpassa les Asiatiques eux-mêmes par son luxe, sa vie oisive et ses mœurs dissolues[2]. Dans ses entretiens avec Tissapherne,

commandants lacédémoniens avaient un bâton de même grosseur et de même longueur. Les Éphores roulaient autour de leur bâton de longues bandes de peau ou de papyrus, et ils écrivaient sur les bandes ainsi roulées. Puis ils les envoyaient au commandant, qui devait, pour les déchiffrer, les rouler autour de son bâton.

1. Thucydide, VIII, 45; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Cornélius Népos, *Alcibiad.* V.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIII, XXIV.

il se montra courtisan consommé, prodiguant la flatterie et la louange, révélant tour à tour au satrape les secrets de la politique de Sparte et les mystères des gynécées d'Athènes. Comme le dit Plutarque, Alcibiade savait donner tant de charme à son intimité, déployer tant de grâce et d'esprit dans sa conversation, qu'il n'y avait pas d'homme qui pût lui résister et dont il ne parvînt à se rendre maître. Ceux-là mêmes qui le craignaient et le jalousaient trouvaient dans sa société de l'attrait et du plaisir[1]. Alcibiade devint donc rapidement l'ami inséparable, le conseiller accoutumé, le compagnon de chaque jour du satrape[2]. Celui-ci, dans son enthousiasme pour le fils de Klinias, appela *Alcibiade* le plus magnifique de ses domaines, remarquable, dit un historien ancien, par l'abondance des eaux, la beauté des prairies et des bois, la splendeur des embellissements de toute sorte qu'on y avait prodigués avec un faste royal[3].

Maître absolu de la confiance de Tissapherne, qui

1. Plutarque, *Alcibiad.* XXIV. Cf. Thucydide, VIII, 45, 46.

2. Thucydide, VIII, 45; Isocrate, *de Big.*, VIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 37, 38. — Diodore confond Tissapherne avec Pharnabaze, mais sur le fait même il est d'accord avec Thucydide et Plutarque.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV. — Dans la Cyropédie, Xénophon fait une longue description de ces magnifiques jardins de Perse.

en était arrivé à ne prendre aucune décision sans le consulter, Alcibiade se servit de son crédit sur le satrape pour se venger des Lacédémoniens[1]. Il lui représenta que l'avantage de la Perse était de ne pas se hâter de terminer la guerre d'Ionie, dont l'issue donnerait au même peuple grec l'empire de la terre et de la mer. « Mieux vaut, lui dit-il, laisser la prépondérance indécise, afin que le Grand Roi, quand il aura « à se plaindre des Athéniens ou des Lacédémoniens, « puisse toujours les opposer les uns aux autres. Si, au « contraire, par la ruine totale de l'un des deux partis, « la force continentale et la force maritime sont concentrées dans le même État, la cour de Suze ne saura « plus à quels alliés recourir pour combattre la puissance prédominante, et elle se verra dans la nécessité « d'engager avec ses seules forces une lutte incertaine, « dispendieuse et pleine de périls. Il est donc à la fois « plus simple, plus économique et plus sûr de laisser les « Grecs s'entre-terrasser[2]. » « A la rigueur, » ajoutait Alcibiade, « il serait moins désavantageux pour les Perses de laisser l'empire de la mer aux Athéniens que

1. Thucydide, VIII, 45, 46 Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 37. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V.

2. Thucydide, VIII, 46; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 37.

« de le donner aux Péloponnésiens. Les Athéniens, plus « accommodants, moins ambitieux du côté de la terre « ferme que leurs ennemis du Péloponnèse, tiennent à « conserver leur suzeraineté sur leurs tributaires des « îles, mais ils abandonneront sans difficulté au Grand « Roi ses sujets grecs du continent. Les Spartiates, au « contraire, s'annoncent en libérateurs; ils promettent « l'autonomie à toutes les cités helléniques, insulai-« res et continentales. Peut-on admettre que, venant « pour affranchir des Grecs de la domination d'autres « Grecs, ils ne veuillent pas aussi les délivrer de « celle des Barbares[1]? Il faut donc ne pas laisser « les Péloponnésiens détruire entièrement l'empire « des Athéniens, mais affaiblir le plus possible les « deux ennemis en éternisant la lutte[2]. Et, lorsque « la puissance d'Athènes sera suffisamment amoin-« drie, la Perse se tournera contre les Lacédémo-« niens et les chassera de l'Ionie[3]. »

1. Thucydide, VIII, 46. — Nous ne faisons ici que traduire presque littéralement les paroles mêmes que dans son livre Thucydide prête à Alcibiade.

2. Thucydide, VIII, 46. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 37.

3. Thucydide, VIII, 46. Cf. Isocrate *de Big.* XVII; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 37; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V; Justin, V, 2.

La nouvelle ligne politique qu'Alcibiade suggérait à Tissapherne semblait mériter d'être prise par le Perse en sérieuse considération. Il n'est pas douteux en effet qu'au premier abord, il ne parût du véritable intérêt de la cour de Suze de ne pas permettre aux Lacédémoniens d'abattre à jamais la puissance athénienne et d'édifier un nouvel empire sur les ruines mêmes de celui qu'ils auraient renversé, mais de laisser les deux partis se ruiner mutuellement dans une lutte sans fin. Alcibiade exposait à Tissapherne la doctrine de Machiavel vingt siècles avant Machiavel : Régner par la division. Mais la théorie d'Alcibiade n'avait ici que les apparences pour elle. Le fond était un habile sophisme destiné à tromper Tissapherne et à nuire aux Spartiates. Les vrais intérêts de la Perse dans la guerre d'Ionie étaient au contraire d'écraser Athènes au profit de Sparte, que le Grand Roi n'avait pas à redouter. Lorsque Alcibiade affirmait que les Lacédémoniens voulaient affranchir les Grecs asiatiques de la domination perse, il mentait sciemment. Les Lacédémoniens avaient-ils jamais refusé d'exécuter le traité de Chalcidéus, dont une des clauses reconnaissait à Darius la domination sur toutes les cités grecques que ses ancêtres avaient possédées? Certes les Spartiates comprenaient tout l'odieux de cette stipulation; mais ils n'avaient ni

le courage ni la force de déchirer le traité[1]. L'ennemie de la Perse, ce n'était pas l'égoïste Sparte; c'était la généreuse Athènes, la grande et patriotique cité que l'on avait toujours trouvée armée contre l'oppression des Barbares. Alcibiade était un trop profond politique et connaissait trop les affaires de la Grèce pour l'ignorer. Mais que lui eût servi d'avoir été l'élève de Socrate, s'il n'eût surpris le secret de cette dialectique captieuse et invincible par laquelle il faisait si aisément passer des sophismes pour des vérités et des apparences pour des réalités?

En même temps qu'il exposait ces théories à Tissapherne, Alcibiade lui indiquait les moyens de les mettre en pratique. « Il faut d'abord, disait-il, retarder indéfi-
« niment l'arrivée de la flotte phénicienne de trois
« cents voiles promise aux Spartiates. Avec un aussi
« puissant renfort, ils termineraient rapidement la

1. A la vérité, peu de temps après la ratification du traité de Chalcidéus, Théramènes avait bien conclu avec Tissapherne un second traité qui annulait le premier, mais les principales clauses des deux traités étaient les mêmes. (Cf. Thucydide, VIII, 19, 36 et 37.) Plus tard, Likhas devait tenter de traiter avec le satrape sur d'autres bases, « s'indignant bien haut contre ces stipulations qui faisaient que les « Lacédémoniens au lieu d'affranchir les Grecs ioniens allaient leur « imposer le joug des Perses, » mais devant la ferme volonté de Tissapherne de ne rien changer aux conventions arrêtées précédemment, il allait se désister de ses demandes. (Cf. Thucydide, VIII, 43, 44, 46.)

« guerre en détruisant toute la marine des Athéniens[1]. » « En second lieu, » continuait Alcibiade, « il faut réduire « la solde des équipages péloponnésiens d'une drachme « attique à trois oboles, et même ne pas payer réguliè- « rement cette solde ainsi réduite[2]. Par là, vous réali- « serez de grandes économies et vous affaiblirez consi- « dérablement les Spartiates, qui, sans colonie et sans « commerce, ont besoin des subsides de la Perse pour « continuer la guerre navale. Si les Lacédémoniens ré- « criminent contre cette réduction à trois oboles, vous « leur répondrez que les Athéniens, plus expérimentés « qu'eux dans toutes les choses maritimes, ne donnent « que trois oboles à leurs matelots, bien moins dans un « but d'économie que pour les empêcher de ruiner leur « santé par la débauche et de déconsidérer leur parti « par l'indiscipline[3]. »

Alcibiade conseillait encore à Tissapherne de gagner par des gratifications en argent les généraux et les principaux triérarques péloponnésiens afin qu'ils ne se

1. Thucydide, VIII, 46; Isocrate, *de Big.* VII; Diodore de Sicile, XIII, 37. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV. — M. de Gobineau (*Histoire des Perses*, t. II, ch. XII) affirme la présence à Aspendos de cette flotte phénicienne, laquelle, selon quelques historiens, en contradiction absolue sur ce point avec Thucydide et Diodore, n'aurait jamais existé que dans les promesses de Tissapherne et dans l'imagination des Grecs.

2. Thucydide, VIII, 45. Cf. 29 et 46.

3. Thucydide, VIII, 45.

plaignissent pas trop vivement de l'inexécution des traités.

A l'égard des villes révoltées contre Athènes : Chios, Milet, Cnide, Rhodes, le satrape devait, selon Alcibiade, tenir la même conduite qu'envers les équipages de la flotte lacédémonienne, c'est-à-dire ne pas leur fournir de subsides[1]. Lorsque les envoyés de ces cités venaient réclamer de l'argent, c'était Alcibiade lui-même, avec l'assentiment de Tissapherne[2], qui les éconduisait: « Vous êtes bien impudents, vous les plus riches des « Grecs, disait-il aux gens de Chios, vous qui êtes rede- « vables de votre indépendance à l'appui étranger, de de- « mander encore à ceux qui vous ont affranchis d'exposer « leur vie et leur argent pour défendre votre liberté[2]. » A des députés d'une autre cité, venus à Magnésia, Alcibiade disait encore : « Vous seriez impardonnables, vous « qui, avant votre défection, contribuiez si puissamment « aux armements d'Athènes, de ne pas faire des sacri- « fices égaux, et de plus grands encore, aujourd'hui « qu'il s'agit de vous-mêmes[3]. » Si les envoyés sem-

1. Thucydide, VIII, 45.

2. .... ὡς οἱ μὲν Χῖοι ἀναίσχυντοι εἶεν, πλουσιώτατοι ὄντες τῶν Ἑλλήνων, ἐπικουρίᾳ δὲ ὅμως σωζόμενοι, ἀξιοῦσι καὶ τοῖς χρήμασιν ἄλλους ὑπὲρ ἐκείνων ἐλευθερίας κινδυνεύειν. Thucydide, VIII, 45.

3. .... εἰ μὴ καὶ νῦν τοσαῦτα καὶ ἔτι πλείω ὑπὲρ σφῶν αὐτῶν ἐθελήσουσιν ἐσφέρειν. Thucydide, VIII, 45.

blaient s'insurger à ces paroles violentes, à ces raisonnements spécieux, Alcibiade savait à temps en atténuer l'effet par de brillantes promesses pour l'avenir. Il représentait que Tissapherne, menant la guerre avec ses propres ressources, était dans son droit d'agir avec économie ; mais que le jour très-prochain où le roi enverrait des fonds, la solde des équipages serait intégralement payée et les villes révoltées contre Athènes largement indemnisées de leurs dépenses[1].

Tissapherne suivit entièrement la ligne de conduite que lui traçait Alcibiade. Cette politique à double face convenait merveilleusement à sa nature perse, faite de fourberie et de dissimulation, et flattait en même temps son avarice en réduisant ses dépenses. Il fit parvenir à la flotte phénicienne l'ordre de rester en station à Aspendos ; il réduisit à trois oboles la solde des équipages lacédémoniens, et encore ne la paya-t-il que très-irrégulièrement ; il refusa tout subside aux villes révoltées[2]. Quand les commissaires lacédémoniens, Likhas en tête, vinrent le trouver pour exiger de lui le payement intégral de la solde des équipages et pour lui

1. Thucydide, VIII, 45 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV.

2. Thucydide, VIII, 46 ; Diodore de Sicile, XIII, 37, 38. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV ; Isocrate, *de Big.*, VII ; Justin, V, 3 ; *Hertzberg*, *Alkibiades staatsmann und feldherr*, p. 252.

demander de signer un nouveau traité sur des bases plus conformes aux intérêts panhelléniques et à la dignité de Sparte, il les reçut fort durement et ne fit aucun droit à leurs réclamations. Il se contenta de leur promettre d'en référer au Grand Roi et de leur annoncer comme prochaine l'arrivée des trois cents trirèmes phéniciennes. Il les engagea en outre à ne pas livrer bataille avant la venue de ces renforts[1]. Les promesses de Tissapherne, jointes aux présents que, selon les conseils d'Alcibiade, il sut leur faire accepter, convainquirent les Lacédémoniens de la bonne foi du satrape. Ils allèrent stationner à Rhodes, tirèrent sur le rivage leurs quatre-vingt-quatorze navires, et se tinrent dans l'inaction durant tout l'hiver[2]. Ainsi, dit Thucydide, Tissapherne causa un grand dommage aux Péloponnésiens et paralysa leur marine alors si florissante[3].

C'était Alcibiade qui était la cause du changement subit de la conduite de Tissapherne. C'était Alcibiade qui enlevait aux Spartiates les renforts phéniciens, qui les frustrait des subsides promis par le satrape, qui les

1. Thucydide, VIII, 43, 46. Cf. 27.

2. Thucydide, VIII, 44. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 38.

3. Thucydide, VIII, 46. Cf. Isocrate, *de Big.* 7; Diodore de Sicile, XIII, 37, 38; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V.

forçait à cette funeste inaction de quatre-vingts jours. C'était à Alcibiade que les Athéniens devaient ce long répit qui leur permettait de presser activement le siége de Chios, de mettre à flot de nouvelles escadres et de lever de nouvelles armées. Athènes n'avait pas à en être reconnaissante à celui qu'elle avait proscrit : Alcibiade agissait autant dans son intérêt personnel que par patriotisme. Mais l'histoire doit s'étonner de la singulière puissance de cet homme extraordinaire qui changeait à sa fantaisie la face des événements.

CHAPITRE TROISIÈME.

Intrigues d'Alcibiade proscrit. — Complot oligarchique à l'armée de Samos. — Négociations avec Alcibiade. (Automne de 412-411 av. J. C.) — Opposition du stratége Phrynikhos aux propositions d'Alcibiade. — Mission de Pisandre à Athènes. — Vaste conspiration aristocratique. — Les sociétés secrètes à Athènes. — Conférence de Magnésia. — Manœuvres de Phrynikhos pour perdre Alcibiade. (Hiver de 411.) — Assassinat d'Androklès et des chefs de la démocratie. — Les conjurés oligarchiques : Antiphon, Phrynikhos, Théramène. — Assemblée de Colone. — Révolution des Quatre-Cents. (Mars-Avril, 411.) — Les Cinq-Mille. — Rupture avec Alcibiade du parti aristocratique triomphant. — — Athènes sous la tyrannie des Quatre-Cents. (Printemps de (411.) — Contre-révolution démocratique à l'armée de Samos. — Thrasylle et Thrasybule chefs du mouvement anti-oligarchique. — L'armée réunie en Assemblée Souveraine décrète le rappel d'Alcibiade à Samos et lui confère le commandement. (Mai-juin 411.)

Proscrit par Sparte comme par Athènes, Alcibiade se voyait fermer la vie politique. Celui qui depuis près de six ans avait conduit les affaires de la Grèce ne pouvait

se résigner au rôle effacé de conseiller du Barbare Tissapherne. Aussi n'était-ce pas seulement pour se venger des Spartiates qu'Alcibiade s'était efforcé de conquérir sur le satrape d'Ionie l'immense crédit qu'il possédait alors, mais pour se préparer les moyens de rentrer dans sa patrie et d'y recouvrer et la toute-puissance, et les hautes fonctions dont on l'avait dépouillé[1]. Pour que les secrets desseins d'Alcibiade réussissent, il fallait d'abord que la lutte se maintint incertaine entre Athènes et Sparte. C'était ce qu'avait déjà obtenu Alcibiade en conseillant à Tissapherne une politique d'équilibre et en l'empêchant d'appeler la flotte phénicienne pour renforcer les escadres péloponnésiennes. Il fallait ensuite que les Athéniens fussent instruits du crédit d'Alcibiade sur le satrape et qu'ils pussent en espérer une alliance perso-athénienne s'ils replaçaient Alcibiade à la tête des troupes. Par d'habiles émissaires, expédiés à Samos et à Athènes, il n'était pas difficile d'en informer l'armée et le peuple et de leur inspirer ces espérances plus ou moins chimériques. Déjà les hoplites et les rameurs de la station navale de Samos savaient qu'Alcibiade, menacé de mort par les Spartiates, s'était réfugié auprès du satrape d'Ionie dont

1. Diodore de Sicile, XIII, 37.

il avait gagné toute la confiance[1]. Il fallait enfin que l'Assemblée d'Athènes décrétât le rappel d'Alcibiade. Pour cela, il était nécessaire qu'il y eût un mouvement politique à Athènes. Les Athéniens respectaient trop les sentences rendues par l'Héliée au nom des Dieux et les imprécations portées par les prêtres contre les condamnés, pour que le proscrit pût espérer son rappel dans des circonstances normales. Il ne devait l'attendre que d'un changement de gouvernement. Dans les révolutions, à l'avénement au pouvoir d'un nouveau parti, c'est assez la coutume de promulguer une amnistie en faveur des condamnés politiques et même des plus vulgaires criminels.

Durant l'automne de 411-412, pendant qu'Alcibiade inspirait à Tissapherne une politique antipéloponnésienne, il se mettait en même temps en rapport, par des lettres et par des émissaires, avec les stratéges et les triérarques de la station navale de Samos, qu'il savait partisans de l'oligarchie[2]. Il les pria de déclarer de sa part aux « hommes les meilleurs[3] » de la

1. Thucydide, VIII, 47.

2. Thucydide, VIII, 47; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV; Cornélius Népos, *Alcibiad*, V.

3. Οἱ βέλτιστοι τῶν ἀνθρώπων — Ces mots étaient une sorte de formule franc-maçonnique, un signe de ralliement auquel se reconnaissaient les partisans de l'aristocratie, de ἄριστος, meilleur.

flotte que si le Peuple d'Athènes renversait l'odieux gouvernement démagogique qui l'avait proscrit et dont la turbulence effrayait le Grand Roi, et que s'il établissait l'aristocratie et décrétait son rappel, il offrait de leur procurer l'alliance perse et de partager le pouvoir avec eux[1].

Ces ouvertures furent accueillies d'autant plus favorablement par les triérarques qu'ils étaient naturellement portés au renversement du régime démocratique, qui faisait peser sur les riches toutes les charges de cette guerre ruineuse[2]. De plus, les Athéniens de Samos étaient, comme on l'a vu précédemment, informés du crédit d'Alcibiade sur le satrape, et ils ne se dissimulaient pas que si la flotte phénicienne, dont Alcibiade retardait le départ dans l'intérêt d'Athènes, venait se joindre aux escadres péloponnésiennes, ce serait le coup de grâce pour l'armée navale athénienne[3]. Les partisans de l'oligarchie dépêchèrent donc plusieurs d'entre eux à Magnésia, dans le but de s'entendre avec Alcibiade. Celui-ci réitéra ses offres et ses promesses. Il dit de nouveau qu'il se faisait fort d'obtenir pour Athènes l'alliance des Perses, à la condition que les Athé-

1. Thucydide. VIII, 47, 48; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.
2. Thucydide, VIII, 47, 48.
3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

niens abolissent le gouvernement de la multitude; « car, assurait-il, le Roi et Tissapherne n'ont aucune « confiance dans une démocratie et ne veulent traiter « qu'avec une aristocratie[1]. »

De retour à Samos, les envoyés réunirent tous les chefs du parti oligarchique et leur exposèrent les propositions d'Alcibiade. Après examen et discussion, l'assemblée des conjurés décida à l'unanimité qu'elle les acceptait[2]. Seul, le stratége Phrynikhos, oligarque décidé mais ennemi personnel d'Alcibiade, dont il connaissait les secrètes sympathies pour les institutions démocratiques[3], s'éleva contre l'avis général et déclara qu'il fallait repousser complétement ces offres[4].

1. Thucydide, VIII, 48.

2. Thucydide, VIII, 48. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV; Diodore de Sicile, XIII, 41.

3. Ce ne fut nullement par attachement à la démocratie que Phrynikhos s'opposa aux propositions d'Alcibiade. Thucydide montre Phrynikhos comme un des plus actifs et des plus énergiques partisans de l'oligarchie. (VIII, 68.) Il fut un des Quatre-Cents (VII, 90). Mais il haïssait Alcibiade, se défiait de sa trop rapide conversion à l'oligarchie, et estimait son rappel dangereux sous un gouvernement aristocratique. Thucydide, VIII, 68.

Ce Phrynikhos, du dème de Diradès, avait été primitivement berger. Venu à Athènes, il s'enrichit en faisant métier de la *sycophantie*, c'est-à-dire en portant des accusations calomnieuses contre des citoyens devant les dikasterias et à l'Assemblée du Pnyx. Lysias, *Pro Polystrat.*, 3 : Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

4. Thucydide, VIII, 48; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

Selon le stratége — « et c'était la vérité, » dit Thucydide, — Alcibiade ne tenait pas plus à l'oligarchie qu'à la démocratie : il ne cherchait qu'un moyen de renverser le gouvernement établi, afin qu'à la faveur du désordre ses amis pussent faire décréter son rappel[1]. « Pour le Roi, disait encore Phrynikhos, est-« il de son intérêt d'abandonner ses alliés du Pelopon-« nèse, dont il n'a pas à se plaindre, pour s'allier avec « ses antiques ennemis d'Athènes, qui doivent lui in-« spirer les plus justes défiances[2]? »

Si justes que fussent les représentations de Phrynikhos, que sa haine contre Alcibiade rendait clairvoyant, les conjurés n'en persistèrent pas moins dans leur décision[3]. Ils s'engagèrent par serment à contribuer de tout leur pouvoir à l'établissement de l'aristocratie, et ils envoyèrent à Athènes Pisandre et plusieurs autres députés pour y préparer la révolution oligarchique, le rappel d'Alcibiade et l'alliance perse[4]. Alors, ils déclarèrent sans détour à la foule des hoplites et des matelots que le Grand Roi contracterait une alliance avec les Athéniens et leur fournirait des subsides dès

1. Thucydide, VIII, 48. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V.

2. Thucydide, VIII, 48.

3. Thucydide, VIII, 49; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

4. Thucydide, VIII, 48-49; Cf. Justin, V, 3.

qu'Alcibiade aurait été rappelé et que la démocratie aurait été abolie[1]. La multitude, quoique fortement attachée aux institutions démocratiques, ne se montra pas trop hostile à ces menées, tant elle fut captivée par l'espérance du retour d'Alcibiade, en faveur duquel commençait à se faire une réaction dans l'esprit si mobile des Athéniens[2].

Cependant Phrynikhos craignait qu'Alcibiade, s'il obtenait son rappel, ne cherchât à se venger de celui qui lui avait fait une si vive opposition dans l'assemblée des oligarques. Le stratége s'ingénia à conjurer ces danger. Il écrivit secrètement au navarque lacédémonien Astyokhos, qui était à Milet, pour l'informer qu'Alcibiade ruinait les affaires de Lacédémone en travaillant à faire conclure une alliance entre Tissapherne et les Athéniens. Phrynikhos exposait dans tous leurs détails les manœuvres d'Alcibiade; et il terminait son message en s'excusant de poursuivre un ennemi privé au détriment de sa patrie[3]. Cette odieuse trahison, par laquelle Phrynikhos espérait détourner le chimérique péril dont il se croyait menacé dans l'avenir, allait au

1. Thucydide, VIII, 48.

2. Thucydide, VIII, 48. Cf. 47; et Plutarque, *Alcibiad.*, XXV. — Vraisemblablement, l'espoir des dariques royales, qu'allait leur valoir l'alliance perse, contribua aussi à calmer l'irritation des hoplites.

3. Thucydide, VIII, 50. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

contraire lui en susciter un plus sérieux et plus prochain. Phrynikhos, ignorant ce qui se passait sur le continent asiatique, croyait sans doute Alcibiade à Milet, et il espérait qu'au reçu de sa lettre, Astyokhos allait se saisir du traître et le faire mettre à mort. Comme on sait, Alcibiade était à Magnésia, hors du pouvoir des Lacédémoniens. De plus, Phrynikhos s'était mal adressé. Le navarque Astyokhos jouait en Ionie un double jeu, jeu plus perse que lacédémonien. Gagné par l'or de Tissapherne [1] et sympathique à Alcibiade [2], loin de chercher à exécuter la sentence de mort portée par les Éphores contre l'Athénien, il alla le trouver à Magnésia et lui communiqua le message du stratége de Samos, profitant de cette occasion, dit Thucydide, pour témoigner de son dévouement à Tissapherne [3]. Alcibiade écrivit à Samos, révélant aux conjurés la trahison de Phrynikhos et demandant son châtiment.

1. Cf. Thucydide, VIII, 39, 45, 50; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

2. Astyokhos qui cherchait à se concilier Tissapherne, et qui connaissait le crédit d'Alcibiade sur le satrape, avait tout intérêt à ne pas desservir l'Athénien. Voir Plutarque, *Alcibiad.*, XXV. — Selon M. Grote (*Histoire de la Grèce*. XI, ch. II), ce fut même par Astyokhos qu'Alcibiade fut averti de la sentence de mort portée contre lui à Sparte; sentence que lui, Astyokhos avait reçu l'ordre d'exécuter. Cf. Thucydide, VIII, 45; Plutarque, *Alcibiade*, XXIV; Cornélius Népos, *Alcibiade*, V

3. Thucydide, VIII, 50; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

Cette dénonciation provoqua dans le camp un menaçant mouvement d'indignation contre le coupable[1]. Selon la judicieuse remarque d'un historien[2], Phrynikhos ne dut la vie dans ces circonstances qu'au profond respect des Athéniens pour les formalités judiciaires. Mais quoiqu'il ne fût pas positivement inquiété, Phrynikhos restait sous le coup de cette accusation capitale. Afin de faire disparaître tout soupçon, il eut recours à une nouvelle trahison. Il écrivit une seconde fois au navarque lacédémonien pour se plaindre que son secret n'eût pas été mieux gardé et pour lui proposer de lui livrer l'armée athénienne de Samos. Il ajouta que la place n'était pas fortifiée et indiqua le plan à suivre pour s'en emparer[3].

Astyokhos ne fit pas plus de cas de cette missive qu'il n'en avait fait de la première. Il la communiqua également à Alcibiade, qui s'empressa d'écrire à Samos que l'armée était de nouveau trahie par Phrynikhos et qu'on eût à se tenir sur ses gardes, car l'ennemi se disposait à attaquer. Mais Phrynikhos avait prévu la conduite d'Astyokhos[4]. Dès qu'il lui avait eu adressé son mes-

1. Thucydide, VIII, 50; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

2. Grote, *Histoire de la Grèce*, XXI, ch. II.

3. Thucydide, VIII, 50. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV; Hecker, *de Alcibiadis moribus*, p. 123.

4. Thucydide, VIII, 50, 51. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

sage, il avait convoqué le conseil des stratéges pour avertir ses collègues qu'il était informé d'une attaque imminente des Lacédémoniens; qu'en conséquence, il fallait au plus tôt fortifier la ville. Lui-même, comme stratége, s'était occupé activement de la mise en état de défense de Samos[1]. Aussi, lorsque les autres stratéges reçurent l'avis d'Alcibiade, n'y attachèrent-ils aucune importance. Ils pensèrent qu'instruit des préparatifs d'attaque des Lacédémoniens, il en profitait perfidement pour accuser Phrynikhos de trahison. Cette nouvelle accusation, que l'on crut calomnieuse, frappa de nullité la première, que l'on croyait jusqu'alors bien fondée. Phrynikhos fut ainsi déchargé de tout soupçon[2].

1. Thucydide, VIII, 51. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV.

2. Thucydide, VIII, 51. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXV. — Selon le récit de Plutarque, qui ne diffère que sur ce seul point de celui de Thucydide, il semble que Phrynikhos eut véritablement l'intention de livrer la flotte athénienne aux Lacédémoniens et que ce ne fut qu'après avoir été averti qu'Alcibiade était instruit par Astyokhos de cette trahison qu'il se hâta de prévenir l'accusation imminente de son ennemi, en informant le conseil des stratéges de l'attaque des Péloponnésiens. Dans Plutarque donc, la conduite de Phrynikhos est moins subtile et plus criminelle que dans Thucydide dont on ne doit jamais oublier la partialité en faveur des oligarques. Ce qui pourrait confirmer Plutarque, c'est qu'après l'assassinat de Phrynikhos, on intenta un procès à sa mémoire et qu'il fut déclaré traître à la patrie; ses ossements furent déterrés et jetés hors du territoire de l'Attique. Cf. Lycurgue, *C. Leocrat*; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV; G. Grote, *Histoire de la Grèce*, T. XI.

Pendant que, au lieu de combattre, les Athéniens et les Poloponnésiens entretenaient cette correspondance, et qu'il y avait pour ainsi dire une trêve entre les belligérants, le navire qui portait Pisandre et ses complices était arrivé au Pirée. Aussitôt débarqué, Pisandre convoqua le peuple sur le Pnyx ; il exposa, en assemblée extraordinaire, les motifs et le but de sa mission. La conclusion de son discours fut que, si les Athéniens consentaient à rappeler Alcibiade et à abolir la démocratie, ils obtiendraient l'alliance perse et s'assureraient ainsi une victoire définitive sur les Péloponnésiens[1]. Ces déclarations soulevèrent dans l'Assemblée un violent orage[2]. Des orateurs prenant la parole à tour de rôle réclamèrent énergiquement en faveur des institutions démocratiques. Les ennemis d'Alcibiade crièrent à l'indignité si le banni rentrait dans la cité dont il avait violé toutes les lois. Enfin les Eumolpides et les Hérauts protestèrent contre son rappel, au nom des Divinités qu'il avait outragées en profanant les Mystères d'Éleusis[3]. Devant cette opposition unanime, Pisandre monta de nouveau à la tribune. Interpellant l'un après l'autre chacun de ceux qui s'étaient élevés le

1. Thucydide, VIII, 52. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

2. Thucydide, VIII, 52-59.

3. Thucydide, VIII, 53. Cf. Hertzberg, *Alkibiades staatsmann und feldherr*, p. 264.

plus violemment contre ses propositions, il lui demanda quel espoir de salut il conservait pour Athènes, puisque les Péloponnésiens possédaient une flotte aussi nombreuse et avaient plus d'alliés que les Athéniens, et puisque la Perse leur fournissait d'importants subsides, au lieu qu'eux, Athéniens, étaient à la veille de manquer d'argent[1]. Interdits par ces interpellations directes, qui les mettaient en demeure d'exposer immédiatement leurs espérances, les opposants gardèrent le silence. Alors Pisandre reprit, s'adressant à l'Assemblée tout entière : « Notre unique ressource « est d'adopter un régime plus modéré et de confier le « pouvoir à un petit nombre de citoyens, afin de don- « ner confiance au Grand-Roi. A l'heure présente, ce « n'est pas de la Constitution qu'il s'agit, c'est du sa- « lut. Plus tard, nous pourrons modifier si nous le « voulons les institutions que nous adoptons aujour- « d'hui ; mais pour l'instant, abolissons le gouverne- « ment démocratique, et rappelons Alcibiade, le seul « homme vivant qui puisse mener à bien les affaires « d'Athènes[2]. »

Si sincère et si vivace que fût l'attachement inné des

1. Thucydide, VIII, 53.

2. .... Ἀλκιβιάδην τε κατάξομεν, ὃς μόνος τῶν νῦν οἷός τε τοῦτο και εργάσασθαι. Thucydide, VIII, 53.

Athéniens à la constitution démocratique, si puissante que fût leur répugnance à casser une sentence rendue par le tribunal des Héliastes, Pisandre leur avait peint leur situation sous des couleurs tellement sombres, qu'ils se rendirent à ses paroles. Les Athéniens n'allèrent cependant pas jusqu'à décréter immédiatement l'abolition de la démocratie et le rappel d'Alcibiade ; ils décidèrent seulement que Pisandre et dix autres citoyens délégués seraient envoyés en mission auprès de Tissapherne et d'Alcibiade, afin de s'entendre avec eux et, s'il y avait lieu, de traiter avec la Perse[1]. Par là, l'Assemblée sanctionnait les actes antérieurs de Pisandre, légitimait d'avance ses démarches et ses négociations, et l'investissait d'une souveraine autorité. C'était plus que ne pouvait espérer un oligarque d'une assemblée athénienne.

Cette séance de l'Ekklésia fut une des rares heures de défaillance du démos athénien. Il ne devait pas tarder à porter la peine de son renoncement. Les ennemis de la souveraineté populaire virent dans cet acquiescement sans réserve aux audacieuses propositions de Pisandre une sorte d'abdication tacite, qui les enhardit dans leurs desseins et qui précipita la chute de la démocratie. Les concessions sont aussi funestes

1. Thucydide, VIII, 54.

aux républiques qu'aux monarchies. Lorsque le sceptre cesse d'être tenu avec la fermeté accoutumée, l'ennemi, toujours en armes, voit la faiblesse de celui qui le porte et le brise dans sa main.

Le but avoué du voyage de Pisandre à Athènes était d'exposer à l'Assemblée la situation de l'armée en Ionie, de l'informer des négociations entamées avec Tissapherne et de tenter d'obtenir du Peuple les pouvoirs nécessaires pour conclure l'alliance perse. Mais en venant dans la cité, l'envoyé des conjurés de Samos avait un autre but, secret et caché, d'une non moindre importance que le premier : c'était de se concerter avec les hétairies oligarchiques pour le renversement de la démocratie[1].

Les hétairies ou « sociétés d'amis » étaient des associations de citoyens que l'on peut assimiler par plus d'un point aux sociétés secrètes, aux clubs politiques, aux réunions électorales privées des temps modernes. Les membres de ces associations étaient engagés par serment à se soutenir mutuellement. Dans les procès civils ou criminels, dans les élections aux charges de l'État, dans les votes à l'Assemblée pour l'adoption ou le rejet d'un projet de loi, dans les luttes d'ostracisme, dans l'accusation ou la défense des magistrats appelés

1. Thucydide, VIII, 54. Cf. 64.

devant les tribunaux en reddition de compte, chaque hétairie apportait son contingent de voix, de témoignages, de mains levées ou de testères, se faisait accusatrice ou se portait garante, approuvait ou improuvait, selon l'intérêt de celui de ses membres qui était en cause[1]. On conçoit quelle importance devaient avoir ces associations dans le jeu des institutions athéniennes, quel pouvoir elles devaient exercer sur les affaires intérieures et extérieures de la Cité. Cependant les hétairies n'entravaient pas au profit d'un seul parti le libre exercice de la volonté populaire; leur grand nombre et les divergences d'opinions de chacune d'elles le sauvegardait. Elles se neutralisaient l'une l'autre. Il y en avait plusieurs par tribu, et celle-ci soutenait le gouvernement établi, tandis que celle-là tenait pour une démocratie plus radicale et que cette autre n'admettait que l'oligarchie[2]. Lors de la lutte d'ostracisme

1. Voir sur les hétairies, Thucydide, le scoliaste et les commentateurs, VIII, 54, 65; Hermann Büttner, *Geschichte der politischen Hetaerieen zu Athen*. Leipzig, 1840, in-8°; Droysen, *der Aristophanes Vogel;* Hertzberg, *Alkibiades der Staatsmann und Feldherr*, p. 83, sq. et p. 264, sq.; Grote, *Histoire de la Grèce*, t. VI, ch. 6; t. XI, ch. 1; t. XI, ch. 2; Thyrvall, *History of Greece*, t. II, ch. 5; Paradys, *de ostracisme Atheniensium*, XII, 11.

2. Quelques-uns des auteurs précités prétendent toutefois que seul le parti oligarchique avait des hétairies. Mais cette opinion, basée sur des hypothèses et non sur des textes, est fort discutable;

entre Nicias et Alcibiade, ce fut grâce à l'influence des hétairies rivales, faisant un instant cause commune, que les deux adversaires parvinrent à faire tomber la sentence d'exil sur Hyperbolos[1].

Pisandre, qui sans nul doute faisait partie d'une de ces hétairies, se mit en rapport avec des délégués des autres hétairies, professant, comme celle dont il était membre, des opinions oligarchiques; — c'était à ce qu'il semble les hétairies les plus nombreuses; — il leur dévoila ses projets et ses espérances et leur indiqua le moyen de hâter l'exécution de ceux-là et la réalisation de celles-ci; il les exhorta à se coaliser contre leur ennemi commun : le peuple. Alors Pisandre, plein de confiance dans le succès des oligarques, s'embarqua avec ses dix collègues et retourna en Ionie[2].

Arrivés à Magnésia, les députés athéniens n'entamèrent pas les négociations directement avec Tissapherne. Ce fut Alcibiade, représentant le satrape, qui servit d'intermédiaire aux deux partis[3]. Mais cette alliance perse qu'il s'était fait fort de procurer aux oligarques, Alcibiade commençait à s'apercevoir que malgré son ascendant sur Tissapherne, il ne pouvait

1. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XIII; *Nicias*, XI; *Aristid.*, 7. Paradys, *de ostracismo Atheniensium*, XII, 11.

2. Thucydide, VIII, 54.

3. Thucydide, VIII, 56.

décider le satrape à la conclure[1]. Le gouverneur d'Ionie consentait bien, d'après les conseils d'Alcibiade lui-même, à affaiblir les Péloponnésiens et les Athéniens, les uns par les autres, en ne prêtant aux Doriens qu'un appui illusoire; mais il n'était nullement disposé à rompre ouvertement avec Sparte pour secourir efficacement Athènes[2]. Ses sympathies étaient plutôt avec les Lacédémoniens qu'avec les Athéniens, car il craignait moins Lacédémone qu'Athènes; et s'il lui eût fallu renoncer à sa politique de non-intervention qui éternisait la lutte et ruinait les deux partis, il eût assurément soutenu la cause de Sparte.

Alcibiade, connaissant les sentiments de Tissapherne, vit bien qu'il ne pouvait songer sérieusement à cette alliance. Il voulut cependant continuer à paraître aux Athéniens tout-puissant sur le satrape[3]. Dans ce but, il imagina de faire échouer les négociations par des exigences excessives, comme si Tissapherne fût tout prêt à traiter, mais à des conditions léonines[4]. Il y eut plusieurs conférences. Alcibiade prit la parole au nom du satrape. Il réclama d'abord l'abandon de toute

1. Thucydide, VIII, 56. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 37; Justin, V, 2.

2. Thucydide, VIII, 56. Cf. 46.

3. Thucydide, VIII, 56.

4. Thucydide, VIII, 56

l'Ionie continentale et des îles du littoral[1]. Quelque exorbitantes que fussent ces clauses qui comprenaient, outre l'abandon de l'Ionie, la cession de Samos, de Lesbos et de Chios, et qui rendaient à la Perse tout le territoire qu'elle possédait avant la grande révolution ionienne de 496, les députés athéniens, décidés à souscrire à tout, les acceptèrent[2]. Mais dans une troisième conférence, Alcibiade exigea pour le Grand Roi la faculté de construire des vaisseaux longs[3] en nombre illimité et de naviguer le long des côtes de son empire, dans la direction et avec la quantité de bâtiments qu'il lui plairait[4]. C'était demander l'annulation du traité tant vanté de Kallias[5]; c'était menacer les

1. Thucydide, VIII, 56.

2. Les Lacédémoniens avaient souscrit à des conditions analogues (Voir les traités d'Astyokhos et de Chalcideus, Thucydide, VIII, 28 et 35.) C'est ce qui explique la facilité avec laquelle les députés athéniens les acceptèrent. Ils ne pouvaient exiger de Tissapherne qu'il traitât avec eux sur des bases moins avantageuses pour lui que ne l'étaient celles de l'alliance spartiate.

3. Navires de guerre.

4. Thucydide, VIII, 56.

5. Ce traité de Kallias, malgré le témoignage formel d'Hérodote VII, 151); de Diodore de Sicile (XII, 3, 4); d'Isocrate (*Panegyr.*, 33, 34); de Démosthène (*de fals. legat.*, 77) et de plusieurs orateurs du IV[e] siècle, a souvent été mis en doute. Mais Grote, qui fait autorité dans toutes ces questions, l'admet comme réel. Voir *l'Histoire de la Grèce*, t. VII, p. 16, sq.

Athéniens de la présence permanente d'une flotte perse dans les eaux mêmes de l'Attique; c'était à la fois une humiliation et un péril pour Athènes. Devant de pareilles prétentions, Pisandre et ses collègues perdirent patience, rompirent les négociations et retournèrent à Samos, fort irrités contre Alcibiade, qu'ils crurent non pas impuissant, mais devenu subitement hostile aux oligarques[1].

Ils exposèrent aux conjurés de Samos les résultats négatifs de leur démarche. On tint conseil, et il fut décidé que le parti oligarchique devait agir avec la plus grande vigueur et la plus grande promptitude, car il n'avait plus à compter que sur ses propres forces pour l'exécution de ses desseins[2]. Abandonnant l'idée de l'alliance perse et repoussant l'aide d'Alcibiade qui, pensaient-ils, refusait de les seconder et n'était, au demeurant, pas fait pour entrer dans un gouvernement oligarchique[3], les conjurés résolurent de continuer énergiquement la guerre en Ionie et d'activer à Athènes l'avénement de l'aristocratie. Chacun d'eux assura qu'il était prêt à sacrifier sa vie et sa fortune pour la cause

1. Thucydide, VIII, 56. Cf. VIII, 63.
2. Thucydide, VIII, 63.
3. Thucydide, VIII, 63. Cf 56; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; Isocrate, *de Big.*, XV.

commune [1]. Peu de temps après cette délibération, vers la fin de l'hiver de 411, Pisandre et quelques autres conjurés partirent pour Athènes afin de tenter un coup décisif contre le gouvernement établi. Durant la traversée de Samos au Pirée, ils abolirent, conformément au plan adopté, la démocratie dans toutes les villes où ils touchèrent, et ils recrutèrent çà et là quelques hoplites comme auxiliaires [2].

A Athènes, les envoyés de Samos trouvèrent la démocratie presque vaincue, l'aristocratie presque triomphante. Les oligarques des sociétés secrètes, avec lesquels Pisandre s'était concerté à son précédent voyage, leur avaient rendu la tâche facile. Tout était préparé pour la chute de la démocratie, qui n'existait déjà plus que de nom. Il n'y avait qu'à proclamer sa déchéance pour faire évanouir ce fantôme de gouvernement.

Enhardis par l'acquiescement de l'Assemblée aux propositions anticonstitutionnelles de Pisandre, les membres des hétairies oligarchiques s'étaient, aussitôt après le départ de celui-ci et selon ses conseils, entendus et coalisés [3]. A la tête du mouvement s'était mis le rhéteur Antiphon, « le plus puissant qui fût, comme penseur

1. Thucydide, VIII, 63.
2. Thucydide, VIII, 64, 65.
3. Thucydide, VIII, 68.

et comme orateur[1], » dit Thucydide, mais auquel sa profession avait jusqu'alors interdit les débats politiques dans l'Ekklesia[2]; puis Théramène, fils d'Hagnon, homme d'une géniale éloquence; enfin l'ex-stratége Phrynikhos, qui, subitement relevé de son commandement de Samos, était venu à Athènes prendre sa place parmi les plus ardents ennemis de la démocratie[3]. Ce n'était pas un grand orateur, mais astucieux, perfide et d'une fermeté peu commune, il était précieux pour une conspiration.

1. .... κράτιστος ἐνθυμηθῆναι γενόμενος, καὶ ἃ ἂν γνοίη, εἰπεῖν.

2. Thucydide, VIII, 68.

Les rhéteurs de profession ne parlaient généralement pas à l'Assemblée, d'abord parce que la majorité du peuple leur était hostile à cause des principes monarchiques ou aristocratiques que tous professaient plus ou moins dans leurs leçons; en second lieu, parce qu'en leur qualité de faire métier d'être éloquents et d'apprendre l'éloquence, l'Assemblée était prévenue contre eux et se tenait en garde contre les entraînements habilement ménagés de leur rhétorique. — Antiphon avait été le maître de Thucydide; c'est ce qui explique à la fois les sentiments antidémocratiques dont cet historien fait souvent preuve dans *la Guerre du Péloponnèse*, et la partialité avec laquelle il juge ce conspirateur, qu'il ne craint pas d'appeler un homme « qui ne le « cédait en vertu à aucun Athénien : .... Ἀντιφῶν ἦν, ἀνὴρ Ἀθη- « ναίων τῶν καθ' ἑαυτὸν ἀρετῇ τε οὐδενὸς ὕστερος. »

3. Thucydide, VIII, 68. Cf. VIII, 64. — C'était Pisandre qui à son premier voyage à Athènes, environ deux mois auparavant, avait exigé du Peuple devenu si docile la destitution de Phrynikhos, lequel s'était rendu un instant hostiles les oligarques de Samos à cause de son opposition violente au rappel d'Alcibiade. Voir Thucydide, VIII, 48 49, 52, 51, 82, et Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV, XXV.

Quelques jeunes gens, agissant d'après une décision prise dans les hétairies, avaient assassiné le démagogue Androklès. Cet homme, le plus influent de son parti, avait autrefois contribué plus que quiconque au bannissement d'Alcibiade[1]. Plusieurs meurtres avaient suivi celui-ci. En peu de jours les principaux orateurs démocratiques étaient tombés sous le poignard[2]. Par ces crimes, les oligarques s'étaient assuré le silence dans cette assemblée athénienne, où seuls les diserts pouvaient se faire entendre avec succès, et ils avaient terrifié le peuple. Les meurtriers n'étaient ni recherchés ni poursuivis, même lorsqu'on les soupçonnait. La plèbe en proie à la terreur ne remuait pas. Chacun croyait les conjurés beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement; aussi, quelle que fût l'indignation de tous les citoyens contre les conspirateurs, nul n'osait confier ses pensées à son voisin, craignant de trouver en lui un oligarque. La défiance était générale, car on se soupçonnait mutuellement d'être du complot. Rien, dit Thucydide, ne contribua plus au succès de cette

1. Thucydide, VIII, 65. — « En le tuant, dit Thucydide, ils avaient « voulu à la fois frapper le démagogue et complaire à Alcibiade. » En effet, avant le deuxième voyage de Pisandre, les hétairies, qui ne recevaient pas de nouvelles de l'Ionie, croyaient les conjurés de Samos toujours sympathiques à Alcibiade.

2. Thucydide, VIII, 65.

conspiration que la suspicion de la multitude envers elle-même[1].

Enfin, les oligarques, profitant de ce lamentable état de choses, avaient déclaré en pleine Assemblée, dans un discours longuement médité, que la gestion des affaires de la République ne devait appartenir qu'à cinq mille citoyens, choisis au nombre des plus capables de servir l'État par leur fortune et par leurs personnes[2]. Malgré cette déclaration, sur laquelle les conjurés n'avaient pas appelé l'Assemblée à voter, et qui n'avait été faite que pour préparer graduellement le peuple à la perte de ses droits, les vieilles institutions démocratiques fonctionnaient comme par le passé, mais pour la forme seulement. L'Ekklésia et le Conseil des Cinq-Cents continuaient à se réunir, encore qu'ils ne prissent aucune mesure et qu'ils ne décidassent rien sans l'assentiment des conjurés[3]. Seuls, les orateurs qui étaient du complot montaient à la tribune à l'Assemblée du Pnyx, et si quelque citoyen osait élever la voix contre eux, on trouvait bientôt moyen de se défaire de lui par un assassinat[4]. Certes, il fallait que l'abattement fût bien profond dans

1. Thucydide, VIII, 66.
2. Thucydide, VIII, 65.
3. Thucydide, VIII, 66.
4. Thucydide, VIII, 66.

Ahènes et que la terreur qu'inspiraient les oligarques fût bien puissante pour que chaque magistrat, chaque citoyen se fît leur complice en leur laissant violer impunément la constitution, alors que cette constitution même fournissait à chacun tant d'armes pour la défendre : le veto des Nomophylaques, l'examen proboulétique du Conseil des Cinq-Cents, l'action dite *Graphé paranomôn*, que quiconque pouvait intenter [1].

Telle était la situation d'Athènes quand Pisandre et ses collègues y arrivèrent, au commencement du printemps (mars-avril 411). Les conjurés, qui n'attendaient que lui ou tout autre envoyé de Samos pour achever ce qu'ils avaient si bien commencé, réunirent l'Assemblée et lui firent décréter sous l'empire de la terreur la nomination de dix commissaires extraordinaires, chargés d'élaborer un nouveau projet de constitution qui serait soumis au Peuple dans un délai déterminé [2]. Le jour venu, ces commissaires, dont faisait partie Pisandre [3] ainsi sans doute que plusieurs de ses collègues de Samos, convoquèrent l'Assemblée, non au Pnyx selon l'antique coutume, mais dans une enceinte consacrée à Poseidon et située à Colone, à dix stades de la

1. Sur l'examen proboulétique, le veto des Nomophylaques et la loi γραφή παρανόμων, voir l'Introduction de cette histoire, p. 44.

2. Thucydide, VIII, 67.

3. Thucydide, VIII, 68.

cité [1]. Ce n'était pas sans dessein que les conjurés avaient choisi ce lieu pour cette séance décisive. Ils comptaient, en désignant un local restreint, exclure de la délibération un grand nombre de partisans de la démocratie. Les oligarques avaient reçu le mot d'ordre pour occuper de bonne heure presque toutes les places. On empêchait ainsi la multitude de pénétrer dans l'enceinte, fermée par des clôtures.

Au début de la séance, Pisandre proposa un article unique, portant que tout citoyen pourrait émettre l'avis qu'il voudrait et édictant des peines sévères contre quiconque poursuivrait, pour illégalité ou atteinte à la Constitution, celui qui aurait usé de ce nouveau droit [2]. C'était l'abrogation de la loi sur la Γραφή παρανόμων, cette antique gardienne de la Constitution athénienne. L'Assemblée qui, comme on l'a vu, était peu nombreuse et composée presque exclusivement d'oligarques, vota la motion de Pisandre [3]. Aussitôt, celui-ci exposa ouvertement un projet de Constitution, dont la conception était due à Antiphon [4]. Les principaux articles étaient l'abo-

1. Thucydide, VIII, 67.
2. Thucydide, VIII, 67.
3. Thucydide, VIII. 67-69.
4. Thucydide, VIII, 68. — Telle était la prévention des Athéniens contre les rhéteurs (voir la note 2 de la page 215) qu'Antiphon, bien que dans une assemblée composée presque exclusivement de partisans

lition des anciennes magistratures, la suppression des emplois salariés et la nomination de cinq présidents chargés d'élire cent citoyens, lesquels s'en adjoindraient chacun trois autres[1]. Le Conseil des Quatre-Cents ainsi constitué devait exercer une autorité sans limite sur les affaires extérieures et intérieures de la République et rassembler les Cinq-Mille lorsqu'il le jugerait convenable[2].

Ces Cinq-Mille n'existaient pas et ne devaient jamais exister, sinon dans l'article de la nouvelle Constitution où ils étaient mentionnés et dans les discours et les proclamations des oligarques. Mais cet agrégat fictif, imaginé par Antiphon, avait le double avantage de faire croire au peuple qu'il ne serait pas régi par une oligarchie jalouse et exclusive, puisque la puissance souveraine serait partagée entre cinq mille citoyens, et de terroriser la cité en la menaçant de ces cinq mille hommes prêts à combattre pour le maintien du nouveau gouvernement. La multitude fut dupe de cette habile imposture. Quoiqu'ils ne connussent indivi-

de l'oligarchie, ne voulut pas exposer lui-même le projet de constitution dont il était l'auteur. Comme le chorége, il composait la pièce, il réunissait les acteurs, il faisait répéter le rôles, il mettait tout en scène, mais il ne paraissait pas sur le théâtre.

1. Thucydide, VIII, 67.

2. Thucydide, VIII, 67; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 36.

duellement aucun des Cinq-Mille, quoique le Conseil des Quatre-Cents ne les réunît jamais, les Athéniens pensèrent que ces cinq mille hommes étaient inscrits sur une liste secrète, connue du Conseil seulement, et qu'ils étaient prêts à se montrer au premier signal. Les citoyens se soupçonnaient mutuellement de faire partie de cette immense et redoutée compagnie, qui cependant n'était qu'une chimère; et jusqu'à la chute de l'oligarchie, ils crurent fermement à l'existence des Cinq-Mille[1].

La seconde motion de Pisandre fut votée, comme la première, sans opposition[2]. Les partisans de la démocratie étaient en petit nombre dans l'enceinte de Colone, et ils étaient tous évidemment trop abattus et trop effrayés pour élever la voix contre la conspiration triomphante.

Aussitôt après avoir levé la séance, les chefs oligarchiques s'occupèrent d'installer les Quatre-Cents au Tholos, dans la salle du Sénat des Cinq-Cents qui venait d'être aboli[3]. Tous les hoplites qui, à cause du voisinage des troupes lacédémoniennes étaient de garde sur les murailles ou en réserve dans l'intérieur de la

1. Cf. Thucydide, VIII, 65, 66, 86, 89 et 92; Plutarque, *Alcibiad.* XXVI.

2. Thucydide, VIII, 69.

3. Thucydide, VIII, 69. Cf. 67.

ville, et qui n'étaient pas du complot, avaient reçu l'ordre de quitter leur poste. Les conjurés n'avaient laissé sous les armes, pour prêter main-forte au besoin, qu'environ cinq cents hommes prévenus de l'attentat qui allait être commis. C'étaient des hoplites de Carystos, de Naxos, d'Andros et d'Égine, que Pisandre avait recrutés durant sa traversée de Samos [1]. Les Quatre-Cents, armés de poignards cachés sous leurs palliums, et escortés de cent vingt jeunes Grecs qui les servaient pour les meurtres et les coups de main [2], se présentèrent à la porte du Conseil des Cinq-Cents et sommèrent ce Sénat de se dissoudre [3]. Les sénateurs se retirèrent sans opposition; et, singulier détail des mœurs antiques, chacun d'eux reçut à la sortie de la salle des délibérations une indemnité pour le reste du temps qu'il avait à exercer sa charge. Les conjurés s'étaient munis d'argent à cette intention [4]. Cela fait, les Quatre-Cents pri-

1. Thucydide, VIII, 69. Cf. 65.

2. Ceux-là mêmes qui avaient assassiné Androklès et les autres meneurs démocratiques. Voir Thucydide, VIII, 65, 66.

3. Thucydide, VIII, 69. — Il est hors de doute que les Sénateurs avaient assisté à l'Assemblée de Colone, puisque c'étaient les Prytanes qui présidaient les Assemblées. On doit donc penser qu'aussitôt l'Assemblée levée, les Sénateurs s'étaient rendus au Tholos afin de délibérer sur les mesures à prendre pour résister à la conspiration triomphante.

4. Thucydide, VIII, 69-70.

rent possession du Conseil, tirèrent au sort parmi eux les prytanes et entrèrent en fonctions avec les sacrifices et les cérémonies en usage[1].

Ainsi fut consommée cette révolution ou à mieux dire ce coup d'État, qui livra tout un peuple, pourtant si jaloux de ses droits et de sa liberté, aguerri par de longues campagnes et toujours sous les armes, à une poignée de conspirateurs habiles et hardis. La plèbe avait été graduellement familiarisée à cette idée de l'abandon de la constitution démocratique par les promesses de Pisandre, puis par les discours des oligarques; enfin abattue par les défaites du dehors et terrorisée par les meurtres de l'intérieur de la cité, un coup de force et de surprise l'avait vaincue[2]. Comme le dit Aristote, cette révolution commencée par la ruse fut achevée par la violence[3].

C'était Alcibiade qui avait eu la première idée du mouvement oligarchique. Il en avait été le promoteur[4]. Ses complices triomphants le répudièrent et le tinrent pour ennemi. A Magnésia, les conjurés de Samos,

1. Thucydide, VIII, 70.

2. Cf. Thucydide, VIII, 53, 54, 65, 66, 68, 69; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV, XXVI

3. Aristote, *de Politic.*, V, 4.

4. Cf. Thucydide, VIII, 47, 48, 49, 53; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV, XXVI.

Pisandre en tête, avaient ouvertement rompu avec lui[1]. A Athènes, les Quatre-Cents ne voulurent pas, à cause de lui, promulguer une loi d'amnistie en faveur des bannis[2]. Il était proscrit par l'oligarchie comme par la démocratie, par les Spartiates comme par les Athéniens. Et Tissapherne, qui n'était pas sans se défier de ses conseils, faisait de nouvelles avances aux Lacédémoniens et commençait à lui témoigner une certaine froideur[3]. Mais Alcibiade ne devait perdre que mort l'espérance et l'énergie. Cet abandon subit des oligarques, qui eût été pour tout autre une défaite irréparable et une ruine définitive, lui préparait un triomphe plus glorieux que celui qu'il lui enlevait.

Pendant que la révolution aristocratique s'accomplissait à Athènes (mars-avril 411), quelques Samiens, d'accord avec les conjurés athéniens de la flotte, tentaient également un mouvement contre le gouvernement démocratique qui régissait Samos depuis dix mois[4].

1. Thucydide, VIII, 56, 63 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI..

2. Thucydide, VIII, 70. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; Isocrate, *de Big.*, XV.

3. Cf. Thucydide, VIII, 57, 58, 59, 82; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

4. On a vu que dans les premiers mois de la guerre d'Ionie, la plèbe de Samos, soutenue par les équipages de trois trirèmes athéniennes, avait renversé le gouvernement aristocratique et établi dans la ville le régime démocratique. Thucydide, VIII, 21.

Ils commencèrent par assassiner le démagogue Hyperbolos, qui, banni d'Athènes par l'ostracisme en 417 ou 416, s'était fixé à Samos où sans doute il avait acquis une certaine influence sur le parti avancé[1]. Peut-être avait-il joué un rôle important dans la révolution démocratique de l'année précédente. Ce meurtre n'était que le prélude d'autres assassinats destinés à priver la démocratie samienne de ses plus ardents défenseurs et à effrayer la multitude. Déjà les principaux démocrates étaient désignés aux coups des sicaires. Mais ces citoyens, mis en garde par l'assassinat d'Hyperbolos et sachant par des renseignements particuliers qu'ils étaient menacés de mort, donnèrent avis de la conspiration aux stratéges athéniens Léon et Diomédon, tous deux fort mal disposés pour l'oligarchie à cause de la considération dans laquelle les tenait le peuple. Les Samiens dévoilèrent aussi ce complot au triérarque Thrasybule, à Thrasylle, alors simple hoplite, et à plusieurs autres Athéniens de l'armement qui leur étaient désignés comme ardemment attachés à

1. Thucydide, VIII, 73. — Sur Hyperbolos et la sentence d'ostracisme rendue contre lui, voir Aristophane et le scoliaste, *Pax*, v. 680; *Nubes*, v. 555, 620 et 1064. *Fragm. comic. græc.* (édit. Didot). Eupolis, *Civitates*, XX; Platon le Comique, *Hyperbolos*, I, VII; Plutarque, *Alcibiad.*, XIII; *Nicias*, XI; Andocide, *fr.* VI; le scoliaste de Lucien, *Timon*, XXVII.

la cause démocratique[1]. Ceux-ci prirent à part chacun des hoplites et les engagèrent tous à ne pas laisser s'accomplir cette révolution qui pouvait entraîner la défection de Samos. Ils s'adressèrent en particulier à l'équipage du navire d'État *la Paralienne*, exclusivement composé d'Athéniens de condition libre, fanatiques de la démocratie, et toujours prêts, dit Thucydide, à poursuivre jusqu'au spectre de l'oligarchie[1]. Lorsque les conjurés, jetant le masque, tentèrent un soulèvement contre le gouvernement établi, un grand nombre d'hoplites athéniens et tous les *Paraliens* prirent les armes et assurèrent la victoire au parti populaire. Les Samiens bannirent trois des conjurés les plus coupables et amnistièrent généreusement les autres. Une trentaine d'oligarques avaient été tués dans l'émeute[2]. Cette tentative avortée eut pour résultats de consolider le gouvernement démocratique de Samos et de provoquer dans l'armement athénien une réaction contre les menées oligarchiques de Pisandre et de ses complices.

Aussitôt après ces événements, les Athéniens qui, ne recevant des nouvelles de la cité qu'à de rares interval-

1. Thucydide, VIII, 73. — Les Athéniens avaient deux navires d'État : la *Salaminienne* et la *Paralienne*.

2. Thucydide, VIII, 73.

les, ignoraient encore la révolution accomplie à Athènes[1], expédièrent au Pirée la galère Paralienne pour annoncer ce qui venait de se passer à Samos. Mais à peine le navire d'État eut-il jeté l'ancre dans le port d'Athènes, que, sur l'ordre des Quatre-Cents, tout l'équipage, sauf quelques matelots qui furent mis aux fers, fut enlevé de la galère et transporté sur une autre trirème destinée à croiser autour de l'Eubée[2]. Seul Khéréas, le triérarque, réussit à s'évader. Il se réfugia dans la ville. A la vue de l'état où en était réduit Athènes et les Athéniens sous les Quatre-Cents, il s'embarqua pour Samos, sans doute sur quelque navire marchand, et apporta à l'armée et à la flotte ces nouvelles inattendues[3]. Il dévoila les menées des oligarques avant leur avénement au pouvoir; il dénonça les meurtres qu'ils avaient commis; il montra la tribune muette, les magistrats n'osant pas se servir des lois, la multitude atterrée. Puis il raconta dans ses principales péripéties le coup de force qui avait décidé de la chute de la démo-

1. Thucydide, VIII, 74. — Cependant, aussitôt leur avénement au pouvoir, les Quatre-Cents, avaient envoyé à Samos dix députés chargés de faire reconnaître par l'armée Athénienne le nouveau gouvernement de la Cité. Mais ces députés, ayant appris durant la traversée le soulèvement anti-oligarchique des hoplites, ne poussèrent pas plus loin leur voyage. Ils s'arrêtèrent à Délos. Thucydide, VIII, 72, 77.

2. Thucydide, VIII, 74.

3. Thucydide, VIII, 74.

cratie; il décrivit l'Assemblée illégale de Colone, la violation du Conseil des Cinq-Cents, l'installation du gouvernement oligarchique. Enfin il peignit les hontes d'Athènes et les souffrances des Athéniens; il fit voir les citoyens emprisonnés et battus de verges, les femmes et les enfants outragés par les tyrans, les parents des hoplites de Samos menacés d'être pris comme otages et massacrés, si ceux-ci refusaient de reconnaître le nouveau gouvernement de la Cité [1]. Le récit de Khéréas était marqué d'exagération. Cependant l'administration des Quatre-Cents était des plus violentes. A leur avénement, ils avaient arbitrairement ordonné l'arrestation d'un certain nombre de citoyens qui leur étaient hostiles. Les uns avaient été suppliciés, les autres mis aux fers ou déportés [2]. Les usurpateurs ne souffraient à Athènes ni assemblée où l'on pût contrôler leurs actes, ni tribunaux où l'on pût les attaquer. Enfin, traîtres envers Athènes comme ils avaient été traîtres envers la démocratie, ils avaient, à deux reprises différentes, tenté de traiter avec Agis, roi de Lacédémone [3].

1. Thucydide, VIII, 74.

2. Thucydide, VIII, 70., 71.

3. Thucydide, VIII, 70, 71. — Les Quatre-Cents avaient envoyé un hérault à Agis, alors à Décélie, pour lui apprendre la révolution qui venait de s'accomplir et pour lui proposer de conclure la paix. Mais celui-ci ne pouvant croire que les Athéniens s'étaient résignés si faci-

Les Athéniens de l'armée de Samos n'avaient accepté l'idée d'une révolution oligarchique qu'à contre-cœur et parce que les conjurés leur promettaient, en échange de la perte de leur liberté, l'appui effectif des Perses contre les Lacédémoniens et le rappel d'Alcibiade [1]. Aussi, quand les hoplites apprirent par Khéréas que la révolution s'était accomplie à Athènes sans que ce changement de gouvernement leur eût apporté l'alliance perse, lorsqu'ils se virent joués par les oligarques, lorsqu'ils se représentèrent leur liberté perdue, leur constitution détruite, leurs concitoyens asservis, leurs parents menacés, leurs femmes outragées, enfin les intérêts d'Athènes si gravement compromis, furent-ils pris d'un violent accès de fureur contre les Quatre-Cents et leurs partisans. Au premier moment, ils faillirent lapider tous ceux qu'ils soupçonnaient d'avoir trempé dans le complot [2]. Quelques hommes modérés parvinrent

lement à la perte de leur liberté, ne daigna pas répondre à l'envoyé des Quatre-Cents et résolut de tenter un coup de main contre Athènes. Il vint jusque sous les murs de la cité avec des troupes assez nombreuses; mais il fut repoussé avec perte et regagna ses cantonnements de Décélie. Après le combat, les Quatre-Cents lui expédièrent de nouveau une députation qu'il reçut mieux que la première. D'après ses conseils, les oligarques envoyèrent à Lacédémone une ambassade avec mission de traiter de la paix.

1. Thucydide, VIII, 48.

2. Thucydide, VIII, 75. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

cependant à les calmer, en leur montrant les dangers d'une lutte intestine devant la flotte ennemie[1].

Le tumulte apaisé, Trasybule et Thrasylle haranguèrent les troupes, hoplites et matelots, officiers et soldats. Ils leur firent jurer, par les plus terribles serments, de maintenir dans l'armée la constitution démocratique, de vivre en bonne harmonie les uns avec les autres, de continuer énergiquement la guerre contre les Péloponnésiens, de ne pas reconnaître l'autorité des Quatre-Cents et de n'entretenir aucune relation avec ces usurpateurs. Les hommes de l'armement, même ceux qui avaient autrefois pactisé avec les conjurés, proférèrent solennellement ces serments[2]. Ils se constituèrent en Assemblée, déposèrent les stratéges et les triérarques qui leur étaient suspects, et élurent pour les remplacer d'autres citoyens, parmi lesquels Thrasybule et Thrasylle[3].

Au sein de cette Assemblée, les hoplites se levaient et prenaient la parole pour s'adresser des exhorta-

1. Thucydide, VIII 75. — La flotte lacédémonienne était alors mouillée à Milet, à quelques milles à peine de Samos, et se tenait toute prête à se porter contre le camp ennemi.

2. Thucydide, VIII, 75.

3. Thucydide, VIII, 76. — Khéréas qui avait pris une grande part à ce mouvement fut sans doute élu aussi au nombre des nouveaux stratéges.

tions mutuelles. « Il ne faut pas, disaient-ils, nous « laisser abattre parce que la Cité s'est séparée de nous. « Le camp représente la majorité et la légalité; la ville « la minorité et la faction. Maîtres de toutes les forces « navales d'Athènes, nous obligerons les villes sujettes « à nous payer les tributs. Il nous reste Samos, ville « fortifiée et considérable, qui nous servira, comme par « le passé, de base d'opérations contre l'ennemi. » « — Nous n'avions à attendre d'Athènes, épuisée et « vaincue, aucun secours en hommes ni en argent, » disaient-ils encore. « Si nous décrétons le rappel d'Alci« biade, il nous fera obtenir l'alliance du Grand-Roi. Et « quand tout viendrait à nous faire défaut, une flotte « nombreuse nous porterait dans des retraites où nous « ne manquerions ni de villes à habiter, ni de champs « à cultiver[1]. »

Le sentiment démocratique n'était pas mort chez tous les Athéniens. Le grand peuple était encore capable d'énergie. Le tableau de l'Assemblée militaire de Samos, où tous les hoplites jurent de rester fidèles à l'antique constitution de leur patrie, absente et asservie, fait un contraste consolant pour la dignité humaine avec ces citoyens restés à Athènes, qui se laissent ravir leur liberté par une poignée d'ambitieux sans élever la

1. Thucydide, VIII, 76.

voix pour protester, sans saisir la pique pour combattre.

A une seconde séance, qui suivit la première de quelques jours (juin-juillet 411), l'assemblée des hoplites décréta, sur la motion de Thrasybule, le rappel d'Alcibiade[1]. Thrasybule lui-même s'embarqua pour Magnésia, où Alcibiade se trouvait avec Tissapherne, et il ramena au camp de Samos le proscrit attendu comme un sauveur[1].

Les soldats furent convoqués en assemblée extraordinaire. Alcibiade fut entendu. Il retraça avec émotion les souffrances et les malheurs de son long exil. Il parla des affaires d'Athènes et de la situation de l'armée. Ses paroles fermes et confiantes fortifièrent les soldats dans leurs généreuses résolutions. Il n'eût rien promis, que sa présence seule eût suffi pour rendre l'espérance à l'armée ; mais Alcibiade n'avait garde de ne pas faire les plus brillantes promesses[2]. Il exagéra démesurément le crédit qu'il avait sur Tissapherne[3]. Il comptait ainsi intimider les Quatre-Cents, leurs parti-

1. Thucydide, VIII, 81 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V. Cf. Isocrate, *De Big.*, VII ; Diodore de Sicile, XIII, 97, 41, 42.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V. Cf. Isocrate, *De Big.* VII.

3. Thucydide, VIII, 81. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 41, 42.

sans et les hétairies qui les soutenaient, affermir l'armée de Samos dans son affection enthousiaste pour lui et dans sa confiance en elle-même, enfin inspirer aux Lacédémoniens la crainte d'être trahis par Tissapherne. Il affirma que le satrape s'était engagé par serment à secourir les Athéniens s'ils consentaient à le rappeler lui, Alcibiade, qui répondrait alors d'eux au gouvernement Perse[1]. Il dit que Tissapherne avait promis d'amener aux troupes d'Athènes la flotte phénicienne, déjà arrivée à Aspendos, et de ne jamais les laisser manquer d'argent, « dût-il faire monnayer son propre lit[2]. »

Après avoir entendu ce discours, dans lequel Alcibiade, émotionné par ce triomphe inespéré et surexcité par la grandeur de la situation, dut se surpasser lui-même, l'assemblée entière des hoplites l'élut stratége et lui confia par acclamations le commandement en chef

1. Thucydide, VIII, 81. Cf. 47, 56. — Alcibiade pensait que le résumé de sa harangue parviendrait jusqu'aux Lacédémoniens et que, dupes de son assurance à promettre l'alliance perse à Athènes, ceux-ci croiraient que définitivement ils ne devaient pas compter sur les renforts et sur les subsides promis par le satrape. Le découragement prendrait alors les Péloponésiens ; ils seraient moins hardis dans l'attaque, moins fermes dans la défense. Bientôt en effet, les Lacédémoniens allaient accuser Tissapherne de trahison.

2 .... οὐδ' ἢν δέῃ τελευτῶντα τὴν ἑαυτοῦ στρωμνὴν ἐξαργυρῶσαι. Thucydide, VIII, 81.

de la flotte et de l'armée, la souveraine direction des affaires politiques et diplomatiques [1].

Toute cette contre-révolution de l'armée de Samos, depuis le jour où les soldats, réunis en Assemblée souveraine, jurent de rester fidèles à la constitution démocratique, jusqu'à la séance où ils acclament Alcibiade et lui remettent le commandement en chef, marque dans l'histoire le premier de ces *pronunciamentos* militaires qui jouèrent un rôle si important dans la Rome des Césars et dans la moderne Péninsule Ibérique. Mais, dans les pays en décadence, ces mouvements sont faits au profit de l'ambition d'un seul; à Samos, ce *pronunciamento* était fait pour la liberté de tous. Glaive à deux tranchants, l'armée sert souvent d'instrument à la tyrannie; souvent aussi elle est la gardienne tutélaire des lois et de la société. C'est que l'armée est toujours esclave du devoir ou plutôt de ce qu'elle croît être le devoir. Or il est plus facile de faire son devoir que de le connaître.

1. Thucydide, VIII, 82; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V. Cf. Isocrate, *De Big.*, VII; Diodore de Sicile, XIII, 41-42.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Situation des belligérants en Ionie pendant l'été de 411 av. J. C. — Les députés des Quatre-Cents à l'armée de Samos. — Alcibiade calme la colère des hoplites et s'oppose à leur départ pour le Pirée (Juin, 411). — Mouvement contre-révolutionnaire à Athènes. — Formation d'une minorité opposante parmi les Quatre-Cents. — Théramène. — Négociation des Quatre-Cents avec Sparte. — Affaire à l'Étionéia. — Assassinat de Phrynikhos (Juillet 411). — Prise d'armes des hoplites. — Fausse alerte au Pirée. — Révolte de l'Eubée; combat naval d'Oropos. — Chute des Quatre Cents et rétablissement de la démocratie (Juillet-août 411). — Condamnation d'Antiphon. — Bataille de Cynosséma. — Entrevue de Tissapherne et d'Alcibiade. — L'Assemblée d'Athènes ratifie le vote de l'armée de Samos et confirme Alcibiade dans son commandement (Automne de 411).

Par le fait de la contre-révolution de l'armée d'Ionie, il y eut deux États athéniens, ou plutôt il n'y en eut toujours qu'un seul, dont le siége fut déplacé. Il ne fut plus à Athènes, mais à Samos : l'État est avec la légalité. L'armée n'était pas en révolte contre la cité; c'était

la cité qui était en révolte contre l'armée. C'était à l'armée qu'était Athènes[1].

Les hoplites étaient tellement convaincus de la justice de leur droits, et à cause d'Alcibiade, le nouveau chef qu'ils s'étaient donné, ils avaient une confiance si absolue dans le succès de toutes leurs entreprises, qu'ils voulaient sans plus attendre monter sur les navires pour aller à Athènes châtier les Quatre-Cents et leurs partisans et rétablir dans la ville l'antique constitution démocratique. Alcibiade s'opposa de toute son énergie à ce mouvement généreux mais inconsidéré qui eût laissé l'Ionie, l'Hellespont et la mer Égée sans défense contre la flotte péloponnésienne[2]. En effet, la situation militaire des Athéniens était aussi grave que leur situation politique était désolante. Après sa longue station à Rhodes, qui avait duré tout l'hiver de 411, la flotte lacédémonienne avait quitté ce port au commencement du printemps et était venue s'embosser à Milet, menaçant sans cesse Samos et se tenant prête à y aborder à la première éventualité[3]. Les Spartiates ne s'é-

1. Le même fait s'est reproduit trois fois dans l'histoire de la France : pendant la Ligue, où Paris fut à Blois et à Saint-Cloud ; pendant la Fronde, où Paris fut à Saint-Germain ; pendant la Commune, où Paris fut à Versailles.

2. Thucydide, VIII, 82 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

3. Thucydide, VIII, 57. Cf. 44, 59, 62, 78, 79.

taient pas bornés à cette tactique purement expectative. Sur tous les autres points de l'Ionie, ils reprenaient une vigoureuse offensive. L'harmoste Derkyllidas, envoyé par terre dans l'Hellespont, faisait révolter Abydos et Lampsaque contre la domination athénienne[1], tandis qu'avec dix trirèmes, Hélixos, Dorien de Mégares, soulevait Byzance[2]. Et à deux reprises, les Lacédémoniens, sous Pédavitos et sous Léon, tentaient non sans quelques succès partiels de secourir l'île de Chios, toujours étroitement bloquée par les Athéniens, réduite à la famine, mais résistant toujours[3]. Enfin, Tissapherne et Pharnabaze, les deux satrapes du littoral, avaient conclu avec les Lacédémoniens un troisième traité d'alliance, par lequel ils promettaient positivement à ceux-ci une solde élevée et régulièrement payée et la venue de cette fameuse flotte phénicienne déjà si souvent annoncée[3].

L'heure n'était donc point venue d'abandonner les possessions athéniennes d'Ionie à ces ennemis puissants pour aller combattre à Athènes des adversaires dont le pouvoir éphémère devait tomber de lui-même,

1. Thucydide, VIII, 61, 62, 80.
2. Thucydide, VIII, 55, 61. Cf. 24, 38, 40.
3. Thucydide, VIII, 57, 58, 59. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; Diodore de Sicile, XIII, 38, 42, 45.

avec une rapidité égale à celle de son élévation. Alcibiade fit valoir toutes ces considérations aux hoplites assemblés et parvint à les décider a ajourner leurs projets de vengeance contre les usurpateurs[1]. Il termina sa harangue en disant que son premier devoir, comme commandant de l'armée, était d'aller trouver Tissapherne pour se concerter avec lui sur les affaires militaires. Et sans se laisser aller à jouir plus longtemps de ce beau triomphe, de ce rappel à la tête des troupes athéniennes qui était sa suprême ambition, Alcibiade s'embarqua pour la côte asiatique aussitôt au sortir de l'Assemblée[2].

Par sa visite à Tissapherne, Alcibiade voulait d'une part faire croire, aussi bien aux soldats de son armée qu'aux révoltés d'Athènes, à une entente absolue entre lui et le satrape; et d'autre part, se grandir aux yeux du Perse en se montrant investi du commandement et désormais en mesure d'être pour lui un allié précieux ou un ennemi redoutable. « Ainsi, dit Thucydide, Alcibiade « effrayait les Athéniens par Tissapherne et Tissa- « pherne par les Athéniens[3]. »

1. Thucydide, VIII, 82. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.
2. Thucydide, VIII, 82.
3. .... ξυνέβαινε δὲ τῷ Ἀλκιβιάδῃ, τῷ μὲν Τισσαφέρνει τοὺς Ἀθηναίους φοβεῖν, ἐκείνοις δὲ τὸν Τισσαφέρνην.

On n'a aucun détail sur le résultat de l'entrevue d'Alcibiade avec Tissapherne, mais il semble que l'Athénien y réalisa en partie ses espérances, puisque dès qu'il eut quitté le satrape, les Lacédémoniens accusèrent ouvertement Tissapherne de trahison [1], révoquèrent Astyokhos, qu'ils soupçonnaient de connivence avec lui, et le remplacèrent par le navarque Mindaros [2]; puisqu'enfin la flotte phénicienne continua à stationner à Aspendos, au lieu de venir à Milet ainsi que l'avait formellement promis le satrape aux Péloponnésiens [3].

Au retour de son excursion sur le continent asiatique, Alcibiade se rencontra à Samos avec dix députés athéniens envoyés par les Quatre-Cents pour informer officiellement l'armée de la révolution athénienne et pour la lui faire reconnaître. Ces députés s'étaient arrêtés longtemps à Délos, à la nouvelle de la contre-révolution accomplie par les troupes, puis, sans doute sur des ordres pressants et réitérés des Quatre-Cents, ils s'étaient enfin décidés à remplir leur mission [4].

1. Thucydide, VIII, 83, 85, 87.

2. Thucydide, VIII, 85. Cf. 39, 50, 51.

3. Cf. Thucydide, VIII, 58, 59, 87. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, 38.

4. Cf. Thucydide, VIII, 72, 77, 86.

Une assemblée fut convoquée, mais lorsque les députés du gouvernement oligarchique voulurent prendre la parole, les hoplites couvrirent leur voix par des murmures menaçants, déclarant qu'ils refusaient de les écouter et s'écriant qu'il fallait mettre à mort ces rebelles et ces destructeurs de la démocratie. Ils finirent cependant par se calmer, et ils consentirent à les entendre[1]. Les députés des Quatre-Cents assurèrent que la révolution oligarchique avait eu pour but non la ruine mais le salut de l'État; que les nouveaux gouvernants n'avaient nullement l'intention de livrer la cité aux Péloponnésiens; que dans un temps donné chacun des Cinq Mille participerait à tour de rôle au gouvernement de la chose publique; enfin que les familles des hoplites et des marins du corps expéditionnaire de Samos n'étaient ni inquiétées ni outragées, comme l'avait faussement affirmé Chéréas[2]. Ces assertions, que les soldats considéraient comme autant d'impostures, ne firent qu'accroître leur irritation contre les oligarques. De nouveau la pensée leur vint de marcher tous contre Athènes pour renverser les usurpateurs[3].

Pour la seconde fois, Alcibiade arrêta l'élan irréfléchi

1. Thucydide, VIII, 86.
2. Thucydide, VIII, 86. Cf. 74.
3. Thucydide, VIII, 89. Cf. 82; et Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

des troupes[1]. Il leur montra l'imprudence de leur projet; il les exhorta à ne pas sacrifier l'avenir de la guerre à un désir de vengeance. A son éloquence se joignait si heureusement son influence sur l'armée que les soldats renoncèrent enfin à quitter Samos[2]. Le grand patriote Thrasybule seconda Alcibiade dans cette occurrence. Doué de la voix la plus forte qu'il y eût, il répétait ses paroles et rappelait par des cris perçants les hoplites et les matelots qui déjà quittaient l'Assemblée pour se rendre sur les vaisseaux[3].

Thucydide, qui est à l'abri de toute accusation de partialité en faveur d'Alcibiade, s'arrête assez longuement sur cet incident de la guerre d'Ionie, et il dit « qu'Al« cibiade rendit alors à Athènes un service qui ne le « cède à aucun autre[4], » car quitter Samos en ce moment, c'était laisser l'Ionie et l'Hellespont sans défense, c'était les livrer à jamais aux Péloponnésiens, c'était détruire soi-même l'empire maritime athénien[5]. Alcibiade vit les dangers d'un tel acte. Il sentit, et il se montra ainsi non moins grand citoyen qu'habile

1. Thucydide, VIII, 86; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; 82.

2. Thucydide, VIII, 86. Cf. 82; et Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

4. .... καὶ ἐδόκει Ἀλκιβιάδης πρῶτος τότε καὶ οὐδενὸς ἔλασσον τὴν πόλιν ὠφελῆσαι.

5. Thucydide, VIII, 86. Cf. Plutarque, *Alcibiad.* XXVI.

capitaine, que porter la guerre civile à Athènes quand il menait en Ionie la guerre étrangère serait à la fois un crime et une faute irréparable. En présence de l'ennemi, l'homme politique doit céder à l'homme de guerre, qui ne doit s'occuper que de l'ennemi.

Thucydide dit encore, reconnaissant l'extraordinaire influence d'Alcibiade sur les hoplites, que « nul « autre que lui n'était alors en puissance de maîtriser « cette multitude [1], » Plutarque, qui répète en l'amplifiant le jugement de Thucydide, remarque que la conduite d'Alcibiade est d'autant plus digne d'estime et de louanges qu'en résistant aussi ouvertement à la volonté des soldats, il risquait d'attirer leur colère sur lui-même et de se voir enlever le commandement qu'ils lui avaient conféré. Sans reculer devant cette crainte, il ne voulut pas, exposant cette fois son intérêt personnel pour l'intérêt public, subir l'entraînement de son armée [2].

Grâce à Alcibiade, les députés des Quatre-Cents se purent rembarquer pour le Pirée sans être inquiétés [3]. En les congédiant, Alcibiade leur dit qu'il ne s'opposait

1. .... καὶ ἐντῷ τότε ἄλλος μὲν οὐδ' ἂν εἷς ἱκανὸς ἐγένετο κατασχεῖν τὸν λον.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.

3. Thucydide, VIII, 86.

pas à ce que les Cinq-Mille fussent investis du gouvernement de la chose publique, mais qu'il fallait que les Quatre-Cents quittassent le pouvoir et que l'ancien conseil élu au scrutin des fèves fût rétabli. Il ajouta que si on avait opéré quelques réductions dans les dépenses municipales pour donner une plus forte solde à l'armée, cette mesure avait son plein assentiment. Il exhorta en outre les envoyés de l'oligarchie à soutenir énergiquement la guerre et à ne pas traiter avec Lacédémone[1].

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Samos des députés d'Argos chargés d'exprimer à Alcibiade les bonnes dispositions d'Argos pour le parti démocratique athénien, et de lui offrir son aide si besoin était[2]. Ils avaient fait la traversée avec les Paraliens. On se rappelle que ces matelots, enlevés par les Quatre-Cents de la trirème Paralienne, avaient été internés à bord d'un bâtiment en croisière sur les côtes d'Eubée[3] Ce navire avait été envoyé ensuite à Lacédémone pour y conduire Lespodias, Aristophon et Mélésias, ambassadeurs des Quatre-Cents, qui devaient porter aux Éphores des propositions de paix. Mais parvenu à la hauteur de l'Argolide, l'é-

1. Thucydide, VIII, 86.
2. Thucydide, VIII, 86.
3. Voir le tome II de cette histoire, p. 227.

quipage, qui était hostile aux ambassadeurs, s'était saisi d'eux, avait fait voile vers Argos et les avait remis aux Argiens, tous dévoués à la démocratie, comme complices du renversement de la démocratie à Athènes. Les Paraliens avaient alors pris à leur bord des députés argiens et étaient venus retrouver à Samos leurs anciens compagnons d'armes[1]. Alcibiade reçut fort bien les Argiens; il les remercia de leur sympathie à la cause démocratique et leur dit en les renvoyant qu'il aurait recours à eux au moment opportun[2].

Cependant le rappel d'Alcibiade à Samos, sa récente entrevue avec Tissapherne à Magnesia, l'irrégularité du payement de la solde aux équipages et la non-venue de la flotte phénicienne avaient porté au comble l'irritation des Lacédémoniens contre le satrape; ils le regardaient comme un partisan déclaré d'Athènes[3]. Tels

1. Thucydide, VIII, 86. Cf. 72 et 74. — Thucydide n'est pas très-explicite sur la nature des propositions des Argiens. Il ne semble pas que les Argiens soient venus offrir une alliance offensive et défensive contre les coalisés ioniens et péloponnésiens. L'année précédente, ils avaient été complétement défaits devant Milet et étaient aussitôt retournés en Grèce, furieux de leur échec. D'ailleurs, s'ils avaient proposé une alliance sérieuse, nul doute qu'Alcibiade ne l'eût acceptée. On doit plutôt croire qu'ils offraient leur concours pour quelque tentative contre l'oligarchie athénienne, au cas où Alcibiade eût voulu marcher sur Athènes.

2. Thucydide, VIII, 87. Cf. 78, 83, 85; Plutarque, *Albibiad.*, XXV, XXVI; et Justin, V, 3.

n'étaient pas absolument les sentiments de Tissapherne. Ses sympathies secrètes étaient pour Sparte, mais il voulait, on le sait, épuiser les deux partis en éternisant cette guerre que par des subsides payés régulièrement et l'appui de la flotte phénicienne il eût terminée facilement en quelques mois à l'avantage des Péloponnésiens[1]. Le satrape pourtant, de peur de rompre complétement avec les Lacédémoniens, prit le parti d'aller à Aspendos[2], où se trouvait la flotte phénicienne. Il annonça à grand bruit ce voyage aux Péloponnésiens et proposa même à Likhas, l'un des commissaires spartiates munis de pleins pouvoirs, de l'accompagner au devant de l'escadre barbare[3]. A peine Alcibiade eut-il appris le départ de Tissapherne pour Aspendos qu'il quitta Samos avec treize trirèmes et cingla dans la même direction que le satrape. Il se dirigea d'abord par Kaunos et la Carie sur Phasélis en Lycie

1. Cf. Thucydide, VIII, 46, 56, 59, 87; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV Diodore de Sicile, XIII, 37.

2. Ville située sur la côte de Pamphylie, à l'embouchure du fleuve entre l'île de Rhodes à l'ouest, et l'île de Cypre à l'est.

3. Thucydide, VIII, 87. Cf. VIII, 39, 43.

4. Thucydide, VIII, 88. Cf. Plutarque *Alcibiad.*, XXVI. — Kauno et Phasélis étaient dans l'itinéraire de Tissapherne pour son voyage à Aspendos. Alcibiade espérait sans doute pouvoir le joindre dans une de ces deux villes et éviter ainsi la longue traversée de Samos à Aspendos.

Avant de quitter Samos, il avait réuni les soldats et leur avait dit qu'il partait pour leur rendre un immense service en leur amenant la flotte phénicienne, ou tout au moins en l'empêchant de venir renforcer les escadres ennemies[1].

De nouveaux événements allaient s'accomplir à Athènes. La modération dont Alcibiade avait fait preuve envers les envoyés des Quatre-Cents devait avoir de précieux résultats. A leur retour, les députés rapportèrent aux oligarques les paroles d'Alcibiade et firent un tableau imposant de l'énergique attitude et de la force de l'armée de Samos; ils témoignèrent aussi de l'ascendant extraordinaire d'Alcibiade sur les troupes[2]. Ces déclarations, qui transpirèrent bientôt, dans la cité, ravivèrent au cœur de la multitude l'amour de la liberté et lui rendirent à la fois l'espérance et le courage. Même parmi les Quatre-Cents, le rapport des députés provoqua les remords du passé et la crainte de l'avenir. Plusieurs d'entre ceux qui étaient au pouvoir, appréciant la force redoutable que donnait l'armée de Samos à Alcibiade et qu'Alcibiade donnait à l'armée, pressentirent que le gouvernement de l'usurpation était destiné à tomber, chassé par une oligarchie

1. Thucydide, VIII, 88. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI.
2. Thucydide, VIII, 89.

moins exclusive ou par l'antique démocratie. Ils commencèrent à regretter d'avoir porté la main à la révolution, et ils cherchèrent à abandonner leur parti avant sa chute, afin de bénéficier bientôt de ce qui eût été leur perte [1]. A la tête de ces oligarques, subitement ralliés par crainte à la démocratie, étaient Aristokratès, fils de Skellias, et ce même Théramène, fils d'Hagnon, qui trois mois auparavant avait puissamment contribué à l'avénement des Quatre-Cents et qui allait prendre une part importante à leur déposition [2]. Les opposants se bornèrent d'abord à demander à leurs collègues de désigner effectivement les Cinq-Mille et de repartir avec plus d'équité l'exercice de la souveraineté. Mais la majorité des Quatre-Cents, conduite par Antiphon, Phrynikhos et Pisandros, s'étant déclarée contre leur motion, ils rompirent avec le pouvoir dont ils faisaient partie et formèrent des réunions où l'on censurait ouvertement la conduite des affaires [3].

Rendus doublement inquiets par les nouvelles alarmantes de Samos et par l'opposition croissante des démocrates d'Athènes, qui venaient recruter des adhérents jusque parmi eux, les Quatre-Cents se hâtèrent

1. Thucydide, VIII, 89, 90.
2. Thucydide, VIII, 89. Cf. 68 et Xénophon, *Hellenic*, II, 3.
3. Thucydide, VIII, 89. Cf. 90, sqq.

d'envoyer de nouveaux députés à Sparte, avec mission de traiter de la paix à tout prix[1]. C'était leur dernier espoir de garder le pouvoir, car ils espéraient que les Spartiates, satisfaits d'une paix avantageuse, tiendraient à maintenir à la tête des affaires ceux qui auraient conclu le traité. Devançant la honteuse conduite des Trente, ils étaient décidés à demander aux Lacédémoniens l'appui d'une garnison étrangère[2].

Dans ce but même, pendant qu'Antiphon et Phrynikhos, les nouveaux ambassadeurs, se rendaient dans le Péloponnèse, les Quatre-Cents activèrent les travaux de fortification de l'Éétioneia. L'Éétioneia était une sorte de jetée naturelle qui s'étendait à gauche du Pirée. Les usurpateurs voulaient en faire une forteresse isolée, défendable du côté de la mer comme du côté de la terre. Les Quatre-Cents assuraient qu'ils n'élevaient ces retranchements qu'en vue d'une attaque de la flotte de Samos. Mais Théramène et ses adhérents répétaient partout que les fortifications de l'Éétioneia étaient construites pour faciliter l'entrée des Lacédémoniens[3]. La configuration même de ces retranche-

1. Thucydide, VIII, 90. — On se rappelle que les premiers envoyés n'étaient point arrivés jusqu'à Sparte puisqu'ils avaient été internés à Argos. Voir Thucydide, VIII, 86.

2. Cf. Thucydide, VIII, 90, 91; et Xénophon, *Hellenic*, II, 3.

3. Thucydide, VIII, 90, 91.

ments qui, s'ils défendaient le port à l'extérieur, le menaçaient à l'intérieur, ne donnait que trop créance aux assertions de Théramène. De plus, on le savait collègue des Quatre-Cents, quoique opposé à leurs mesures, et on le jugeait de là parfaitement instruit des secrets desseins des gouvernants. Enfin, par une fatale coïncidence, une flotte péloponnésienne de quarante-deux trirèmes, qui était mouillée à Las, en Laconie, mit à la voile et cingla dans la direction de l'Attique[1]. Cette escadre se dirigeait vraisemblablement sur les côtes de l'Eubée, afin d'appuyer le soulèvement imminent des Eubéens contre la domination athénienne[2]; mais Théramène, instruit du départ de la flotte de Las, n'eut pas de peine à persuader à la multitude que les Lacédémoniens, d'accord avec les Quatre-Cents, envoyaient ces navires pour surprendre le Pirée[3].

Les choses en étaient là, quand Phrynikhos, au retour de son ambassade à Lacédémone où il semble

1. Thucydide, VIII, 91.

2. Thucydide, VIII, 91. Cf. 92, 95. — Dans son *Histoire de la Grèce*, M. Grote n'est pas éloigné de croire qu'en effet la flotte péloponnésienne ne venait pas exclusivement pour appuyer la révolte imminente de l'Eubée, mais aussi pour profiter au besoin de la trahison des Quatre-Cents en pénétrant par surprise dans le port du Pirée, où, grâce aux ouvrages de l'Éétioneia, ils auraient pu se maintenir en dépit des Athéniens. Voir t. XI, ch. II.

3. Thucydide, VIII, 91.

qu'il n'avait rien conclu[1], fut tué roide en pleine agora par un péripole[2]. L'assassin s'échappa, et les Quatre-Cents ne purent se saisir que de son complice, un Argien nommé Apollodoros[3]. Mis à la torture, car les tyrans n'hésitaient pas à employer cet horrible procédé d'instruction criminelle, cet homme dit qu'il ne connaissait pas l'instigateur du crime et qu'il savait seulement que des réunions politiques se tenaient fréquemment chez le péripolarkhos (commandant des péripoles) et chez plusieurs autres citoyens[4]. Les Quatre-Cents, qui étaient passés de la plus grande hardiesse à la plus étrange pusillanimité, n'osèrent pas donner suite à cette affaire, craignant sans doute que l'arrestation de Théramène, du péripolarkhos et de tous ceux qu'ils soupçonnaient ne fût le signal d'un mouvement popu-

1. Assurément Phrynikhos n'avait rien conclu de positif avec les Lacédémoniens, du moins Thucydide n'en parle pas; mais peut-être, comme le dit M. Grote à l'endroit précité, avait-il obtenu l'envoi de cette flotte dans le voisinage du Pirée, pour porter secours à un moment donné aux oligarques.

2. Thucydide VIII, 92. — Les péripoles étaient un corps de jeunes athéniens de dix-huit à vingt ans, qui, avant d'être incorporés dans l'armée proprement dite, faisaient comme hoplites leur instruction militaire; ils étaient généralement employés à la garde des places fortes et des frontières.

3. Après la chute des Quatre-Cents, cet homme se fit reconnaître, et reçut comme récompense les biens confisqués de Pisandre en fuite. *Lysias*, *de Olea sacra*, II.

4. Thucydide, VIII, 92.

laire[1]. Dans cette circonstance, les Quatre-Cents firent preuve de faiblesse : ils étaient perdus. La sourde hostilité des Athéniens se changea dès lors en hostilité ouverte. Peu de jours après le meurtre de Phrynikhos, les hoplites de la tribu d'Aristokratès, qui était taxiarque[2] et qu'on connaissait comme un des chefs de la minorité opposante des Quatre-Cents, se trouvaient, d'après les ordres des gouvernants, de travail aux retranchements de l'Éétioneia[3]. Ils se saisirent du stratége Alexiklès, l'un des Quatre-Cents, chargé spécialement des fortifications, le conduisirent dans une maison du Pirée et l'y retinrent prisonnier[4].

Les Quatre-Cents étaient en délibération au palais de l'ancien Sénat lorsqu'ils apprirent l'arrestation d'Alexiklès. Ils s'armèrent et appelèrent aux armes leurs partisans. En même temps, ils éclatèrent en reproches et en menaces contre Théramène et contre les autres dissi-

1. Thucydide, VIII, 92.

2. Thucydide, VIII, 92. — Un Taxiarque commandait la division d'hoplites d'une tribu.

3. Les Quatre-Cents prétendaient que les retranchements d'Éétioneia étaient entrepris pour défendre le Pirée contre une attaque. Ils faisaient donc travailler tous les citoyens à ces fortifications, et ceux-ci ne pouvaient s'y refuser. Sans doute, chaque tribu y était tour à tour employée. C'était ce qu'on appelle de nos jours, dans les travaux d'attaque ou de défense d'une place assiégée, les *corvées du génie* fournies par tous les corps d'infanterie.

4. Thucydide, VIII, 92.

dents qui, malgré leur hostilité ouverte, continuaient à siéger au Conseil. Théramène se défendit en proposant d'aller immédiatement au Pirée avec la majorité des Quatre-Cents pour délivrer le prisonnier. Son offre fut acceptée, et les oligarques se mirent en route, escortés d'un certain nombre de cavaliers sous les ordres d'Aristarkhos[1].

Le tumulte était extrême; dans les deux partis, on prenait la pique et le bouclier. A Athènes, on croyait le Pirée se disposant à la défense et Alexiklès déjà massacré; au Pirée, on s'attendait à tout instant à se voir attaqué par les partisans des Quatre-Cents[2].

Arrivé au port, Théramène fit relâcher Alexiklès, puis en qualité de stratége, il réprimanda les hoplites, cause de tout ce tumulte[3]. Les hoplites ne se méprirent pas sur la véritable portée de cette admonestation, qui n'était manifestement faite que pour la forme. Ils affectèrent de n'en tenir aucun compte et demandèrent effrontément à Théramène « si les fortifications « de l'Éétioneia lui paraissaient élevées dans l'intérêt « public et s'il ne valait pas mieux les démolir. » A ces mots, Théramène, changeant cyniquement de rôle,

Thucydide, VIII, 92.
2. Thucydide, VIII, 92.
Thucydide, VIII, 92.

répondit avec le plus grand calme, « que s'il paraissait « bon aux hoplites de raser ces retranchements, c'était « également son avis[1]. » Les soldats, aidés d'une multitude de citoyens du Pirée, s'approchèrent à l'instant de la muraille et commencèrent à la démolir[2]. Pour s'appeler entr'eux, ils se servaient de ce mot de ralliement. « A l'œuvre, ceux qui préfèrent le gou- « vernement des Cinq-Mille à celui des Quatre-Cents[3]. »

Les démocrates, toujours dupes de ce petit agrégat des Cinq-Mille qu'ils croyaient exister réellement, se servaient de cet euphémisme : *le gouvernement des Cinq-Mille*, pour ne pas dire ouvertement le gouvernement du Peuple. Ils craignaient que les Cinq-Mille, menacés dans leurs priviléges, ne se déclarassent contre eux, et comme ils ignoraient quels étaient ces prétendus Cinq-Mille, ils pensaient qu'il devait s'en trouver un grand nombre dans la foule[4].

Le lendemain, les hoplites se réunirent en assemblée dans le théâtre de Dionysos, situé près de Munychie. Après une courte délibération, ils reprirent leurs

1. .... ὁ δὲ, εἴπερ καὶ ἐκείνοις δοκεῖ καθαιρεῖν, καὶ ἑαυτῷ ἔφη ξυνδοκεῖν.

2. Thucydide, VIII, 92.

3. .... ὡς χρὴ, ὅστις τοὺς πεντακισχιλίους βούλεται ἄρχειν ἀντὶ τῶν τετρακοσίων, ἰέναι ἐπὶ τὸ ἔργον.

4. Thucydide, VIII, 92. Cf. 65, 67, 72, 86

armes et se dirigèrent vers Athènes. Ils firent halte au pied de l'Acropole, dans l'Anaceion, temple consacré aux Dioscures[1]. Là, quelques émissaires des Quatre-Cents, qui malgré leur échec de la veille s'étaient mis en séance au Conseil, se glissèrent parmi les révoltés, s'entretinrent avec eux individuellement et persuadèrent aux moins exaltés de ne pas employer la violence et de calmer l'irritation de leurs compagnons. Puis au nom de la patrie menacée, ces émissaires conjurèrent tous les hoplites de conserver la paix intérieure. Ils assurèrent que les Quatre-Cents allaient proclamer les Cinq-Mille, et que parmi ceux-ci seraient pris alternativement les Quatre-Cents composant le pouvoir exécutif, d'après le mode de nomination ou d'élection que les Cinq-Mille eux-mêmes fixeraient[2]. Il semble en effet que les Quatre-Cents, se sentant perdus, se décidaient, mais trop tard, à dresser la liste des Cinq-Mille[3]. Polystratos, l'un des Quatre-Cents, fut chargé du travail[4]. Ces promesses finirent par calmer la masse des hoplites réunis dans l'Anaceion. On convint de convoquer à un jour prochain une assemblée dans le théâtre

1. Thucydide, VIII, 93.
2. Thucydide, VIII, 93.
3. Cf. Le passage précité de Thucydide avec Lysias, *Pro Polystrato* 4, sqq.
4. Lysias, *Pro Polystrato*, 4, sqq.

de Bakkhos[1], afin de rétablir définitivement la paix entre les partis et de poser les bases d'une nouvelle constitution[2].

Le jour fixé pour cette assemblée était venu et la séance allait être ouverte par les sacrifices en usage, lorsque le bruit se répandit soudain que la flotte péloponnésienne d'Agésandridas, qui une fois déjà avait paru dans le golfe d'Égine et était venue mouiller à Mégares, côtoyait Salamine comme pour attaquer le Pirée[3]. Ce n'était plus l'heure de délibérer. Tous les citoyens, faisant abstraction de leurs haines intestines pour ne songer qu'à l'ennemi commun coururent aux armes. Les uns montèrent sur les vaisseaux qui étaient à l'ancre dans les bassins; les autres s'occupèrent de mettre à flot les trirèmes tirées sur le rivage; la multitude enfin se pressa sur les murailles, sur les quais et à l'entrée des ports[4].

Ce n'était qu'une fausse alerte, quant à l'attaque du Pirée du moins. Après avoir longé la côte de Salamine, l'escadre péloponnésienne prit le large à la hauteur du

1. Le grand théâtre d'Athènes construit sur le versant S. E. de l'Acropole, et non celui de Pirée.

2. Thucydide, VIII, 93.

3. Thucydide, VIII, 94. — Voir sur cette flotte le présent chapitre, p. 249.

4. Thucydide, VIII, 94.

Pirée, puis regagnant la côte de l'Attique, elle doubla le cap Sounion et vint mouiller entre Prasies et Thorikos[1]. De là, elle aborda en face de la ville eubéenne d'Érétrie, à Oropos, qu'occupaient les Béotiens[2]. Les Lacédémoniens ne menaçaient pas le Pirée, mais l'Eubée, ce qui était aussi grave pour les Athéniens. L'Eubée, qui s'était déjà révoltée une fois[3] et qui n'attendait que la présence des Péloponnésiens pour se soulever de nouveau[4], était, selon une expression de l'époque, « le grenier d'Athènes. » Depuis l'occupation de la plus grande partie de l'Attique par les troupes du roi Agis, c'était exclusivement de l'Eubée que les Athéniens tiraient tous leurs grains et tous leurs bois de construction[5].

Les Athéniens ne voulurent pas se laisser ravir la plus précieuse de leurs possessions « plus précieuse que « l'Attique elle-même[6], » sans la défendre. Ils envoyèrent à Érétrie, où se trouvaient déjà à l'ancre quel-

1. Deux dèmes situés sur la côte orientale de l'Attique.

2. Thucydide, VIII, 95. Cf. Kiepert, *Carte murale de la Grèce ancienne.* — Oropos avait été pris par trahison par les Béotiens, peu de temps avant l'avénement des Quatre Cents, en février ou mars 411, Cf. Thucydide, VIII, 60.

3. En 446, au temps de Périclès qui la fit bientôt rentrer dans l'obéissance. Cf. Thucydide, I, 114.

4. Cf. Thucydide, VIII, 5, 91, 95.

5. Cf. Thucydide, VII, 28 ; VIII, 95, 96.

6. .... ἐξ ἧς (Εὔβοια) πλείω ἢ τῆς Ἀττικῆς ὠφελοῦντο.

ques trirèmes athéniennes, tous les vaisseaux du Pirée en état de tenir la mer. Cette escadre, qui se montait à trente-six voiles, fut confiée à Thymokharès[1]. Le stratége se vit bientôt contraint de livrer bataille aux quarante-deux trirèmes péloponnésiennes dans des conditions désastreuses. Les Érétriens, d'accord avec les Lacédémoniens, n'avaient rien mis en vente sur le marché du port, de sorte que la majeure partie des équipages athéniens avait dû aller querir sa nourriture aux extrémités de la ville. A un signal arboré à Érétrie, la flotte péloponnésienne mouillée à Oropos leva l'ancre et cingla droit sur les vaisseaux athéniens, dégarnis à moitié de leurs équipages et ne pouvant les réunir. Les trirèmes de Thymokharès tinrent quelques instants, mais elles ne tardèrent pas à être rompues dans leur ligne de bataille, mises en fuite et jetées à la côte. En même temps, le peuple d'Érétrie qui se soulevait massacrait les matelots athéniens attardés dans la ville. Les Péloponnésiens prirent ou désemparèrent vingt-deux vaisseaux athéniens, et tuèrent ou firent prisonniers tous ceux qui les montaient[2]. L'Eubée entière suivit l'exemple d'Érétrie et s'insurgea contre Athènes[3].

1. Thucydide, VIII, 95.
2. Thucydide, VIII, 95. — Une vingtaine de trirèmes seulement parvinrent à regagner Athènes.
3. Thucydide, VIII, 96.

Grâce à l'alerte du Pirée et à la défaite d'Oropos, les Quatre-Cents étaient toujours au pouvoir. Déjà, peut-être, ils se félicitaient secrètement de ces événements, qui accablaient Athènes mais qui leur conservaient la souveraineté. Ce sentiment n'est malheureusement pas rare chez les hommes politiques. Combien qui au fond du cœur se laissent aller à ne pas déplorer, sinon à désirer, les désastres de la patrie, si ces désastres doivent les porter ou les maintenir au pouvoir. L'esprit de parti tue le sentiment de la patrie.

Mais les Quatre-Cents n'allaient pas longtemps profiter de ce triste état de choses. A la nouvelle du soulèvement de l'Eubée, qui plongea Athènes dans une affliction et un découragement que la catastrophe de Syracuse même n'avait pas causés, les Athéniens convoquèrent une assemblée générale, non plus à Kolone, non plus dans le théâtre de Dionysos, mais au Pnyx, dans l'antique sanctuaire de la démocratie. Là, sans qu'il y eût le moindre tumulte, la moindre protestation, les citoyens réunis déposèrent les Quatre-Cents[1], comme s'ils n'eussent pas été des factieux couronnés, mais de

1. Thucydide, VIII, 97. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 38; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII; Pseudo-Plutarque, *Vita, X, Orator., Antiphon.*, IV.

simples magistrats. Le règne des usurpateurs n'avait pas duré cinq mois[1].

L'ancienne constitution ne fut cependant pas rétablie dans toutes ses formes. Par crainte des oligarques, que le peuple croyait plus nombreux et plus puissants qu'ils ne l'étaient en réalité, on décréta que le pouvoir serait remis aux Cinq-Mille, dont feraient partie tous les citoyens se fournissant d'armes, et qu'aucun emploi civil ne serait rétribué, sous peine de malédictions[2]. C'était un compromis entre l'oligarchie et la démocratie. La gratuité des fonctions publiques et la souveraineté des Cinq-Mille flattaient les oligarques; et les démocrates ne se sentaient pas trop lésés dans leur droit d'égalité, grâce à ce correctif qui disait que tout citoyen se fournissant d'armes ferait partie des Cinq-Mille. Par là, les démocrates victorieux abusaient les oligarques de même que, quelques mois auparavant, les oligarques triomphants avaient trompé les démocrates. Les Cinq-Mille étaient destinés à être toujours une chose fictive et illusoire. Après n'avoir représenté rien, ils représentèrent tout; car le nombre des citoyens athéniens armés dépassait plusieurs fois le chiffre de cinq mille. Dans cette nouvelle constitution, les trois

1. De mars-avril à juillet-août de l'année 411

2. Thucydide, VIII, 97.

premières classes des citoyens exerçaient comme par le passé la souveraineté. Seule la quatrième classe, celle des thètes, était déchue de ses droits politiques[1]. Au reste, ce gouvernement hétérogène qui avait un caractère essentiellement transitoire n'eut pas de durée. L'année n'était pas révolue que la démocratie de Périclès était rétablie dans toute sa plénitude[2].

A l'égard des membres de l'ancien gouvernement des Quatre-Cents le peuple vainqueur usa de la plus grande modération. D'ailleurs, sauf Antiphon et Arkheptolèmos, les plus compromis, Pisandre, Aristarkhos, Alexiklès, Onomaklès et plusieurs autres quittèrent la ville durant les jours qui suivirent leur déposition. Ils se réfugièrent dans le camp spartiate, à Décélie, d'où ils guerroyèrent contre Athènes[3]. Quant à ceux des Quatre-Cents qui n'avaient été que les com-

1. Sur les quatre classes de citoyens, divisées par le cens solonique, voir l'Introduction de ce livre, p. 6, sq.

2. Cf. Andocide, *de Myster.*, 95, sq.; Lycurgue, *C. Leocrat.*, 191; Démosthène, *adv. Leptin.*, 131; Bœckh, *Corpus inscript. græc.* t. I, n[os] 147, 148 (410, 409, av. J. C.), et *Économie politique des Athéniens* (traduction Laligant), t. II, p. 168; Grote, *Histoire de la Grèce*, t. XI, c. II.

3. Thucydide, VIII, 98. Cf. Lysias, *de bonis Niciæ fratris*, 4; *Pro Polystrato*, 6; Andocide, *de Myster.*, 17; Wattenbach, *de Quadragintorum Athenis factione*, p. 65. — Aristarkhos ne se contenta pas d'aller à Décélie. Comme stratége, il se rendit à la tête de quelques rchers scythes dans la forteresse athénienne d'Œnoe, assiégée alors

parses du règne, ils feignirent tous d'avoir fait partie de cette minorité dissidente dirigée par Théramène, laquelle avait conduit le mouvement contre-révolutionnaire [1]. Et afin de donner plus de poids à leur assertion, mensongère pour la plupart d'entre eux, quelques-uns n'eurent pas honte de se porter accusateurs d'Antiphon, d'Arkheptolèmos, et de ceux de leurs ex-collègues qui étaient en fuite [2]. Selon une des lois fondamentales de la constitution athénienne, les factieux repentants eurent, comme tout magistrat à l'expiration de sa charge, à rendre compte de leur administration. Mais ceux qui se présentèrent devant les tribunaux furent acquittés ou condamnés à des peines légères : l'amende ou la perte partielle des droits politiques [3].

Seuls, Antiphon et Archeptolèmos voulurent porter la responsabilité de leurs actes. Ils ne songèrent ni à fuir, ni à se déjuger. Cités devant le dikastérion sous l'accusation de haute trahison, ils s'y présentèrent la

par les Béotiens. Il persuada à la garnison qu'une trêve était conclue entre Athènes et les ennemis, et qu'en exécution du traité, les Béotiens devaient prendre possession de la forteresse. Les hoplites abusés par son autorité de général lui obéirent et livrèrent la place.

1. Cf. Thucydide, VIII, 89, 90, sq.

2. Cf. Thucydide, VIII 68; Pseudo-Plutarque, *Vit.*, X, *Orator.*, *Antiphon.*, VII ; Harpocration, s. v. Στασιώτης, et s. v. Ἄνδρον

3. Cf. Lysias, *Pro Polystrato*, 6; Andocide, *de Myster.*, 75, sq Wattembach, *de Quadragintorum Athenis factione*, p. 66.

tête haute, paraissant des juges plutôt que des accusés. Au lieu de se défendre, Antiphon fit son apologie. Tous deux furent condamnés à mort et livrés aux Onze. Ils périrent par le supplice ordinaire de la cigüe. Leurs biens furent confisqués, leurs corps enterrés hors de l'Attique; et sur l'emplacement de leurs demeures rasées on éleva des cippes portant ces inscriptions : « Demeure d'Antiphon le traître. » — « Demeure d'Arkheptolèmos le traître[1]. »

Pendant qu'Athènes recouvrait sa liberté par la chute des Quatre-Cents, l'Ionie était le théâtre de nouveaux combats. Peu de temps après le départ de Tissapherne pour Aspendos (juillet-août 411 av. J. C.), Mindaros, navarque de la flotte péloponnésienne, fut averti par le Spartiate Philippos, qui avait accompagné le satrape jusqu'à Phasélis, que celui-ci jouait indignement Lacédémone et que les vaisseaux phéniciens ne rallieraient pas Milet[2]. En outre, malgré les promesses formelles de Tissapherne, la solde continuait à être irrégulièrement fournie et même à ne plus être fournie du tout[3]. Mindaros était alors vivement sollicité par

1. Pseudo-Plutarque, *Vit.*, X, *Orator.*, *Antiphon.*, VII. Cf. Thucydide, VIII, 68.

2. Thucydide, VIII, 99. Cf. 87, 88, 108; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; Diodore de Sicile, XIII, 38.

3. Thucydide, VIII, 99. Cf. 87.

l'autre allié de Sparte, Pharnabaze, satrape des provinces de la Propontide, de venir dans l'Hellespont pour y insurger les cités qui restaient encore fidèles à Athènes[1]. D'un côté la duplicité manifeste de Tissapherne, de l'autre les instances de Pharnabase déterminèrent l'amiral lacédémonien à entreprendre la campagne de l'Hellespont. Il avait soixante-treize trirèmes disponibles. Il appareilla et quitta Milet dans le plus grand secret, afin de dérober sa marche à la flotte Athénienne stationnée à Samos[2].

Le départ des Lacédémoniens ne s'accomplit pourtant pas avec un tel mystère que Thrasylle, qui en l'absence d'Alcibiade commandait l'armement athénien, n'en fût instruit[3]. Il mit à la voile avec cinquante-cinq navires et cingla vers l'Hellespont pour y devancer les Péloponnésiens. En route, il apprit à Lesbos que les escadres lacédémoniennes étaient mouillées à Chios : il les avait donc dépassées. Il arrêta sa marche, établit des vigies sur la côte de Lesbos et sur le continent ionien voisin, afin que tout mouvement des Lacédémoniens fût signalé, et il vint aborder près d'Érésos, ville révoltée contre Athènes et que déjà

1. Thucydide, VIII, 99. Cf. 58.
2. Thucydide, VIII, 99; Diodore de Sicile, XIII, 38.
3. Thucydide, VIII, 100. Cf. 88, 108.

Thrasybule bloquait avec cinq trirèmes[1]. Mindaros parvint à tromper ce système de surveillance. Par une nuit obscure, laissant Lesbos à l'ouest et serrant le rivage, il gagna en deux jours l'entrée de l'Hellespont[2]. Ce fut seulement alors que Thrasylle et Thrasybule furent informés du passage des Lacédémoniens. Ils levèrent aussitôt le siége d'Eresos et prirent la mer avec toute la flotte pour leur donner la chasse. Les deux flottes se rencontrèrent en plein Hellespont, entre la Troade et la Chersonèse de Thrace. Les Athéniens développèrent leur ligne de bataille depuis Sestos jusqu'au promontoire de Cynosséma; les Lacédémoniens appuyèrent le leur au rivage d'Abydos, où ils étaient en station[3]. Après un assez long combat dans lequel les trirèmes péloponnésiennes eurent un instant l'avantage et enfoncèrent les divisions du centre de la flotte athénienne, les Athéniens, grâce à un habile changement de front opéré par Thrasybule, qui assaillit en flanc la flotte de Mindaros, remportèrent la victoire, prirent et coulèrent une trentaine de trirèmes enne-

1. Thucydide, VIII, 100. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 38; et Cornelius Népos, *Thrasyb*. I.

2. Thucydide, VIII, 101, 103; Diodore de Sicile, XIII, 39.

3. Thucydide, VIII, 104, 105; Diodore de Sicile, XIII, 39, 40. Cf. Kiepert, *Carte murale de la Grèce*.

mies, et forcèrent les autres à se réfugier à Abydos[1] (août-septembre 411 av. J. C.). Les stratéges élevèrent un trophée sur le promontoire de Cynosséma; et le quatrième jour après la bataille, ils cinglèrent vers Cysique, ville de la Propontide qui s'était déclarée pour Lacédémone. Durant la traversée, ils capturèrent huit vaisseaux péloponnésiens à l'ancre devant Priapos[2]. Cysique ne se défendit pas. Les Athéniens frappèrent les habitants d'une contribution de guerre et rentrèrent dans l'Hellespont[3].

Sur ces entrefaites, Alcibiade qui, on le sait, était allé en Carie pour y rejoindre Tissapherne, revint de Caunos à Samos avec treize trirèmes[4]. Il annonça aux Athéniens que, selon la promesse qu'il leur avait faite, il avait renoué avec le satrape et avait empêché la jonction de la flotte athénienne avec les escadres péloponnésiennes. En effet, les cent quarante-sept voiles phéniciennes, qui depuis longtemps déjà étaient mouillées à Aspendos, avaient repris sur l'ordre de Tissapherne la

1. Thucydide, VIII, 104, 105, 106; Diodore de Sicile, XIII, 39, 40, 41. Cf. Cornélius Népos, *Thrasyb.*, I.

2. Ville de Phrygie, sur la Propontide.

3. Thucydide, VIII, 106, 107 ; Diodore de Sicile, XIII, 40.

4. Thucydide, VIII, 108; Isocrate, *de Big.*, VII; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI, XXVII; Diodore de Sicile, XI , 42; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V ; Justin, V, 3.

route de Phénicie[1]. Pour se disculper devant les Spartiates de cette inexécution flagrante de la principale clause du traité, Tissapherne avait allégué ce singulier prétexte que la flotte phénicienne étant moins nombreuse que le Grand-Roi ne l'avait promis, lui, satrape d'Ionie, avait jugé indigne de Darius, qu'il représentait, d'amener cette flotte aux alliés de la Perse[2].

A Samos, Alcibiade apprit les événements d'Athènes, la révolution anti-oligarchique et le rétablissement de la démocratie. Il reçut en même temps un message officiel qui lui signifiait que le Peuple Athénien le confirmait dans le commandement dont l'avait investi quelques mois auparavant l'assemblée militaire de

1. Thucydide, VIII, 108; cf. 87, 88; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI, XXVII; Diodore de Sicile, XIII, 37, 41, 42. — Thucydide semble douter si ce fut précisément par l'influence d'Alcibiade que le satrape n'amena pas la flotte phénicienne aux Péloponnésiens. Mais ce qui est certain, c'est que Tissapherne était parti pour les côtes de Carie en annonçant formellement aux Spartiates qu'il leur amènerait la flotte phénicienne; c'est qu'Alcibiade quitta aussitôt Samos afin, dit-il aux Athéniens, de rejoindre Tissapherne et d'empêcher la jonction des deux flottes; c'est qu'Alcibiade trouva en effet Tissapherne soit à Cauros, soit à Phasélis; c'est qu'enfin la flotte barbare fut renvoyée en Phénicie.

2. Thucydide, VIII, 87. — La flotte phénicienne, selon les promesses antérieures de Tissapherne, devait se monter non à cent quarante-sept, mais à trois cents bâtiments à trois rangs de rameurs. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 41.

Samos, et que, sur la motion de Critias et de Théramène, il avait décrété son rappel dans sa patrie[1].

Quelque immense que fût la joie d'Alcibiade quand il connut les deux décrets du Peuple Athénien, qui n'étaient d'ailleurs que la légalisation des décrets rendus antérieurement par l'assemblée des hoplites[2], il ne céda pas au légitime désir de rentrer à Athènes[3]. Le stratége comprit que s'il quittait son armée pour aller à Athènes, en ce moment où les opérations militaires allaient reprendre sur toute la ligne, où les Pé-

1. Thucydide, VIII, 97, 108; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII, XXVIII; Diodore de Sicile. XIII, 42; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V. —Comme on le verra plus tard, ce décret de rappel rendu par l'Assemblée n'était pas encore un verdict définitif de grâce en faveur du banni, une cassation de la sentence portée contre lui. Il fallait pour que la sentence fût rapportée légalement, que le condamné vint en personne se présenter devant l'Assemblée réunie extraordinairement, et y exposât sa défense. Ce jour-là seulement, il était réellement acquitté. (Cf. Thucydide, VIII, 81, 82 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII). Cette première sentence rendue par le Peuple en l'absence du proscrit était seulement pour inviter celui-ci à se présenter devant l'Assemblée. Ce n'était plus d'ailleurs qu'une question de forme, car dès lors le condamné pouvait être à peu près certain de son acquittement.

2. Cf. Thucydide, VIII, 81, 82; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVI; Diodore de Sicile, XIII, 41, 42; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII. Cf. Thucydide, VIII, 108 ; Diodore de Sicile, XIII, 42 ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V. — Alcibiade venait déjà de donner un exemple analogue de dédain pour un triomphe trop facile : au jour même de son rappel par l'Assemblée des hoplites, il avait quitté Samos afin d'aller négocier avec Tissapherne.

loponnésiens étaient encore forts de leurs triomphes, où leurs escadres et leurs troupes étaient plus nombreuses que jamais et où la diversion des Perses était à craindre, il priverait ses soldats du bénéfice de l'avoir pour chef, il serait ingrat envers les Athéniens qui l'avaient rappelé, il compromettrait l'issue de la guerre. Il sentit aussi qu'il ne devait alors son rappel qu'à un caprice populaire, et qu'il n'avait pas encore rendu d'assez grands services à la Cité pour le mériter[1]. Selon l'expression de Plutarque, Alcibiade ne voulait pas rentrer dans sa patrie « les mains vides : « κεναῖς χερσί. »

1. Plutarque, *Alcibiad.* XXVII.

LIVRE QUATRIÈME

411-404 Av. J. C.

CHAPITRE PREMIER.

Victorieuse campagne d'Alcibiade dans l'Hellespont. — Bataille d'Abydos (Octobre 411 av. J. C.) — Trahison de Tissapherne. — Captivité d'Alcibiade à Sardes; son évasion (Novembre-décembre 411). — Bataille de Cysique; destruction de la flotte péloponnésienne; mort du navarque Mindaros; prise de Cysique (Avril 410). — Influence de la bataille de Cysique sur la guerre; propositions de paix des Lacédémoniens. — Soumission des villes du littoral asiatique (Été et automne de 410). —Tentative infructueuse des Lacédémoniens sur Athènes. — Les ilotes sont chassés de Pylos (Hiver de 410). — Échec de Thrasylle devant Éphèse (Printemps de 409). — Mépris des troupes d'Alcibiade pour les troupes de Thrasylle ; combat près d'Abydos (Été de 409). — Opérations contre Chalcédoine (Printemps de 408). — Surprise de Sélymbria. — Capitulation de Chalcédoine (Été de 409). — Trêve conclue entre Alcibiade et Pharnabaze. — Siége et prise de Byzance (Été-automne de 408).

Pendant l'été de 411, le théâtre de la guerre s'était déplacé. Ce n'était plus la mer Ionienne, c'était l'Hellespont qui allait servir de champ de bataille aux flottes

de Sparte et d'Athènes[1]. Au commencement de l'automne, Alcibiade, après avoir prélevé de considérables contributions de guerre sur la riche ville carienne d'Halicarnasse et sur l'île de Cos, qu'il fortifia et où il laissa une garnison [2], résolut d'aller prendre le commandement des escadres d'opération agissant alors sous les ordres de ses collègues, les stratéges Thrasylle et Thrasybule. Il équipa vingt-deux trirèmes et cingla vers l'Hellespont[3]. Sa bonne étoile l'y conduisit à temps pour qu'il décidât d'une grande bataille et qu'il donnât la victoire aux Athéniens.

La flotte des alliés vaincue à Cynosséma, les escadres de Thrasylle et de Thrasybule avaient gardé leurs positions dans l'Hellespont, sur le littoral de la Chersonèse, entre Madytos et Sestos. De même Mindaros, le navarque lacédémonien, avait laissé ses vais-

1. Cf. Thucydide, VIII, 99, 101, 103; Diodore de Sicile, XIII, 38.

2. Thucydide, VIII, 108; Diodore de Sicile, XIII, 42. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII. — Grâce aux contributions prélevées sur Halicarnasse et sur Cos, dit Thucydide, Alcibiade put payer aux hoplites et aux matelots de l'armement tout l'arriéré de leur solde, et même leur partager en plus une certaine somme comme avance et à titre d'encouragement.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2; Diodore de Sicile, XIII, 46. — C'est Xénophon qui porte l'escadre d'Alcibiade à vingt-deux trirèmes; selon Plutarque, elle était de dix-huit; selon Diodore, de vingt-deux bâtiments.

seaux en station de l'autre côté du détroit d'Abydos, sur le rivage de la Troade, radoubant ses trirèmes endommagées et appelant de toutes parts à lui les forces navales alliées, disséminées dans les différents ports des mers d'Ionie [1]. Les deux flottes ennemies ainsi journellement en présence, il était impossible qu'elles n'en vinssent pas à un combat. Deux affaires, sans grande importance il est vrai, avaient déjà eu lieu après la bataille de Cynosséma. Ces engagements n'avaient pas été absolument des défaites pour les Athéniens, mais des échecs [2]. Un nouveau combat était imminent. L'arrivée inopinée du Rhodien Doriée avec quatorze galères syracusaines le provoqua [3] (octobre 411 av. J. C.). Dès que cette escadre fut signalée dans l'Hellespont, toute la flotte athénienne, stationnée à Madytos et à Sestos et forte de soixante-quatorze voiles, leva l'ancre et se porta à sa rencontre. Doriée, ne pouvant accepter une lutte si inégale, se jeta à la côte dardanienne [4], embossa ses navires au rivage, débarqua une partie de ses troupes et les plaça dans des postes avantageux pour couvrir de traits la flotte athénienne, si elle ten-

1. Cf. Thucydide, VIII, 104, 105, 106, 107; Xénophon, *Hellenic.* I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 41, 45.

2. Cf. Xénophon, *Hellenic.* I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 41.

3. Cf. Xénophon, *Hellenic.* I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 45.

4. A la hauteur de Rhœtée.

tait l'attaque. Les trirèmes de Thrasylle et de Thrasybule vinrent donner à pleines rames contre l'escadre syracusaine, cherchant à l'envelopper et à la détacher du rivage. Ce n'était plus, comme l'avaient espéré les stratéges, une bataille navale. Les Athéniens avaient à combattre non contre des navires, mais contre une ligne de fortifications flottantes, formant une muraille de bois, du haut de laquelle l'ennemi lançait flèches, javelots, olives et pierres. Aussi, malgré leur immense infériorité numérique, les Syracusains ne se laissèrent-ils pas entamer [1].

Cependant, Mindaros, qui, à la pointe du jour, sacrifiait à Athènè sur le promontoire d'Ilion, avait vu le combat engagé sur la côte. Le navarque rassembla à la hâte toutes ses trirèmes, au nombre de quatre-vingt-quatre, et marcha au secours des Syracusains. En même temps, Pharnabaze, sans doute prévenu par Mindaros, venait par terre avec toutes ses troupes disponibles, pour appuyer au besoin l'action navale des Lacédémoniens [2]. Lorsque la flotte de Mindaros eut doublé le cap Dardanien, les Athéniens, se voyant menacés par la masse des trirèmes lacédémoniennes, renoncèrent à l'attaque des navires syracusains, quittè-

1. Xénophon, *Hellenic.* I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 45.

2. Xénophon, *Hellenic.* I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 45.

rent le rivage et vinrent au large se ranger en ligne de bataille. La division de Thrasybule prit la droite ; la division de Thrasylle, la gauche. Mindaros joignit l'escadre syracusaine et en fit l'aile gauche de son front d'attaque ; lui-même prit le commandement de l'aile droite [1]. Comme dans les combats précédents, les Athéniens s'appuyèrent aux côtes de la Chersonèse ; les Lacédémoniens, au rivage de la Troade [2]. Les deux flottes ainsi placées, on cargua les voiles [3] et on hissa de part et d'autre le pavillon de combat. Les accents mâles du Péan se joignirent dans l'air aux sons stridents des trompettes de bronze [4], des milliers de rames fouettèrent la mer, et les deux longues lignes de trirèmes s'ébranlèrent, se joignirent et bientôt se confondirent. Mais dans les deux partis, les pilotes mon-

1. Diodore de Sicile, XIII, 41. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1, et Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII.

2. Diodore de Sicile, XIII, 45. Cf. Thucydide, VIII, 104, 105; et Xénophon, *Hellenic.*, I, 1.

3. Au moment du combat, la voilure était enlevée, car pendant l'action on ne manœuvrait plus qu'à la rame, afin d'être maîtres des mouvements des bâtiments. Souvent même, lorsque les trirèmes partaient pour livrer un combat à peu de distance, les grandes voiles de misaine et d'artimon étaient laissées à la station pour ne pas s'en embarrasser inutilement. Cf. Polyen, I, 5, 7 ; Diodore de Sicile, XIII, 45; Xénophon, *Hellenic*, II, 1.

4. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 39, 45; Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Polyen, I, 7 ; Plutarque, *Lysand.*, V.

traient la même habileté, les rameurs, la même vigueur et la même dextérité pour dérober leur navire au choc du navire assaillant. Par de rapides évolutions, ils évitaient l'éperon du bâtiment ennemi, soit en s'effaçant et en le faisant ainsi frapper dans le vide, soit en lui présentant, non le flanc mais la proue de leur trirème, également armée d'un éperon et protégée par les épotides[1]. Avec nos modernes navires cuirassés, la tactique navale en revient presque à son point de départ. Le canon n'est plus appelé à jouer un rôle autrement important dans les batailles navales que celui des flèches et des pierres dans les combats livrés sur mer par les Grecs et par les Romains. Toute la force réside dans ces énormes éperons dont le choc terrible entame et coule les navires[2].

Pendant que les trirèmes évoluaient ainsi, les psiloi, les archers et les frondeurs postés sur les hunes se couvraient mutuellement d'une nuée de flèches et

1. Diodore de Sicile, XIII, 45. L'éperon, généralement en forme d'animal, était une grosse pièce de bois garnie d'airain. Les épotides étaient d'épaisses pièces de bois qui, placées, à droite et à gauche, en arrière de l'éperon, tenaient sur la proue, dit Athénée, la place des oreilles dans la figure humaine. Cf. Thucydide, VII, 62.

2. Dans son rapport sur la *Nouvelle tactique navale des vaisseaux cuirassés*, M. l'amiral Jurien de la Gravière fait ce curieux rapprochement de la tactique navale des anciens avec la nouvelle tactique navale des modernes.

d'une grêle de pierres et d'olives de plomb. — Bientôt, dit Diodore, la mer fut jonchée de flèches. — Les navires passaient-ils à portée, on combattait à coups de lances marines; des hommes munis de trépans (longues faux à double tranchants) cherchaient à couper les agrès des trirèmes et les câbles des gouvernails; d'énormes dauphins de plomb, élevés au moyen de poulies le long du grand mât, étaient lancés avec fracas sur le pont des galères ennemies qu'ils effondraient. Lorsqu'avec des grapins de fer on réussissait à accrocher un bâtiment, des faisceaux de rames étaient jetés d'un bord à l'autre, et les hoplites, jetant leurs longues piques incommodes à mouvoir dans les mêlées corps à corps d'un abordage, sautaient armés de leurs courts et pesants glaives [1], au milieu des équipages ennemis.

L'action dura ainsi, indécise et acharnée, jusqu'à la dernière heure du jour. Soudain, comme les Athéniens commençaient à faiblir, les combattants aperçurent, émergeant à l'horizon, un gros de voiles qui venait de doubler le cap Sigée. Mindaros et Thrasybule crurent chacun que cette escadre était un renfort pour lui. C'étaient les vingt-deux trirèmes d'Alcibiade. Arrivé à portée d'attaque, le stratége fit hisser sur le bâtiment

1. Diodore de Sicile, XIII, 46. Cf. Thucydide, VIII, 54; Polybe, X, 27; Suidas, s. v. Δελφὶν; Silius Italicus, XII, v. 104; Lucien, *Hist. ver.*, VII.

qu'il montait son pavillon de pourpre. A cette vue, les Athéniens pleins d'espoir redoublent d'efforts et pressent vivement les Péloponnésiens subitement découragés. En même temps, les trirèmes d'Alcibiade fondent sur la flotte ennemie, la prennent en flanc et la mettent dans le plus grand désordre. Mindaros ordonne la retraite. Les galères péloponnésiennes, en pleine déroute, cinglent vers Abydos et se jettent à la côte. Une partie des équipages abandonnent les bâtiments désemparés et viennent se ranger en bataille sur la terre ferme. Les Athéniens les poursuivent et cherchent à s'emparer, en les remorquant avec des grapins, de toutes les trirèmes échouées. Mais l'armée entière de Pharnabaze, cavaliers et fantassins, s'élance pour protéger les navires et écrase de traits les assaillants [1]. Pharnabaze lui-même, en tête de ses troupes, pousse son cheval dans la mer jusqu'à ce qu'il ait de l'eau jusqu'au poitrail. La vigoureuse défense des Perses sauva le gros de la flotte péloponnésienne, en empêchant les Athé-

1. Les bâtiments de guerre antiques avaient un très-faible tirant d'eau. (Cf. Girald, *de Navigatione*, XII, 23 ; Jäl, *Archéologie navale*.) C'est ce qui explique comment les trirèmes athéniennes pouvaient approcher si près de terre ; c'est ce qui explique aussi ce combat, digne d'être décrit par Homère, où les Athéniens et les Perses de Pharnabaze luttaient presque corps à corps : ceux-là de dessus le tillac des navires ; ceux-ci de la mer, avec de l'eau jusqu à la ceinture.

niens de profiter de toute leur victoire. Néanmoins, ils capturèrent plus de trente bâtiments ennemis [1].

Le jour suivant, les stratéges, revenus à Sestos, firent recueillir toutes les épaves des bâtiments naufragés et en élevèrent un nouveau trophée sur le promontoire de Cynosséma [2]. Puis, sauf quarante trirèmes que les stratéges laissèrent en station à Sestos, les escadres athéniennes cinglèrent hors de l'Hellespont. Alcibiade et Thrasybule allèrent lever des contributions dans les cités tributaires; Thrasylle partit pour Athènes, afin d'y porter la nouvelle de la bataille d'Abydos et de demander des renforts [3].

La chute des Quatre-Cents, le rappel d'Alcibiade et la victoire d'Abydos rompaient au profit des Athéniens l'équilibre que Tissapherne s'était efforcé de maintenir entre Sparte et Athènes. Pour le rétablir, le satrape voulut renouer avec les Lacédémoniens. Il quitta Aspendos et se dirigea par mer vers l'Hellespont. Il s'arrêta à Ephèse pour offrir un sacrifice à Artémis, et continua sa route en côtoyant le littoral de l'Ionie [4]. Alci-

1. Xénophon, *Hellenic.* I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII; Diodore de Sicile, XIII, 46. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII; Diodore de Sicile, XIII, 47.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1.

4. Cf. Thucydide, VIII, 108, 109; Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII.

biade, sachant le satrape débarqué pour quelques jours à Clazomène, résolut de l'aller trouver, afin de le dissuader de faire de nouvelles avances aux Lacédémoniens et de l'engager au contraire à s'allier à Athènes. Il se rendit au-devant du Perse, en ami, avec une seule trirème, et porteur de magnifiques présents[1]. Il ne fut pas reçu comme il l'espérait. Tissapherne, heureux de trouver une occasion si propice pour prouver aux Spartiates son zèle de fraîche date, allégua un prétendu ordre du Grand Roi qui prescrivait de tenir les Athéniens pour ennemis, et il fit arrêter Alcibiade, au mépris de toutes les lois de l'amitié, de l'hospitalité et de la guerre. Il l'envoya sous bonne escorte prisonnier à Sardes ; puis, ainsi rassuré inespérément sur l'avenir de la guerre, il se remit en mer et gagna l'Hellespont[2] (novembre-décembre 411). Les Athéniens étaient dès lors privés de leur chef : ils étaient à demi vaincus. Aux yeux de Tissapherne, comme aux yeux des Péloponnésiens, Alcibiade valait cent trirèmes et une armée d'hoplites.

Mais cette perfidie ne devait profiter ni à Tissapherne ni aux Péloponnésiens. Après trente jours de captivité à Sardes, Alcibiade réussit à s'évader avec

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII.
2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII.

Mantithée, un de ses lieutenants prisonnier avec lui. Il se procura des chevaux, quitta par une nuit obscure la capitale de la Lydie, et, franchissant la chaîne du Tmolos et traversant toute l'Ionie de l'est à l'ouest, il parvint à Clazomène où il se rembarqua. Alors, autant pour se venger de Tissapherne que pour inspirer des soupçons à Mindaros et pour nuire à la reprise des négociations entre le satrape et les Péloponnésiens, Alcibiade fit habilement répandre le bruit que c'était Tissapherne lui-même qui s'était ravisé et qui avait donné l'ordre de sa mise en liberté [1].

Ainsi se termina cette année 411, si féconde en événements, qui donna à l'histoire la conspiration oligarchique des triérarques, l'avénement des Quatre-Cents, la contre-révolution de l'armée de Samos, le rappel d'Alcibiade par l'assemblée militaire, le renversement du gouvernement usurpateur et le rétablissement de la démocratie à Athènes, enfin les grandes victoires athéniennes de Cynosséma et d'Abydos.

Au milieu de l'hiver de l'année suivante (février-mars 410, av. J. C.), les généraux athéniens qui commandaient la petite station navale de Sestos furent avertis que Mindaros faisait d'immenses préparatifs pour reprendre la mer, et qu'il avait grossi sa flotte d'un grand

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

nombre de vaisseaux, venus à son appel de plusieurs points de l'Ionie et du Péloponnèse. Se voyant menacés, les stratéges dépêchèrent immédiatement une trirème à Lesbos, à Alcibiade, une autre à Thasos, à Thrasybule, et une troisième sur les confins de la Macédoine, à Théramènes ; ils invitaient ces généraux à revenir en toute hâte les joindre avec leurs escadres devant Cardia, ville située sur le littoral nord-ouest de la Chersonèse, sur le golfe de Melas[1]. Ils se retiraient là afin d'éviter l'attaque de Mindaros. Bientôt la flotte athénienne s'y retrouva au complet sous le commandement d'Alcibiade. La flotte péloponnésienne venait de quitter Abydos et cinglait vers Cysique, ville tributaire des Athéniens, qui, au début de la guerre, s'était déclarée pour Lacédémone et qui venait récemment de faire sa soumission à Athènes[2]. La marche de la flotte était combinée avec celle de l'armée de Pharnabaze, qui se dirigeait également sur Cysique, par la Troade et la Phrygie. Cysique, investie par terre et par mer, fut emportée d'assaut en quelques heures[3] (avril 410).

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 49; cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

2. Cf. Thucydide, VIII, 106, 107; Diodore de Sicile, XIII, 40.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 40. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII. — On connaît la position de Cysique qui, située à la pointe sud de l'île de ce nom, était séparée du continent

A peine Alcibiade sut-il la prise et l'occupation de Cysique par les forces de Mindaros et de Pharnabaze, qu'il fit lever l'ancre à toute sa flotte, doubla la Chersonèse, traversa l'Hellespont et vint mouiller à quelques milles de Cysique, devant Proconnésos, île de la Propontide[1]. Le lendemain, il assembla ses troupes à terre, et leur dit dans une harangue persuasive et entraînante qu'il fallait attaquer et battre l'ennemi sur terre et sur mer et le forcer dans Cysique, car les retards et les temporisations leur étaient bien plus nuisibles, à elles qui allaient manquer d'argent, qu'aux Péloponnésiens qui recevaient sans cesse les subsides de la Perse[2]. Hoplites et matelots rappelés à bord, Alcibiade fit ses préparatifs de combat. La flotte fut répartie en trois divisions : celle de droite était sous les ordres de Théramènes; celle de gauche, sous les ordres de Thrasybule; Alcibiade prit le commandement de la division du centre, placée en première ligne[3].

Alcibiade connaissait à fond la tactique navale des

asiatique par un bras de mer si étroit que deux ponts étaient jetés dessus. Au quatrième siècle, sous Alexandre, on rattacha l'île au continent par un môle.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Diodore de Sicile, XIII, 49; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1.

3. Diodore de Sicile, XIII, 50; Xénophon, *Hellenic.*, I, 1. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

Lacédémoniens : écraser l'ennemi par des masses quand ils étaient en nombre supérieur ; éviter le combat et garder le rivage quand ils se sentaient égaux ou inférieurs en forces. Alcibiade avait donc à dissimuler la multitude de ses trirèmes à Mindaros afin de l'engager à livrer bataille. Dans ce dessein il avait, dès la veille, fait proclamer par un héraut que quiconque, hoplite matelot ou habitant de Proconnésos, serait surpris cherchant à gagner l'île de Cysique, serait puni de mort [1]. Et le ciel semblait protéger les Athéniens, car toute la nuit et toute la matinée, il tomba une grosse pluie d'orage qui enveloppa la mer et les côtes d'une épaisse obscurité et cacha aux vigies péloponnésiennes la force et les mouvements de la flotte [2].

Tout disposé pour le combat, et le temps redevenu serein, Alcibiade laissant derrière lui, sur sa droite et sur sa gauche, les escadres de Thrasybule et de Théramène, cingla droit sur le port de Cysique avec vingt trirèmes, choisies parmi les meilleures comme marche et comme équipages. Le navarque lacédémonien Mindaros, qui exerçait ses navires aux manœuvres devant le port, vit le petit nombre des trirèmes d'Al-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1.
2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

cibiade. Il s'avança contre elles avec sa flotte entière, forte de quatre-vingts voiles. Alcibiade le laissa approcher à une certaine distance, puis il simula la fuite et gagna la pleine mer, entraînant la flotte ennemie à sa poursuite. Lorsqu'il eut débouché du détroit formé par l'île d'Alone, à l'ouest, et par l'île de Cysique, à l'est, il ordonna d'arborer au grand mât son pavillon rouge. A ce signal, ses trirèmes virèrent de bord et fondirent sur les Péloponnésiens interdits; et les divisions navales de Théramène et de Thrasybule qui se trouvaient en panne, la première derrière l'île d'Alone, la seconde abritée par l'île de Cysique, firent force de rames et vinrent prendre sur les deux flancs la flotte de Mindaros. On manœuvrait de façon à couper au navarque sa retraite sur Cysique. Ce fut alors au tour des Péloponnésiens, saisis d'épouvante, de prendre la fuite; mais assaillis de tous côtés, sur les flancs, en tête et en queue, ils perdirent un grand nombre de trirèmes qui furent coulées ou capturées. Ils parvinrent cependant à se jeter à la côte, près d'un endroit appelé *les Klères*, où était campée l'armée de Pharnabaze[1]. Alcibiade poursuivit les bâtiments péloponnésiens, l'éperon dans la poupe, jusque sur le rivage. Un nouveau combat s'engagea. Les Lacédémoniens débarqués ou postés sur

1. Oἱ Κλῆροι, *les Sorts*.

leurs trirèmes échouées les défendaient avec acharnement contre les Athéniens d'Alcibiade qui cherchaient avec des grapins de fer à les arracher de la côte et à les amener à eux [1].

Pendant ce temps, Thrasybule et Théramène débarquaient leurs hoplites sur deux autres points de l'île de Cysique. Thrasybule soutint d'abord seul le choc de tout le corps de Pharnabaze. Il allait être enveloppé, quand Théramène et Kharès, arrivant avec des troupes fraîches, le dégagèrent, et, après une lutte opiniâtre, repoussèrent les mercenaires perses. Vainqueurs, ils coururent soutenir Alcibiade qui, impatient d'en venir aux mains de plus près, venait de débarquer suivi seulement de quelques marins. Il se trouvait dans une position très-périlleuse, car sa poignée d'hommes avait à lutter contre la masse des Péloponnésiens. Il tenait cependant tête à l'ennemi, mais chaque minute diminuait sa petite troupe. La charge imprévue des hoplites de Kharès changea la face du combat. Mindaros, résolu à vaincre ou à mourir, voulut résister à la fois à Alcibiade et à Thrasybule. Exhortant ses soldats par ses

1. Diodore de Sicile, XIII, 50, 51. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII. — Nous suivons le récit de Diodore, beaucoup plus détaillé que celui de Xénophon et dont il diffère un peu sur quelques points secondaires.

paroles et les animant par son exemple, il se tint toujours au premier rang et combattit héroïquement. Enfin, il fut tué d'un coup de pique par un des marins d'Alcibiade. Sa mort abattit l'énergie de ses soldats et précipita leur fuite [1]. Après avoir poursuivi longtemps les fuyards [2], les stratéges prirent possession de Cysique et élevèrent deux trophées : le premier en commémoration du combat naval, le second en l'honneur de la bataille livrée sur terre [3].

La victoire des Athéniens était complète ; elle leur livrait toute la flotte lacédémonienne, les rendait maîtres des mers d'Ionie et vengeait glorieusement leurs défaites passées ; elle allait même engager Sparte à demander la paix. Voici ce qu'au lendemain de la déroute, Hippokratès, secrétaire de Mindaros, écrivit aux éphores, dans le style laconique des Spartiates : « Tout « s'écroule ! Mindaros a péri ! Nos hommes manquent « de vivres ! Nous ne savons que faire ! Ἔρρει τὰ καλά · « Μίνδαρος ἀπεσσόνα · πεινῶντι τὤνδρες. ἀπορέομεν, τί χρή

1. Diodore de Sicile, XIII, 51. Cf. Xénophon, *Hellenic.* I, 1 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

2. Il semble que les Lacédémoniens et les Perses effectuèrent leur retraite sur la Phrygie par les deux ponts qui reliaient Cysique au continent.

3. Diodore de Sicile, XIII, 51. Cf. Xénophon, 1 ; *Hellenic.*, I, Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

« δρᾶν[1]. » Et en commémoration de la bataille de Cysique, les Samiens, ces dévoués alliés d'Athènes, érigèrent dans le temple d'Hère une statue de bronze à Alcibiade, comme au libérateur de l'Ionie[2].

A Athènes, la nouvelle de cette double victoire transporta de joie le peuple, découragé par tant de revers continus. Dans toute l'Attique, on offrit aux Dieux de pieuses prières et de grasses hécatombes, et l'Assemblée décréta l'armement immédiat des renforts en vaisseaux et en hommes que demandait Alcibiade[3]. A Sparte, la défaite de Cysique produisit un effet tout contraire mais non moins grand. En une seule journée, Alcibiade avait enlevé aux Péloponnésiens le bénéfice de trois ans de campagne victorieuse. Alarmés par ce brusque retour de la fortune des armes, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes des ambassadeurs porteurs de propositions de paix. Endios, l'ancien éphore, le parent d'Alcibiade était chef de la députation. Il fut admis à par-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I; Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII.

2. Pausanias, VI, 9. — Pausanias ne précise pas l'époque de l'érection de cette statue, mais il semble que ce fut en 410 ou 409, après la bataille de Cysique qui fut l'heure la plus glorieuse de la vie d'Alcibiade.

3. Diodore de Sicile, XIII, 52. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1. — Les renforts avaient été demandés au nom d'Alcibiade par Thrasylle, venu à Athènes après le combat naval d'Abydos (novembre-décembre 411). Cet armement ne fut d'ailleurs amené qu'au printemps de l'année 409.

ler devant l'Assemblée. Quelque acceptables que fussent les conditions auxquelles il demandait la paix, la majorité des Athéniens, excitée par le discours belliqueux du Kléophon, le plus écouté des démagogues d'Athènes, les repoussa. C'était la guerre sans trêve et sans merci. Les Athéniens, dit Diodore de Sicile, avaient conçu de telles espérances depuis qu'Alcibiade était à la tête des opérations militaires, qu'ils se flattaient de reconquérir comme par enchantement leur antique suprématie sur la Grèce [1].

Alcibiade demeura vingt jours à Cysique, frappant les habitants d'énormes impositions de guerre; puis il cingla vers la côte méridionale de la Thrace et aborda à Périnthos et à Sélymbria, deux villes qui venaient de se révolter contre Athènes. Les Périnthiens reçurent Alcibiade et firent leur soumission; les Sélym-

1. Diodore de Sicile, XIII, 52. — Quoique Xénophon, dans ses *Helléniques*, ne parle pas de cette mission d'Endios à Athènes, elle n'a été nullement révoquée en doute par les historiens modernes. L'autorité de Diodore, qui puise ses documents dans Théopompe, suffit pour l'affirmer. M. Grote pense justement que cette mission n'avait pas un caractère officiel, qu'elle était purement officieuse, de façon que si elle ne réussissait pas, le Conseil des Éphores pût la désavouer au nom de Sparte (*Histoire de Grèce*, t. XI, ch. 3). En effet, Sparte, aux termes de son traité avec les Satrapes, ne pouvait proposer ou conclure la paix qu'avec l'assentiment de ses alliés. Mais ce n'était pas la première fois que les Spartiates, coutumiers du fait violaient ou cherchaient à violer les traités.

briens préférèrent payer une grosse contribution que de subir une garnison [1]. Alcibiade vint ensuite à Chrysopolis, ville de Chalcédoine située à l'entrée du Bosphore, en face de Byzance, et à quelques stades de Chalcédon. Les Chrysopolitains étaient tributaires d'Athènes. Il fortifia cette cité qui devait lui servir ultérieurement de base d'opérations contre Byzance et contre Chalcédon, toutes deux occupées par des garnisons perso-lacédémoniennes, et il y établit un comptoir pour la perception du dixième des marchandises venant du Pont-Euxin. Théramène, avec trente trirèmes, fut laissé à Chrysopolis pour garder la ville et pour lever la dîme; il devait aussi faire des courses contre l'ennemi. Alcibiade et ses autres collègues, revinrent dans l'Hellespont [2].

Athènes pouvait considérer alors les mers d'Ionie, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'aux Cyclades, soumises à ses flottes victorieuses. Mais dans un avenir prochain, c'était compter sans l'or des Perses. Pharnabaze fit renaître l'énergie dans l'âme abattue des Péloponnésiens. Le satrape représenta aux harmos-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 64; et Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII, XXIX.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 64; et Plutarque, *Alcibiad.*, XXVIII, XXIX.

tes et aux navarques lacédémoniens que, tant qu'il resterait des hommes, on ne devait pas se décourager pour la perte de quelques navires, puisque les États du Grand Roi fournissaient de quoi en construire et en équiper d'autres. Le Perse mit immédiatement ses promesses à exécution. Par ses ordres, chaque soldat ou marin de l'armement allié reçut un équipement complet et deux mois de solde payés d'avance. Un immense chantier naval fut établi à Antandros, à proximité du mont Ida dont les forêts fournirent tous les bois de construction. Pharnabaze se flattait de pouvoir, avant que l'été n'eût pris fin, lancer à la mer une flotte égale à celle qui avait été capturée à Cysique [1].

En Grèce, les hostilités étaient menées avec vigueur. Le roi Agis, qui était toujours cantonné à Décélie, poussa une reconnaissance offensive jusqu'aux portes d'Athènes. Tous les hommes capables de porter les armes, citoyens, métœques et étrangers, sortirent de la ville sous les ordres de Thrasylle et vinrent se ranger en bataille près du Lycée. A la vue de cette nouvelle armée qu'Athènes épuisée lui opposait encore, Agis craignit d'engager le combat. Il se retira et perdit dans la retraite quelques hoplites de l'arrière-garde, harcelés par

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, I.

les troupes légères athéniennes [1]. Sur un autre point, les Lacédémoniens firent une expédition plus heureuse. Sachant toutes les forces d'Athènes en Ionie, ils résolurent de reprendre Pylos, qui depuis 425 était resté au pouvoir des Athéniens, mais qui était alors défendue seulement par une petite garnison de Messéniens révoltés [2]. Les Spartiates investirent la place par terre et par mer. Athènes envoya trente bâtiments au secours des assiégés. Anytos, l'ancien ami d'Alcibiade et le futur accusateur de Socrate, eut le commandement de l'escadre. Pris au cap Malée par un très-gros temps, il ne put doubler ce fameux cap des tempêtes et revint à Athènes. Le Peuple irrité le mit en jugement comme traître à la patrie. Il fut acquitté, mais on dit qu'il avait corrompu ses juges. Bientôt les Messéniens, sans secours et réduits à la famine, entrèrent en pourparlers. Le commandant lacédémonien leur accorda une capitulation honorable; ils évacuèrent Pylos avec armes et bagages [3].

Peu de temps après (mars 409 av. J. C.), Thrasylle partit d'Athènes avec cinquante trirèmes, cinq mille matelots et épibates, mille hoplites et cent cavaliers

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1.

2. Les Athéniens avaient rappelé leur garnison de Pylos à l'époque de la catastrophe de Syracuse. Voir cette histoire, t. II, p. 157.

3. Xénophon, *Hellenic*, I, 2; Diodore de Sicile, XIII, 64.

pour renforcer l'armée d'Alcibiade [1]. Jaloux d'égaler les succès de ses collègues dans l'Hellespont, Thrasyle voulut durant le trajet tenter le sort des armes. Il opéra d'abord une descente sur le territoire de Pygèle [2], ravagea la campagne et anéantit un petit corps de miliciens venu pour le combattre. Il aborda ensuite sur la côte de Lydie, où il stationna dix-sept jours faisant un butin considérable, et il cingla vers Éphèse dans le but de tenter une surprise contre cette immense cité, la plus riche du littoral. Mais Tissapherne, averti de son approche, avait rassemblé autour d'Ephèse toutes les forces dont il disposait, Syracusains, Sélinontins et mercenaires perses ; et des courriers avaient été dépêchés dans les pays circonvoisins pour appeler les habitants au secours de l'Artémis d'Éphèse, la grande divinité ionienne. A peine Thrasylle eut-il débarqué ses hoplites, ses cavaliers et ses épibates, que, attaqué vigoureusement par l'armée entière de Tissapherne, il dut battre en retraite et regagner ses trirèmes. Quatre cents Athéniens périrent dans cette affaire [3]. La flotte de Thrasylle reprit le che-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 52, 64; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

2. Petite ville d'Ionie, située près de Milet.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2; Diodore de Sicile, XIII, 64. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

min de l'Hellespont. Dans les eaux de Lesbos, elle rencontra vingt-cinq trirèmes syracusaines, leur donna la chasse et put en capturer quatre. Tous les prisonniers furent envoyés à Athènes, sauf un seul, un Athénien cousin d'Alcibiade et portant le même nom que le stratége. Compromis dans le procès des mystères, comme son illustre parent, il avait comme lui été exilé, et il s'était jeté dans le parti péloponnésien qu'il n'avait pas abandonné. Thrasylle fit mettre cet homme en liberté[1].

Ce fut à Lampsaque[2], sur la rive asiatique de l'Hellespont, que l'armée de Thrasylle opéra sa jonction avec l'armée d'Alcibiade[3]. Il se produisit alors entre les troupes d'Alcibiade et les troupes de Thrasylle une dissension qui eût pu avoir les plus funestes conséquences. Victorieux dans toutes les batailles qu'ils avaient livrées, enorgueillis de leurs succès, les hoplites et les marins d'Alcibiade, qui donnaient à leur chef et qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'invincible, ne voulurent pas être confondus avec les soldats de Thrasylle, qui s'étaient si complétement laissé battre devant Éphèse.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2. Cf. Andocide, *de Myster.* 65; Antiphon, *fr.* 8 (*Oratores Attici*, de Didot, t. II, p. 224.)

2. Thrasylle retrouva d'abord Alcibiade à Sestos; mais tous deux quittèrent aussitôt cette ville, et les deux armées ne se joignirent qu'à Lampsaque. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2.

Ils reprochaient sans cesse à ceux-ci leur récente défaite, et ils se refusaient à camper et à manœuvrer avec eux[1]. Un combat heureux vint fort à propos mettre fin à cette division au moment où elle allait peut-être pousser les soldats des deux armées à s'entr'égorger. Comme une colonne composée d'hoplites de la vieille armée d'Alcibiade fourrageait sur le territoire d'Abydos, elle fut chargée et presque enveloppée par un gros de cavalerie perse commandé par Pharnabaze. Thrasylle, avec quelques détachements de son infanterie, et Alcibiade, avec cent cavaliers, arrivèrent à temps pour les dégager et repousser l'ennemi[2]. Après cette action, dit Xénophon, les soldats des deux armées s'embrassèrent[3].

Le lendemain, Alcibiade, qui avait poursuivi à la tête de ses cavaliers les troupes de Pharnabaze jusqu'à ce que la nuit le forçât à s'arrêter, éleva un trophée et ravagea toute la contrée. Il fit un grand nombre de prisonniers et s'empara d'un immense butin en argent, meubles, fourrages et denrées de toute sorte. Quelques prêtres et quelques prêtresses furent emmenés captifs par ses soldats. Alcibiade, perverti par les sophistes,

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

n'avait pas sans doute de solides croyances religieuses; mais il semble qu'en véritable homme d'État, il gardait le respect extérieur des choses sacrées, bases et gardiennes de l'État. Il ne voulait pas non plus qu'à l'acharnement d'une guerre de race vînt se joindre, à cause d'outrages envers les ministres d'un culte étranger, le fanatisme d'une guerre de religion. Les personnes sacerdotales furent immédiatement par lui rendues à la liberté sans rançon [1]. Un siècle plus tard, Alexandre, comparable par plus d'un point à Alcibiade, devait tenir une conduite analogue. Un des secrets de la politique d'Alexandre pour se concilier l'affection des peuples conquis et pour demeurer sans danger au milieu de millions de Barbares avec une poignées de Grecs, fut de respecter toujours les Dieux et les prêtres des ontrées envahies [2].

Alcibiade établit ses quartiers d'hiver à Lampsaque, qu'il fortifia, et il n'y eut pas, durant toute cette saison, d'opérations militaires, sauf quelques courses sur les territoires de la satrapie de Pharnabaze [3].

Au commencement du printemps de l'année suivante

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2.

2. Cf. Arrien, II, 7; Plutarque, *Alex.*, XXIX; Quinte-Curce, IV, 6; Diodore de Sicile, XVII, 16, sq.; Tertullien, *de Anima*, 46; etc.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2; Diodore de Sicile, XIII, 66.

(408 av. J. C.), toute l'armée, à la réserve d'un certain contingent laissé pour garder Lampsaque, se rembarqua et gagna Chrysopolis[1]. Les Chalcédoniens, prévenus de l'approche d'Alcibiade pensèrent justement que leur cité ne tarderait pas à être assiégée. Ils remirent en dépôt aux Bithyniens, dont le territoire était limithrophe au leur, tout ce qu'ils possédaient de précieux en argent, en bijoux et en objets mobiliers[2]. Mais aussitôt débarqué à Chrysopolis, Alcibiade ordonne à quelques-unes de ses trirèmes de longer la côte de Bithynie, et lui-même s'avance dans le pays à la tête de sa cavalerie, soutenue par un détachement d'hoplites. Un héraut somme les Bithyniens d'avoir à livrer aux Athéniens ce qu'ils ont reçu des Chalcédoniens, leur déclarant que leur refus sera considéré par Alcibiade comme un acte d'hostilité envers l'armée d'Athènes. Telle était la terreur attachée alors au nom d'Alcibiade que les Bithyniens firent sans hésiter droit à sa demande et s'allièrent à lui contre les Chalcédoniens[3].

Alcibiade revint à Chrysopolis avec un butin considérable. Il fit aussitôt commencer les travaux de siége

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 66; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIX.

contre Chalcédon. De longues lignes de hautes et épaisses palissades furent élevées autour de la ville, de la Propontide à l'entrée du Bosphore, pour empêcher tout secours de venir de la terre ferme aux assiégés[1]. Du côté de la mer, les nombreuses trirèmes athéniennes bloquaient la cité. Les Chalcédoniens, commandés par l'harmoste lacédémonien Hippokratès qui gouvernait la ville au nom de Sparte, tentèrent de forcer le blocus. Les Athéniens eurent à subir une attaque combinée des troupes d'Hippokratès et de toute l'armée de Pharnabaze, qui, venue pour faire lever le siége de Chalcédon, était cantonnée près du temple d'Héraklès,

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXX; Diodore de Sicile, XIII, 66. — Chalcédon était située sur la côte ouest de Bithynie, juste à l'entrée du Bosphore de Thrace. Le territoire de la ville s'étendait au nord le long du Bosphore, et au sud le long de la Propontide.

Un historien que nous nous abstenons de nommer, sans doute mis en erreur par une mauvaise traduction de Xénophon qui rend ἀπὸ θαλάττης εἰς θάλατταν (*de la mer à la mer*) par *en travers de la mer*, assure qu'Alcibiade avait fait établir ce mur de bois en travers de la mer. Il eût été impossible d'élever un tel retranchement dans la mer, et de quelle utilité eût-il été? Sur la terre ferme, au contraire, il était nécessaire que les troupes athéniennes fussent appuyées contre toute attaque, soit du dehors, soit du dedans, par une ligne de fortifications passagères. Xénophon ne laisse d'ailleurs aucun doute sur ce qu'il a voulu dire par ce mur de bois élevé de la mer à la mer, lorsque, quelques lignes plus loin, il décrit le combat livré autour des palissades, combat où prirent part non point les vaisseaux, mais les troupes de erre, cavalerie et infanterie.

sur le territoire de cette ville. Alcibiade posta ses troupes de façon à tenir tête aux deux armées. Les palissades, opiniatrément défendues contre les assaillants, empêchèrent les Chalcédoniens et les Perses de se joindre. Le combat était acharné, lorsque Alcibiade décida la victoire par une furieuse charge de toute la cavalerie athénienne qui s'abattit comme un ouragan sur les phalanges formidables de l'infanterie ennemie. Alcibiade sabrait en tête du premier escadron. Il combattit en héros, dit Diodore. Hippocratès fut tué; les assiégés, poursuivis jusque sous les murs par la cavalerie d'Alcibiade, furent rejetés dans la ville; Pharnabase dut battre en retraite et regagner son camp[1].

Alcibiade, jugeant avec raison que la reddition de Chalcédoine, étroitement investie, n'était plus qu'une question de temps, laissa le commandement de l'armée à ses deux collègues et partit avec quelques trirèmes pour percevoir les impositions des villes de l'Hellespont et de la Propontide[2]. Dès qu'il eut réuni les sommes d'argent nécessaires à ses projets, il débar-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 2; Plutarque, *Alcibiad.*, XXX; Diodore de Sicile, XIII, 66.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXX; Diodore de Sicile, XIII, 66. — Les villes du littoral de la Thrace, de la Troade, de la Chersonèse et de Phrygie.

qua sur les côtes de Thrace et y leva un grand nombre de mercenaires [1]. Avec cette nouvelle armée, dont une petite division d'hoplites athéniens, qu'il avait amenée sur ses vaisseaux, formait le noyau, le stratége vint mettre le siége devant la ville de Sélymbria [2], dans laquelle il avait des intelligences.

Quelques citoyens devaient une nuit lui ouvrir une des portes de la ville; une torche allumée, élevée à minuit au-dessus de cette porte, était le signal convenu. Mais les conjurés, craignant d'être trahis par un des leurs qui, au dernier moment, avait refusé de prendre part à l'exécution du complot, devancèrent l'heure indiquée et allumèrent la torche avant que l'armée athénienne fût prête à se mettre en marche. Alcibiade aperçoit le signal. Il ordonne à ses troupes de le suivre le plus rapidement possible; et, à la tête de trente hommes résolus, il se précipite vers la porte et pénètre dans la cité ennemie. L'alarme est donnée; tous les Sélymbriens saisissent leurs armes et courent en

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXX; Diodore de Sicile, XIII, 66.

2. Ville du littoral de Thrace et tributaire d'Athènes révoltée. Déjà, l'année précédente, Alcibiade avait abordé près de cette cité: mais il s'était contenté de percevoir une énorme imposition de guerre que les Sélymbriens avaient offert de payer pour ne pas admettre une garnison athénienne. (Voir t. II, p. 290.)

masse à la rencontre des Athéniens. Alcibiade voit qu'avec ses quelques hoplites il ne peut que succomber dans une lutte aussi inégale. Il ne veut cependant pas se résoudre à battre en retraite, « lui, invaincu jusqu'à « ce jour dans tous les combats où il a commandé [1]. » Il a recours à un chanceux stratagème. Par son ordre, un des hoplites placés auprès de lui, crie à haute voix : « Que les Sélymbriens ne prennent pas les armes con- « tre les Athéniens [2] ! » Cette courte proclamation refroidit l'ardeur des Sélymbriens, car les uns craignent d'avoir à lutter contre toute l'armée athénienne qu'ils croient déjà entrée dans la ville, et les autres espèrent en la clémence du vainqueur s'il n'y a pas de sang répandu. Alcibiade commence à parlementer comme s'il avait non pas trente hommes, mais une armée avec lui. Pendant ce temps les troupes athéniennes arrivent enfin. Les Sélymbriens font leur soumission, aux conditions dictées par Alcibiade [3]. Le stratége couronna ce hardi coup de main par une mesure aussi habile que clémente. Il éloigna immédiatement de la ville tous les mercenaires thraces, excellents soldats mais enclins

1. .... ἀήττητος ἄχρι τῆς ἡμέρας ἐκείνης ἐν ταῖς στρατηγίαις γεγονώς, Plutarque, *Alcibiad.*, XXX.

2. Σηλυμβριανοῖς Ἀθηναίους ἐναντία ὅπλα μὴ τίθεσθαι. Plutarque, *Alcibiad.*, XXX.

3. Plutarque, *Alcibiade*, XXX. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3.

au pillage, et il se contenta de lever quelques contributions sur la cité et d'y laisser une garnison athénienne [1].

Quand Alcibiade revint devant Chalcédon, les assiégés avaient capitulé. Une convention venait d'être arrêtée, aux termes de laquelle les Chalcédoniens s'engageaient à rentrer sous la domination athénienne et à solder les impôts accoutumés ainsi que l'arriéré; Pharnabaze à payer aux Athéniens la somme de vingt talents et à conduire leurs ambassadeurs en Perse, pour qu'ils y traitassent de la paix avec le Grand Roi; les Athéniens à s'abstenir de tout acte d'hostilité contre la satrapie de Pharnabaze jusqu'au retour de leurs ambassadeurs [2]. Mais pour que cet armistice fût valable, il fallait, selon Pharnabaze, qu'Alcibiade absent en eût approuvé toutes les clauses [3]. A son arrivée, Alcibiade

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXX. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Diodore de Sicile, XIII, 66.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Diodore de Sicile, XIII, 66. — A l'exemple de M. Grote (*Histoire de la Grèce*, t. XI, ch. III) nous suivons la teneur du traité telle qu'elle est rapportée par Plutarque.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI. — « Preuve, remarque M. Grote, de la grande importance individuelle « d'Alcibiade et de la facilité notoire avec laquelle il trouvait des excu- « ses pour esquiver une convention. » *Histoire de la Grèce*, t. XI, ch. III, p. 213.

ratifia la convention et prêta les serments en usage. Pharnabaze jura par les mêmes serments la fidèle exécution du traité. Chalcédon ouvrit ses portes aux Athéniens, et leurs députés se mirent en route pour la Perse[1].

La reddition de Chalcédon permettait à Alcibiade d'employer ses troupes à de nouvelles opérations. L'armée monta sur les navires, traversa le Bosphore et vint débarquer sur la côte de Thrace. Alcibiade commença le siége de Byzance[2], vraisemblablement au milieu de l'été de l'année 408. La place était défendue par la milice byzantine et par une garnison étrangère, composée d'hoplites péloponnésiens, mégariens et béotiens; l'harmoste lacédémonien Kléarkhos commandait[3]. Alcibiade, selon la poliorcétique du temps, bloqua étroitement la ville. Les trirèmes athéniennes tenaient la mer; du côté de la terre, une ligne de circonvallation, formée de tranchées et de palissades, fut élevée à peu de distance des murs mêmes de Byzance, qui n'étaient pas défendus par des fortifications avancées. L'infanterie d'Alcibiade établit des camps retranchés en

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI; Diodore de Sicile, XIII, 66.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI; Diodore de Sicile, XIII, 66.

arrière de ces ouvrages [1]. Mais quoique les Athéniens réduisissent les assiégés à la famine par ce rigoureux blocus et qu'ils les harcelassent sans trêve par de fausses attaques, leur tuant sur les murailles de nombreux combattants avec les flèches, les javelots et les pierres, la ville résistait et menaçait de résister longtemps [2]. A cette époque, l'art des siéges en était encore au rudiment. On ne prenait les places de vive force qu'à la suite d'une bataille livrée sous les murs, quand les assaillants entraient dans la ville en même temps que les troupes de sortie, défaites et en désordre. Autrement, on les réduisait par le blocus. Les machines de guerre, tours mobiles, béliers, élépoles, catapultes, qui battaient en brèche les remparts et permettaient de donner l'assaut au corps de place, n'étaient, pour la plupart, pas encore inventées ; et celles qu'on connaissait n'étaient pas assez perfectionnées pour qu'on pût s'en servir avec succès [3]. A la vérité, Périclès avait em-

1. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI; Diodore de Sicile, XIII, 66, 67.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI; Diodore de Sicile, XXIII, 66.

3. L'usage des machines de guerre ne date que d'un siècle plus tard, du temps d'Alexandre et de ses successeurs, les Antigone, les Ptolémée et les Démétrius Poliorcète. Sauf Thucydide qui, en parle incidemment deux ou trois fois, les auteurs du cinquième siècle ne font pas

ployé au siége de Samos des machines construites par Artémon, mais elles causèrent peu de mal, car Plutarque dit expressément que cette ville se rendit par la famine au bout de neuf mois de siége et non qu'elle fut prise d'assaut [1]. Selon Thucydide, Démosthène au siége de Syracuse avait aussi quelques machines de guerre légères, telles que des béliers et des trypans. On n'en fit usage que contre les contre-approches et autres travaux de fortification passagère : elles n'étaient pas assez puissantes pour faire brèche aux épaisses murailles de la ville [2].

Alcibiade apprit que par une récente mesure le gouverneur militaire, Kléarkhos, s'était rendu odieux à la population de Byzance. (Kléarkhos avait mis en réquisition tout le blé afin de le distribuer exclusivement à ses soldats [3].) Alcibiade résolut de profiter de la division qui régnait dans la ville pour se la faire livrer. Il réussit bientôt à s'aboucher avec quelques influents Byzantins, jaloux d'épargner à leurs concitoyens de

mention de ces machines. C'est dans les auteurs postérieurs, Polybe, Plutarque, Diodore de Sicile, Végèce, Polyen, Frontin, Josèphe, qu'on les voit souvent nommées.

1. Plutarque, *Pericl.*, XXXII.

2. Thucydide, IV, 102 ; VII, 43.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 66 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI.

longues et inutiles souffrances[1]. Il leur promit, s'ils ouvraient à ses troupes une des portes de la ville, de la garantir du pillage et de ne point lui imposer de trop dures conditions[2]. Ces citoyens acceptèrent les propositions d'Alcibiade. L'amour de la cité seul dicta leur conduite; ils auraient été rebelles à toute tentative de corruption. L'histoire a conservé leurs noms. C'étaient Kydon, Ariston, Anoxikratès, Lykourgos et Anaxilaos. Dans la suite, ce dernier, pris par les Lacédémoniens, comparut devant le tribunal de Sparte comme coupable de trahison. Pour sa défense, il dit qu'étant Byzantin et non Spartiate, il avait plutôt délivré la ville qu'il ne l'avait livrée; qu'ainsi il méritait non le nom de traître mais celui de sauveur de la patrie. Au reste, ajouta-t-il, il n'avait fait, en s'entendant avec Alcibiade, que suivre la grande maxime des Lacédémoniens, qui ne trouvaient qu'une chose juste et belle : être utile à la patrie. Cette hardie apologie sauva Anaxilaos. Les Lacédémoniens le renvoyèrent absous[3].

Au jour convenu, Alcibiade feignit de lever le siége de Byzance. Toutes ses troupes quittèrent leurs can-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI; Diodore de Sicile, XIII, 66.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI.

3. Xénophone, *Hellenic.*, I, 3.

tonnements et s'embarquèrent; les trirèmes gagnèrent le large. Mais à la nuit close, la flotte revint au rivage; l'armée débarqua et vint se ranger en bataille à l'est de la ville, à peu de distance des murailles. Le plus grand silence était ordonné. A minuit, les trirèmes s'avancèrent contre l'entrée du port, gardée par quelques vaisseaux péloponnésiens, et avec grand bruit simulèrent une attaque. On lança même quelques compagnies de débarquement sur les quais. Les soldats péloponnésiens, dupes de ce stratagème, se précipitèrent en masse du côté du port, suivis par la plus grande partie de la milice byzantine. Ils cubultèrent sans peine les Athéniens, débarqués en petit nombre, et les forcèrent à regagner leurs navires. Pendant ce temps, les conjurés ouvraient à l'infanterie d'Alcibiade les portes appelées *les Portes de Thrace*. Les Athéniens se jettent dans la ville. Revenus de leur surprise, les Péloponnésiens ne laissent que quelques-uns d'entre eux à la garde du port et volent dans le cœur de la cité. C'est là qu'est le danger: ils ont pris la diversion pour l'attaque. Mais ils sont assaillis et cernés par le gros des Athéniens, qui occupent les issues des rues et des carrefours. Bientôt les Byzantins eux-mêmes, gagnés par les proclamations des hérauts d'Alcibiade, tournent leurs armes contre leurs anciens alliés, qu'ils appellent leurs oppresseurs.

Après une résistance désespérée, les Péloponnésiens furent tous massacrés, à l'exception de cinq cents hoplites qui se rendirent prisonniers[1]. Quant aux habitants de Byzance, Alcibiade montra envers eux la plus grande modération. Aucun ne fut puni par la captivité ou par le bannissement; leurs biens furent sauvegardés, et la ville eut seulement à reconnaître la souveraineté athénienne et à payer les contributions accoutumées[2].

De même que Sélymbria, Byzance, cette ville dont la possession était d'une importance capitale pour Athènes, car elle la rendait maîtresse du Bosphore, fut prise par Alcibiade sans effusion de sang athénien. Chez Alcibiade, l'habile diplomate n'abandonnait jamais le grand capitaine. Hardi, téméraire même à l'occasion, vaillant toujours, il ne dédaignait pas, pour ménager de la vie de ses soldats, d'agir par la ruse avant de recourir à la force. En cela, Alcibiade est une expression frappante du génie militaire hellénique, merveilleusement tracé par Homère dans le type d'Ulysse. N'est-ce point là le guerrier grec de

1. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 3; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI; Diodore de Sicile, XIII, 67. — Le stratagème d'Alcibiade est aussi rapporté et décrit par Frontin, III, 11, et par Polyen, I, 48.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI.

tous les âges, si apte aux embuscades, aux surprises nocturnes, aux coups de main, aux attaques et aux retraites aussi rapides que l'éclair dans la nue, et en même temps, à l'heure des grands combats, si valeureux, si intrépide, si tenace dans la mêlée, comme à Marathon, à Platée, à Salamine, si stoïque devant la mort, comme aux Thermopyles et à Chéronée.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Situation des belligérants après la prise de Byzance (Hiver de 408-407 av. J. C.). — Expédition d'Alcibiade sur le littoral de la Carie. — Thrasybule soumet Thasos (Février-mars 407). — Retour triomphal d'Alcibiade à Athènes (Avril-mai 407). — Entrée de la flotte dans le port du Pirée. — Enthousiasme des Athéniens pour Alcibiade. — Discours de justification prononcé au Pnyx par Alcibiade. — L'Assemblée casse la sentence de mort rendue contre Alcibiade; les Eumolpides révoquent les imprécations sacramentelles. — Alcibiade est nommé général en chef avec pouvoir absolu. — Grands préparatifs pour une nouvelle campagne (Été de 407). — Célébration solennelle des mystères d'Éleusis (Septembre 407). — Propositions de dictature faites à Alcibiade par les hétairies populaires. — Départ de la flotte d'Alcibiade (Octobre 407).

En trois années (de l'automne de 411 à l'automne de 408), Alcibiade avait remporté les deux grandes victoires navales d'Abydos et de Cysique; il avait vaincu l'ennemi sur terre et sur mer dans plus de vingt combats, capturé deux cents trirèmes, fait des milliers de

prisonniers, anéanti les flottes et les armées pélopon nésiennes; il avait pris Cysique, Chalcédon, Sélymbria, Byzance, et reconquis l'Archipel, l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore; il avait rendu à Athènes l'empire de la mer. Alcibiade avait dit autrefois, en apprenant que l'Assemblée du Pnyx venait de décréter son rappel, qu'il ne voulait pas rentrer à Athènes « les « mains vides[1]. » Maintenant il pouvait revoir sa patrie. Ses mains glorieuses étaient pleines de conquêtes.

La situation des belligérants, bien changée depuis 411, permettait d'ailleurs à Alcibiade de confier pour quelque temps le commandement de l'armée à un de ses lieutenants, sans que la sécurité militaire des Athéniens en fût mise en péril. Il venait de conclure avec Pharnabaze une trêve qui devait durer jusqu'au retour des ambassadeurs athéniens envoyés à Darius. Les Péloponnésiens vaincus et découragés, sans hommes, sans navires et sans argent, car le zèle de Pharnabaze s'était fort ralenti depuis la prise de Chalcédon, gardaient à grand'peine une défensive prudente et songeaient bien plutôt à refaire un nouvel armement qu'à reprendre les opérations. Enfin, la plupart des villes insurgées étaient rentrées sous la domination athénienne, et tel était alors le prestige que les victoires

1. κεναῖς χερσί. Plutarque, *Alcibiad.*, XXVII.

d'Alcibiade avaient donné à Athènes, que de nouvelles révoltes n'étaient pas à craindre[1].

Peu de temps après la prise de Byzance (décembre 408 ou janvier 407)[2], Alcibiade s'embarqua pour Athènes, après avoir remis le commandement des troupes d'occupation à Diodoros et à Mantithéus[3]. Mais celui qui avait eu tant à souffrir de l'inconstance de ses concitoyens n'avait garde de ne pas s'en défier encore. Il sentait que toutes ses victoires, toutes ses conquêtes, toutes les preuves de patriotique dévouement qu'il venait de donner ne pèseraient pas dans la balance de la justice populaire contre quelque accusation imprévue de trahison ou d'aspirations à la tyrannie. Alcibiade se rapprocha seulement d'Athènes ; il ne voulait pas y aborder sans s'être auparavant assuré des nouvelles dispositions du

1. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1-4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXV, XXX; Diodore de Sicile, XIII, 61, 64, 67, 68.

2. La reddition de Bysance eut lieu vers la fin de l'automne de 408 ou le commencement de l'hiver de 407. — Selon Diodore, Byzance fut prise en 409, mais c'est là une erreur qui tient à la divergence des systèmes chronologiques anciens. D'après Xénophon, qui suit exactement la chronologie de Thucydide, Byzance fut prise en 408. Cette date de 408 est aussi adoptée par MM. Grote et Duruy dans leurs *Histoires de Grèce*, et par Hertzberg : *Alkibiades der staatsmann und feldherr*, p. 319, sq.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXI, XXXII; Diodore de Sicile, XIII, 68; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V; Justin, V, 4.

peuple envers lui [1]. Il fit d'abord voile vers l'île de Samos. Il alla ensuite avec vingt navires dans le golfe Céramique, où il leva dans les cités du littoral de la Carie une contribution de guerre de cent talents, et il revint à Samos. Pendant ce temps, son collègue Thrasybule s'emparait de Thasos et de plusieurs autres villes thraces révoltées contre l'hégémonie athénienne, et Thrasylle retournait directement à Athènes [2].

Alcibiade reprit la mer avec la même escadre de vingt trirèmes qui avait déjà fait l'expédition de Carie. Il toucha à l'île de Paros, puis il vint se poster à l'entrée du golfe de Laconie pour observer le port de Gythion, où il savait que les Spartiates armaient trente galères. Il apprit là qu'il était attendu à Athènes avec autant d'impatience que de sympathie, et qu'aux élections qui avaient eu lieu durant l'été de l'année précédente, il avait été réélu stratége [3]. Alcibiade se décida à rentrer à Athènes. Il rallia une partie de la flotte de Samos dans les eaux de Céos [4] et cingla vers l'Attique.

Alcibiade aborda au Pirée le vingt-cinquième jour du mois de thargélion (avril-mai) de l'année 407 av.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4.

2. Xénophon, *Hellenic.*, , 4.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII.

4. Ile de la mer de Myrtos, située à l'entrée du golfe Saronique, au S. E. du cap Sounion.

J. C., date de la fête des Plyntéries[1]. Il y avait sept ans qu'il était éloigné de sa patrie : banni par elle ou combattant pour elle.

La fête des Plyntéries, célébrée en l'honneur d'Athènè, était un jour néfaste pour les Athéniens[2]. Ce jour-là, les statues de la Déesse protectrice de la Cité étaient dépouillées de leurs ornements et couvertes de voiles ; des cordes tendues le long des temples en interdisaient l'entrée ; l'Agora était muette, le Pnyx silencieux; les citoyens restaient enfermés dans leur demeure et s'abstenaient de tout plaisir comme de toute affaire[2]. Cependant, malgré le deuil traditionnel, tout le peuple d'Athènes, du Pirée et des dèmes voisins, courut au port lorsque l'escadre d'Alcibiade fut signalée dans le golfe Saronique. —La ville resta entièrement déserte, dit Diodore. — Citoyens, métœques, étrangers, esclaves, femmes, enfants, avides de voir le triomphateur, se pressaient autour des bassins du port depuis la pointe de l'Étioneia jusqu'au promontoire Alcimus. Cette foule

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV; Pollux, VIII, 12; Suidas, Hesychius et *Etymologic. Magnum*, s. v. Πλυντήρια, et Καλλυντήρια; Meursius, *Lection. Attic.*, II, 13.

Cette fête, considérée comme néfaste, ne rappelait cependant pas un souvenir de deuil ainsi, par exemple, que les fêtes célébrées pour la mort d'Adônis. Une fois par an, les prêtres nommés Praxiergides la-

disparate, mais confondue dans un même sentiment de curiosité et d'admiration, cachait les quais de Zéa, de l'Emporion, de l'Aphrodision et du Kantharos sous sa masse profonde et serrée. La population du Pirée, de Munychie et de Phalère, matelots, caboteurs, pêcheurs, constructeurs, ouvriers maritimes, tous familiers à la mer, était descendue, afin de voir Alcibiade plus vite et de plus près, dans les barques amarrées aux berges, ou était montée à bord des bâtiments de guerre et de commerce à l'ancre dans les bassins. Les plus agiles s'étaient hissés dans les hunes et jusque sur les vergues [1].

La flotte d'Alcibiade franchit le goulet et entra dans le port. Les vaisseaux athéniens remorquaient un grand

vaient les statues d'Athènè, et pour cette opération, ils les dépouillaient de leurs ornements. Afin que les statues sacrées ne restassent pas dans cet état exposées aux regards, on les voilait. De là vint cette fête des Plyntéries (πλύνειν, laver), qui fut considérée dans la suite comme un jour néfaste, puisque les statues de la déesse étaient voilées et qu'ainsi Athènè semblait ce jour-là détourner les yeux des Athéniens. A cette fête, les Praxiergides célébraient aussi des mystères ; ils portaient en procession des figues sèches, qui étaient les premiers fruits mangés après les glands. Athènè était spécialement adorée le jour des Plyntéries comme Athènè Agraulè (rustique, protectrice des campagnes).

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4, Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII ; Diodore de Sicile, XIII, 68, 69. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI. Athénée, XII, 9.

nombre de navires ennemis capturés. Les uns et les autres ne se montaient pas à moins de deux cents. Toutes les trirèmes étaient ornées de bandelettes, de couronnes de fleurs, de rameaux d'oliviers, et de la poupe à la proue elles étaient garnies de trophées de victoires. Les cuirasses et les boucliers formaient la base de ces faisceaux d'armes où les éperons des navires désemparés faisaient d'énormes saillies et dont les pointes des épées et des poignards, les fers des lances marines, des piques, des javelots et des flèches se détachaient en scintillantes silhouettes. C'étaient d'étincelants monceaux d'acier, d'airain et de fer. Dans cet éclair métallique, les ornements d'or des riches armures des chefs rayonnaient, les aigrettes des casques et les enseignes prises à l'ennemi jetaient leurs vives couleurs. Trophées vivants, des milliers de prisonniers lacédémoniens, péloponnésiens et barbares étaient enchaînés sur le pont des trirèmes : les Spartiates vêtus de leurs célèbres tuniques rouges, les cheveux longs, le regard haineux et résolu ; les Péloponnèsiens avec leurs tuniques brunes, blanches ou bleues ; les Thraces couverts de peaux de bêtes ; les Perses dans le somptueux costume oriental. Les voiles étaient déployées ; les triérètes à leurs bancs, suivant le chant du triéraule, levaient et abaissaient en cadence leurs

longues rames; les hoplites, casqués et cuirassés, la pique à la main, se tenaient sur les tillacs[1].

Sur le vaisseau amiral, décoré des plus riches trophées, apparaissait Alcibiade, beau comme un Dieu. Il était debout sur le pont, en tenue de combat, couvert de sa magnifique armure d'ivoire et d'or. Au faîte du grand mât de la trirème flottait le pavillon de pourpre, la glorieuse enseigne d'Alcibiade que précédaient dans toutes les batailles la mort et la victoire[2].

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII; Diodore de Sicile, XIII, 68; Athénée, XII, 9. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4, et Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI; Justin, V, 4.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII, 46. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 46, 68, 69; Athénée, XII, 9.

Selon l'historien Douris de Samos, dont les écrits sont perdus, cité par Plutarque (*Alcibiad.*, XXXII) et par Athénée (XII, 9), l'appareil fastueux déployé par Alcibiade pour sa rentrée à Athènes eût été plus grand encore. Khrysogonos, le vainqueur aux Jeux Olympiques, aurait dirigé au son de la flûte les mouvements des rameurs, et l'acteur Kallippidès, vêtu de la robe tragique, aurait rempli l'office de kéleuste ou de triéraule, en excitant les soldats et les rameurs par le chant et la parole. La trirème d'Alcibiade aurait eu des voiles de pourpre. Douris donne encore plusieurs autres détails sur cette pompe. Plutarque les révoque en doute : « Est-il vraisemblable, dit-il, qu'Al-« cibiade après tant d'épreuves, après un si long exil, ait voulu ainsi « insulter aux Athéniens, comme au sortir d'une partie de débauche? Ceci cependant eût été bien dans le caractère d'Alcibiade. Mais à cette époque, ses longues souffrances et ses malheurs lui avaient enseigné la prudence et la retenue. Il sentit qu'après sept ans d'exil, il pouvait rentrer à Athènes avec toute la pompe militaire d'un général victorieux, non

A ce grand spectacle, qui lui rappelait tant de souvenirs de gloire, le peuple entier d'Athènes placé sur les quais du Pirée poussa des cris de joie et salua le stratége par de longues acclamations. L'enthousiasme pour Alcibiade était immense, tous les auteurs anciens en témoignent, même les moins susceptibles de partialité en sa faveur, tel Xénophon. On ne se rappelait sa vie passée que pour le plaindre, ses actions récentes que pour le glorifier[1]. Alcibiade, disait-on, est le suprême honneur d'Athènes. Seul de tous les Athéniens, il est parvenu à se justifier d'un décret d'exil. Quoique persécuté par une faction d'hommes nuls, misérables orateurs qui gouvernaient la République dans leur intérêt personnel, avec quel zèle l'a-t-on vu travailler à la grandeur et la prospérité de l'État, mettre sa fortune, sa vie et son génie a uservice de la chose publique ! Lorsqu'on l'a accusé de sacrilége, ne voulait-il pas être jugé sans délai ? Et ses indignes ennemis n'ont-ils pas réussi à faire ajourner sa juste demande pour obtenir sa condamnation quand son absence l'au-

avec le luxe insolent d'un satrape de la côte d'Ionie. — Au reste, les Athéniens n'étaient pas ennemis de ces déploiements de magnificence dans les choses de la guerre. Qu'on se rappelle le départ pour la Sicile du premier armement athénien.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII; Diodore, XIII, 68-60; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI; Justin, V, 4.

rait mis dans l'impossibilité de se défendre? On l'a soupçonné d'aspirer à la tyrannie, mais un homme tel que lui avait-il besoin d'innover, de changer à son profit la forme du gouvernement, puisque l'affection populaire le plaçait au-dessus de tous ses concitoyens, et puisqu'il était véritablement le premier dans Athènes[1]? Les Athéniens allaient même jusqu'à excuser Alcibiade de sa trahison, disant : n'est-ce pas forcé et contraint par l'ingratitude de ses concitoyens et les machinations de ses adversaires qu'il s'est jeté dans les bras de Sparte[2]?

Ainsi s'évanouissaient ces spectres de conspiration et de sacrilége que ces mêmes Athéniens avaient si longtemps agités autour de la figure d'Alcibiade.

L'expédition de Sicile, ajoutait la multitude, n'aurait pas eu ses désastreux résultats si on avait laissé à Alcibiade la conduite des affaires et le commandement de l'armée. Il eût facilement vaincu les Siciliens alors qu'Athènes était forte et puissante, lui qui ayant trouvé

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4. — Hostile à Alcibiade, Xénophon n'approuve ni n'improuve les paroles du peuple d'Athènes. En historien impartial, il se contente de les consigner. Mais les écrivains postérieurs ont ratifié ce jugement populaire, tout en faisant la part de l'enthousiasme qui surexcitait alors les Athéniens pour le vainqueur des Perses et des Spartiates.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4, Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII; Diodore de Sicile, XIII, 68; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI.

la cité privée de l'empire de la mer, pouvant à peine conserver ses faubourgs, agitée par les séditions, déchirée par les luttes intestines, l'a relevée de ses désastres, et non-seulement lui a rendu la prépondérance maritime mais l'a fait triompher sur terre de ses formidables ennemis[1]. « On n'eût pas ôté de l'esprit des Athéniens, « dit Cornélius Népos, que malheurs passés, prospérités « présentes, tout était l'œuvre d'Alcibiade. La catastro« phe de Sicile, les victoires de Sparte, c'était à eux-mê« mes, Athéniens, qu'il fallait les attribuer, à eux qui « avaient banni un homme tel qu'Alcibiade. Et cette « manière de voir semblait fondée, puisque du jour où « il avait reparu à la tête des armées, l'ennemi n'avait « pu tenir ni sur terre ni sur mer[2]. »

A la vérité, quelques-uns d'entre les Athéniens persistaient dans leurs anciennes préventions; ils assuraient qu'Alcibiade était la seule cause des malheurs passés, et qu'il allait encore attirer par son ambition de nouveaux maux sur la patrie. Mais ces cris, discordants dans le concert d'éloges adressé à Alcibiade, étaient bientôt couverts par les murmures réprobateurs de la multitude[3].

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII. Cf. Cornélins Népos, *Alcibiad.*,

2. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII; dore de Sicile, XIII, 68.

Alcibiade cependant ne se hâtait pas de descendre de sa trirème. Malgré les témoignages d'enthousiasme qui lui arrivaient de toutes parts, il connaissait trop la mobilité des Athéniens pour ne pas la redouter. Peut-être soupçonnait-il un piége; peut-être craignait-il le poignard de quelque sectaire de l'oligarchie; peut-être appréhendait-il d'être saisi dès qu'il serait à terre par les archers de police, et conduit devant le tribunal héliastique pour y entendre confirmer la sentence de mort qui le frappait comme contumax? Assurément ces craintes étaient chimériques; mais Alcibiade, plus que tout autre, avait le droit de pousser la prudence jusqu'aux extrêmes limites[1]. En proie à ces hésitations, il reconnut dans la foule son cousin Euryptolème, fils de Pisianax, entouré de ses parents et de ses amis. Il vit aussi plusieurs membres des hétairies qu'il savait à sa dévotion. Rassuré par la présence de ces hommes qui, pensait-il, le protégeraient moralement contre toute tentative de violence, le stratége se décida à abor-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII. — Ce qui justifie les craintes d'Alcibiade, c'est qu'en effet la sentence de mort qui l'avait frappé n'avait pas été cassée. Selon la loi athénienne, il fallait que le condamné par contumace vînt en personne se justifier devant l'Assemblée, réunie extraordinairement, pour que sa condamnation pût être annulée. Or, Alcibiade, en 411, avait été rappelé par le Peuple et confirmé dans le grade que lui avait donné l'ar-

der le quai du Pirée[1]. D'ailleurs n'eût-il pas été beau de mourir ce jour-là, frappé en plein triomphe. La mort eût été une apothéose.

A peine Alcibiade fut-il à terre, que, chacun quittant la place qu'il avait choisie pour voir l'arrivée de la flotte, toute la foule reflua vers lui. Il fut en un moment complétement entouré. On l'acclamait avec délire; c'était à qui l'approcherait de plus près, à qui le saluerait, à qui toucherait ses mains, ses armes, ses vêtements. Ceux que cette masse impénétrable tenait à distance se le montraient mutuellement; les vieillards le désignaient aux jeunes gens[2]. Et, chose qui n'avait jamais

mée de Samos, mais la sentence n'avait pas été révoquée, puisqu'il fallait pour qu'elle le fût qu'Alcibiade vînt à Athènes. Légalement, il était donc encore sous le coup d'une condamnation capitale. Et si, par un brusque revirement de l'opinion publique, il était arrêté et qu'on ne lui permît pas de s'adresser au Peuple sur le Pnyx, mais seulement de se défendre devant le Tribunal, le verdict de mort pouvait être confirmé et exécuté.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII. — C'est à dessein que nous avons écrit *moralement*. A Athènes on avait trop le respect de la loi et de ceux qui étaient chargés de la faire exécuter pour qu'Alcibiade pût espérer un instant que ses partisans s'opposassent par la force à son arrestation. Mais le gouvernement d'Athènes évitait toujours le scandale. Le Sénat n'eût jamais fait arrêter un stratége au milieu de son armée, un triérarque sur son navire ou un orateur du peuple parmi ses partisans. Il savait attendre le moment où l'arrestation pouvait s'opérer sans éclat et sans tumulte.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXII; Diodore de Sicile, XIII, 69. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI.

eu lieu à Athènes, on lui jetait des fleurs et on lui offrait des couronnes d'or et d'airain[1].

L'attention de la multitude se concentrait toute sur Alcibiade. Thrasybule et Théramène, les deux stratèges ses collègues, qui avaient bien eu aussi leur part dans les récentes victoires, débarquèrent en même temps que lui. Nul ne les aperçut, nul ne les acclama[2]. Le peuple ne reconnaissait qu'un seul triomphateur : Alcibiade. Celui-ci, que l'adversité avait toujours trouvé ferme et presque indifférent, et pour qui les affections humaines de toute nature n'avaient été que des concessions, des moyens ou des entraînements purement matériels, se sentait cependant ému par ces démonstrations de l'amour et de l'admiration des Athéniens. Il versait des larmes, cet homme qui n'avait jamais pleuré[3]!

1. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 69. —Ce fut sans doute de cet enthousiasme pour Alcibiade seul, que Théramène conçut contre le fils de Klinias une basse jalousie et une haine mortelle. On n'est pas peu étonné en effet de voir Théramène, qui avait fait décréter le rappel d'Alcibiade en 411, devenir bientôt un de ses plus acharnés adversaires, et en 407 contribuer plus que tout autre à pousser le peuple à lui enlever le commandement. Voir tome II, pages 359-360. Certes, Théramène n'usurpait pas le nom de *cothurne* (κόθορνος, chaussure qui se mettait indifféremment aux deux pieds) qu'on lui avait donné pour indiquer qu'il allait à tous les partis.

3. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI.

Ce fut dans cet appareil triomphal, entouré et suivi de la foule ivre d'enthousiasme, qu'Alcibiade fit la route des Longs-Murs qui menait du Pirée à Athènes[1]. Il arriva au Pnyx où vint siéger l'Assemblée, convoquée extraordinairement afin d'entendre sa défense. Alcibiade monta à la tribune et prononça un discours dans lequel ceux qui l'avaient autrefois entendu retrouvèrent toute son éloquence, ses idées larges et pratiques, son argumentation précise et serrée, ses raisonnements persuasifs, ses chaleureux accents et même ce grasseyement mélodieux qui donnait à ses paroles un charme entraînant[2]. Le stratége commença par tracer un tableau émouvant de ses malheurs passés ; puis, rappelant avec une modestie merveilleusement jouée les services qu'il avait rendus à la République, il ne craignit pas de lancer quelques douloureuses apostrophes à l'inconstance et à l'injustice des Athéniens. Mais aussitôt il eut l'adresse de revenir à sa propre cause et de rejeter tout « sur la mauvaise fortune et

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXII, XXXIII; Diodore de Sicile, XIII, 69; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI; Justin; V, 4.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IV; Diodore de Sicile, XIII, 69. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, I. Aristophane et le scoliaste, *Vesp.*, v. 42; *Fragm. Comic. græc.* (édit. Didot), p. 275 : Archippos, *Fragm. incert.*, III.

« sur un démon jaloux[1]. » Pour terminer, Alcibiade usa d'un artifice oratoire qui le transformait subitement d'accusé cherchant à se justifier en commandant d'armée venant rendre compte de sa mission au Peuple. Il fit un rapide historique des opérations de la dernière campagne, exposa la situation actuelle des belligérants, et descendit du bêma en exhortant les Athéniens à ne pas perdre courage et en leur promettant la victoire. Son dernier mot fut un patriotique cri d'espoir[2].

Ce discours écouté avec recueillement produisit une profonde émotion. On était transporté par la joie de revoir Alcibiade et torturé par le remords de l'avoir proscrit. Les larmes gagnèrent le peuple entier. « Il « n'y eut pas d'homme si dur, dit Népos, qui ne pleu« rât sur le sort d'Alcibiade, et qui ne vouât une haine « violente à ceux qui l'avaient fait bannir, comme si « un autre peuple, et non celui qui pleurait alors, l'eût « jadis condamné[3]. » A l'unanimité, l'Assemblée ratifia

1. ....Τὸ δὲ σύμπαν ἀναθεὶς αὑτοῦ τινὶ τύχῃ πονηρᾷ, καὶ φθονερῷ δαίμονι.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII. Cf. Xénophon, I, IV; Diodore, XIII, 69; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII; Diodore, XIII, 69, Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI. — *Postquam astu venit, concione advocata, sic verba fecit, ut nemo tam ferus fuerit,*

le décret de rappel qui avait été promulgué trois ans auparavant sur la motion de Théramène et de Critias[1], cassa la sentence qui condamnait Alcibiade à mort par contumace, le rétablit dans tous ses biens confisqués, fit jeter à la mer les rouleaux qui consignaient sa condamnation et le pilier où était inscrit l'anathème proféré par les prêtres d'Éleusis contre lui, comme profanateur des saints Mystères, et ordonna aux Eumolpides et aux hérauts de révoquer les malédictions sacerdotales[2]. Seul de tous les prêtres, l'hiérophante Théodoros s'y refusa en disant : « Pour moi je ne l'ai pas maudit, « s'il n'a pas été coupable envers la Cité[3]. »

Dans la même séance, le Peuple décerna à Alcibiade des couronnes d'or et le nomma général en chef de toutes les forces de terre et de mer avec pouvoir absolu, « comme seul capable de rétablir la République « dans son ancienne splendeur[4]. »

quin ejus casum lacrymarit, inimicumque his se ostenderit, quorum opera patria pulsus fuerat; proinde ac si alius populus, non ille ipse, qui tum flebat, eum sacrilegii damnasset.

1. Voir tome II, p. 266, 267.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII; Diodore de Sicile, XIII, 69; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4.

3. Ἀλλ' ἐγὼ οὐδὲ κατηρασάμην αὐτῷ κακὸν οὐδὲν, εἰ μηδὲν ἀδικεῖ τὴν πόλιν. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII.

4. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII Cf Diodore, XIII, 69; et Cornélius Népos, *Aclibiad.*, VI.

Le grade de *généralissime* (Αὐτοκράτωρ ou Στρατηγός αὐτοκράτωρ) qui donnait à celui auquel il était conféré la suprématie sur les neuf autres stratéges[1], était le plus grand honneur que pût ambitionner un Athénien. C'était presque la dictature. Aussi ce commandement suprême n'était-il conféré que très-rarement et dans des circonstances exceptionnelles. Pendant toute la durée de la République athénienne, il ne paraît pas qu'il y ait eu plus de quatre citoyens investis de cette haute dignité.

Nommé généralissime, Alcibiade voulut profiter de son nouveau grade, non pour parader sur l'Agora et pour jouir en paix de cette popularité athénienne qui plus tard tenait tant à cœur à Alexandre le Grand, mais pour courir à d'autres combats et pour achever la ruine des Spartiates. Il s'occupa activement du nouvel armement avec lequel il devait reprendre la mer. Il avait obtenu de l'Assemblée cent trirèmes avec leurs équipages de rameurs et de matelots, quinze cents hoplites d'élite, cent cinquante cavaliers et un grand

1. On sait que les stratéges, qui étaient au nombre de dix, étaient tous égaux dans le commandement. Pour les petites expéditions, il n'y avait généralement qu'un stratége à la tête du corps d'armée. Dans les campagnes plus importantes, les stratéges étaient toujours en nombre impair, et c'était à la majorité des voix que se décidaient les opérations. Voir l'Introduction, p. 34, sq.

nombre de soldats armés à la légère[1]. De plus, le Sénat des Cinq-Cents avait désigné pour servir sous les ordres d'Alcibiade les deux stratéges que lui-même avait demandés comme lieutenants. C'étaient Aristokratès et Adîmantos[2].

Trois mois après l'arrivée d'Alcibiade à Athènes, c'est-à-dire au commencement de métagitnion (août), les troupes bien équipées et organisées étaient prêtes à être embarquées, et les galères étaient à l'ancre dans le port militaire. Mais le général en chef différa le départ d'un mois, afin d'être encore à Athènes lors des grandes fêtes d'Éleusis, qu'on célébrait vers le milieu du mois de boédromion (septembre)[3].

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4. Cf. Plutarque, *Alcibiade.*, XXXIV; Diodore de Sicile, XIII, 69; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4. Cf. Diodore, XIII, 69; et Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII. — Selon Diodore et Cornélius, Alcibiade demanda et obtint pour collègues, les stratéges Adîmantos et Thrasybule. Mais Xénophon dit expressément Aristokratos et Adîmantos, et, pour les faits, on doit préférer le témoignage de Xénophon, auteur contemporain d'Alcibiade, aux assertions des historiens postérieurs. On peut se demander pour quelles causes Alcibiade ne redemanda pas comme collègues les généraux qui avaient fait avec lui la campagne d'Ionie : Thrasylle, Théramène et surtout le grand Thrasybule. D'après Xénophon, *Hellenic.* (II, 3, 4), il semble que Thrasylle, sans doute à cause du mauvais succès de sa descente à Éphèse, n'avait pas été réélu stratége. Pour Théramène, Alcibiade s'en défiait peut-être; et Thrasybule agissait séparément dans l'Hellespont.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarqne, *Alcibiad.*, XXXIV. —

Depuis sept années que les Lacédémoniens occupaient Décélie sur le territoire de l'Attique, les Athéniens, qui

Les Éleusinies (en l'honneur de Dèmèter (Cérès) et de Korè (Proserpine), étaient les plus grandes fêtes religieuses des Athéniens. Elles duraient neuf jours. Le premier jour, les initiés commençaient à se réunir à Éleusis. Le second jour était consacré aux purifications; les initiés faisaient de longues ablutions dans la mer. Le troisième jour, on offrait les sacrifices aux Déesses. Le quatrième jour, les prêtres marchaient autour du temple en portant le *kalathos*, ou corbeille de Dèmèter. Le cinquième jour, tous les mystes (initiés) couraient autour du temple en agitant des torches enflammées. Le sixième jour, on apportait d'Athènes au milieu d'un cortége pompeux la statue d'Iakkhos, fils de Démèter; on suivait la Voie Sacrée et on faisait plusieurs haltes pour offrir des sacrifices. C'était le grand jour des fêtes d'Éleusis; durant la nuit avait lieu la suprême initiation (époptée) où l'on faisait voir aux mystes des scènes de fantasmagorie qui figuraient le passage des âmes dans le monde des ombres. Le septième jour était consacré à des jeux gymniques auxquels prenaient part les athlètes de toute la Grèce. Le huitième jour, on célébrait de nouveau les petits mystères; et le neuvième jour, les prêtres faisaient une mystique libation à la Déesse.

Il est impossible de connaître exactement les dogmes et les mystères que dévoilaient aux initiés les prêtres d'Éleusis, car le secret en fut toujours religieusement gardé. Cependant, d'après les conjectures des auteurs anciens et les travaux judicieux de la critique moderne, i semble que les Grands Mystères révélaient la vie future et montraien les récompenses et les châtiments qui attendaient l'homme après sa mort. C'était l'enseignement du dogme de l'immortalité de l'âme.

Seuls les initiés, hommes femmes et enfants, pouvaient être admis aux Mystères proprement dits, mais tous les Grecs avaient le droit d'assister aux fêtes, danses, processions, jeux, qui avaient lieu sur le territoire sacré. D'ailleurs, au temps d'Alcibiade, l'initiation était devenue très-facile à obtenir. — Voir sur les Mystères d'Éleusis, Hérodote, VIII,

selon l'antique coutume devaient pendant les fêtes aller à Éleusis par terre en procession solennelle, étaient contraints d'y aller par mer pour échapper aux Lacédémoniens dont les coureurs tenaient la campagne. Ainsi un grand nombre d'initiés avaient renoncé à assister aux Mystères, et la plupart des rites consacrés les plus importants ne pouvaient plus être accomplis. Les cérémonies du sixième jour des Mystères, où les initiés, suivis de toute la population d'Athènes, portaient solennellement à Éleusis, par la Voie Sacrée, la statue hiératique d'Iakkhos, avaient été complétement abandonnées[1]. Alcibiade conçut le dessein de rendre aux Éleusinies leur solennité accoutumée, en

69; le scoliaste de Pindare, *ad Olymp.*, le scholiaste d'Aristophane, *ad Ran.*, *ad Nub.* et *ad Plut.*; Andocide, *de Myster.*; Pollux, VIII, 8; Démosthène, *C. Mid.*, 67; Pausanias, I, 98, sq.; Philostrate, *Vit. Sophist.* II; Hesychius, Harpocration, Suidas et l'*Etymologicum magnum*, s. v. Ἐλευσίνια, Μυστήρια, Μύστης; Meursius, *Lection. Attic.*, V, 16; Samuel Petit, *Leges atticæ*, III, 7; *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXI, p. 89, sq.; Creuzer, *Religions de l'Antiquité*, traduction Alfred Maury; Louis Ménard, *le Polythéisme Hellénique*; etc., etc.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV. — Il y avait environ cent vingt stades (près de 20 kilomètres) de Décélie à la route qui menait d'Athènes à Éleusis. Le territoire d'Éleusis était sacré, et les Lacédémoniens n'auraient pas osé encourir la vengeance des « Vénérables Déesses » en troublant leurs mystères; mais les chemins qui y menaient ne jouissaient pas de cette inviolabilité.

couvrant de ses troupes en armes la grande procession éleusinienne sur tout le parcours de la Voie Sacrée. Il comptait ainsi effacer les derniers soupçons de sacrilége qui couraient encore sur lui[1] et accroître sa popularité parmi les Athéniens, si profondément attachés à la célébration des Mystères. Il pensait aussi, et avec raison, que si Agis qui commandait la garnison de Décélie le laissait passer sans combattre, le roi ferait grand tort à sa valeureuse réputation et augmenterait d'autant la sienne à lui; et que si au contraire les Lacédémoniens l'attaquaient, ce combat serait pour lui une occasion inespérée de faire montre de son génie militaire et de sa vaillance à tous ses concitoyens[2]. Alci-

1. Dans ce but même, Alcibiade avait récemment fait rendre un décret relatif à la fidèle observation de certains rites du culte d'Hèraklès. Ce pséphisma gravé sur un cippe dans le temple d'Héraklès, au Cynosarge, nous a été conservé par Polémon (*Fragm. historic. Græc.* édit. Didot, t. III, p. 139) et par Athénée (VI, 6). En voici la traduction : « Que le prêtre offre le sacrifice de chaque mois avec les Parasites; « que les Parasites soient choisis parmi les bâtards ou les fils de bâ-« tards; que celui qui refusera d'être Parasite soit cité en justice. » Les Parasites des Dieux étaient des personnages sacerdotaux, chargés de recevoir, de choisir et de garder l'orge sacré destiné aux sacrifices. Ils habitaient les temples. Comme Héraklès, né d'un Dieu et d'une mortelle, était bâtard, les parasites de cette Divinité étaient exclusivement choisis parmi les bâtards. Cf. Plutarque, *Themistocl.* I, 7, Athénée, VI, 6; Pollux, VIII, 103; Hesychius et Suidas. s. v. Παράσιτος; *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXI, p. 51, sq.

2. Xénophon, *Hellenic*, I, 4 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV.

biade communiqua son projet aux prêtres d'Éleusis, et il obtint l'assentiment de l'Archonte-Roi qui avait à Athènes la surintendance des fêtes[1].

La date des Éleusinies venue, il envoya quelques détachements en reconnaissance dans la direction de Décélie, vers les dèmes de Céphisie, d'Acharne et de Thria. Il fit occuper par une division d'hoplites les fortifications des sommets de l'Aegaléos, et il posta des vedettes sur le mont Ikare qui commandait le *Défilé Mystique* de la Voie Sacrée[2]. Les fidèles purent donc sans danger aller individuellement à Éleusis. Le septième jour des fêtes, Alcibiade avec le gros de ses troupes vint prendre position devant le Céramique-Extérieur. Lorsque la grande théorie éleusinienne sortit de la ville, portant solennellement la statue hiératique d'Iakkhos, qui représentait le héros couronné de myrte et une torche à la main, l'armée, au commandement du stratége, se forma en colonne et s'allongea à la droite la Voie Sacrée comme un long serpent couvert d'écailles de fer et hérissé de pointes d'acier. Ainsi escortée, la procession s'engagea dans le chemin d'Éleusis. La

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV. Cf. Pollux, VIII, 8; Hesychius et Suidas, s. v. Ἄρχων; *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXI, p. 83.

2. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV; Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Kiepert, *Carte murale de la Grèce ancienne.*

Voie Sacrée, bordée de tombeaux et d'autels, dont un grand nombre datait des époques héroïques, traversait la plaine ouest d'Athènes, au milieu des champs et des vignes et d'un bois d'oliviers gibboseux et argentés. Trois fois, les bras sinueux du Céphise, sur les rives duquel croissaient narcisses et lauriers roses, coupaient la route. On les franchissait sur des ponts de pierre, où les Iakkhogogues s'arrêtaient pour accomplir quelque rite consacré. La Théorie entrait bientôt dans le Défilé Mystique, ravine étroite, encaissée entre les pentes rocailleuses du mont Ikare et les flancs couverts de mélèzes et de sapins du mont Korydalle. Le défilé s'élargissait peu à peu; il se faisait vallée. Il s'ouvrait enfin sur la plaine d'Éleusis que baignait la mer de ses eaux bleues, calmes et transparentes comme celles d'un lac, et que couronnaient les dernières montagnes de la chaîne du Parnès et les monts escarpés d'Éleuthères. Les champs frémissants des orges et des blés, arrosés par les courants sacrés des marais des Grandes Déesses et par le Céphise Éleusinien, poussaient en gerbes épaisses et s'étendaient à perte de vue comme une immense nappe d'or. A l'extrémité de la plaine, apparaissait en pleine lumière, dans tout l'éclat du marbre blanc, l'acropole d'Éleusis avec ses hauts propylées, son vaste temple de Démèter, ses

temples de Triptolème, de Poseidon et d'Artémis Propyléenne [1].

« C'était, dit Plutarque, un spectacle auguste et digne « des Dieux » que cette immense procession, déployant toutes les magnificences des pompes liturgiques, et dont tous ses membres couronnés de myrte et vêtus des plus riches vêtements, faisaient retentir l'air des cris mille fois répétés : Iakkhos! Iakkhos! escortée de cette masse d'hoplites, en tenue sévère, marchant en rangs serrés et dans le plus grand silence. Il semblait qu'Alcibiade et non l'Hiérophante fût le véritable chef de la Théorie, et chacun disait que l'Alcméonide « était « à la fois le Grand Prêtre et le général [2]. » Retenus par la crainte d'Acibiade, ou par quelque scrupule religieux, les Lacédémoniens ne tentèrent aucune attaque. Les Éleusinies s'accomplirent dans tous leurs rites et avec plus d'éclat encore que par le passé [3].

Les troupes qu'Alcibiade avait menées dans cette petite expédition, qui ne fut en réalité qu'une marche

1. Sur la Voie Sacrée ou route que suivait la Théorie Éleusinienne, et sur les anciens monuments d'Éleusis, consulter Pausanias, I, 36, sq; Strabon, I, 9, sq; Hanriot, *Topographie des dèmes de l'Attique*, p. 160; Burnouf, *D'Athènes à Corinthe.*, p. 4, sq. et F. Lenormant. *La voie sacrée Éleusinienne.* — Durant notre séjour en Grèce, nous sommes passé plusieurs fois à cheval par cette route si pittoresque.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4.

3. Xénophon, *Hellenic*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV.

militaire, conçurent un tel orgueil de l'inaction des Spartiates qu'elles estimèrent rester invincibles tant qu'elles auraient ce stratége pour chef[1]. Dans le peuple d'Athènes, la conduite pieuse d'Alcibiade aux Éleusinies changea sa popularité en idôlatrie. La plèbe surtout devint fanatique d'Alcibiade. Répudiant en faveur de l'Alcméonide ses plus chers sentiments de liberté et son passé démocratique, elle le voulait pour roi. Quelques députations des hétairies populaires[2], vinrent même secrètement trouver Alcibiade et lui conseillèrent au nom de leurs mandateurs de prendre le pouvoir, d'abolir la constitution, et de bannir tous les orateurs et tous les démagogues qui troublaient sans cesse la tranquillité de la République[3].

On ne sait, dit Plutarque, quelle fut l'attitude d'Alcibiade devant ces ouvertures, ni quelles étaient ses pensées réelles sur la tyrannie. Certes, le pouvoir était la seule ambition d'Alcibiade, et il ne s'en cachait pas. Mais nommé général en chef de l'armée, maître de la politique intérieure et extérieure d'Athènes, acclamé à l'Assemblée chaque fois qu'il y paraissait,

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV.

2. Sur les hétairies ou sociétés secrètes, qui jouèrent un rôle si important dans l'histoire politique d'Athènes à la fin du cinquième siècle, voir cette Histoire, t. II, p. 208, sq.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV, XXXV.

idolâtré par le peuple, craint par toute la Grèce à l'égal du Roi de Perse, Alcibiade n'avait-il pas alors la souveraineté? Sacré dictateur par la volonté populaire, pourquoi l'eût-il trahie pour se faire tyran? Investi par les lois d'Athènes de la toute-puissance, pourquoi eût-il violé ces lois? A la vérité, les idoles populaires sont soumises à de cruels retours, et plus l'autel qu'on leur élève est haut, plus leur chute sera effroyable. C'étaient sans doute de telles considérations que lui exposaient les députés des hétairies pour l'engager à un coup d'État. Ils lui conseillaient de se mettre au-dessus des lois, non parce qu'il acquérerait ainsi une puissance plus grande, mais parce qu'on ne pourrait pas dans l'avenir se servir des lois contre lui. Alcibiade, qui avait conscience de sa force et qui sentait la nécessité absolue pour les Athéniens de le maintenir au pouvoir, se leurra-t-il et crut-il à sa perpétuelle dictature? En admettant, ce qui est douteux, qu'au fond du cœur Alcibiade préférât le rôle d'un Pisistrate à celui d'un Périclès, fut-il pris de quelque scrupule ou craignait-il qu'une tentative tyrannique n'échouât? Quoi qu'il en ait été des secrètes pensées d'Alcibiade, le Conseil des Cinq-Cents, averti des sentiments de la plèbe à son égard, s'en émut. Afin d'écarter tout danger éventuel pour la République, ces magistrats pres-

sèrent le départ du général en chef, qui par leur ordre prit immédiatement la mer avec ses cent trirèmes[1].

Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit ce peuple d'Athènes être plus reconnaissant à Alcibiade de sa promenade militaire sur la Voie Sacrée que de ses grandes victoires de la campagne d'Ionie. Mais si on songe que ces fêtes d'Éleusis étaient les plus saintes des fêtes athéniennes; que les initiés aux Mystères estimaient qu'ils obtenaient du culte de Démèter un bonheur durable pendant la vie et une félicité éternelle après la mort; que la plupart d'entre eux avaient une telle vénération pour ces sacrifices qu'ils gardaient les vêtements qu'ils avaient portés aux Éleusinies jusqu'à ce que l'étoffe en tombât en lambeaux; que pendant ces neuf jours sacrés, toutes les affaires étaient arrêtées dans la ville, les tribunaux fermés, le Pnyx abandonné, les poursuites judiciaires suspendues[2]; qu'enfin ces cérémonies étaient de magnifiques spectacles pour

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Diodore de Sicile, XIII, 69; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VIII; Justin V, 5.

2. Cf. Andocide, *de Myster.*, 29, 47; Démosthène, *C. Mid.* 5; Isocrate, *Panégyric.*, VI. Cf. Cicéron, *de Leg.*, II; Pseudo-Plutarque, *Vit. X, Orat. Lycurg.*; le scoliaste d'Aristophane, *Plut.* v. 846; Samuel Petit, *Leg. Attic.*, p. 36.

les Athéniens, qui poussaient l'amour du beau et des pompes jusqu'au fanatisme, on comprend alors qu'en présidant à ces fêtes augustes et en les protégeant de son épée victorieuse, Alcibiade avait aux yeux des Athéniens bien mérité des Dieux et de la Patrie.

CHAPITRE TROISIÈME.

Surprise tentée contre Athènes par l'armée lacédémonienne (Octobre 407). — Arrivée de Cyrus le Jeune en Ionie. — Arrestation des ambassadeurs athéniens. — Rupture de la trêve entre les Perses et les Athéniens. — Le navarque lacédémonien Lysandre. — Amitié de Cyrus pour Lysandre. — Expéditions d'Alcibiade à Andros, à Cos et à Rhodes. — Alcibiade à Samos. — Tactique prudente de Lysandre. — Il refuse deux fois le combat auquel le provoque Alcibiade. — Alcibiade part pour Phocée et remet le commandement de la flotte à son lieutenant Antiokhos. — Affaire de Cymes. — Combat naval de Notion en l'absence d'Alcibiade; défaite des Athéniens (Novembre-décembre 407). — Mobilité de l'opinion publique à Athènes. — Accusations de trahison contre Alcibiade. — Manœuvres de Théramène et des oligarques. — Seconde révocation d'Alcibiade. — Il se retire dans ses châteaux forts de la Chersonèse de Thrace (Décembre 407-janvier 406).

Peu de temps après le départ d'Alcibiade, Agis voulut venger l'affront qu'il avait reçu de la procession d'Éleusis, qui s'était accomplie malgré sa présence à

Décélie. Il tenta une surprise nocturne contre Athènes, à la tête d'un corps d'armée considérable. Il avait mandé des renforts du Péloponnèse et de la Béotie, et il avait concentré sous ses ordres quatorze mille hoplites, quatorze mille hommes de troupes légères et douze cents cavaliers[1]. Par une nuit obscure, il marcha sur la place. Mais les Athéniens, depuis le passage d'Alcibiade dans la ville, faisaient bonne garde. Durant son séjour, Alcibiade, pour exercer les sentinelles à la vigilance, les avait prévenues qu'à une certaine heure de la nuit, il élèverait au haut de l'acropole une torche enflammée, et il leur avait ordonné, sous les peines militaires les plus sévères, de répondre à l'instant par un même signal au signal parti de la citadelle. Cette manœuvre, plusieurs fois recommencée à de longs intervalles, de façon à mettre les sentinelles en défaut, avait habitué les hoplites à la plus attentive surveillance[2]. Cependant à la faveur des ténèbres, les Lacédémoniens surprirent les grand'gardes athéniennes, postées devant l'Académie et le Céramique-Extérieur et sur la lisière de la forêt de Colone. Ils les massacrèrent. Les hoplites qui veillaient sur les remparts, entendant le bruit des armes, donnèrent l'alarme. Aussitôt tous

1. Diodore de Sicile, XIII, 72.

2. Polyen, I, 40, § 3.

les citoyens sortirent de leurs demeures, le casque en tête et la pique à la main, et vinrent se masser sur les murailles. Les vieillards et les enfants les plus grands s'étaient armés on ne sait comment; ils étaient en nombre parmi les défenseurs de la Cité. Le jour se leva et montra la formidable armée d'Agis qui, déployée en profondes phalanges sur une longueur de huit stades, entourait la moitié de la ville, depuis les Longs-Murs jusqu'au Cynosarge[1]. Les Athéniens avaient peu de troupes de l'armée proprement dite; les meilleures étaient parties avec Alcibiade. Ils ne songèrent donc pas à faire une sortie. De son côté, Agis vit à la contenance résolue des citoyens rangés sur les remparts qu'il ne pourrait s'emparer d'Athènes que par un siége long et régulier, à moins que la garnison ne s'engageât témérairement hors de la ville et qu'il n'entrât dans la place à sa suite, après l'avoir battue en rase campagne. Pour tâter les dispositions des Athéniens, il détacha en avant ses douze cents cavaliers qui vinrent caracoler jusqu'au pied des murailles. Une porte de la ville s'ouvrit, livrant passage à quelques escadrons d'hippeis[2]

1. Diodore de Sicile, XIII, 72.

2. Alcibiade avait emmené pour la campagne d'Ionie l'élite des hoplites ; mais à cause des difficultés du transport par mer des chevaux, son corps d'armée comprenait peu de cavaliers. Ainsi Athènes, privée de ses meilleurs fantassins, avait conservé presque toute sa cavalerie.

qui chargèrent la cavalerie ennemie et la mirent en pleine déroute. Les phalanges lacédémoniennes s'ébranlèrent, mais trop tard pour envelopper les cavaliers athéniens, qui après leur victorieux engagement rentrèrent dans la ville. La nuit, l'armée d'Agis bivaqua dans l'Académie. Le lendemain, les Athéniens élevèrent un trophée en dehors des murs, en commémoration du combat de cavalerie. Agis fit reprendre à ses troupes leurs positions de la veille, et par la voix des hérauts il défia les Athéniens de venir défendre leur trophée. Les hoplites sortirent en masse et se rangèrent en bataille devant l'enceinte fortifiée, tandis que les archers, les frondeurs et les psiloi se postèrent sur les remparts. Les Lacédémoniens marchèrent à l'attaque, mais criblés par les armes de jet de la place, ils durent se retirer sans en être venus aux mains. Agis retourna à Décélie[1]. Cette affaire tourna à la gloire d'Alcibiade, car personne ne douta plus dans la ville que ce n'eût été par crainte de l'invincible stratége qu'Agis n'avait pas attaqué l'armée athénienne pendant la procession des Éleusinies.

Du Pirée, Alcibiade avait cinglé sur l'île révoltée d'Andros qui avait une garnison lacédémonienne.

1. Diodore de Sicile, XIII, 72-73.

Il aborda à Gaurium sur la côte occidentale, défit les Spartiates et les Andriens qui s'opposaient au débarquement, et les poursuivit à travers toute l'île jusque sous les murs de la cité d'Andros où ils se réfugièrent. Il éleva un trophée de victoire. Ensuite, il s'empara d'un fort avancé de la place et reprit la mer, laissant une garnison athénienne dans la partie de l'île qu'il avait conquise[1]. Le gros de la flotte alla directement jeter l'ancre à Samos, qui dans toute cette guerre servit de base d'opérations aux escadres athéniennes ; Alcibiade, avec quelques-unes de ses meilleures trirèmes, se dirigea vers Rhodes et vers Cos. Il fit sur le territoire de ces îles ennemies plusieurs descentes heureuses et rallia sa flotte à Samos[2].

Là, Alcibiade apprit les plus mauvaises nouvelles. Athènes ne devait plus compter sur la neutralité des Perses, qu'il n'avait pas cessé d'espérer. Le Roi des Rois venait d'envoyer Cyrus, son second fils, comme commandant supérieur de l'Asie Mineure. L'autorité du jeune prince s'étendait sur la Lydie, la Grande-Phrygie, la Carie et la Cappadoce; et il semble que les

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; Diodore de Sicile, XIII, 73.

2. Diodore de Sicile, XIII, 73. Cf. Xénophon, *Hellenic*, I, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV.

satrapes des provinces du littoral ionien lui devaient aussi obéissance, en ce qui regardait les operations militaires. Cyrus, énergique et ambitieux, haïssait Athènes, dont depuis un siècle les victoires constantes avaient ruiné le prestige des Perses. Le premier acte de son gouvernement avait été l'arrestation et l'internement arbitraires des députés athéniens qui, aux termes de l'armistice conclu l'année précédente entre Alcibiade et Pharnabaze, se rendaient à la cour de Darius pour y traiter de la paix. Après avoir passé l'hiver de 407 à Gordium, en Phrygie, ces députés conduits par Pharnabaze étaient en marche pour Suze lorsqu'ils avaient rencontré Cyrus. Le prince, sans daigner même les entendre, avait ordonné à Pharnabaze de les lui livrer. En vain le satrape avait protesté contre cette violation des lois de la guerre sur les parlementaires, Cyrus avait exhibé la lettre de son père, marquée du sceau royal, qui l'investissait de la toute-puissance militaire. Force avait été à Pharnabaze de céder. Tout ce qu'il avait pu obtenir avait été au lieu de livrer les ambassadeurs, de les interner dans une ville de Cappadoce. Ensuite, Cyrus s'était entendu avec les Spartiates et il leur avait promis des renforts et des subsides [1].

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4 (Cf. 9); *Anabas*, I, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; *Lysand.* III; Diodore de Sicile, XIII, 70.

De plus, les Lacédémoniens en remplacement de Mindaros, tué à Cysique, avaient envoyé Lysandre comme navarque ou amiral[1]. Ce Lysandre était bien le chef qu'il fallait aux Spartiates. Il était comme la synthèse de tous les défauts et de toutes les qualités de la race de Sparte. Vaillant, obstiné, doué de grandes capacités militaires, mais rusé, fourbe et sans aucun scrupule sur le choix des moyens, il ne s'inquiétait du droit que lorsque le droit était pour lui, et il ne considérait comme honnête que ce qui était utile. Il ne pensait pas que la vérité fût en soi préférable au mensonge, car il ne les estimait l'un et l'autre que selon l'avantage qu'il espérait en retirer[2]. Lysandre aimait à se comparer à un lion doublé d'un renard; et c'est lui qui avait formulé cette célèbre maxime, bien digne d'un Spartiate : « Il faut « amuser les enfants avec des osselets, et les hommes « avec des serments[3]. » Le nouveau navarque était donc merveilleusement fait pour combattre Alcibiade et pour s'entendre avec Cyrus.

Dès qu'il sut le fils de Darius à Sardes, Lysandre quitta Éphèse, où il concentrait ses forces, pour aller le trou-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, Alcibiade, XXXV; *Lysand.*, III; Diodore de Sicile. XIII, 70; Justin, V, 5.

2. Plutarque, *Lysand.*, IV, V.

3. ....Τοὺς μὲν παῖδας ἀστραγάλοις, τοὺς δὲ ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

ver. Son titre de navarque lacédémonien et sa réputation d'ennemi déclaré d'Athènes le firent bien accueillir par le prince[1]. Dans sa première entrevue, Lysandre commença par se plaindre vivement de Tissapherne, qui, disait-il, avait trahi, conseillé par Alcibiade, la cause des Perses et des Lacédémoniens en ménageant Athènes[2]. Cyrus était en mésintelligence avec Tissapherne[3]. La dénonciation ferme et précise de Lysandre flatta sa haine et accrut ses bonnes dispositions pour le navarque. Lysandre lui prodigua les éloges et les flatteries et le supplia de le seconder de tout son pouvoir dans la guerre contre Athènes, Cyrus répondit qu'il avait reçu cinq cents talents qui étaient à la disposition des Lacédémoniens, et que si cette somme était insuffisante, il mettrait à contribution sa fortune particulière. Il ajouta que pour vaincre Athènes, il ferait au besoin monnayer son trône, qui était d'or et d'argent massifs. Lysandre éclata en remercîments hyperboli-

1. Xenophon, *Hellenic*, I; 5, Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; *Lysand.*, IV; Diodore de Sicile, XIII, 70.

2. Cf. Thucydide, VIII, 45-47; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV; Diodore de Sicile, XIII, XIII, 37; Justin, V, 2.

3. Cette inimitié ne devait que s'accroître. Après la mort de Darius Nothus, Tissapherne se déclara comme un des plus ardents partisans d'Artaxerxès Mnémon, fils aîné de Darius et roi légitime de la Perse, que son frère Cyrus voulait détrôner.

ques, puis il dit à Cyrus que le moyen le plus certain de ruiner l'armée navale d'Athènes serait de porter de trois à quatre oboles par jour la solde des matelots et des rameurs de la flotte péloponnésienne. « Ainsi, dit « Lysandre, beaucoup de matelots athéniens déserteront « et viendront à nous, et nous en recruterons aussi d'ex- « cellents sur le littoral et dans les îles. — Cela est vrai, « répondit Cyrus, mais je ne puis enfreindre les ordres « du Roi. Le traité porte que la Perse ne doit fournir « que trente mines par mois pour chaque trirème que « les Lacédémoniens auront à flot[1]. » Lysandre vit Cyrus résolu à ne pas céder; il ne voulut pas user en vain son influence, mais il n'abandonna pas pour cela son idée de l'élévation de la solde. A la fin du repas où Cyrus l'avait retenu, le prince se leva, porta la santé de Lysandre, et lui demanda ce qu'il désirait en l'assurant que tout ce qu'il souhaiterait lui serait accordé. Au milieu de ses odieux défauts, Lysandre avait une rare qualité: le désintéressement. Quoique né pauvre et resté pauvre[2], il était, comme tous les grands ambitieux, absolument indifférent à l'argent :

1. Xénophon, *Hellenic.*; I, 5. Cf. Plutarque, *Lysand.*, IV.

2. Plutarque, *Lysand.*, II. — Lysandre avait cependant une illustre origine. Il était Héraclide. Sa famille descendait d'Héraklès, comme les rois de Sparte eux-mêmes

il portait ses désirs plus haut. Le navarque répondit donc : « Ce que je demande, c'est que tu augmentes « d'une obole par jour la solde de mes matelots[1]. » Cyrus, admirant cette abnégation de soi-même autant qu'il s'en étonnait, accorda les quatre oboles ; il remit à Lysandre dix mille dariques d'or comme premier appoint. Avec cette énorme somme, Lysandre recruta des marins, leva des mercenaires et équipa ses navires. Au commencement de l'hiver de 408-407, à l'époque de l'arrivée d'Alcibiade à Samos, il avait déjà réuni dans le port d'Éphèse, une flotte de quatre-vingt-dix voiles[2].

Si défavorables que fussent les conditions dans lesquelles Alcibiade entreprenait cette nouvelle campagne, il n'était pas homme à douter du succès. Devait-il s'effrayer plus qu'il ne convenait de cette nouvelle alliance Perso-Lacédémonienne et de cette imposante flotte péloponnésienne ? Cette alliance n'était point indissoluble ; cette flotte n'était point invincible. Alcibiade n'avait-il pas derrière lui des milliers de piques athéniennes ; l'armée d'Athènes n'avait-elle pas Alcibiade à sa tête ? Sans différer, le stratége dépêcha à son ancien hôte, le sa-

1. Εἰ πρὸς τὸν μισθὸν ἑκάστῳ ναύτῃ ὀβολὸν προσθείης.

Xenophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV ; *Lysand.*, IV; Diodore de Sicile, XIII, 70.

trape Tissapherne, des députés pour tenter de nouveau d'obtenir la neutralité des Perses. Tissapherne n'était plus que le subordonné de Cyrus; tout ce qu'il put fut de faire escorter ces envoyés jusqu'à Sardes, siége du gouvernement de Cyrus. Le prince refusa de les recevoir[1].

Alcibiade voulut engager une action décisive avec Lysandre, espérant qu'une victoire complète mettrait les Spartiates à merci, et qu'en tout cas la défaite de la flotte lacédémonienne refroidirait le zèle de Cyrus. Dans ce dessein, il mit à la voile et fit ranger toutes sa flotte en ordre de bataille devant le port d'Éphèse. Mais Lysandre était résolu à ne combattre qu'à coup sûr Quoique ces navires fussent au moins aussi nombreux que ceux des Athéniens, il ne répondit pas à la provocation d'Alcibiade, dont il redoutait la supériorité comme manœuvrier[2]. Alcibiade jugea qu'il ne pourrait engager le navarque à sortir du port qui l'abritait. Il se retira et fit mouiller sa flotte le long de la côte asiatique, dans la petite rade de Notion, située près de Colophon[3].

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; *Lysand* III; Diodore de Sicile, XIII, 70, 71.

3. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Diodore, XIII, 61. Cf. Harpocration, s. v. Κολοφών.

Il fut alors informé que le stratége Thrasybûle avait quitté l'Hellespont et construisait une forteresse à Phocée, sur le golfe hermæen[1]. En sa qualité de général en chef des armées d'Ionie, Alcibiade résolut d'aller trouver cet officier afin de se concerter avec lui sur la marche des opérations et de juger par lui-même de l'état des fortifications de Phocée. Il comptait aussi durant le trajet visiter diverses cités alliées d'Athènes, entre autres Clazomène, pour y prélever des contributions qui lui permettraient de payer la solde de ses troupes[2]; car c'était avec la plus grande peine et souvent après de longs retards qu'il parvenait à solder les hoplites et les équipages des trirèmes[3]. L'armée qui ne touchait que très-irrégulièrement sa paye, et qui savait que Cyrus fournissait tout l'argent nécessaire aux Lacédémoniens, commençait à murmurer. Comme l'avait espéré Lysandre, l'appât d'une solde plus élevée et régulièrement servie engageait nombre de rameurs à déserter les navires d'Athènes pour venir grossir les équipages de la flotte péloponnésienne[4]. Il fallait de

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 71; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; *Lysand.*, V.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Lysand.*, V.

3. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; Xénophon, *Hellenic*, I, 5; Diodore de Sicile, XIII, 71; cf. XIII, 73.

4. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque. *Alcibiad.*, XXXV.

l'argent au stratége s'il voulait calmer le mécontentement de l'armée et arrêter les désertions. Alcibiade partit avec quelques trirèmes. Il remit le commandement de la flotte à Antiokhos, lui donnant l'ordre formel de n'engager en aucun cas le combat contre les Lacédémoniens[1]. Alcibiade n'ignorait pas que Lysandre cherchait surtout à temporiser et à faire traîner la guerre en longueur, à cause des subsides qu'il recevait de Cyrus, et des difficultés que les Athéniens au contraire éprouvaient à se procurer de l'argent et des vivres. Il était donc certain que le navarque n'attaquerait pas Antiokhos, à moins que celui-ci ne le provoquât à une action en mettant sa flotte dans une position désavantageuse.

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; *Lysand.*, V; Diodore de Sicile, XIII, 71. — Cet Antiokhos, ami de jeunesse d'Alcibiade (il l'avait connu en lui rapportant une caille que celui-ci avait laissée échapper, voir tome premier, p. 286), n'était dans la flotte, ni stratége, ni triérarque, mais seulement pilote du vaisseau amiral. Il y a à s'étonner qu'Alcibiade, qui avait commis la première faute de quitter la flotte, quand elle était mouillée à quelques milles de l'ennemi, ait commis la seconde faute d'en confier le commandement à un officier subalterne tel qu'un pilote. Mais peut-être Alcibiade était-il seul officier général à Notion. L'un de ces deux collègues, le stratége Aristokratès était peut-être resté à Andros, l'autre, Adîmantos, était peut-être malade ou blessé, ou peut-être commandait-il la station de Samos. Quant aux officiers supérieurs, les triérarques, Alcibiade n'avait sans doute pas été à même d'apprécier leurs qualités militaires et nautiques, et peut-être avait-il plus de confiance dans

Alcibiade ne fit d'ailleurs que toucher à Clazomène, à Mytilène et dans les autres cités du littoral, et il ne séjourna même que fort peu de temps à Phocée. Afin de procurer de l'argent à ses troupes, il prétexta de griefs réels ou fictifs que les Athéniens auraient eu à reprocher aux habitants de Cymes[1], leurs alliés tributaires, pour opérer une descente sur le territoire de cette ville. Il repoussa les miliciens qui avaient pris les armes, ravagea la campagne et fit un assez grand butin. Les Cyméens se réfugièrent dans la ville, dont ils fermèrent

Antiokhos qui était sa créature. De plus, selon Plutarque, Antiokhos était bon marin, et comme on ne devait combattre sous aucun prétexte et qu'il ne s'agissait que de rester à l'ancre en rade et de parer seulement aux gros temps qui viendraient à s'élever, un bon marin, quel que fût son grade, pouvait aussi bien remplir cette mission qu'un stratége ou un triérarque. Au reste, ni Xénophon ni Plutarque ne s'étonnent de ce singulier choix d'Alcibiade, qu'ils semblent considérer comme naturel; et un passage de Xénophon (*Hellenic.*, I, 6) nous montre l'amiral spartiate Kallikratidas, traitant son pilote Hermon avec les égards dus à un officier supérieur. En effet, dans la marine grecque, le pilote avait un grade plus élevé que dans la marine moderne. Il avait le commandement de tous les gens de mer, et les manœuvres nautiques s'exécutaient sous sa direction. Le triérarque ne commandait qu'aux hoplites. Un pilote devait connaître à fond l'art de la navigation, les manœuvres du gouvernail, des voiles et des rames, la science des corps célestes et des vents, la connaissance des routes maritimes, des côtes, des écueils. Cf. Athénée, V, 11, Élien, IX, 40, etc., etc.

1. Cymes était située, non loin de Phocée, sur le littoral de l'Éolide V. Kiépert, *carte murale de la Grèce ancienne*, etc.

les portes. Alcibiade, qui ne voulait pas s'attarder à un siége en règle, se rembarqua et revint à Samos[1]. Mais durant sa courte absence un grave événement s'était passé.

Dès qu'Antiokhos s'était vu commandant en chef de la flotte, il avait voulu se rendre digne des hautes fonctions dont il était momentanément investi. Par un coup d'audace, au mépris des ordres formels d'Alcibiade, il avait provoqué Lysandre au combat. Avec deux trirèmes, il était entré dans le port d'Éphèse, rasant les proues des galères lacédémoniennes qui y étaient à l'ancre, et défiant leurs équipages par des injures et des sarcasmes offensants. Lysandre s'était d'abord contenté de détacher quelques bâtiments légers contre ces deux

1. Diodore de Sicile, XIII, 73. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII, *Justin*, V, 5. — Seul des historiens anciens, Diodore de Sicile parle de cette affaire de Cymes, et d'une façon assez étendue. Ni Xénophon ni Plutarque ne la mentionnent, et Cornélius Népos n'y fait qu'une vague allusion sans rien préciser. Quoique l'autorité de Diodore seul soit sujette à caution, nous ne révoquons pas en doute tout son récit, qu'il copia probablement sur les écrits perdus de l'historien cyméen, Éphore, car cette agression plus ou moins justifiable semble assez dans la nature d'Alcibiade. Mais nous ne croyons pas qu'il faille donner à l'affaire de Cymes toute l'importance que Diodore y attache. Si cette affaire avait été telle, assurément Xénophon, contemporain de ces événements et qui ne manquait jamais l'occasion de charger Alcibiade, son adversaire politique, n'aurait eu garde de l'omettre dans les *Helléniques*; et Plutarque, qui a tout réuni sur Alcibiade, l'aurait aussi mentionnée.

trirèmes. Toute la flotte de Notion s'était alors mise en mouvement pour soutenir Antiokhos, mais elle était arrivée en désordre. Au lieu de marcher en front d'attaque, les navires venaient les uns après les autres. Cette étrange tactique avait justement fait penser à Lysandre qu'Alcibiade n'était pas sur la flotte. Estimant qu'il aurait bon marché des Athéniens mal commandés, il avait à la hâte transmis l'ordre d'attaquer à tous les navires, qui s'étaient avancés en ligne de bataille contre les trirèmes d'Antiokhos. Au premier choc, les Lacédémoniens avaient coulé bas quinze trirèmes ennemies, parmi lesquelles celle d'Antiokhos ; il périt ainsi au début de l'action. Lysandre avait poursuivi jusqu'à la côte de Notion les autres trirèmes athéniennes qui avaient pris la fuite après la mort d'Axiokhos ; il avait fait un certain nombre de prisonniers, avait élevé un trophée sur le rivage et était retourné à Éphèse. La flotte athénienne dispersée s'était ralliée à Samos[1].

Alcibiade trouva donc à son retour à Samos le prestige de ses armes atteint, sa flotte diminuée, ses troupes découragées. Mais cet homme de lutte était trempé contre les coups du sort, qui ne faisaient que le rendre

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6 ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV ; *Lysand.* V., Diodore de Sicile, XIII, 71. — Selon Diodore, la perte des Athéniens s'éleva à vingt-deux trirèmes.

plus fort et plus ardent. A peine débarqué, il se rembarque, met tous ses navires à la mer et vient les ranger en bataille devant l'embouchure du port d'Ephèse, défiant Lysandre au combat. Le prudent Spartiate, ne voulait pas donner à Alcibiade l'occasion de prendre une éclatante revanche ; il craignait, en se mesurant avec le vainqueur de d'Abydos et de Cysique, de flétrir les lauriers si facilement moissonnés à Notion. Il laissa ses galères à l'ancre. Après avoir longtemps louvoyé devant Éphèse, la flotte athénienne dut revenir à sa station de Samos. C'était la seconde fois que Lysandre se refusait à combattre Alcibiade[1].

Cependant, on apprend à Athènes la défaite de Notion. Cette nouvelle change les sentiments du peuple à l'égard d'Alcibiade. On s'indigne contre lui ; on impute à sa négligence la perte des trirèmes ; on l'accuse de trahison[2]. Ce même homme que trois mois auparavant, les Athéniens nommaient général en chef, qu'ils demandaient pour roi, ils ne le veulent plus maintenant comme dernier hoplite de leur armée.

En même temps que parvenait à Athènes la noti-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV; *Lysand.*, V; Diodore de Sicile, XIII, 71.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI; Diodore de Sicile, XIII, 73-74. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII; Justin, V, 5.

fication du combat naval de Notion, arrivaient des députés de Cymes pour se plaindre de la conduite d'Alcibiade devant cette ville, et pour demander satisfaction de la violation de leur territoire au mépris des traités d'alliance [1]. A ces accusations s'en joignaient d'autres, aussi graves quoique infiniment moins fondées. Un ennemi personnel d'Alcibiade, un certain Thrasybule, fils de Straton, qui servait comme hoplite à l'armée de Samos, avait déserté pour venir à Athènes charger son général [2]. Il témoigna qu'Alcibiade ne s'occupait plus des affaires militaires et qu'il passait tout son temps dans les plus scandaleuses débauches avec des courtisanes d'Ionie, confiant le commandement de la flotte à des hommes qui savaient le séduire par leurs basses adulations et leurs propos licencieux. Il ajouta qu'Alcibiade pillait les villes alliées d'Athènes et les cités ennemies non pour nourrir et pour payer ses troupes, qu'il laissait au contraire sans vivres et sans solde, mais pour accroître sa fortune personnelle ; et que c'était avec le produit de ce butin qu'il s'était fait construire trois châteaux forts en Thrace, afin de s'y réfugier quand il serait enfin justement proscrit par

1. Diodore de Sicile, XIII, 74.

2. Plutarque, *Alcibiade.*, XXXVI. Cf. Diodore, XIII, 73. — Il ne faut pas confondre ce Thrasybule avec l'illustre Thrasybule, fils de Lykos et collègue et ami d'Alcibiade.

Athènes. Cet homme disait encore qu'Alcibiade favorisait les Lacédémoniens et qu'il s'entendait avec Pharnabaze, parce que le satrape lui avait promis qu'une fois les Athéniens vaincus et contraints à demander la paix, il l'imposerait comme roi d'Athènes[1].

Ces calomnies absurdes trouvaient créance chez les Athéniens, déjà prévenus contre Alcibiade. Les oligarques, inspirés par Théramène, ancien membre du gouvernement des Quatre-Cents, futur membre du gouvernement des Trente, et par les autres adversaires d'Alcibiade, que ses victoires avaient réduits au silence, relevaient la tête. Par crainte de la tyrannie, quelques démagogues forcenés, faisaient cause commune avec les oligarques[2]. Ils voyaient l'instant propice, et ils

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI; Diodore de Sicile, XIII, 73, 74. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII; Diodore de Sicile, XIII, 73-74; Photius, p. 243; Hertzberg, *Alkibiad staatsmann und feldherr*, p. 233. — On s'étonne de voir Théramène qui avait été le collègue d'Alcibiade en Ionie, et qui avait le premier demandé à l'Assemblée le rappel du banni, se mettre à la tête de ses adversaires. C'est que Théramène, comme Kritias, qui avait aussi proposé de rappeler Alcibiade et qui devait plus tard demander sa mort à Lysandre, était foncièrement oligarque. Il avait espéré qu'Alcibiade, rappelé par lui, et irrité du gouvernement populaire, finirait par embrasser le parti oligarchique. Voyant qu'il n'en était rien, qu'il ne pouvait se faire un allié d'Alcibiade, il voulut se défaire d'un adversaire si puissant.

avivaient par de perfides insinuations l'irritation populaire. La trahison d'Alcibiade était manifeste, disaient-ils, autrement un homme de son génie et de sa valeur, commandant un armement considérable, eût déjà obtenu l'alliance des Perses, soumis toutes les villes révoltées, vaincu plusieurs fois les Spartiates. S'il n'agissait pas ainsi, c'est qu'il ne le voulait pas, et si les affaires tournaient mal pour Athènes, c'était grâce à sa connivence avec les Perses et les Spartiates. D'ailleurs fût-il victorieux, Alcibiade n'en serait que plus à craindre pour les Athéniens, car sa secrète ambition était de se faire tyran d'Athènes. On cherchait aussi à exploiter contre Alcibiade les sentiments religieux de la multitude : on remettait les conversations sur la mutilation des hermès, sur la profanation des Mystères; on rappelait qu'Alcibiade avait abordé au Pirée le jour néfaste de la fête des Plyntéries, alors que les statues d'Athènè étaient voilées; ce qui signifiait que la Déesse protectrice de la Cité détournait ses regards du sacrilége et du liberticide[1].

Les Athéniens décrétèrent la déposition d'Alcibiade et nommèrent dix stratéges pour le remplacer : Conon,

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI; Diodore de Sicile, XIII, 73-74; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4 et 5; et Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV.

Diomédon, Léon, Périclès, Érasinidès, Aristokratès, Arkhestratos, Protomakhos, Thrasyle et Aristogénès[1]. Arrivés à Samos, les nouveaux stratéges informèrent Alcibiade de sa révocation. Alcibiade, qui savait depuis longtemps qu'il fallait s'attendre à tout de la mobilité des Athéniens et ne rien espérer de leur reconnaissance, ne s'étonna pas de cette disgrâce. Il remit le commandement à Conon et à ses collègues et quitta aussitôt Samos[2]. Quoiqu'il fût seulement révoqué et non cité à se présenter devant le dikastérion[3], il ne revint pas à Athènes. Il se retira dans ses châteaux forts de la Chersonèse de Thrace[4].

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI; *Lysand.*, V; Diodore de Sicile, XIII, 73. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI; Justin, V, 5. — En même temps qu'ils révoquèrent Alcibiade, les Athéniens révoquèrent ses collègues : l'illustre Thrasybule, qui agissait séparément dans l'Hellespont, et Adîmantos. Seul, Aristokratès fut renommé.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5.

3. Pour y être jugé comme accusé d'avoir perdu par sa faute le combat de Notion. — Les Athéniens se réservaient peut-être de traduire Alcibiade devant ce tribunal, lorsqu'il serait revenu à Athènes; et ce fut peut-être dans la crainte d'un jugement éventuel qu'Alcibiade gagna la Chersonèse.

4. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI; *Lysand.*, V., Cornelius Nepos, *Alcibiad.*, VII; Diodore de Sicile, XIII, 74. — Les châteaux forts d'Alcibiade étaient au nombre de trois : un dans la Thrace proprement dite, près de Bisanthe, sur la Propontide; deux autres dans la Chersonèse de Thrace, près de Latakia, sur l'Hellespont.

Mais Alcibiade ne pouvait pas demeurer inactif. Il lui eût été impossible de renoncer aux agitations de la vie politique et aux émotions de la guerre. En attendant l'heure de remettre son génie et son épée au service d'Athènes, il leva quelques troupes mercenaires et fit pour son propre compte la guerre de partisan contre les Thraces. Il en tira beaucoup d'argent et de butin ; en même temps il protégea les Grecs de ces contrées contre les incursions périodiques des Barbares [1]. Les tribus Thraces menaient toujours la guerre entre elles. Alcibiade prit parti pour quelques-unes de ces tributs, et il se lia avec leurs chefs, les rois Seuthès et Démokos, qui lui témoignèrent bientôt la plus entière amitié [2].

Les historiens ont tour à tour blâmé et approuvé le Peuple Athénien d'avoir pour la seconde fois enlevé à Alcibiade le commandement de l'armée. C'est qu'en révoquant Alcibiade, les Athéniens obéirent à un sentiment juste et à un sentiment inique. La faute grave que le stratége avait commise à Notion, lorsqu'en présence de l'ennemi, il avait laissé sa flotte sous les ordres

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 105.

2. Diodore de Sicile, XIII, 105 ; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII, VIII. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI, XXXVII. Hertzberg, *Alkibiades staatsmann und feldherr.*, p. 349.

d'un chef incapable, suffisait légalement pour le faire révoquer et même passer en jugement. Mais bien plus que la défaite de Notion, l'opinion excessive que les Athéniens s'étaient formée du génie et de la valeur d'Alcibiade causa sa disgrâce. « Pour Alcibiade, l'im« possible n'existait pas[1], » c'était la conviction de tout Athènes. De là, on lui imputait à crimes ses moindres revers ; on assumait sur lui la responsablilité des événements fortuits ; on le suspectait de trahison dès que les affaires militaires et politiques ne se dessinaient pas rapidement en faveur de la Cité. Si Alcibiade n'avait pas déjà terminé la guerre et amené les Lacédémoniens à composition, c'était, pensait-on, qu'il s'entendait avec eux pour ruiner sa patrie[2].

L'Assemblée révoquant Alcibiade après l'affaire de Notion, usa de son droit strict. On peut l'accuser de sévérité, non d'injustice. Mais la ruine de la puissance athénienne, qui suivit de près la déposition d'Alcibiade, ne force-t-elle pas à se demander si les Athéniens en disgraciant Alcibiade ne furent pas plus coupables envers Athènes qu'Alcibiade ne l'avait été lui-même ? Alcibiade, par la faute d'un de ses lieutenants,

1. *Nihil enim eum non efficere posse ducebant* (*Athenienses*). Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXV. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII.

avait perdu quelques trirèmes ; les Athéniens, de leur pleine volonté, privèrent la Cité, à l'heure des suprêmes dangers, de son plus redoutable défenseur. Dans la suite, les Athéniens regrettèrent leur funeste décision[1]. Les Spartiates, eux-mêmes, dit Plutarque, avouaient que la victoire de Notion n'était rien d'abord, mais qu'elle devint tout par ses conséquences puisqu'elle entraîna la chute d'Alcibiade[2].

1. Plutarque, *Alcibiad*. XXXVIII.
2. Plutarque, *Lysand.*, V.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Kallikratidas remplace Lysandre dans le commandement de la flotte péloponnésienne (Hiver de 407-406). — Généreux sentiments panhelléniques du nouveau navarque. — Difficultés avec Cyrus. — Prise de Méthymne et blocus de Mytilène par les Péloponnésiens (Printemps de 406). — Bataille des Arginuses; mort de Kallikratidas (Juillet-août 406). — Conduite des stratéges après la bataille. — Procès des généraux athéniens vainqueurs aux Arginuses. — Leur condamnation et leur supplice (Octobre-novembre 406). — Lysandre est mis à la tête de la flotte des alliés. — Promesses effectives de Cyrus (Hiver et printemps de 405). — Lysandre s'empare de Lampsaque (Septembre 405). — La flotte athénienne à Égos-Potamos. — Patriotique démarche d'Alcibiade. — Les stratéges défendent à Alcibiade de s'approcher des lignes athéniennes. — Bataille d'Égos-Potamos. Lysandre capture toute la flotte athénienne et fait des milliers de prisonniers qui sont massacrés (Septembre-octobre 405). — Les Lacédémoniens chassent les Athéniens de toute l'Ionie et des îles. — Siége d'Athènes (De novembre 405 à avril 404). — Courage des Athéniens. Décrets de Patrokleidès et de Kléophon. — Souffrances des assiégés. Horrible famine. — Rôle infâme de Théramène. — Capitulation d'Athènes réduite à merci (Avril 404).

Alcibiade banni, un seul homme pouvait encore sauver Athènes, et, dérision du hasard, cet homme était

un ennemi d'Athènes, c'était le Spartiate Kallikratidas. Quelques mois après le combat de Notion (fin de l'année 407 av. J. C.), il avait été nommé navarque en remplacement de Lysandre, car la constitution lacédémonienne défendait qu'un citoyen exerçât plus d'une fois en sa vie les hautes fonctions d'amiral[1].

Kallikratidas n'appartenait à la race spartiate que par le courage héroïque et l'ardent amour de la patrie. La duplicité, la mauvaise foi, la cruauté lui étaient étrangères, et son patriotisme panhellénique lui montrait la Grèce où ses concitoyens, dans leur patriotisme étroit et exclusif, pour ainsi dire municipal, ne voyaient que Sparte seule. Aux yeux de Kallikratidas, les véritables ennemis des Hellènes n'étaient pas les Athéniens qu'il devait combattre, mais les Perses dont il avait à mendier les secours. La haine du Barbare était innée en lui.

L'accueil qu'à son arrivée le navarque reçut de Cyrus ne fit qu'accroître ces sentiments. Mécontent de quitter le commandement de la flotte, Lysandre avait voulu créer des difficultés à son successeur. Il lui restait une grosse somme d'argent sur les subsides qu'il avait touchés de la Perse pour l'entretien des trirèmes;

1. Plutarque, *Lysand*, VI, VIII. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6. Diodore de Sicile, XIII, 76.

au lieu de la remettre à Kallikratidas, ainsi que le simple devoir le lui dictait, il l'avait rendue à Cyrus. Le nouveau navarque se vit donc à la tête de la flotte sans une obole pour solder les équipages. En outre, Lysandre avait prévenu contre Kallikratidas les nombreuses créatures qu'il avait dans l'armement et Cyrus lui-même. Cyrus voyait d'ailleurs avec mécontentement que Lysandre, dont la nature fourbe était si en rapport avec la sienne propre, était remplacé par Kallikratidas, homme droit et franc par excellence. Il ne chercha pas à dissimuler ses préventions contre cet amiral. Kallikratidas étant venu à Sardes afin de demander au jeune prince, selon les conventions, de l'argent pour solder ses troupes et ses équipages, Cyrus différa à dessein de le recevoir pendant deux ou trois jours. Justement irrité, Kallikratidas revint à Éphèse sans avoir vu le Perse, et déplorant plus que jamais cette alliance indigne qui unissait des Grecs aux Barbares contre d'autres Grecs. Il déclara que dès son retour à Sparte, il mettrait tout en œuvre pour faire conclure une paix sortable entre les Athéniens et les Lacédémoniens[1]. Mais les Athéniens ne devaient consentir à la paix, même aux plus honorables conditions, que s'ils

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6; Plutarque, *Lysand.*, VI, VII. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 76.



étaient presque réduits à merci. Kallikratidas ne l'ignorait pas. Il se décida à pousser activement les opérations. D'abord il assiégea Méthymne, dans l'île de Lesbos, et il s'en rendit maître. Les alliés voulaient que les Méthymnéens et les soldats athéniens qui composaient la garnison de cette cité fussent vendus à l'encan. Kallikratidas s'y opposa, disant : « Tant que je com- « manderai aucun Grec ne sera fait esclave[1]. »

Cependant la flotte athénienne, forte de soixante-dix trirèmes et commandée par Conon, avait quitté la station de Samos pour tenter de secourir Méthymne. Kallikratidas, qui disposait de cent soixante-dix voiles, donna la chasse aux Athéniens, leur coupa leur retraite sur Samos et les contraignit à engager un combat inégal où ils perdirent trente trirèmes. Conon avec le reste de la flotte se réfugia dans le port de Mytilène. Kallikratidas l'y bloqua par mer et par terre. Des hoplites lacédémoniens avaient été envoyés en toute hâte de Méthymne[2]. La position de Conon était d'autant plus critique qu'elle était ignorée à Athènes, et qu'ainsi il ne pouvait compter sur aucun secours. Une de ses galères parvint pourtant à éviter les croiseurs lacédémo-

1. .... οὐκ ἔφη ἑαυτοῦ γε ἄρχοντος οὐδένα Ἑλλήνων ἀνδραποδισθῆναι. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6; Diodore de Sicile, XIII, 76.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 77-79.

niens; elle gagna l'Hellespont et, par ce long détour, elle arriva au Pirée[1].

A l'appel de Conon en détresse, Athènes fit un suprême effort. L'assemblée décréta un nouvel armement de cent dix trirèmes, qui furent équipées en moins d'un mois[2]. Tous les hommes en état de porter les armes, citoyens, métœques et esclaves, s'y embarquèrent. Mais Pallas-Athènè, protectrice des cités, avait abandonné la ville à laquelle elle avait donné son nom. Les destins avaient décidé la perte d'Athènes. Le dernier élan de son patriotisme, sa victoire même aux Arginuses, devait accélérer sa ruine.

Lorsque Kallikratidas fut averti de l'approche des escadres athéniennes, il prit la mer avec le gros de la flotte, laissant au blocus de Mitylène cinquante navires sous les ordres d'Étéonikos. Il mouilla à la nuit devant le cap Malée de Lesbos. La flotte athénienne était à l'ancre à l'entrée des îles Arginuses, situées en face de Lesbos, sur la côte d'Éolide. Au point du jour, les escadres ennemies voguèrent les unes contre les autres. Le pilote du vaisseau amiral, Hermon de Mégares, voyant le grand nombre des voiles athénien-

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6. Cf. Diodore, XIII, 97. — Ces cent dix trirèmes s'adjoignirent à sa mort quarante autres trirèmes.

nes, représenta à Kallikratidas qu'à cause de l'inégalité numérique, il ferait sagement d'éviter l'action. La flotte péléponnésienne n'était que de cent vingt trirèmes, et les Athéniens avaient plus de cent cinquante navires en ligne. Il rappela aussi que des présages sinistres sur le sort des généraux circulaient dans les deux armées[1]. « Sparte n'est nullement liée à ma « mort si je suis tué, dit simplement le navarque, et « la fuite est honteuse[2]. »

La bataille s'engagea. Kallikratidas, dont les vaisseaux étaient légers et montés par d'excellents équipages, avait rangé sa flotte sur une seule ligne, en demi-cercle, afin que les trirèmes pussent évoluer séparément et exécuter les rapides manœuvres nautiques du *diekplous* et du *periplous* [3]. Un tout autre ordre de ba-

1. Ces présages annonçaient, selon les devins, qu'aucun des généraux ne devait survivre à ce combat. La prédiction se réalisa. Kallikratidas périt pendant l'action, et six stratéges, sur huit qui commandaient la flotte athénienne, furent condamnés à mort lorsqu'ils revinrent à Athènes.

2. Καλλικρατίδας δὲ εἶπεν, ὅτι ἡ Σπάρτη οὐδέν [μὴ] κάκιον οἰκεῖται, αὐτοῦ ἀποθανόντος, φεύγειν δὲ αἰσχρὸν εἶναι. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6. Cf. Plutarque, *Apophteg. Lac.*; Diodore de Sicile, XIII, 98.

3. La manœuvre appelée diekplous consistait, à ce qu'il semble, à passer entre deux navires ennemis en évitant leur éperon, et à les frapper ensuite sur les flancs; pour le periplous, on évoluait autour du navire ennemi, en évitant son choc, jusqu'à ce qu'on eût réussi à le frapper de l'éperon.

taille avait été adopté par les Athéniens. Les stratéges, sachant qu'ils avaient l'avantage du nombre mais l'infériorité des bâtiments qui, trop lourds et mal dirigés par des pilotes et des rameurs inexpérimentés, se mouvaient difficilement, avaient formé leur armée navale en trois divisions, dont chacune présentait un front serré de trente trirèmes, appuyé par une seconde rangée de trirèmes. Ils voulaient suppléer à la rapidité des évolutions par la force du choc, et ils comptaient que ces trois masses de trirèmes seraient difficilement entamées par les légers navires péloponnésiens. Au début de l'action, on conserva des deux côtés l'ordre de bataille. Peu à peu les trirèmes péloponnésiennes, évitant les coups des éperons des navires ennemis, parvinrent à pénétrer dans leurs rangs pressés. L'ordre fut rompu; on combattit de trirèmes à trirèmes. Ce fut à ce moment que périt Kallikratidas. Sa trirème ayant donné de l'éperon contre un bâtiment athénien, qu'elle coula bas, en reçut un formidable contre-coup. Le navarque, qui se tenait debout sur le gaillard d'avant, perdit l'équilibre et tomba à la mer[1]. Un grand Hellène venait de mourir.

Après un combat acharné, les Lacédémoniens se re-

1. Xénophon, *Hellenic*, I, 6; Diodore de Sicile, XIII, 99; Plutarque, *Lysandre*, VI.



tirèrent en désordre sur Chios et sur la Phocide. Plus de soixante de leurs trirèmes avaient péri ou étaient capturées[1]. Dans leur ardeur à poursuivre l'ennemi, les stratéges athéniens négligèrent de faire recueillir les cadavres et les naufragés des vingt-cinq trirèmes de leur flotte qui avaient été désemparées ou coulées bas. Les morts flottaient sur la mer; les survivants nageaient péniblement ou s'attachaient aux épaves. Ceux qui étaient blessés restaient emprisonnés dans les coques des navires faisant eau, et chaque minute qui avançait la submersion complète de ces navires, les rapprochait d'une mort horrible. Ainsi, par leur coupable insouciance, non-seulement les stratéges ne surent pas donner la sépulture à leurs compagnons d'armes morts en combattant, mais encore ils laissèrent périr misérablement plusieurs centaines de valeureux matelots qui eussent pu être sauvés[2].

Ces faits, qui furent connus à Athènes en même temps que la victoire des Arginuses, y soulevèrent l'indignation. Dans une seule séance l'Assemblée rendit deux décrets. Par le premier, les généraux vainqueurs étaient félicités de leur victoire au nom de la Cité. Par

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6; Diodore de Sicile, XIII, 97-99.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 6, 7; Diodore de Sicile, XIII, 100, 101. Cf. Grote. *Histoire de la Grèce*, t. XI, ch. IV.

le second, ces mêmes généraux étaient révoqués et mandés à Athènes afin d'y justifier leur conduite après la victoire[1].

Des huit stratéges inculpés, deux, Protomakhos et Aristogènes, s'enfuirent. Les autres obéirent aux ordres de l'Assemblée; ils se rendirent à Athènes[2]. Emprisonnés dès leur arrivée, ils comparurent devant le Sénat des Cinq-Cents, puis devant l'Assemblée. Pour leur défense, ils alléguèrent qu'ils avaient donné l'ordre à plusieurs triérarques de recueillir à leur bord les naufragés et les cadavres, mais qu'une violente tempête avait empêché d'exécuter cet ordre. Ils ne parvinrent pas à établir la vérité de leurs allégations. Le témoignage de Théramène et de Thrasybule, qui tous deux avaient pris part comme triérarques à la bataille des Arginuses, était contre eux[3]. Théramène qu'on rencontre toujours dans cette phase agitée de la vie d'Athènes chaque fois qu'il y a une trahison à commettre, une accusation capitale à porter, une rébellion

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 7; Diodore de Sicile, XIII, 101.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 7; Diodore de Sicile, XIII, 101. — Conon et un autre de ses collègues qui, bloqués à Mytilène, n'avaient pas pris part à la bataille des Arginuses, n'étaient naturellement pas accusés.

3. Xénophon, *Hellenic* , I, 7; Diodore de Sicile, XIII. Cf., Grote, *Histoire de la Grèce*, t. XI, ch. IV.

à tenter, et qui est un des types les plus haïssables de l'histoire[1], les chargea surtout. Au milieu de la séance, qui tombait un des jours des Apaturias, fêtes consacrées à la famille, on vit entrer dans l'enceinte du Pnyx les parents des victimes, vêtus de noir et la tête rasée en signe de deuil, demandant justice au nom des mânes errants de leurs fils et de leurs frères privés de sépulture. L'un de ces hommes monta à la tribune et dit : « Athéniens, je suis, moi, un naufragé de la ba-
« taille; j'ai été sauvé en me cramponnant à un
« tonneau de farine vide. Mes infortunés compagnons
« qui se noyaient autour de moi m'ont chargé, si j'é-
« chappais, de déclarer au Peuple qu'ils périssaient par

1. Théramène fut un des principaux auteurs du coup d'État qui amena le gouvernement des Quatre-Cents. Devenu membre de ce gouvernement, il le trahit bientôt et contribua à sa chute. Il se porta alors accusateur de son ancien collègue Antiphon, demandant sa mort. Antiphon fut supplicié. Quelques années plus tard, Théramène fut le grand instigateur du second bannissement d'Alcibiade. Ensuite, on le voit acharné contre les généraux vainqueurs aux Arginuses. Il semble avoir soif de leur sang. Durant le siége d'Athènes, il s'entendit avec Lysandre pour affamer la ville et la forcer à capituler. Après la prise d'Athènes, Théramène eut le honteux honneur d'être un de ces Trente Tyrans nommés à l'élection sous les piques lacédémoniennes. Après avoir pris sa part des crimes de ses collègues, il se préparait sans doute à les trahir, comme il avait trahi les Quatre-Cents, lorsque sur la motion de son ami Critias, il fut arrêté, condamné et livré aux Onze. Cf. Thucydide, Xénophon, Lysias, Diodore de Sicile, Plutarque, etc.

« la faute des stratéges, après avoir vaillamment com-
« battu pour la patrie.[1] »

Cet appareil de deuil, cet appel des victimes à la justice de la Cité qui, transmis par un survivant, semblait s'élever du sein même de la mer Égée, décidèrent du sort des stratéges dans l'esprit des Athéniens, si impressionnables et si aisément captivés par les pompes théâtrales. Après deux séances tumultueuses, il fut résolu sur la motion d'un certain Kallixènes, créature de Théramène, que les accusés seraient jugés immédiatement par l'Assemblée, et non renvoyés, selon les formes judiciaires, devant les tribunaux héliastiques. C'était une violation de la loi[2]. Les prytanes voulurent arrêter cette procédure illégale. Kallixènes demanda alors que les magistrats qui s'opposaient à la volonté

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 7; Diodore de Sicile, XIII, 101. — Xénophon, qui, dans son récit de ce procès, fait preuve d'une grande partialité en faveur des généraux, prétend que ces hommes en deuil étaient des imposteurs envoyés par Théramène pour perdre ces stratéges. Rien n'autorise à admettre cette assertion.

2. Il y avait cependant une loi connue sous le nom de psephisma de Kannonos, qui portait que les accusés du crime de lèse-majesté seraient jugés par l'Assemblée du Peuple et non par l'Héliée. Mais cette loi exigeait une procédure spéciale qui ne fut pas suivie. Les accusés devaient être jugés chacun séparément, et non point ensemble; et il devait y avoir trois audiences dans une seule journée : la première pour décider s'il y avait lieu à poursuivre; la seconde pour entendre l'accusation; la troisième pour la défense et le verdict.

du Peuple fussent considérés comme complices des stratéges et enveloppés dans leur condamnation. « Les « opposants sont décrétés d'accusation », cria-t-on de tous côtés. Devant cette clameur, les prytanes se troublèrent. Ils consentirent à laisser juger les généraux. Seul Socrate, qui exerçait alors les fonctions de prytane, protesta au nom de la loi[1]. Séance tenante, les stratéges furent jugés et, malgré leur victoire et leurs services passés, condamnés à la peine de mort. Ces stratéges étaient Diomédon, Lisias, Aristokratès, Érasinidès, Thrasylle, qui avait contribué aux victoires d'Alcibiade en Ionie, et Périclès, fils légitimé d'Aspasie et du grand Périclès[2].

Au moment où les Onze emmenaient les condamnés pour les conduire au supplice[3], l'un d'eux, Diomédon, adressa à l'Assemblée ces dernières paroles, qui sont peut-être les plus belles qu'on ait jamais prononcées devant un tribunal : « Athéniens, nous souhai« tons que l'arrêt qui nous condamne tourne au bien

1. Xénophon, *Hellenic.*, I, 7; *Memorab.*, I, 1; Platon, *Apolog.*, p. 32.

2. Xénophon, *Hellenic.*, I, 7; Diodore de Sicile, XIII, 101-102. — Diodore cite un certain Kalliadès, au lieu de Érasinidés.

3. Il est probable que les stratéges périrent par le supplice ordinaire de la ciguë; cependant, d'après le décret de Kannonos, les condamnés pour crime de lèse-majesté devaient être précipités dans le Barathron. Le Barathron était un gouffre profond, garni de lames de fer, situé dans un dème urbain de la tribu Hippothoontide.

« de la République. Mais puisque le sort nous force de « manquer aux serments que nous avons faits pour obtenir la victoire, vous devez vous en acquitter vous-« même : rendez des actions de grâce à Zeus Sôter, à « Apollon et aux Vénérables Déesses. C'est par l'aide « de ces Divinités que nous avons vaincu l'ennemi[1]. »

On a imputé à crime au Peuple Athénien ce jugement des généraux vainqueurs. En histoire cependant, les droits imprescriptibles de l'impartialité ne devraient pas succomber à des sentiments de commisération, si légitimes qu'ils soient. Dans ce procès, le mode de procédure fut illégal; la sentence ne fut point inique. Les Athéniens violèrent la loi en jugeant sommairement les stratéges; ils ne violèrent pas la justice en les condamnant. Par leur négligence, les généraux avaient été doublement coupables : ils avaient été homicides et sacriléges. Le verdict fut seulement d'une sévérité extrême. La victoire des stratéges devait faire pardonner leur faute; au moins en faire atténuer le châtiment. En condamnant les généraux, comme trois ans avant en révoquant Alcibiade à cause de sa défaite à Notion, les Athéniens appliquèrent la loi dans toute sa rigueur, sans sortir pourtant des limites de droit strict. Mais le Peuple à force d'user de ce droit de punir, au nom de la démo-

1. Diodore de Sicile, XIII, 102.

cratie menacée et de la patrie en péril, finit par se priver de tous les grands citoyens qui se dévouaient au service de la démocratie et à la défense de la patrie.

La bataille des Arginuses fut livrée au milieu de l'année 406, dans le courant du mois hékatombaeon (juillet). Peu de temps après, les Spartiates à la sollicitation de Cyrus rendirent à Lysandre le commandement de la flotte d'Ionie, privée de chef par la mort de Kallikratidas. Afin de ne pas violer la loi, qui comme on sait défendait qu'un même citoyen exerçât deux fois en sa vie les fonctions d'amiral, on l'éluda. Un certain Arakos fut nommé navarque, et Lysandre partit avec lui en qualité de simple triérarque. Arakos avait reçu l'ordre de ne rien entreprendre de sa propre autorité et d'obéir en tout point à Lysandre[1]. Arrivé à Éphèse, Lysandre se rendit auprès de Cyrus. Il obtint de lui une grosse somme d'argent, avec laquelle il put armer une nouvelle flotte et lever des matelots. En quelques mois, les navires furent équipés. Lysandre prit la mer, s'empara de la ville carienne de Cédrée dans le golfe Céramique, gagna Rhodes, remonta les côtes d'Ionie jusqu'à l'Hellespont et vint enfin (août-septembre 405)

1. Xénophon, *Hellenic*, II, 1; Plutarque, *Lysand.*, VIII; Diodore de Sicile, XIII, 104. — Diodore donne à cet amiral le nom d'Aratos. Il y a évidemment là une erreur de copiste.

mettre le siége devant Lampsaque, occupée par une garnison athénienne[1].

La flotte athénienne, forte de cent quatre-vingt trirèmes et commandée par Conon, Philoklès, Tydée, Ménandros, Adimantos et Céphisodote, était depuis quelques jours sur les traces de Lysandre, cherchant à l'amener à une action décisive. Les stratéges apprirent à Éléonte, port de la Chersonèse, que les Lacédémoniens assiégeaient Lampsaque. Aussitôt ils levèrent l'ancre et se dirigèrent sur cette cité. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de Lampsaque, la place était prise d'assaut. Les Athéniens touchèrent à Sestos sur la côte de Chersonèse pour s'y approvisionner, puis ils vinrent mouiller avec toute la flotte sur la même côte, mais un peu plus haut, à l'embouchure du fleuve de la Chèvre (Αἰγὸς Ποταμός), situé presque en face de Lampsaque[2]. Les stratéges choisirent ce mouillage à cause de sa proximité de Lampsaque (le détroit n'a pas à cet endroit deux mille mètres de large); ils espéraient que les Lacédémoniens seraient ainsi forcés d'accepter le combat. Mais ce lieu n'était pas fait pour la station

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1. Cf. Plutarque, *Lysand.*, X; Diodore de Sicile, XIII, 104.

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Lysand.*, XI; Diodore de Sicile, XIII, 105. Cf. Plutarque, *Alcib.*, XXXVI; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII, et la carte murale de Kiépert.

d'une flotte considérable. La plage était aride et déserte, sans maisons et sans abri. Or les flottes grecques n'avaient ni intendances, ni commissariats de marine ; les équipages devaient eux-mêmes, au moyen de la solde qui leur était comptée chaque jour, pourvoir à leur subsistance. Les hoplites et les matelots athéniens se trouvaient donc à Égos-Potamos dans la nécessité d'abandonner en partie leurs bâtiments et leur campement [1] pour aller par nombreuses escouades jusqu'à Sestos, distant de quinze stades, afin d'y acheter des vivres [2].

Par un singulier jeu de la destinée, les navires d'Athènes étaient venus jeter l'ancre à peu de distance d'un des châteaux forts que deux ans auparavant Alcibiade avait fait construire sur le littoral de la Chersonèse de Thrace [3]. De ce château, qui situé sur une

1. Lorsque les flottes grecques mouillaient pour quelques jours dans une rade, les soldats de marine et même une grande partie des équipages descendaient à terre et établissaient un camp sur la plage. On ne laissait à bord des vaisseaux qu'un certain nombre d'hommes de garde.

2. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI, XXXVII; *Lysand.*, X; Diodore de Sicile, XIII, 105; Cornélius Népos, *Alcibiad.*

3. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI, XXXVII, *Lysand.*, VIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VIII; Diodore de Sicile, XIII, 105. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, 5; Cornélius Népos, *Alcibiad.*,

éminence dominait tout le rivage, le détroit et la côte opposée, Alcibiade vit les manœuvres de la flotte athénienne et de la flotte ennemie. Avec son coup d'œil d'homme de guerre, il jugea rapidement combien la position prise par les stratéges était périlleuse. A l'instant, il monta à cheval et courut au camp, estimant qu'il était de son devoir de sacrifier son légitime ressentiment contre les Athéniens au salut de la dernière armée d'Athènes[1]. Arrivé sur la plage et introduit dans la tente des stratéges, Alcibiade après leur avoir énuméré les désavantages de la position qu'ils avaient choisie et leur en avoir montré les dangers, dit qu'en laissant la flotte dans un pareil mouillage, ils se mettaient à la merci de Lysandre. Il les conjura par les intérêts sacrés d'Athènes de gagner Sestos. « Là, dit-« il, avec un bon port pour abri et les marchés de la « ville comme approvisionnements, vous pourrez at-« tendre en pleine sécurité que les Lacédémoniens se

VII; Lysias, *Orat. C. Alcibiad. Minor.*, I, 29, 30. — Le château dont il est question ici est vraisemblablement celui de Néontikhos. Cf. La carte murale de Kiépert et le *Dictionnaire de géographie ancienne*. Sur les châteaux forts d'Alcibiade voir la note 4 de la page 361 du tome II.

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI, XXXVII; *Lysand.*, VII. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 195; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII.

« décident à livrer bataille [1]. » C'étaient de sages conseils et de généreuses paroles. Les stratéges les accueillirent par des marques de dédain et d'hostilité. Ils interrompirent Alcibiade, et deux d'entre eux, Ménandros et Tydée, parlant au nom du conseil, lui intimèrent brutalement l'ordre de se retirer et de ne jamais s'approcher des lignes athéniennes [2]. « Ce

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVI, XXXVII; *Lysand.*, VII. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 105; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII.

2. Xénophon, *Alcibiad.*, II, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVII; *Lysand.*, X. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII; Diodore de Sicile, XIII, 105.

Selon Cornélius et Diodore, Alcibiade fit une autre proposition aux stratéges. Il leur dit que s'ils le voulaient, il s'engageait à contraindre Lysandre à accepter bientôt un combat naval. Durant son séjour dans la Chersonèse, Alcibiade avait, on le sait, guerroyé contre les Thraces, et avait gagné l'amitié de leurs chefs, Seuthès et Médokos. Ces barbares lui avaient, paraît-il, promis de faire tout ce qu'il leur demanderait. Alcibiade proposa aux stratéges de traverser l'Hellespont sur les vaisseaux athéniens avec un corps d'armée de Thraces, dont il aurait le commandement, et d'aborder sur le rivage de la Troade. « Une fois en Ionie, disait-il, je surprendrai la flotte de Ly-« sandre à Lampsaque, et je le forcerai à gagner le large où les vais-« seaux athéniens lui livreront bataille. » Les généraux refusèrent l'offre d'Alcibiade.

Xénophon ne dit pas un mot de ceci, et Plutarque n'en parle que comme d'un on-dit. Nous croyons donc qu'il faut s'en tenir à ce que rapporte Xénophon, et rejeter le récit de Cornélius et de Diodore parmi les traditions apocryphes. M. Grote le révoque aussi en doute. « Il n'est pas vraisemblable, dit-il (*Histoire de la Grèce*, t. XII, note 1 « de la page 11), qu'Alcibiade ait avancé quelque chose aussi évidem-

« n'est pas toi, dirent-ils, mais nous qui comman-
« dons[1]. »

Comme le proscrit, pour retourner dans son château, passait tristement, au pas de son cheval, parmi ces troupes qu'il avait naguère menées à la victoire

« ment impossible. Comment pouvait-il faire traverser le détroit à une « armée de terre en face de la flotte de Lysandre. » S'il n'y avait que cette raison pour infirmer le récit de Diodore, il faudrait l'admettre pour véridique, car il n'était nullement impossible d'exécuter cette manœuvre. De deux choses l'une, ou Lysandre eût laissé passer sans les combattre les navires portant les Thraces, ou il les eût combattus, et c'était ce que voulaient les Athéniens, puisqu'ils s'efforçaient d'amener Lysandre à livrer une bataille navale. D'ailleurs, au moyen de quelques démonstrations faites en avant du fort de Lampsaque par deux ou trois divisions navales athéniennes, on eût attiré l'attention de l'ennemi pendant que l'armée thrace eût opéré son passage avec le gros de la flotte. Mais ce qui rend impossible et absurde le plan prêté faussement à Alcibiade par Diodore, c'est que la flotte de Lysandre n'était pas, comme la flotte athénienne, mouillée près d'une plage aride et sans défense, mais à l'ancre, en toute sécurité, dans le port de Lampsaque (Xénophon le dit expressément). De plus, la ville était occupée par un corps assez considérable d'hoplites commandés par l'harmoste Thorax (Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Diodore, XIII, 104; Plutarque, *Lysand.*, IX). Ainsi, Lysandre était à l'abri de toute surprise, de tout coup de main. Pour lui faire quitter le port, il eût fallu que les Thraces enlevassent d'assaut les fortifications du port et de la ville, ou qu'ils entreprissent un long siége, réduisant à la famine. l'armée et la population C'eût été de la démence que de concevoir un pareil projet, et moins qu'à tout autre il pouvait venir à l'idée d'un capitaine tel qu'Alcibiade.

1. .... αὐτοὶ γὰρ νῦν στρατηγεῖν, οὐκ ἐκεῖνον. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVII. Cf. *Lysand*, X.

et auxquelles il était maintenant ordonné de voir en lui un ennemi, il fut reconnu par quelques soldats et par quelques officiers. Ces hommes ne voulurent point laisser partir le vainqueur de Cysique sans lui donner une dernière preuve de leur sympathie et de leur respect. Ils l'entourèrent et l'accompagnèrent jusqu'aux extrêmes limites des cantonnements [1]. Cette humble escorte fut le seul hommage rendu à la patriotique démarche d'Alcibiade.

Pour les stratéges, leur conduite envers leur ancien général en chef fut d'autant plus impardonnable qu'en chassant Alcibiade du camp, ignominieusement, comme un mendiant ou une fille de joie, ils obéirent à un odieux sentiment d'envie. Ils craignaient que si la manœuvre conseillée par Alcibiade aboutissait à la défaite des Lacédémoniens, ce ne fût Alcibiade qui en eût tout l'honneur [2]. Qu'eût importé à de vrais patriotes, pourvu que la flotte fût sauvée ! Et il fallait que les stratéges fussent aveugles pour ne pas voir, avertis par Alcibiade, que laissée à l'ancre dans un pareil lieu la flotte était perdue. Après la bataille d'Égos-Potamos, les stratéges furent soupçonnés d'avoir volontairement

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVII.

2. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VIII; Diodore de Sicile, XIII, 105. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVII.

livré les vaisseaux à l'ennemi[1]. C'était d'ailleurs la coutume athénienne de considérer toute défaite comme une trahison et d'appeler traître tout général vaincu; mais lorsqu'on songe aux inexplicables dispositions stratégiques prises par Conon et ses collègues et à leur indifférence au cri d'alarme d'Alcibiade, on est forcé de reconnaître que cette fois les soupçons des Athéniens étaient peut-être bien fondés.

Il se passa quatre jours. Le cinquième jour, Lysandre fit embarquer troupes et équipages sur les trirèmes et commanda le branle-bas de combat. Toutefois les escadres furent laissées à l'ancre, à l'entrée du port. Un seul bâtiment fut détaché en avant. Le triérarque avait mission de s'approcher de la station athénienne; s'il s'assurait que, comme la veille et l'avant-veille, un grand nombre de matelots et d'hoplites avaient quitté la station pour aller chercher des vivres à Sestos, il devait revenir à toutes rames vers Lampsaque, en élevant un bouclier au bout d'une pique[2]. Les instructions de Lysandre furent ponctuellement exécutées. Bientôt il vit scintiller le bouclier à bord de la trirème-vedette. Sur son ordre, rapidement transmis de trirème en trirème,

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Lysias, *C. Alcibiad. Minor*, I, 38; Isocrate, *Philip. orat.*, V, 65; Démosthène, *de Fals. Legat.*, 57.

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Lysand.*, XI.

la flotte se mit en mouvement et traversa le détroit. Il n'y eut même pas de combat. Les hoplites et les marins athéniens étaient dispersés dans la campagne ou en route pour Sestos. Telle trirème, dit Xénophon, n'avait que deux rameurs à bord, telle autre un seul; plusieurs étaient complétement désertes. Les Lacédémoniens sautèrent sur les bâtiments et s'en emparèrent sans coup férir. Ils brisaient les rames et coupaient les cordages, afin de rendre les navires impropres à manœuvrer, puis ils passaient sur d'autres trirèmes. En vain Conon fit sonner l'alerte. Les Athéniens qui ralliaient la station à l'appel de la trompette arrivaient isolés ou par bandes de quelques hommes et sans armes. Ils ne pouvaient tenter de résister aux hoplites lacédémoniens qui, ayant débarqué, les prenaient un à un comme dans un immense filet. Quelques Athéniens s'enfuirent vers les collines de la Chersonèse. Ce furent les plus heureux, car ils se réfugièrent dans les bourgades des environs. Conon cependant réussit à rallier neuf trirèmes avec lesquelles il gagna le large. L'équipage de la galère Paralienne, formé d'excellents marins, tous citoyens athéniens et esclaves du devoir et de la discipline, réussit aussi à sauver son bâtiment. Mais hormis le navire d'État et l'escadrille de Conon, la flotte entière, qui se montait à près de deux cents tri-

rèmes, fut capturée. Il y eut plusieurs milliers de prisonniers[1]. Et de son château, Alcibiade assistait à ce grand désastre qu'il avait prévu, et qu'il eût conjuré si les stratéges n'avaient pas méconnu ses suprêmes adjurations.

Lysandre couronna sa facile victoire, qui n'avait pas coûté la vie à un seul de ses soldats, par une épouvantable boucherie. On se refuse à se représenter une pareille scène de carnage : il fit égorger sous ses yeux plus de trois mille prisonniers athéniens[2].

La surprise d'Égos-Potamos, car ce serait insulter à ces grandes luttes où coule le sang des héros et où le vainqueur compte ses morts en célébrant sa victoire, que de donner le noble nom de bataille à une

. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; *Fragm. historic, græc.* (édit. Didot); Théopompe, *Frag.*, 8; Diodore de Sicile, XIII, 105. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVII, *Lysand.*, XI; Cornélius Népos, *Lysand.*, I; *Alcibiad.*, IX; Justin, V, 6. — Le récit de Diodore, écrit d'après Théopompe, diffère dans les détails de celui de Xénophon.

. Xénophon, *Hellenic.*, II, 1; Plutarque, *Lysand.*, XI. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 106; Justin, V, 6. — Le stratége Philoklès fut mis à mort avec les prisonniers. Pour les autres généraux, sauf Conon, qui gagna la pleine mer, et Adimantos, qui fut pris mais gracié, on ne sait s'ils échappèrent au massacre. Au reste, leur mort n'infirmerait pas leur trahison, car Lysandre était homme à envoyer au supplice des hommes avec lesquels il s'était lié la veille par serment. Et la grâce accordée à Adimantos, qui passait pour le principal agent de la trahison, fut tout au moins compromettante pour ce général.

aussi misérable affaire, eut lieu dans les derniers jours du mois de boédromion (septembre-octobre 405 av. J. C.). Moins d'un mois après, en pyanepsion, Byzance s'était rendue, Chalcédon avait ouvert ses portes, la garnison de Sestos avait mis bas les armes, les cités de Thrace s'étaient soumises, Lesbos avait capitulé, Samos était investie, Mélos était délivrée, Égine s'était révoltée, Athènes était bloquée, du côté du port par la flotte de Lysandre, du côté de la ville, par les armées des deux rois de Sparte, Agis et Pausanias[1]. C'était la débâcle de l'empire athénien qui se rompait avec de sinistres craquements et qui s'en allait en mille pièces, poussé par le courant de la défaite, se perdre dans la mer du passé.

Les Athéniens apprirent le désastre d'Égos-Potamos par le commandant de la trirème Paralienne échappée à Lysandre. Le navire d'État jeta l'ancre dans le port militaire après le coucher du soleil. La nouvelle néfaste, dit un contemporain, fut portée dans la ville par un immense gémissement qui s'éleva au Pirée, suivit les Longs-Murs, où se tenaient les hoplites de garde,

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2 ; Cornélius Népos, *Lysand.*, I, II ; Plutarque, *Lysand.*, XII, XIII ; Diodore de Sicile, XIII, 106-107. Cf. Xénophon, *Memorab.*, II, 8 ; *Sympos.*, IV, 31 ; Démosthène, *C. Leptin*, 14, 24.

et vint éclater au centre de la cité. Cette nuit-là, personne ne dormit. On pleurait les morts; on lamentait la ruine de la puissance d'Athènes; on s'interrogeait avec angoisse sur le sort que réservait au peuple vaincu l'implacable Lysandre[1]. Le lendemain, l'Assemblée fut convoquée. On ne prononça pas le mot de paix. Un citoyen, nommé Patrokleidès, monta à la tribune. Il dit que devant la patrie en danger tous les Athéniens, abandonnant leur haine de parti, devaient s'unir et se confondre dans un même sentiment d'amour pour la patrie; qu'en conséquence, il proposait une amnistie générale en faveur des accusés et des condamnés politiques, des débiteurs de l'État, des magistrats poursuivis en reddition de compte. La motion de Patrokleidès répondait aux idées généreuses des Athéniens. Mise aux voix sans discussion préalable, elle fut immédiatement votée. Les anciens membres ou adhérents du gouvernement des Quatre-Cents furent compris dans cette amnistie; seuls les coupables de crimes ou délits de droit commun, meurtre, vol, incendie, sacrilége, en furent exclus, ainsi que les bannis pour cause politique qui combattaient dans l'armée lacédémonienne[2]. Dans

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2. Cf. Justin, V, 7.

2. Andocide, *de Myster.*, 76-80; Xénophon, *Hellenic.*, II, 2. Cf. Plutarque, *Lysand.*, XIV; Diodore de Sicile, XIII, 107

la même séance, on décida à l'unanimité que les entrées des ports du Pirée, sauf une, seraient murées, que l'on réparerait les brèches de l'enceinte et des Longs-Murs, et que tous les citoyens seraient pourvus d'armes[1]. Les Athéniens n'avaient plus assez de vaisseaux pour tenir la mer, leurs troupes aguerries étaient trop peu nombreuses pour occuper les abords d'Athènes et pour tenter un combat en rase campagne; ils se résolvaient à se renfermer dans l'enceinte de la ville et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. C'était une héroïque folie; car une place bloquée sans armée de secours est une place fatalement condamnée. Les Athéniens, qui avaient pris toutes les villes de guerre qu'ils avaient assiégées, ne pouvaient s'illusionner sur le résultat de leur défense, mais ils voulaient, comme plus tard les gladiateurs de Rome, tomber grandement, en saluant la statue de la patrie mutilée : *Ave, Patria, te morituri salutant.* On ne peut exiger d'une population de se vouer ainsi tout entière, à l'heure des catastrophes suprêmes, à la famine et à la mort; on ne peut lui demander de s'ensevelir vivante dans un tombeau. Mais lorsqu'elle se détermine à un pareil sacrifice, elle lègue un exemple immortel que doit glorifier l'histoire.

Les auteurs sont très-succincts sur les opérations

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2.

militaires du siége d'Athènes. Ils disent seulement que Lysandre bloquait le Pirée avec sa flotte et que les rois Agis et Pausanias, campaient sous les murs de la ville à la tête d'une armée très-nombreuse, composée de Lacédémoniens de Péloponnésiens, et d'une multitude d'alliés de Mégares et de Béotie[1]. On ne sait si selon la poliorcétique du temps, les troupes d'investissement élevèrent des lignes de circonvallation autour des Longs-Murs et des remparts, ou si fortes de leur grand nombre, elles se bornèrent à établir plusieurs camps retranchés reliés entre eux par des grand'gardes d'infanterie et de continuelles patrouilles de cavalerie. Les Athéniens firent-ils des sorties? en tout cas, elles furent repoussées. Pour l'ennemi, sa tactique était purement expectative. Il attendait patiemment et sans risquer aucune attaque, que la famine lui livrât la place. Tel avait été le plan conçu par Lysandre aussitôt après la bataille d'Égos-Potamos. Le navarque avait même commencé à le mettre à exécution durant son trajet de l'Hellespont au golfe Saronique. De toutes les villes qui lui ouvraient leurs portes, il chassait les colons et les garnisaires athéniens, avec l'ordre exprès de re-

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2; Plutarque, *Lysand.*, XII, XIII ; Diodore de Sicile, XIII, 107, Justin, V, 7. Cf. Lysias, *C. Agorat*, 3; Cornélius Népos, *Lysand.*, I.

tourner à Athènes et avec la menace qu'ils seraient mis à mort s'ils étaient rencontrés sur un autre territoire[1]. C'était doubler les défenseurs d'Athènes, mais c'était faire affluer des milliers de bouches dans la place, dépourvue de vivres. Il semble aussi que les archagètes Agis et Pausanias avaient reçu le mot d'ordre de Lysandre, et qu'en envahissant l'Attique, ils avaient forcé les populations suburbaines à émigrer en masse dans l'intérieur de la ville[2].

Athènes ne tarda pas à être affamée. Déjà, au début de la guerre du Péloponnèse, en 431-430, les Athéniens avaient subi une affreuse disette[3]. Mais à cette époque la mer était ouverte à leurs escadres victorieuses. Les grains et les bestiaux que l'Attique, occupée par l'armée d'Arkhidamos, ne leur donnait plus, les navires les leur amenaient de l'Eubée et des îles tributaires. Les pêcheurs du golfe Saronique les approvisionnaient de poissons. Agis avait donc dit avec raison qu'on ne pourrait soumettre Athènes qu'en bloquant le Pirée[4].

1. Plutarque, *Lysand.*, XII. Cf. Xénophon, *Memorab.*, II, 8; *Sympos.* IV, 31 ; Démosthène, *C. Leptin.*, 14-24.

2. Il en avait du moins été ainsi du temps de Périclès, lors de la première invasion des Lacédémoniens dans l'Attique. Cf. Thucydide, II, 10, 22, 47 ; Diodore de Sicile, XII, 42 ; Plutarque, *Péricl.*, XII.

3. Thycydide, 11, 18, 22, 47; Diodore de Sicile, XII, 42-45; Plutarque, *Péricl.*, XII, XIII.

4. Xénophon, *Hellenic.*, I, 1.

Cette fois, c'était la famine dans toute son horreur. On mangeait les bêtes immondes; on vendait les fèves une par une; le boisseau de blé valait trois cents drachmes, au lieu de deux drachmes, le medimne de sel valait quarante drachmes[1]. Lorsqu'on eut touché aux dernières réserves et que les magistrats supputèrent le nombre de jours qu'il restait à la population avant de mourir de faim, l'Assemblée se résigna à envoyer des parlementaires à l'ennemi. Ils se présentèrent devant Lysandre, non en suppliants, encore moins en porteurs d'ultimatum, mais avec dignité. Les conditions de la capitulation qu'ils avaient à proposer étaient celles-ci: les Athéniens s'allieraient avec Sparte; ils conserveraient plusieurs de leurs possessions insulaires, le territoire de l'Attique entier, leur flotte et leur armée; les fortifications du Pirée, des Longs-Murs et de la ville ne seraient point démantelées[2]. Lysandre répondit qu'il n'avait pouvoir de rien conclure et que c'était avec les Éphores que les députés d'Athènes devaient traiter. Ils partirent pour Lacédémone. Les Éphores, informés de leur venue par un message dé-

1. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, II; Lysias, *C. Agorat.*, 5-12, *C. Eratosth.*, 76; Plutarque, *Lysand.*, XII; *Demetrius.*, XVI; Diodore de Sicile, XIII, 107; Boeckh, *Économie politique des Athéniens*, t. I, p. 156, sq.

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2; Lysias, *C. Agorat.*, 10-12.

taillé de Lysandre, ne les laissèrent pas arriver jusque-là. A Sellasia, sur la frontière de Laconie, les députés rencontrèrent des envoyés du Conseil qui leur dirent de s'en retourner et de revenir avec des propositions plus acceptables. « La première base d'une paix avec « Sparte, ajoutèrent-ils, sera la démolition des Longs-« Murs sur une longueur de dix stades[1]. »

Grande fut l'indignation lorsque les députés rapportèrent ces paroles au Peuple Athénien; elle devint plus grande encore quand un sénateur nommé Archestratos, qui jugeait froidement la situation, éleva la voix pour dire qu'il fallait accepter les humiliantes conditions de Sparte. Une rumeur menaçante l'interrompit, et, aussitôt saisi par les archers de police, il fut conduit en prison[2]. Certes cet homme faisait preuve d'un vrai courage, et si sa conduite passée était valeureuse et répondait que ces paroles n'étaient pas dictées par un sentiment de crainte personnel, c'était un grand citoyen. De plus, il était illégal d'arracher d'une libre assemblée un sénateur pour s'être librement exprimé sur une question où la constitution n'était pas en jeu. Mais le Pnyx n'était plus une assemblée, c'était un conseil de guerre; les Athéniens n'étaient plus des

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2; Lysias, *C. Agorat.*, 8.
2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2; Lysias, *C. Agorat.*, 8.

citoyens, c'étaient des soldats. Dans une place assiégée l'état de siége n'est pas seulement légal, il est juste. L'arrestation d'Archestratos était nécessaire, car de tels discours pouvaient ébranler le courage d'Athènes. On décida que les conditions des Éphores ne seraient pas même discutées, et on vota, sur la motion du démagogue Kléophon, qu'il était interdit à l'avenir de parler de paix dans l'Assemblée[1].

Peu de temps après, dans les premiers jours de l'année 404, un grand nombre de personnes étant déjà mortes de faim[2], Théramène qui s'était assuré l'appui des hétairies oligarchiques, afin de ne pas s'exposer aux peines édictées dans le décret de Kléophon[3], demanda à l'Assemblée de l'autoriser à aller auprès de Lysandre, non comme ambassadeur avec pouvoir de traiter, mais comme envoyé officieux chargé de connaître les secrètes intentions de Sparte envers les Athéniens[4]. Il prétendit qu'il saurait bien découvrir si les Lacédémoniens voulaient s'emparer d'Athènes pour l'asservir ou seu-

1. Lysias, *C. Agorat.*, 8 ; Cf. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2.

2. .... καὶ ἀποθνησκόντων ἐν τῇ πόλει λιμῷ πολλῶν. — .... πολλοὺς τῷ λιμῷ ἀπολεῖσθαι.

3. Cf. Xénopon, *Hellenic.*, II, 2 ; Lysias, *C. Agorat.*, 8 ; *C. Eratosth.*, 65, 66.

4. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2 ; Lysias, *C. Agorat.*, 9 ; *C. Eratoth.*, 66.

lement pour la forcer à s'allier a eux. Il assura aussi qu'il se faisait fort en tout cas d'obtenir pour la ville une capitulation acceptable[1]. Il semblait que Théramène partait pour sauver Athènes : c'était pour la livrer. Il s'entendit avec Lysandre, et durant trois mois, il resta auprès de lui, laissant les Athéniens consommer leurs derniers vivres sans rien tenter contre l'ennemi, persuadés qu'ils étaient chaque jour que leur envoyé allait revenir en annonçant la conclusion de la paix[2]. De retour dans Athènes, Théramène prétendit que Lysandre l'avait tout ce temps retenu pour ainsi dire prisonnier et qu'il le renvoyait avec cette réponse que les Éphores seuls avaient le pouvoir de traiter. Il ajouta que d'après ce qu'il avait pu comprendre, les Éphores n'accepteraient la capitulation que si les Athéniens se rendaient à discrétion[3].

La population était décimée par la famine. On pouvait dire des survivants « qu'ils agonisaient plutôt « qu'ils ne vivaient. » Les plus énergiques résolutions faiblissent lorsque tombent les forces du corps. Il y a

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2; Lysias, *C. Agorat*, 9; *C. Eratosth.*, 66-76.

2. Xénophon, *Hellenic*, II, 2; Lysias, *C. Agorat.*, 10 13; *C. Eratosth.*, 66-76.

3. Xénophon, *Hellenic.*, II. 2; Lysias, *C. Agorat.*, 10-13; *C. Eratosth.*, 66-76.

des exemples de villes prises d'assaut dont les défenseurs se font tuer jusqu'au dernier sur les brèches de leurs remparts et sur les ruines de leurs demeures; il n'y a pas d'exemple de villes réduites à la famine dont les habitants se résignent à mourir un à un dans les lentes tortures de la faim. Nul doute que si les Lacédémoniens eussent forcé l'enceinte, les Athéniens ne se fussent immortalisés comme plus tard les Saragossais, les Athéniennes, comme plus tard les femmes de Souli. Mais affamer Athènes avait semblé aux Spartiates plus sûr et moins périlleux que de l'attaquer. Les Athéniens se soumirent. Leurs souffrances avaient sauvé l'honneur de la Cité.

Théramène partit pour Sparte avec mission de conclure la paix à quelque prix que ce fût[1]. Les députés de tous les États qui faisaient partie de la coalition étaient réunis à Sparte en congrès panhellénique. Théramène étant là, ils délibérèrent non point pour arrêter les bases de la capitulation, mais pour décider du sort même d'Athènes. Le Thébain Érianthos, au nom de la Confédération Béotienne, demanda que tous les Athéniens fussent passés au fil de l'épée ou vendus comme esclaves, et que la ville fût rasée et convertie en lieu de pâturage. Cette motion féroce fut vivement ap-

1. Xénophon, *Hellenic*, II, 2.

puyée par les députés de Corinthe et de plusieurs autres cités[1]. Mais l'intérêt de Sparte était d'affaiblir Athènes, non de la détruire. Les Lacédémoniens comptaient lui imposer un gouvernement oligarchique, et s'en faire ainsi une alliée soumise contre leurs autres alliés[2]. Lysandre cacha ces desseins politiques sous le masque de la magnanimité. Il déclara que jamais Sparte ne consentirait à anéantir une cité qui dans le passé avait si bien mérité de la Grèce entière[3]. Les alliés durent s'incliner devant le désir des Lacédémoniens. Les Éphores furent laissés libres de dicter les conditions de la paix. Ils s'arrêtèrent à celles-ci : démo-

1. Xénophon, *Hellenic*, II, 2; Plutarque, *Lysand.*, XV. Cf. Isocrate, *Orat. Plat.*, 34; Démosthène, *de Fals. Legat.*, 22; Diodore de Sicile, XV, 63.

2. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2, 3; Plutarque, *Lysand.*, XIV, XV; Diodore de Sicile, XV, 69; Polyen, I, 45, § 5. — On demandera pourquoi Sparte ne s'emparait pas purement et simplement d'Athènes et n'en faisait pas une de ses dépendances sous le commandement d'un harmoste lacédémonien. C'est que Sparte avait à compter avec ses alliés qui se fussent opposés certainement à cet agrandissement menaçant pour eux. Les Grecs s'étaient coalisés pour détruire la puissance d'Athènes qui rompait l'équilibre de la Confédération ; ce n'était pas pour rompre de nouveau cet équilibre, au profit de Lacédémone. Lysandre en laissant Athènes libre mais en lui imposant un gouvernement soumis à Sparte, obtenait le même résultat que s'il eût asservi l'Attique, et il n'éveillait pas les défiances des alliés.

3. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2. Cf. Plutarque, *Lysand.*, XV; Isocrate, *Orat. Plat.*, 34; Démosthène, *de Fals. Legat.*, 22.

lition des Longs-Murs et des fortifications du Pirée, brêche pratiquée au mur d'enceinte de la ville, abandon par les Athéniens de toutes les possessions étrangères, limitation du territoire d'Athènes à l'Attique seule, retour des bannis politiques exclus de l'amnistie de Patrokleidès, livraison de la flotte, destruction des arsenaux, défense à Athènes d'entretenir à l'avenir plus de douze vaisseaux de guerre, alliance avec Sparte[1].

Quand Théramène revint à Athènes, porteur de la scytale sur laquelle ces conditions étaient écrites, la famine avait encore fait de nouveaux ravages dans la ville. Le peuple affamé, qui appréhendait que rien n'eût été conclu, déclara qu'il acceptait la paix aux conditions exigées par les Éphores. Il y eut cependant dans l'Assemblée une minorité, composée d'hommes exaltés et menée par le démagogue Kléophon, qui protesta, disant qu'il valait mieux mourir de faim que de subir une telle honte. Leurs voix furent étouffées, Théramène se rendit près de Lysandre pour l'informer que la ville était prête à ouvrir ses portes[2].

1. Xénophon, *Hellenic*, II, 2; Plutarque, *Lysand.*, XV ; Diodore de Sicile, XIII, 107. Cf. Lysias, *C. Agorat*, 15; *C. Eratosth.*, 76; Justin, V, 8.

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2. Cf. Lysias, *C. Agorat*, 9-14-20, *C. Eratosth.*, 71 ; Plutarque, *Lysand.*, XIV; Diodore de Sicile, XIII, 107.

Le 16 du mois de munychion (avril 404 av. J. C.) jour anniversaire de la bataille de Salamine[1], Lysandre entra triomphalement dans Athènes à la tête des armées alliées[2]. Les soldats s'emparèrent de tous les navires de guerre à l'ancre dans le Pirée; ils brûlèrent les trirèmes en construction et détruisirent les arsenaux. Pour l'enceinte et les Longs-Murs, les citoyens d'Athènes furent forcés à les démolir eux-mêmes en présence des vainqueurs[3]. Les hoplites péloponnésiens étaient là, l'arme au pied, la tête couronnée de fleurs, et chantant des hymnes d'allégresse, pendant que des troupes d'aulétrides et de filles de joie du camp de Ly-

— A en croire Lysias (*C. Agorat.*), les principaux membres de cette minorité, Kléophon, Nicias, fils de Nicias, Nikomèdes, Strombikidès, eurent à se repentir d'avoir aussi courageusement parlé contre le traité. Les meneurs oligarchiques du parti de la paix les accusèrent de crimes imaginaires. Ils furent emprisonnés, et peu de temps après condamnés à mort par les Trente.

1. C'est Plutarque (*Lysand.* XV) qui donne cette date en disant que c'était le soixante-quatorzième anniversaire de la bataille de Salamine. Tous les historiens ont admis cette date. M. Grote l'admet aussi, mais il objecte justement au rapprochement de dates de Plutarque que la bataille de Salamine fut livrée au mois de boédromion (septembre) et non au mois de munychion (avril).

2. Xénophon, *Hellenic*, II, 2; Plutarque, *Lysand.*, XV; Lysias, *C. Agorat.*, 49-50; Cornélius Népos. *Lysand.*, I. Diodore de Sicile, XIV, 3; Justin, V, 8.

3. Xénophon, *Hellenic*, II, 2; Plutarque, *Lysand.*, XV. Cf. Lysias, *C. Agorat.*, 50; *C. Eratosth*, 75; Diodore de Sicile, XIV, 3. Justin, V, 8.

sandre, jointes à d'autres pallaques qu'on avait fait venir du Céramique, jouaient de la flûte et dansaient devant les murailles écroulées[1].

« Les Grecs, dit Xénophon, saluaient dans ce jour « l'avénement de la liberté[2]. » C'était la première étape vers la servitude. L'hégémonie d'Athènes brisée, la Grèce était divisée. Elle restait sans force et sans cohésion. L'avenir était ouvert à l'ambition patiente de ces chefs barbares qui s'appelaient les rois de Macédoine et aux insatiables besoins de conquête du Peuple Romain. Les Grecs avaient donné ce grand titre à Athènes : « Le Rempart de la Grèce. » En détruisant les fortifications d'Athènes, les Grecs démantelaient la Grèce.

1. Xénophon, *Hellenic*, II, 2; Plutarque, *Lysand.*, XX.

2. ... ἐκείνην τὴν ἡμέραν τῇ Ἑλλάδι ἄρχειν τῆς ἐλευθερίας. Xénophon, *Hellenic*, II, 2 ; Plutarque, *Lysand.*, XV.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Abolition de la démocratie à Athènes. — Manœuvres de Théramène. — Intervention de Lysandre. — Avénement des Trente (Printemps de 404). — *L'année anarchique.* — Garnison lacédémonienne dans l'acropole. — L'harmoste Kallibios. — Désarmement de la population. — Les Trois-Mille. — Crimes des Trente. — Les bannissements, les spoliations, les exécutions sommaires. — Opposition de Théramène. — Critias. — Condamnation et exécution de Théramène (Été de 404). — Craintes inspirées aux Trente par Alcibiade. — Les Trente demandent la mort d'Alcibiade. — Alcibiade se réfugie près de Pharnabase. — Projets d'Alcibiade pour délivrer Athènes. — Pharnabase, sur les instances des Lacédémoniens, donne l'ordre de tuer Alcibiade. — Assassinat d'Alcibiade (Automne de 404). — Alcibiade devant l'histoire.

L'abolition de la démocratie à Athènes n'était pas au nombre des clauses de la capitulation dictée par les Éphores; c'était une secrète convention entre Lysandre et Théramène, les deux négociateurs de la paix. Peu de jours après l'entrée des armées alliées dans la ville,

Théramène réunit les sociétés oligarchiques et se fit élire par elles, avec quinze autres citoyens, pour diriger les affaires du parti. On convoqua le Peuple sur le Pnyx. Un certain Drakontidès, qui agissait d'après les ordres de Théramène, insinua que le gouvernement populaire ayant par sa mobilité et sa turbulence conduit la cité à la ruine, il serait sage de renoncer à ce funeste régime. Il proposa d'élire trente citoyens pour reviser la constitution, et de leur déléguer la direction des affaires de la République jusqu'à ce que les réformes fussent accomplies. La majorité de l'Assemblée se récria; et quoique Théramène eût l'appui de la classe des chevaliers, la motion de Drakontidès fut repoussée [1].

Mais au Pirée, Lysandre veillait. Théramène lui apprit le résultat de la séance. Le Spartiate fit répandre le bruit dans Athènes que les réformes projetées par Théramène avaient son plein assentiment et que les Athéniens auraient raison d'y consentir [2]. Cela semblait un conseil, c'était une menace. Les Lacédémoniens avaient fixé un délai dans lequel les Longs-

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3 (Cf. II, 2); Lysias, *C. Eratosth.*, 44. sq., 74, sq.; le scoliaste d'Aristophane, *Vesp.*, v. 157; Plutarque, *Lysand.*, XIV, XV. Cf. Diodore de Sicile, XIV, 3.

2. Lysias, *C. Eratosth.*, 74-77; Plutarque, *Lysand.*, XIV, XV. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, II, 2; Diodore de Sicile, XIV, 3.

Murs devaient être rasés. Ce travail était long, car les « jambes du Pirée », comme on les appelait, étaient un double rempart qui n'avait pas moins de vingt-cinq stades. Or le terme du délai était passé, et la plus grande partie des fortifications était encore debout. Lysandre disait hautement que puisque les Athéniens avaient manqué à la principale clause de la capitulation, ils en perdaient les avantages, et qu'il allait réunir les chefs alliés pour dicter de nouvelles conditions à la cité vaincue [1]. La plèbe comprit que Lysandre ne demandait que ce qu'il était en droit d'imposer. A une nouvelle assemblée, on revint sur la première décision; on élit trente citoyens investis de pleins pouvoirs pour reviser la constitution. Il semble que l'élection fut faite librement, légalement, selon les usages établis. En réalité, opérée sous les piques lacédémoniennes, cette élection était illusoire. Par la terreur, l'Assemblée était devenue d'une réunion d'hommes libres un troupeau d'esclaves. Les trente candidats que présenta Théramène, qui fut élu un des premiers, furent nommés sans opposition : c'étaient tous des anciens membres du gouvernement des Quatre-Cents, comme Onomaklès et Aristotélès, des proscrits rame-

1. Lysias, *C. Eratosth.*, 74-77; Plutarque, *Lysand.*, XV; Diodore de Sicile, XIV, 3.

nés par Lysandre, comme Critias et Khariklès, ou des oligarques déterminés, comme Ératosthénès et Drakontidès [1].

A peine au pouvoir, les nouveaux gouvernants s'occupèrent d'affermir leur règne. Ils commencèrent par révoquer les sénateurs et tous les magistrats. Pour les remplacer, ils nommèrent leurs créatures [2]. Ils supprimèrent aussi les tribunaux héliastiques. Alors, réunissant dans leurs mains le pouvoir délibératif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire, ils devinrent tout-puissants dans Athènes. Ils avaient été nommés pour élaborer une nouvelle constitution; ils n'eurent garde de s'y occuper [3]. Qu'importait de légiférer à ces tyrans qui n'admettaient d'autre loi que leur volonté, d'autre droit que la force, et qui ne voulaient obéir qu'à l'arbitraire. C'est pourquoi l'année où ré-

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 9; Lysias, *C. Eratosth.*, 77 sq.; Diodore de Sicile, XIV, 3, 4.

Xénophon donne le nom des Trente : Théramène, Critias, Ératosthènes, Drakontidès, Polykharès, Mélobios, Hippolokhos, Eukleidès, Hiérôn, Mnésilokhos, Khrèmôn, Arésias, Dioklès, Phaidrias. Kaireleôs, Anaitios, Pisôn, Sophoklès, Khariklès, Onomaklès, Théognis, Aiskhinès, Théogènes, Kléomédès, Érasistratès, Phaidôn, Eumathès, Aristotélès, Hippomakhos et Mésithidès.

2. Lysias, *C. Agorat*, 23 sq.; Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Diodore de Sicile, XIV, 4. Cf. Isocrate, *de Bigis*, XVI.

3. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Diodore de Sicile, XIV, 4.

gnèrent les Trente fut appelée l'année anarchique[1], car dans leur souveraine raison les Athéniens estimaient qu'un despotisme sans frein, sous lequel les citoyens n'avaient aucune garantie légale pour leur vie, leur fortune et leur liberté, n'était pas un gouvernement.

Au lendemain de l'élection des Trente, Lysandre avait quitté le Pirée avec la flotte pour aller presser le siége de Samos, qui ne s'était pas encore rendu, et Agis avait ramené de l'Attique à l'Isthme, où elles furent licenciées, toutes les troupes alliées[2]. Ce double départ laissait les usurpateurs sans défense contre la masse du peuple, indignée de leurs violences, de leurs meurtres, de leurs exactions, de leurs spoliations. Critias et les plus influents des Trente furent d'avis d'envoyer à Lysandre deux d'entre eux, afin de demander une garnison lacédémonienne, chargée de réprimer toute tentative de révolte[3]. Aiskhinès et Aristotelès réussirent dans leur mission. Le Spartiate Kallibios arriva bientôt comme harmoste à la tête d'un détachement

1. ....ἀναρχίαν τὸν ἐνιαυτὸν καλοῦσιν.

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Plutarque, *Lysand.*, XVI; Diodore de Sicile, XIV, 4.

3. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Plutarque, *Lysandre.*, XVI; Diodore de Sicile, XIV, 4.



d'hoplites lacédémoniens. Les Trente logèrent la garnison dans l'acropole : le sanctuaire d'Athènes était souillé; le voisinage de l'ennemi appelé dans la ville et campé dans la citadelle, violait les murailles sacrées du Parthénon. Ce Kallibios était un homme grossier et violent. Critias et ses collègues se le concilièrent facilement par leurs libéralités, mais tout ce qui n'était pas dans la ville du parti des tyrans était traité par lui avec une brutalité extrême[1]. Un jour, il alla jusqu'à frapper de son bâton de commandement un citoyen nommé Autolykos. Autolykos, athlète de profession qui avait été cinq fois victorieux au pentathle[2], saisit l'harmoste par les deux cuisses, le souleva à bout de bras et le laissa tomber à terre de toute sa hauteur. Kallibios se blessa légèrement dans sa chute; il se plaignit à Lysandre. Celui-ci lui donna tort et lui fit répondre « qu'il n'était pas capable de commander à « des hommes libres[3]. » Mais les Trente, auxquels l'harmoste se plaignit aussi, lui donnèrent raison. Par leur ordre, Autolykos fut arrêté et exécuté sommairement[4].

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Plutarque, *Lysand.*, XVI; Diodore de Sicile, XIV, 4.

2. Cf. Xénophon, *Sympos.*, I; Plutarque, *Lysand.*, XVI.

3. ....οὐκ ἐπίστασθαι τὸν Καλλίβιον ἐλευθέρων ἄρχειν.

4. Plutarque, *Lysand.*, XVI.

Cet assassinat juridique ne fut qu'un des innombrables forfaits des Trente. Ils avaient désarmé la population, sauf trois mille hommes choisis parmi les chevaliers et les oligarques [1]. Tous les citoyens influents, soupçonnés d'attachement à la démocratie, étaient chassés, traqués comme des bêtes fauves. Contre ceux qui étaient loin d'Athènes, les Trente prononçaient le bannissement perpétuel et la confiscation des biens; ceux qui habitaient la ville étaient arrêtés et mis à mort. Leur fortune passait aux mains de leurs proscripteurs [2]. Il y avait une liste toujours ouverte de tous les suspects, où les adhérents des Trente faisaient inscrire le nom de ceux qu'ils voulaient perdre [3].

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3. Cf. Lysias, *C. Eratosth.*, 41. — Pour opérer le désarmement de la population athénienne, les Trente employèrent à peu près le même stratagème que celui que les Quatre-Cents avait mis en œuvre. On annonça une revue générale de tous les hoplites d'Athènes. Les trois mille citoyens désignés pour conserver leurs armes se massèrent sur l'Agora; les autres hoplites se réunirent par petits détachements sur différents points. Les délégués des Trente, escortés d'hoplites spartiates, se faisaient remettre les armes sous prétexte de les inspecter, et ils ne les rendaient pas. Les armes furent portées dans la citadelle sous la garde de l'harmoste lacédémonien.

2. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Lysias, *C. Agorat*, 38, 40, 41; *C. Eratosthen.*, 18; Isocrate, *C. Lochit*, XV; *de Big.* XVI, Pseudo-Plutarque, *Vit. X. Orat. Lycurg.*, Platon, *Apolog. Socrat.*, p. 20; Diodore de Sicile, XIV, 4; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVIII.

3. Lysias, *C. Agorat.*, 46; Isocrate, *C. Euthyn.*, 5; *C. Callimac.*, 23.

Parmi les victimes de cette sanguinaire tyrannie furent le stratége Strombikhidès, un des plus valeureux capitaines des guerres d'Ionie et un des plus énergiques défenseurs d'Athènes pendant le siége, l'orateur Lycurgue, le riche triérarque Antiphôn, Léon, de Salamine, ancien général de l'armement de Samos, Nicératos et Eukratès, l'un fils, l'autre frère du stratége Nicias[1]. Socrate, qui, quoique partisan avoué du gouvernement aristocratique, était trop sage pour n'en pas voir les excès et trop vaillant pour ne pas les blâmer ouvertement, ne dut la vie qu'à l'intervention de Critias, son ancien disciple[2]. Le plus grand nombre de ces exécutions, qui se montèrent à plus de quinze cents, sans compter cinq mille ordres d'exil[3], avaient lieu sans jugement, car les Trente avaient édicté une loi par laquelle tous les citoyens pouvaient être mis à mort sur leur simple décision. Les trois mille hommes

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 5; Lysias, *C. Agorat*, 38, 60; *C. Eratosth.* 32. *De Bonis Niciæ fratris*, 6-8; Pseudo-Plutarque, *Vit.* X, *Orat. Lycurg.*; Isocrate, *C. Callimac.*, 23.

2. Cf Xénophon, *Memor.*, IV, 4; Platon, *Apolog. Socrat.*, p. 32; Diogène de Laërte, XI, 24; Lysias, *C. Agorat.* 77.

Il faut bien le dire, Platon, fort jeune alors, était aussi l'ami des Trente. Il accepta même une magistrature sous leur règne; mais il se retira bientôt par horreur de leurs crimes. Cf Platon, *Epist.*, p. 324; Fréret, *Acad.*, *Inscript.*, t. XLVII, p. 257.

3. Isocrate, *Aréopagit.*, XVII; Diodore de Sicile, XIV.

restés armés en qualité d'oligarques reconnus étaient seuls exceptés; ils ne pouvaient être condamnés que par une sentence du Sénat [1]. Mais le jugement même du Sénat était une dérision. Le Sénat était moins une cour de justice qu'un tribunal d'assassins. Il semble que les accusés amenés devant ce Conseil n'avaient droit ni à exposer leur défense ni à citer des témoins à décharge. Leur fût-il même concédé, ce droit était illusoire. On couvrait leur voix quand ils parlaient, et nul n'osait se présenter au Sénat pour les défendre. C'eût été se désigner soi-même à la vengeance des Tyrans et se vouer à une mort certaine. De plus, les sénateurs étaient tous des créatures des Trente; pour rendre leur verdict, ils devaient délibérer en présence des délégués des tyrans. Le vote secret, cette sauvegarde de l'intégrité judiciaire, avait été aboli [2].

La garnison lacédémonienne n'eût pas suffi aux Trente pour contenir la population, toute désarmée qu'elle fût. D'ailleurs les hoplites spartiates n'eussent pas voulu prêter la main à ces crimes et à ces ignominies. Les Trente avaient une garde spéciale de sbires

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3.

2. Lysias, *C. Agorat.*, 38, sq., *C. Eratosth.* 18; Isocrate. *C. Lochit.*, XV. Cf. Xénophon, *Hellenic*, II, 3.

mercenaires. Pour solder ces hommes, ils vendaient les biens des proscrits et des suppliciés[1]. Un jour que l'on manquait d'argent, Critias conçut l'idée d'un nouveau crime, plus monstrueux encore que les autres. Il proposa à ses collègues de choisir chacun un métœque (étranger domicilié) et de le faire mettre à mort pour confisquer sa fortune[2]. Cette fois Théramène, qui avait pourtant fondé ce gouvernement odieux et qui avait pris part à ses forfaits et à ses iniquités, eut comme une nausée de sang. Depuis que la tyrannie des Trente était bien établie, il s'était d'ailleurs fait remarquer par sa modération. Il s'opposa avec violence au projet de Critias, et représenta aux Trente que leur conduite était atroce et dangereuse pour eux-mêmes[3]. Il y eut dès lors une scission entre la majorité des Trente, dirigée par Critias, et une partie du Sénat, menée par Théramène. Mais Critias n'avait pas oublié les agissements de Théramène sous le règne des Quatre-Cents[4]. Il ne voulut pas lui laisser le temps de miner le gouvernement des Trente. A une

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3.
2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3. Cf Lysias, *C. Eratosh.*, 21.
3. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3.
4. On a vu que Théramène, d'abord complice des Quatre-Cents, s'était peu à peu déclaré contre ses collègues et avait fini par fomenter la révolte qui les avait renversés. Cf. Thucydide, VIII, 41-46.

séance du Sénat, Critias accusa Tnéramène, « son « ancien ami, » dit-il, de vouloir renverser l'oligarchie, et il demanda sa mise en accusation immédiate. Les sénateurs hésitèrent, mais intimidés par un détachement d'hoplites lacédémoniens et par les satellites des Trente, armés de courts poignards cachés sous l'aisselle, que Critias avait convoqués dans ce dessein, ils n'osaient se prononcer ni contre Théramène, ni en sa faveur. Théramène profita du silence de mort qui accueillit la demande de Critias pour prendre la parole. Il exposa éloquemment sa défense, disant qu'il était aussi zélé partisan du gouvernement de tous les gens de bien, c'est-à-dire de l'aristocratie, qu'adversaire acharné de la dictature de trente hommes qui avaient commis les plus grands crimes. Ce discours ne fit qu'accroître les hésitations des sénateurs[1]. Critias craignant que s'il laissait le Sénat décider du sort de Théramène, celui-ci ne fût absous, et peut-être même ne fût pas mis en jugement, s'écria : « Sénateurs, j'es-« time que c'est le devoir d'un magistrat attentif qui « voit ses amis sur le point d'être trompés, de ne pas « les laisser tomber dans l'erreur : je vais remplir ce « devoir. D'après la nouvelle constitution, aucun des

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3.

« Trois-Mille ne peut être condamné sans votre verdict, « mais tout homme non compris dans la liste des Trois-« Mille peut être condamné par nous. Or, en vertu de « notre pouvoir discrétionnaire, nous effaçons Théra-« mène de la liste des Trois-Mille et nous le condam-« nons à mort. Héraut, appelle les Onze[1] ! » En vain Théramène courut embrasser l'autel de Vesta, qui s'élevait au milieu de la salle des délibérations, les sénateurs interdits n'osèrent pas protester. Les Onze entrèrent, arrachèrent le suppliant de l'autel et le conduisirent au lieu du supplice.

La mort de Théramène ne racheta pas sa vie, mais il périt pour avoir fait entendre une fois la voix de la justice dans cette malheureuse Athènes où elle était muette depuis si longtemps. Théramène mourut le sourire aux lèvres. C'était un jeu fort à la mode alors dans les festins que de jeter à terre la dernière goutte de sa coupe. On tirait un bon ou un mauvais présage du son que produisait le liquide en tombant[2]. Théramène but d'un trait la ciguë, et, jetant les quelques gouttes qui restaient au fond de la coupe, il s'écria : « Voici pour le beau Critias[3] ! »

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3.

2. On appelait ce jeu, qui était d'origine sicilienne, le kottabe.

3. ....Κριτίᾳ τοῦτ' ἔστω τῷ καλῷ. Xénophon, *Hellenic.*, III.

Un des premiers actes des Trente avait été de prononcer le bannissement d'Alcibiade, qui était, comme on sait, dans ses châteaux de la Chersonèse, absent volontairement d'Athènes, mais non exilé, et de Thrasybule, réfugié à Thèbes[1]. Théramène, leur ancien compagnon d'armes dans les guerres d'Ionie, s'était, plus par intérêt que par générosité, inutilement opposé à cette mesure, disant que des hommes tels que ceux-ci seraient moins dangereux dans la ville, où on pourrait les surveiller, qu'au loin, où ils pourraient recruter une armée de bannis pour marcher contre Athènes[2]. Fidèles à leurs procédés de bandits, les Tyrans avaient confisqué à nouveau les biens patrimoniaux qui avaient été rendus à Alcibiade lors de son retour à Athènes; ils avaient même exilé son jeune fils[3]. Les rigueurs des Trente contre Alcibiade avaient leur cause dans la

1. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3; Isocrate, *de Big.*, XV. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 5. Plutarque, *Alcibiad.* XXXVI; Diodore de Sicile, XIII, 74; Cornélius Népos. *Alcibiad.*, VII.

Selon Isocrate, Alcibiade eut l'honneur d'être banni par les Tyrans « le premier de tous les citoyens, πρῶτος τῶν πολιτῶν. »

2. Xénophon, *Hellenic.*, II, 3.

3. Isocrate, *de Bigis*, XVII. Cf. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VI; Diodore de Sicile, XIII, 69. — A en croire Isocrate, les biens d'Alcibiade confisqués à la suite du procès des Mystères ne lui auraient pas été rendus à son retour à Athènes, mais on lui aurait donné en compensation de grandes terres appartenant à l'État. Ce seraient ces terres qu'auraient confisquées les Trente.

crainte extrême qu'il leur inspirait. Alcibiade était redevenu populaire dans Athènes. Déjà, deux années auparavant, après la défaite navale de Conon devant Mitylène, il avait reconquis un parti dans la cité. On parlait souvent de lui, soit pour le glorifier, soit pour le décrier; il était le sujet de toutes les discussions de l'agora. Dans les *Grenouilles*, comédie représentée en 406[1], Aristophane exprime ces sentiments multiples du peuple d'Athènes. Dionysos, Eschyle et Euripide sont en scène. Le Dieu demande aux deux tragiques ce qu'il faut faire pour sauver la Cité. « Et d'abord, dit-il, « le principal est de me dire ce que vous pensez l'un et « l'autre d'Alcibiade? Car cette question est pour la « Cité d'un laborieux enfantement. — Que pense-« t-elle de lui? demande Euripide. — Ce qu'elle pense « de lui? répond Dionysos. D'une part elle le re-« grette, d'autre part elle le hait; mais elle le dé-« sire[2]. » La victoire des Arginuses avait fait oublier

1. Moins de six mois après la seconde révocation d'Alcibiade, qui fut prononcée à la fin de l'année 407, et vraisemblablement entre la date de la défaite de Conon et celle de la victoire des Arginuses.

2. Aristophane, *Ranæ*, v. 1422-1425. Cf. le scoliaste, *ibid.*

Διόνυσος.

Πρῶτον μὲν οὖν περὶ Ἀλκιβιάδου τίν' ἔχετον.
Γνώμην ἑκάτερος; ἡ πόλις γὰρ δυστοκεῖ.

Εὐριπίδης.

Ἔχει δὲ περὶ αὐτοῦ τίνα γνώμην;

le banni; mais pendant le siége d'Athènes, pendant le règne des Trente, les Athéniens qui ne pensaient jamais à Alcibiade qu'aux heures de détresse, se ressouvinrent du stratége invincible, du grand homme d'État qui avait autrefois aidé au renversement de la tyrannie des Quatre-Cents. Ils regrettèrent unanimement de l'avoir privé de son commandement, reconnaissant que parmi toutes les fautes que leur légèreté leur avait fait commettre, la plus funeste à la patrie avait été la seconde révocation d'Alcibiade[1]. Dans leur désolation ils conservaient, disaient-ils, un rayon d'espoir et ils ne croyaient pas tout perdu puisqu'Alcibiade existait encore [2].

Ces sentiments de la multitude ne pouvaient que faire

Διόνυσος.

Τίνα;

Ποθεῖ μὲν, ἐχθαίρει δὲ, βούλεται δ' ἔχειν.

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVIII.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVIII. Cf. Isocrate, *de Big.*, XVI; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X.

Voici les paroles mêmes de Plutarque: Ἀθηναῖοι δὲ χαλεπῶς μὲν ἔφερον τῆς ἡγεμονίας ἀποστερηθέντες. Ἐπεὶ δὲ καὶ τὴν ἐλευθερίαν ἀφελόμενος αὐτῶν ὁ Λύσανδρος ἀνδράσι τριάκοντα παρέδωκε τὴν πόλιν, οἷς οὐκ ἐχρήσαντο σώζεσθαι δυνάμενοι λογισμοῖς, ἀπολωλότων ἤδη τῶν πραγμάτων συνίεσαν, ὀλοφυρόμενοι καὶ διεξιόντες τὰς ἁμαρτίας αὐτῶν καὶ ἀγνοίας· ὧν μεγίστην ἐποιοῦντο τὴν δευτέραν πρὸς Ἀλκιβιάδην ὀργήν. Ἀπερρίφη γὰρ οὐδὲν ἀδικῶν αὐτός· ἀλλ' ὑπηρέτῃ χαλεπήναντες ὀλίγας ἀποβαλόντι ναῦς αἰσχρῶς, αἴσχιον αὐτοὶ τὸν κράτιστον καὶ πολεμικώτατον ἀφείλοντο τῆς πόλεως στρατηγόν. Ἔτι δ' οὖν ὅμως ἐκ τῶν παρόντων

naître les alarmes des Trente, et le crime leur était trop familier pour qu'ils hésitassent à les noyer dans le sang. Peu de temps sans doute après l'exécution de Théramène, vers la fin de l'été de 404, ils écrivirent à Lysandre que jamais les Lacédémoniens ne seraient assurés de la suprématie en Grèce si la démocratie était rétablie à Athènes, et que tant qu'Alcibiade vivrait, le gouvernement oligarchique d'Athènes serait dangereusement menacé. Les Tyrans demandaient formellement la mort d'Alcibiade [1].

Les craintes des Trente et les espérances des démo-

ἀνέφερέ τις ἐλπὶς ἀμυδρά, μὴ παντάπασιν ἔρρειν τά πράγματα τῶν Ἀθηναίων, Ἀλκιβιάδου περιόντος· « Οὔτε γὰρ πρότερον ἠγάπησε φεύγων ἀπραγμόνως ζῆν καὶ μεθ' ἡσυχίας, οὔτε νῦν, εἰ τά καθ' ἑαυτὸν ἱκανῶς ἔχει, περιόψεται Λακεδαιμονίους ὑβρίζοντας, καὶ τοὺς τριάκοντα παροινοῦντας. »

1. ....Οὐ Λακεδαιμόνιοι καὶ Λύσανδρος ὁμοίως ἔργον ἐπιθήσαντ' ἐκεῖνον ἀποκτεῖναι καὶ τὴν ὑμετέραν καταλῦσαι δύναμιν, οὐδεμίαν ἡγούμενοι πίστιν ἕξειν παρὰ τῆς πόλεως, εἰ τὰ τείχη καταβάλοιεν, εἰ μὴ καὶ τὸν ἀναστῆσαι δυνάμενον ἀπολέσαιεν, dit Isocrate (*de Bigis*. XVI).

... *Eodem tempore Critias cæterique tyranni Atheniensium certos homines ad Lysandrum in Asiam miserunt, qui eum certiorem facerent, nisi Alcibiadem sustulisset, nihil earum rerum fore ratum, quas ipse Athenis constituisset, quare si suas res gestas manere vellet, illum persequeretur*, dit Cornélius Népos (*Alcibiad.*, X).

Τέλος δὲ Κριτίας ἐδίδασκε Λύσανδρον, ὡς Ἀθηναίων οὐκ ἔστι δημοκρατουμένων ἀσφαλῶς ἄρχειν Λακεδαιμονίοις τῆς Ἑλλάδος· Ἀθηναίους δέ, κἂν πρᾴως πάνυ καὶ καλῶς πρὸς ὀλιγαρχίαν ἔχωσιν, οὐκ ἐάσει ζῶν Ἀλκιβιάδης ἀτρεμεῖν ἐπί τῶν καθεστοτων, dit Plutarque (*Alcibiad.*, XXXVIII).

crates d'Athènes étaient loin d'être chimériques. Alcibiade banni par la démocratie athénienne, Alcibiade à quatre mille stades d'Athènes s'occupait de rétablir la démocratie dans Athènes et de délivrer les Athéniens de la double oppression des Spartiates et des Trente. Après la bataille d'Égos-Potamos, qui avait rendu les Lacédémoniens maîtres des mers et des rives ioniennes, Alcibiade ne s'était plus cru en sûreté dans ses forteresses de la Chersonèse. Il avait quitté son château de Néontique, emmenant avec lui sa maîtresse Timandra et emportant tout ce qu'il avait de précieux, meubles, bijoux, armes, chevaux, vêtements et argent monnayé. Il comptait trouver un asile en Phrygie chez le satrape Pharnabase. Il remonta la Chersonèse, suivit le littoral de la Thrace, au-dessus de la Propontide, jusqu'aux rives du Bosphore, et traversa le détroit sur quelque bâtiment byzantin. Assailli dans les contrées montagneuses de la Bithynie par une bande de Thraces pillards, il proposa de donner toutes ses richesses en échange de sa liberté et de celle de son escorte. Les Thraces n'en voulaient qu'à son or; ils acceptèrent la rançon. Ruiné, mais sain et sauf, l'Athénien arriva à Daskylion, résidence de Pharnabase, située dans la Petite Phrygie ou Phrygie de l'Hellespont [1].

1. *Fragm. Historic. Græc.*, édit. Didot, Éphore, *fr.* 126, Plutarque,

Alcibiade avait trop souvent battu les troupes du satrape pour que celui-ci ne le reconnût pas. En ennemi généreux, Pharnabase accueillit le fugitif avec la pleine hospitalité orientale [1]. D'ailleurs, après la prise de Chalcédon, ils avaient solennellement juré une trêve, et Pharnabase, qui avait manqué à ses serments par une circonstance indépendante de sa volonté, était sans doute heureux de racheter son parjure par son extrême bienveillance pour celui envers lequel il s'était parjuré [2]. Bientôt Alcibiade devint le favori de Pharnabase, de même qu'il était toujours devenu le favori de ceux à qui il avait demandé asile, du roi de Sparte Agis et du satrape Tissapherne, de l'éphore Endios et du chef thrace Seuthès. Pour le dédommager du pillage dont il avait été victime, Pharnabase donna à Alcibiade le revenu des impôts de la ville de Gruneion, en Éolide, province de Mysie, revenu qui montait à cinquante talents [3]. C'était plus de six cent mille francs

Alcibiad., XXXVII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IX. Diodore de Sicile, XIV, 11.

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IX. Cf. Diodore de Sicile, XIV, 11.

2. Cf. Xénophon, *Hellenic.*, I, 4; *Anabas.*, I, 1. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 108.

3. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IX. — Un autre illustre exilé d'Athènes, le grand Thémistocle, qui comme Alcibiade était venu deman-

qui étaient assurés chaque année à l'Alcméonide. Avec une pareille somme, il pouvait mener magnifique et joyeuse vie en Asie. Mais Alcibiade n'était pas venu comme Thémistocle sur le territoire perse pour y vivre des aumônes des Barbares[1]. Depuis qu'il savait Athènes prise par Lysandre et soumise à la tyrannie des Trente, le seul but de sa vie et l'idée fixe de sa pensée était de délivrer sa patrie[2].

Les desseins secrets de Cyrus le Jeune, qui faisait recruter en Grèce et sur le littoral ionien une armée de mercenaires hellènes pour aller combattre son frère aîné, Artaxercès Mnémon, sacré roi de Perse depuis la mort de Darius Nothus[3], n'échappaient pas à Alci-

der un asile aux Perses, ses anciens ennemis, avait aussi reçu du roi, qui était alors Artaxerxès, un revenu de cinquante talents. Cornélius Népos, *Themist.*, X; Plutarque, *Themist.*, XXIX.

1. L'histoire dit que Thémistocle était venu en Perse dans un dessein moins honorable encore, pour offrir au Grand Roi de l'aider à asservir la Grèce. Thucydide, I, 137-138; Cornélius Népos, *Themist.*, X.

2. ....*Ad patriam deliberandam omnis ferebatur cogitatione.* Cornélius Népos, *Alcibiad.*, IX.

3. Cf. Xénophon, *Anabas.*, I, 1; Diodore de Sicile, XIII; 108 Cte de Gobineau, *Histoire des Perses d'après les manuscrits orientaux*, t. II, p. 298, sq. — C'étaient ces mêmes mercenaires grecs qui allaient bientôt s'immortaliser, dans la retraite des dix-mille.

Après la mort de Darius Nothus (hiver de 404) son fils aîné Artaxerxès, surnommé Mnémon, lui avait succédé sur le trône de Perse. Cyrus, fils cadet de Darius, aspirait au trône. Il appréciait la haute

biade. L'Athénien comptait livrer ce secret à Artaxerxès, mériter ainsi sa reconnaissance et en profiter pour engager le roi à combattre les Lacédémoniens, qui avaient prêté leur aide au rebelle Cyrus[1]. Les Lacédémoniens vaincus par les Perses dans une seule bataille, Athènes se soulevait, et Alcibiade y rentrait triomphant. C'était un rêve, mais Alcibiade avait fait des rêves tout autrement impossibles qui pourtant s'étaient réalisés. Déjà Pharnabase, sollicité sans trêve par Alcibiade, auquel il ne savait rien refuser, lui avait donné un sauf-conduit pour aller à Suze ; déjà Alcibiade, aussi confiant dans l'avenir, aussi entreprenant que jamais, se préparait à se mettre en route[2].

Ce fut vers cette époque (automne de 404) que Lysandre reçut en Thrace[3] la lettre par laquelle les

valeur des soldats et des capitaines grecs, et il les enrôlait pour en faire le noyau d'une armée destinée à combattre le roi son frère.

1. *Fragm. Historic. Græc.*, Éphore, *fr.* 126. Cornélius Népos ; *Alcibiad.*, IX ; Diodore de Sicile, XIII, 11.

Les enrôlements faits par Cyrus n'étaient pas ignorés de la cour de Suze, mais on croyait que Cyrus ne levait ces troupes que pour entreprendre une guerre contre le satrape Tissapherne dont le gouvernement était limitrophe au sien, et on ne s'en inquiétait pas autrement. Xénophon, *Anabas.*, I, 1. Diodore de Sicile, XIII, 108.

2. Cf. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVIII, Justin, V, 8 ; Hertzberg, *Alkibiades Staatsmann und Feldherr*, p. 352 sq.

3. Plutarque, *Lysand.*, XVI. — Athènes prise, Lysandre alla à Samos (Xénophon, *Hellenic.*, II, 2) ; puis il se rendit sur le littoral de la Thrace.

Trente demandaient la mort d'Alcibiade. Quel que fut le mobile qui guida la conduite de Lysandre, car on ne peut guère croire à un sentiment généreux chez cet homme qui avait égorgé de ses mains un ennemi vaincu et désarmé [1], toujours est-il qu'il ne daigna pas répondre aux Trente, ou qu'il leur répondit en termes évasifs [2]. Les Tyrans s'adressèrent à Sparte. Les Éphores sacrifiaient tout au bien de l'État. Ils redoutaient Alcibiade autant que le craignaient les Trente eux-mêmes, et ils savaient que le meurtre de l'Alcméonide serait une vengeance chère au roi Agis. Dès l'année 412, leurs prédécesseurs avaient décidé la perte d'Alcibiade; le navarque Astyokhos avait été chargé d'exécuter la sentence. La fuite avait sauvé le proscrit [3], mais il n'y avait pas prescription en sa faveur. Une scytale portant l'ordre de livrer Alcibiade mort ou vif fut expédiée à Lysandre. On ne discutait pas avec un message du tout-puissant Conseil; Lysandre dut obéir. Il transcrivit la scytale et la fit passer à Pharnabase, dans le gouvernement duquel il savait qu'Al-

1. Le stratége athénien Philoklès, fait prisonnier à la bataille d'Égos-Potamos. Voir Xénophon, *Hellenic.*, II, 1.

2. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVIII. Cf. Isocrate, *de Bigis*, XVI.

3. Cf. Thucydide, VIII, 45; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, V; Plutarque, *Alcibiad.*, XXIV, XXV; Justin. V, 2; Diodore de Sicile, XIII, 37; Isocrate, *de Big.*, VII.

cibiade avait trouvé asile. Une note de Lysandre, jointe à la copie de la scytale, disait que si le satrape se refusait à accéder au désir des Éphores, l'alliance entre la Perse et Lacédémone serait considérée comme rompue [1].

Le satrape hésita d'abord. En tuant Alcibiade, il craignait moins de commettre un assassinat que de violer les droits sacrés de l'hospitalité. La note comminatoire de Lysandre triompha pourtant de ses scrupules. Il chargea son oncle Magée et son frère Sysamithrès de la sinistre mission de mettre à mort Alcibiade [2].

L'automne s'avançait; Alcibiade était déjà en chemin pour l'intérieur de l'empire. Ses traces d'ailleurs étaient facile à suivre. Il avait pris la route la plus directe de Daskylion à Suze [3], et il voyageait à petites journées,

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXVIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X. Cf. Isocrate, *de Bigis*, XV; Diodore de Sicile, XIV, 11.

2. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX. Cf. Justin, V, 8; Diodore de Sicile, XIV, 11.

3. A quelques centaines de stades de Daskylion, cette route descendait vers le sud pour rejoindre la grande route de Sardes à Suze dont parle Hérodote. Outre les villes qu'elles desservaient, on trouvait sur les routes de Perse des sortes d'hôtelleries, nommées Maisons Royales. — Selon Hérodote, il fallait quatre-vingt dix jours, à cent-cinquante stades par jour, pour aller de Sardes à Suze. C'était à peu près ce qu'il fallait pour aller de Daskylion à Suze. Cf. Hérodote, VI, 96 sq., *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. VIII, p. 341, sq. et les cartes de Kiépert.

accompagné de Timandra et d'un seul esclave, un Arcadien qui ne l'avait jamais quitté [1].

Les deux Perses atteignirent Alcibiade dans un bourg de Phrygie, situé entre les villes de Synnada et de Métropolis et nommé Mélissa [2]. Quoique leur escorte de cavaliers fût assez nombreuse, ils se firent secrètement reconnaître comme envoyés du satrape à quelques habitants de Mélissa, les sommant de leur prêter main forte. La réputation de vaillance d'Alcibiade avait pénétré au centre même de la Perse. Si grand était l'effroi qu'il inspirait, que tous ces hommes ensemble n'osèrent pas l'attaquer. L'un d'eux se glissa dans la maisonnette où il logeait et lui déroba son épée [3].

1. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX. Cf. Justin, V, 8; Diodore de Sicile, XIV, 11. Hetrzberg, *Alkibiades Staatsmann und Feldherr*, p. 353.

2. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX. Cf. *Fragm. Histor. græc.* (édit. Didot), Ephore, fr. 126. Diodore de Sicile, XIV, 11; Justin, V, 8; Suidas s. v. Ἀλκιβιάδης. — Cornélius ni les autres auteurs qui racontent la mort d'Alcibiade ne nomment le lieu où il fut assassiné, ils disent seulement, « un bourg de Phrygie. » C'est Athénée (XIII, 4), qui donne le nom de ce bourg. L'auteur du *Banquet des Savants* dit qu'il y passa dans un voyage en Phrygie, allant de Synnada à Métropolis et qu'il y vit le tombeau d'Alcibiade. Aristote (*Historia animalium*, VI, 29), qui parle incidemment de la mort d'Alcibiade, dit qu'il fut tué près du mont Elophos, en Phrygie. Les deux témoignages peuvent se concilier, car on peut croire que Mélissa était en effet peu éloignée du mont Élophos.

3. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, VII.

Puis on attendit la nuit [1]. Après le soleil couché, Alcibiade s'endormit, l'âme agitée de mauvais pressentiments. La veille et l'avant-veille, il avait eu des songes étranges qui l'inquiétaient. Il avait rêvé que vêtu des plus riches habillements de Timandra, il était étendu sur les genoux de cette femme qui lui peignait les cheveux et lui fardait le visage. Dans un autre rêve, il avait vu Magée, qu'il avait connu à Daskylion, qui lui tranchait la tête [2].

A la nuit noire, les meurtriers arrivèrent. Pour la seconde fois ils reculèrent à l'idée d'engager une lutte corps à corps avec Alcibiade. Ils amassèrent des feuilles sèches et du bois mort autour de la maison et ils y mirent le feu [3]. Ces misérables n'avaient pas même le courage d'assassiner Alcibiade; ils voulaient le brûler dans son sommeil.

Le bruissement de la flamme et la fumée qui l'étouffe réveillent Alcibiade [4]. Il saute du lit. A la lueur de

1. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X ; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIV. Cf. *Fragm. Histor. græc.*, Éphore, *fr.* 126; Diodore de Sicile, XIV, 11; Justin, VI, 8; Suidas, s. v. Ἀλκιβιάδης.

2. Valère Maxime, I, 7; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX; Suidas, s. v. Ἀλκιβιάδης.

3. *Fragm. Histor. græc.*, Éphore, *fr.* 118. Cornelius Nepos, *Alcibiad.*, X; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX; Diodore de Sicile, XIV, 11; Justin, V, 8; Suidas, s. v. Ἀλκιβιάδης.

4. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X.

l'incendie, il aperçoit les hommes armés de Magée. Son premier mouvement est de chercher son épée; ne la trouvant pas, il saisit le poignard de son esclave. Alors, devant lui, il jette hardes et couvertures, afin d'étouffer pour un instant l'ardent brasier qu'il a à traverser[1], et, le poignard à la main, un manteau de laine roulé autour du bras gauche en guise de bouclier, il s'élance hors de la maison embrasée. A la vue de cet homme qui, surgissant demi-nu et menaçant d'une mer de flammes, semblait plutôt quelque divinité guerrière qu'un être humain, les Barbares furent pris de terreur. Tous s'enfuirent. Mais ils s'arrêtèrent à une certaine distance, firent volte-face, et, de loin, couvrirent Alcibiade d'une nuée de flèches. Alcibiade marcha contre eux. A une nouvelle volée de flèches, il s'arrêta, chancela et tomba transpercé[2].

1. Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X.

2. *Fragm. Histor. græc.*, Éphore, *fr.* 126; Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX; Diodore de Sicile, XIV, 11. Cf. Justin, V, 8; Suidas, s. v. Ἀλκιβιάδης.

Il n'y a qu'une seule version sur les circonstances dramatiques de la mort d'Alcibiade, mais il y en a plusieurs sur les causes de cet assassinat. Selon Isocrate (*de Bigis*, XVI), Cornélius, Plutarque, Diodore et Justin, Pharnabase fit tuer Alcibiade sur la demande impérative de Lysandre qui agissait d'après les ordres des Éphores et à la sollicitation des Trente. C'est là la version la plus vraisemblable et la plus généralement admise; c'est celle qu'ont suivie la plupart des historiens de la Grèce et les principaux biographes d'Alcibiade, Chambeau, Wischer,

Lorsque les émissaires de Pharnabase virent Alcibiade étendu sans mouvement, ils s'avançèrent avec précaution; puis, bien certains qu'il était mort, ils s'approchèrent de lui et lui coupèrent la tête pour la porter au satrape. Cela fait, abandonnant leur victime au chiens errants et aux oiseaux de proie, ils se sauvèrent comme des voleurs [1].

Timandra et l'Arcadien, qui avaient réussi à échapper au feu, avaient vu cette horrible scène. Les

Hecker, Hertzberg; c'est celle que nous adoptons aussi. Toutefois M. Grote (*Histoire de la Grèce*, t. XII, p. 125, 124), ne l'admet qu'avec cette restriction que seuls les Lacédémoniens, et peut-être Cyrus, demandèrent à Pharnabase de leur livrer Alcibiade, mais que les Trente n'eurent aucune part à ce meurtre. L'opinion de M. Grote est toute arbitraire et ne s'appuie sur aucun témoignage ancien; elle est au contraire combattue par tous. Éphore donne une autre cause à la mort d'Alcibiade : « Instruit des projets de rébellion de Cyrus, dit-il, « Alcibiade alla trouver Pharnabase, les lui révéla et lui demanda un « sauf-conduit pour Suze afin de se rendre lui-même auprès d'Artaxerxès « et de lui dénoncer son frère. Pharnabase voulut s'approprier la dé- « nonciation et envoya immédiatement des messagers au Grand Roi, « Alcibiade ne recevant pas un sauf-conduit de Pharnabase se mit en « route pour en demander un au satrape de Paphlagonie. Ce fut alors que « Pharnabase dépêcha des sicaires pour l'assassiner. » Plutarque rapporte encore une autre version, mais il ne la cite que comme un on-dit sans valeur : Alcibiade, raconte-t-il, séduisit une jeune fille d'une famille noble; il l'enleva et la mena dans sa maison. Les frères de cette jeune fille surprirent les deux amants et assassinèrent Alcibiade pour venger leur honneur.

1. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X; Suidas, s. v. Ἀλκιβιάδης.

Perses enfuis, ils coururent auprès d'Alcibiade. Le songe de l'Alcméonide se réalisa : sa maîtresse lava et parfuma son corps, et elle l'ensevelit dans ses plus belles robes. L'incendie durait encore. Aidée par l'Arcadien, Timandra eut le courage de porter le cadavre jusque dans les flammes. Mort, Alcibiade eut pour bûcher funéraire la maison embrasée qui devait le brûler vif[1].

Ainsi mourut Alcibiade. Il avait quarante-six ans[2]. Un demi-siècle après sa mort, l'oracle d'Apollon Pythien ordonna au Peuple Romain, pour vaincre dans la guerre contre les Samnites, d'élever deux statues d'airain : l'une au plus sage, l'autre au plus vaillant des Grecs. Les Romains obéirent à l'oracle. Ils érigèrent une statue à Pythagore et une statue à Alcibiade[3]. Au temps de la domination romaine, l'empereur Hadrien fit éle-

1. Cornélius Népos, *Alcibiad.*, X; Plutarque, *Alcibiad.*, XXXIX, Suidas, s. v. Ἀλκιβιάδης; Athénée, XIII, 4. Cf. Cicéron, *de Divinat.*, II, 123.

2. Né en 451-450 av. J. C. (Voir cette Histoire, t. I, p. 83, et les auteurs cités à l'appui dans la note), Alcibiade fut tué vers le milieu de l'automne de l'année 404.

3. Plutarque, *Numa*, IX. Cf. Pline, XXXIV, 6. — Vraisemblablement ces deux statues furent élevées vers 343 avant l'ère chrétienne, au début de la première guerre du Samnium. Elles furent placées sur le Forum, près de l'emplacement des Comices des Chevaliers, où on les voyait encore au temps de Sylla.

ver sur le tombeau d'Alcibiade à Mélissa une statue de l'Athénien en marbre de Paros, et il ordonna que chaque année un taureau lui fût sacrifié ainsi qu'à un demi-dieu [1]. Enfin les derniers Grecs, les Byzantins, avaient placé dans leur grand gymnase public, appelé le Zeuxippos, la statue de bronze d'Alcibiade entre la statue de Périclès et la statue de Démosthène [2].

L'histoire a été sévère pour Alcibiade. Elle a refusé de l'admettre au rang des grands hommes. Elle l'a placé parmi les héros de second ordre : les aventuriers de génie, les agitateurs stériles, les ambitieux révoltés, les capitaines invincibles et cependant terrassés par les hasards adverses. Elle lui a comparé Miltiade, Coriolan, Démétrius Poliorcète, Catilina, Marius, Pompée, Marc-Antoine, Guise, Mayenne, Beaufort, le cardinal de Retz, Maurice de Saxe, Wallenstein, le duc de Richelieu, le général Moreau. Les temps contemporains mêmes ont eu leurs Alcibiades dans la politique et dans l'armée. Certes, à ne juger que le caractère et à ne voir que les résultats, Alcibiade est de cette race d'hommes. Mais il tient aussi à une race plus grande, à la race

1. Athénée, XIII, 4.

2. *Anthologia græca* (édit. Tauschnitz), t. I, p. 29. Cf. Banduri, *Imperium orientale*, t. II, p. 852.

des Themistocle, des Périclès, des César, des Octave, des Bonaparte. Si l'histoire réprouve Alcibiade, c'est que l'histoire ne pardonne aux ambitieux que lorsque le succès les a sacrés.

Né un demi-siècle plutôt, Alcibiade eût pris une glorieuse part aux guerres médiques. Sa vie d'ambition et de débauches serait oubliée, et la postérité l'aurait placé à côté de Thémistocle. S'il fût seulement né trente années plus tôt, alors que le Peuple athénien n'avait pas encore atteint par les réformes ultra-démocratiques ce pouvoir effréné qui lui permit de s'abandonner à tous ses caprices, Alcibiade eût été un Périclès. Son nom ne rappellerait que conquêtes, victoires et grandeurs d'Athènes. Alcibiade vint trop tard. Les réformes d'Éphialtes et Périclès avaient été utiles à ce dernier, parce qu'elles lui avaient attiré la confiance absolue du peuple qui s'en était remis à lui de ses destinées. Ces réformes furent fatales à ses successeurs, parce qu'elles ne leur laissèrent aucune nouvelle concession à faire ni même à promettre au démos athénien. La multitude est un monstre insatiable auquel il faut sans cesse jeter en pâture une nouvelle concession. Quand celui qu'elle s'est choisi pour maître ne peut plus lui donner sa proie, elle le dévore. Ce système de concessions est le secret

de la politique des hommes d'État d'Athènes. Solon, Klisthènes, Éphialtes, Périclès ne se maintinrent au pouvoir que par des réformes successives. Lorsqu'Alcibiade vint à son tour, il n'y avait plus de réformes à faire : elles étaient toutes accomplies. Le peuple jouissait d'un pouvoir absolu ; il n'obéissait plus qu'à ces soudaines inspirations d'enthousiasme ou d'emportement. De plus, devenu jaloux à l'excès de ce pouvoir, le peuple en était arrivé à ne plus même en concéder une part à ses élus. Le souvenir de la quasi-dictature de Périclès lui était à charge ; il ne voulait plus dépendre que de lui-même. Défiant et ombrageux jusqu'à la démence, il était toujours en garde contre de chimériques conspirations tyranniques ou aristocratiques ; il se croyait sans cesse poursuivi par le spectre du despotisme, par le fantôme de l'oligarchie. A peine avait-il donné un pouvoir quelconque à un citoyen que déjà il craignait que celui-ci n'en abusât au détriment de la constitution ; que déjà il épiait le prétexte de le lui enlever. A Athènes, par le seul fait qu'on occupait une fonction publique, on devenait suspect. La plèbe poussait si loin cette suspicion de tout homme qui par ses talents ou sa position s'élevait au-dessus de la masse des citoyens, que peut-être préférait-elle à une victoire, qui eût accru encore le prestige personnel de cet homme,

une défaite des armes athéniennes qui du moins permettait de le briser.

Alcibiade plus que nul autre était désigné à l'attention populaire; plus que nul autre il devait être suspect. Il avait beau flatter le peuple et lui donner les gages les plus sincères de son attachement à la cause démocratique, le peuple le soupçonnait toujours de secrets desseins tyranniques. Au milieu de ses triomphes, alors que la multitude l'acclamait sur l'agora ou lui décernait des couronnes au Pnyx, celui qui eût bien connu les Athéniens ne se fût pas mépris sur la durée de cet enthousiasme. Il se fût dit que ces acclamations et ces couronnes marquaient la glorieuse station, mais non le point d'arrivée de la voie douloureuse des grands hommes d'Athènes.

La vie d'Alcibiade doit être un exemple pour les ambitieux de tous les temps qui s'appuient sur la faveur populaire. « Le peuple, disait Phocylide, est mouvant « comme le sable de la mer. » On ne s'élève que pour tomber. Ou le peuple se lasse vite de ses idoles, et elles s'écroulent d'elles-mêmes; ou il ne s'en lasse pas, mais il arrive à les craindre, et il les brise. L'histoire d'Athènes est le martyrologe de ses héros. Klisthènes, Cimon et Aristide furent bannis, Thémistocle et Thucydide furent proscrits, Éphialtes fut assassiné, Périclès

et Thrasybule furent condamnés, Miltiade et Phidias moururent en prison, Alcibiade, une fois banni et deux fois proscrit, fut massacré, Antiphon et Socrate burent la cigüe. Aussi Phocion, en allant au supplice, s'écriait-il : « Cette mort était prévue, car c'est ainsi que périssent tous les grands hommes d'Athènes. »

Si on juge Alcibiade avec impartialité, comme homme, comme homme politique et comme homme de guerre, on aura la certitude que sa mauvaise fortune presque constante ne vint ni de ses excès, ni de ses fautes, mais du milieu impossible où le sort l'avait jeté.

Comme homme, Alcibiade est loin d'inspirer l'estime; mais il provoque l'étonnement. « En lui, dit Cornélius Népos, la nature semble avoir éprouvé sa force. « Il est constant, au dire de tous ceux qui ont parlé « d'Alcibiade, que nul n'alla jamais si loin ni dans le « mal ni dans le bien[1]. » Alcibiade semble la synthèse de la race athénienne. Vaillant, généreux, habile, éloquent, industrieux, énergique, affable, patient, doué de toutes les aptitudes, inaccessible au découragement, surexcité par les obstacles, aiguillonné par l'infortune, tel était Alcibiade. A ces qualités éminentes,

1. *In hoc natura, quid efficere possit, videtur experta. Constat enim inter omnes, qui de eo memoriæ prodiderunt, nihil eo fuisse excellentius, vel in vitiis, vel in virtutibus.* Cornélius Népos, *Alcibiad.*, I.

il joignait une telle souplesse de caractère, une telle facilité à changer de mœurs que, où qu'il se trouvât, chez les Athéniens comme chez les Perses, chez les Spartiates comme chez les Thraces, il était toujours le premier. Et nul doute, que seul peut-être des hommes du monde antique, Alcibiade, transporté soudain dans le monde moderne, ne se sentît aussitôt familier à cette existence nouvelle, ne fût aucunement dépassé, et ne fût le premier à Paris, de même qu'il était le premier à Athènes et le premier à Sparte. On le voit dans la vie privée, joueur magnifique, duelliste invincible, sportman renommé, arbitre de la mode, homme à beaux mots et à bonnes fortunes; dans la vie publique, général, ministre d'État, ambassadeur, orateur et chef de parti à l'Assemblée, et, aux époques de troubles, dictateur.

Mais les admirables dons d'Alcibiade étaient au service d'une ambition effrénée, d'un égoïsme exclusif, d'un sens moral perdu. Tous le reconnaissaient comme un être supérieur; lui-même prenait de la conscience de sa supériorité un mépris absolu pour les êtres inférieurs qui s'agitaient autour de lui. Il pensait qu'ils étaient faits pour lui; lui, non pour eux. Les hommes n'étaient que des instruments dont il se servait sans reconnaissance et qu'il brisait sans remords, selon la

nécessité. Alcibiade n'avait qu'un seul guide, l'intérêt personnel, qu'il suivait en s'affranchissant de tout scrupule, en se mettant au-dessus de toute loi [1]. Le chemin que son ambition s'était tracé, il le parcourait sans qu'aucune considération morale pût lui faire obstacle. Il n'avait ni patriotisme ni foi politique; il trahissait avec la même facilité sa patrie et son parti. Et lorsqu'il les servait, c'était moins par conviction que parce que son avantage l'y engageait. Si dès son entrée aux affaires, Alcibiade embrassa la cause populaire, si, sauf en 412, époque où il fomenta à Samos la conspiration aristocratique des Quatre-Cents, il resta toute sa vie fidèle à la démocratie, et s'il mourut en s'occupant de délivrer Athènes des Trente, c'est qu'il pensait que son véritable appui était le peuple. S'il en eût jugé autrement, il eût été un des chefs les plus ardents du parti oligarchique.

Toutefois, en se montrant sévère, on doit rester impartial. La guerre du Péloponnèse fut plus une guerre civile, une lutte de partis, qu'une guerre nationale. Or, ce serait une méprise que de comparer Alcibiade tra-

1. « Des natures aussi profondément démoniaques, dit Niebuhr, « dans une belle page sur Alcibiade, emploient rarement leur puissance pour le bien. Rien ne leur doit résister : les hommes ne sont « pour eux que des insectes, et ils ne reconnaissent aucune loi divine « ni humaine. » *Vorträge über alte Geschichte*, t. II, p. 109.

hissant les Athéniens pour les Spartiates à Coriolan trahissant les Romains pour les Volsques, au connétable de Bourbon trahissant la France pour l'Italie. Il serait plus équitable de le comparer à Condé et à Turenne, généraux de l'armée royale, trahissant tour à tour leur roi pour les Frondeurs et les Frondeurs pour leur roi. Royalistes ou Frondeurs, Turenne et Condé combattaient dans les rangs français ; Spartiate ou Athénien, Alcibiade combattait dans les rangs grecs. On objectera que les Spartiates menaient la guerre civile avec l'appui étranger : les Syracusains. Les Frondeurs aussi avaient l'appui étranger : Turenne eut la double honte d'être battu à Réthel en 1649, à la tête des troupes espagnoles.

Comme homme de guerre, Alcibiade doit être placé au même rang que les plus grands capitaines d'Athènes. Insouciant de sa vie et avare du sang de ses soldats, il joignait au génie du tacticien une valeur personnelle incomparable qui entraînait son armée. Il remporta la victoire de Cysique qui fut la bataille la plus importante que gagnèrent les Athéniens pendant la guerre du Péloponnèse; et dans tous les combats, sur terre et sur mer, qu'il livra aux coalisés, il fut toujours vainqueur[1]. Ainsi, nul ne mérite plus qu'Alci-

1. ....ουδεπώτε τοῦ πατρὸς ἡγουμένου τρόπαιον ὑμῶν ἔστησαν οἱ

biade le nom d'invincible. On peut dire de lui ce que Montaigne disait d'Épaminondas : « que la victoire le « suivait comme son ombre partout où il comman- « dait. »

Comme homme d'État, la conduite d'Alcibiade avait plus d'une affinité avec celle de Périclès. Ainsi que Périclès, Alcibiade s'éleva au pouvoir par ses flatteries et ses largesses à la plèbe; ainsi que Périclès, il n'hésita pas à briser ses adversaires; ainsi que Périclès, il engagea Athènes dans des guerres aventureuses pour se rendre indispensable; ainsi que Périclès enfin, il sacrifia peut-être le bien de la République à sa renommée à lui[1].

πολέμιοι. Isocrate, *de Bigis*, VII. Cf. Plutarque, *Alcibiad.* XXXVIII; Cornélius Népos, *Alcibiad.* VI; et les récits de Thucydide, de Xénophon et de Diodore.

1. De peur qu'on ne nous accuse de partialité contre Périclès, que nous admirons d'ailleurs autant que personne, nous citerons quelques actes de lui qui ne sont point exempts de tout soupçon d'égoïsme personnel, de violence et de manœuvres plus habiles que justifiables. Lorsque son adversaire Cimon donnait de l'argent à la multitude avec sa propre fortune, Périclès, moins riche que lui, et ne pouvant l'égaler dans ces moyens de s'attirer la faveur du peuple, fit les mêmes largesses, mais en y employant une partie des revenus de l'État. Par ces sommes répandues chaque année sous divers prétextes dans les mains de la multitude, il la corrompit, lui fit prendre de vicieuses habitudes de paresse, de dépense et de luxe, et la poussa inconsidérément vers les novateurs démagogiques; car le peuple espéra que de nouvelles réformes amèneraient l'augmentation de la paye de l'Assemblée et des tribunaux, des chorégies

Dans les affaires intérieures de la Cité, Alcibiade se montra d'une merveilleuse habileté. Grâce à son éloquence, à son intuition des dangers, à ses manœuvres

et des représentations, des partages de terres et de butin, peut-être même une seconde abolition des dettes. Devant la résistance de l'Aréopage à ses projets, Périclès anéantit le pouvoir de cette antique institution, qui avait toujours été considérée comme l'ancre de salut de la Cité, et dont pendant toute la fin du cinquième siècle l'autorité vénérée se fût opposée avec succès à bien des entreprises hasardeuses. Il n'hésita pas à faire bannir par l'ostracisme ses adversaires, les Cimon et les Thucydide. Pour décorer Athènes du Parthénon, des Propylées et de tant d'autres monuments admirables, il ne craignit pas de servir du fonds de guerre déposé à Délos, produit des contributions de toutes les villes alliées. Il hâta ainsi la dissolution de l'agrégat ionien en mécontentant les cités et les îles alliées. Ce fut la plus grande faute de Périclès, mais la beauté du Parthénon l'absout. Si Périclès s'opposa de toute sa puissance à l'abolition du décret contre les Mégariens, et jeta ainsi Athènes dans cette funeste guerre du Péloponnèse, ce fut surtout parce que s'apercevant que la faveur populaire l'abandonnait, il ne douta pas qu'au milieu d'affaires si importantes et de dangers si pressants, le peuple qui reconnaissait son génie ne dût se reposer sur lui seul de sa défense et ne le maintînt au gouvernement. Enfin, de son vivant Périclès, comme tous les grands hommes d'Athènes, fut accusé maintes fois de malversations et d'aspiration à la tyrannie. Cf. Thucydide, les Comiques, Plutarque, Diodore, etc.

A la vérité, Thucydide (II, 65) trace ce glorieux portrait de Périclès : « Par l'élévation de son caractère, la hauteur de ses vues, son désin-« téressement absolu, Périclès exerçait sur Athènes un ascendant im-« mense. Il restait libre tout en gouvernant la plèbe. Ne devant son « pouvoir qu'à des moyens avouables, il ne lui fallait pas flatter les « passions populaires ; sa valeur incontestée et la considération dont « il jouissait lui permettait de les braver. La démocratie subsistait de « nom, mais en fait c'était le gouvernement du premier citoyen. »

qui ne furent point toutes exemptes de reproches, il sut toujours maintenir à la tête des affaires le parti démocratique dont il était le chef, et il sut toujours se maintenir à la tête de ce parti. Ses ennemis, si puissants, si adroits qu'ils fussent, ne parvinrent jamais à le perdre tant qu'il resta à Athènes et qu'il put se défendre lui-même. Ils n'y réussirent qu'alors qu'il était loin d'eux, en Sicile ou en Ionie. Au temps des Quatre-Cents, Alcibiade fit preuve d'un grand sens politique et d'un ardent patriotisme en s'opposant à son armée qui voulait quitter Samos pour aller à Athènes renverser les usurpateurs, ce qui eût laissé l'Ionie aux Spartiates. Thucydide dit « qu'il rendit alors à Athènes « un service qui ne le cède à aucun autre[1]. »

Ces lignes sont moins un portrait qu'une transfiguration. Le but qu'a eu Thucydide en les écrivant est manifeste. Au temps de Thucydide, les démagogues qui menaient Athènes rappelaient sans cesse le souvenir de Périclès et se donnaient comme ses successeurs. Il était donc de l'intérêt des adversaires du gouvernement populaire de compter Périclès comme un des leurs et de le montrer comme un véritable dictateur, gouvernant sous le couvert de la démocratie. C'est ce qu'a fait Thucydide. Mais au fond du cœur, il jugeait autrement Périclès ; il ne pouvait oublier l'abaissement de l'aréopage, les réformes démocratiques et l'exil de Cimon et de Thucydide l'Ancien. On ne peut nier qu'il n'y ait eu un grand pas entre la conduite de Périclès et celle des démagogues qui vinrent après lui, mais ce pas n'était pas un abîme.

1. ...καὶ ἐδόκει Ἀλκιβιάδης πρῶτος τότε καὶ οὐδενὸς ἔλασσον τὴν πόλιν ὠφελῆσαι. Thucydide, VIII, 86.

Pour la politique extérieure d'Athènes, les principaux actes d'Alcibiade sont la conclusion de l'alliance argienne et l'expédition de Sicile.

La conclusion de l'alliance avec Argos ne ralluma pas, comme on l'a dit à tort, la guerre du Péloponnèse, par cette simple raison que cette guerre n'était pas éteinte. L'histoire prouve que la paix de Nicias n'était pour les Spartiates qu'une trêve de quelques années, qu'ils avaient conclue dans le seul but de recouvrer leurs concitoyens faits prisonniers à Sphactérie et qu'ils comptaient rompre quand ils sentiraient le moment propice. Tôt ou tard, la lutte devait reprendre entre ces deux ennemis, et si Argos ne se fût pas alliée à Athènes contre Sparte, elle se fût alliée à Sparte contre Athènes. Lorsque la guerre devient inévitable, ce n'est pas une faute que de la déclarer. Ce qui est une faute, c'est de se mettre par sa confiance et son incurie dans la nécessité de la subir un jour sans s'y être préparé. Alcibiade profita des circonstances heureuses qui s'offraient alors à Athènes pour rengager la guerre, qui peu d'années plus tard eût repris dans des conditions favorables à Sparte.

Selon la plupart des historiens modernes, ce fut Alcibiade, ayant pour seul mobile l'ambition personnelle, qui poussa les Athéniens à entreprendre la désastreuse

campagne de Sicile. On va jusqu'à dire qu'il en fut le seul auteur Bouc émissaire du démos athénien, qu'il représente dans ses grandeurs et dans ses faiblesses, on le charge de toutes les iniquités et de toutes les folies d'Athènes. C'est aux Athéniens au contraire que doit revenir la gloire comme la honte de leur histoire. La République Athénienne ne reconnut jamais de maître; à peine souffrit-t-elle des conseillers. Certes Alcibiade fut le plus ardent conseiller de l'expédition de Sicile; certes il incita sciemment par ses promesses et ses paroles, inconsciemment par la confiance que le peuple avait en ses talents de guerrier et son habileté diplomatique, les espérances et l'ambition des Athéniens; certes en tout ceci il agit autant dans son intérêt que dans l'intérêt de la Cité. Que l'homme politique, que le conquérant qui se sent impeccable lui jette la première pierre! Mais Alcibiade ne fut ni l'auteur ni même le promoteur de l'expédition de Sicile. Ce qui la provoqua, ce furent les circonstances elles-mêmes; ce fut l'état de la Sicile, la querelle d'Égeste et de Sélinonte, l'apathie des Spartiates, l'alliance d'Argos; ce fut le caractère mobile des Athéniens, tour à tour si prudents et si aventureux. Alcibiade qui fit seul conclure l'alliance argienne, grâce à ses intelligences avec cette ville et grâce à son stratagème contre les ambassadeurs spartiates,

ne fut pas plus l'auteur de l'expédition de Sicile, que Périclès, quoi que en témoignent les comiques et les historiens anciens, ne fut l'auteur de la guerre du Péloponnèse. Périclès prépara en effet cette longue guerre contre les Doriens par des mesures excessives et des alliances compromettantes. Alcibiade appuya en effet vivement l'expédition d'outre-mer par sa harangue entraînante. Mais ces deux hommes marchaient avec le courant, non contre le courant; ils stimulaient et ils devançaient l'opinion régnante : ils la représentaient. La guerre contre Sparte et la campagne contre Syracuse étaient dans l'esprit de tout Athénien. Il n'était pas besoin à ces deux ambitieux de réveiller le lion populaire; ils le trouvaient toujours éveillé et prêt à bondir. Ses rugissements mêmes leur indiquaient le plus souvent les manœuvres qu'il fallait devancer, l'ennemi qu'il fallait frapper. S'ils eussent hésité à obéir à ses désirs en les prévenant, le lion les eût terrassés et eût agi de lui seul. A défaut de Périclès, Kléon eût fait passer le décret contre Mégares et le traité d'alliance avec Corcyre; à défaut d'Alcibiade, un autre orateur, un Démostratès ou un Hyperbolos, eût réfuté à la tribune le discours pacifique de Nicias.

La conduite criminelle d'Alcibiade à Sparte ne doit pas empêcher de considérer comme émanant d'un

grand homme d'État, les conseils qu'il donna aux Spartiates. Sous le traître, le politique subsiste. Les Spartiates eurent le bon esprit de suivre toujours les avis d'Alcibiade que les Athéniens dédaignèrent trop souvent. La guerre Décélique qui jeta Athènes dans les dernières angoisses, l'expédition de Gylippos en Sicile qui sauva Syracuse et anéantit l'armée et la flotte de Nicias, l'appui donné par Sparte aux villes de Chios et de Milet qui provoqua le soulèvement général de l'Ionie contre Athènes, tout cela est l'œuvre d'Alcibiade. Si on voit en Alcibiade un citoyen d'Athènes, transfuge et traître à son pays, cette œuvre est honteuse ; à la regarder en elle-même, elle est admirable

L'aristocrate Aristophane, qui ne pouvait pardonner à Alcibiade de s'être dévoué à la cause démocratique, fait dire à Euripide, dans la comédie des *Grenouilles* : « Je hais le citoyen qui est lent à servir sa patrie « et prompt à l'accabler des plus grands maux, qui, « plein d'habileté quand il s'agit de lui-même, se « montre embarrassé pour servir l'État [1]. » C'est la haine qui parle ici plutôt que l'équité. D'une part

1. μισῶ πολίτην, ὅστις ὠφελεῖν πατραν
βραδὺς φανεῖται, μεγάλα δὲ βλάπτειν ταχὺς,
καὶ πόριμον αὑτῷ, τῇ πόλει δ'ἀμήχανον.
Aristophane, *Ran.*, 1427-1429.

Alcibiade ne fut pas plus habile pour lui-même que pour Athènes, puisqu'il passa la moitié de sa vie banni, ruiné et proscrit, et qu'il mourut assassiné. D'autre part, les services qu'Alcibiade rendit à Athènes ne le cèdent point à ceux qu'il rendit à Sparte, et s'il ne fit pas davantage pour la Cité, ce fut la faute des Athéniens. Thucydide le dit expressément : « Quoique Alcibiade « eût on ne peut mieux mené la guerre dans l'intérêt « de la chose publique, les Athéniens, à cause de sa « conduite privée, lui enlevèrent le commandement et « le remirent à d'autres généraux qui ne tardèrent pas « à causer la ruine de la Cité [1]. » La politique d'équilibre suggérée à Tissapherne, la neutralité des Perses obtenue, le renvoi de la flotte phénicienne, la « poursuite zélée et effective des opérations pendant « la troisième phase de la guerre du Péloponnèse, » l'Ionie reconquise, les Quatre-Cents renversés, les Spartiates vaincus dans vingt combats et forcés de demander la paix, c'est là la part d'Alcibiade. Nicias, qu'admirait tant Aristophane, fut certes malgré ses vertus et sa grande honnêteté politique plus nuisible à Athènes qu'Alcibiade [2]. D'ailleurs dans les *Grenouilles*, Es-

1. ....καὶ δημοσίᾳ κράτιστα διαθέντα τὰ τοῦ πολέμου, ἰδίᾳ ἕκαστοι τοῖς ἐπιτηδεύμασιν αὐτοῦ ἀχθεσθέντες, καὶ ἄλλοις ἐπιτρέψαντες, οὐ διὰ μακροῦ ἔσφηλαν τὴν πόλιν. Thucydide, VI, 15.

2. Nous ne faisons ici que donner le jugement du grand historien

chyle répond ainsi à Euripide, parlant d'Alcibiade : « Il ne faut pas nourrir de lionceau dans la ville; mais « si le lionceau a grandi, il faut se soumettre à lui[1]. »

L'idée est profondément juste. Alcibiade ne commença à être funeste à sa patrie que le jour où sa patrie le renia. Victime de la légèreté des Athéniens, les Athéniens devinrent les victimes de son ressentiment. Ses fautes retombèrent sur Athènes, et ce fut justice; car c'était aux Athéniens qu'incombait la conduite d'Alcibiade. S'ils ne l'avaient pas banni une première fois sur un chimérique soupçon de sacrilége, il est hors de doute qu'Alcibiade eût mené victorieusement la guerre

Georges Grote qui, tout en flétrissant la nature d'Alcibiade et en exaltant le caractère de Nicias, dit : « La conduite des Athéniens à l'é« gard d'Alcibiade et à l'égard de Nicias, fut tout autre. Ce contraste « est très-instructif en ce qu'il démontre sur quel point reposait une « estime durable à Athènes; combien de temps la plus triste incapa« cité politique pouvait rester inaperçue, quand elle était couverte « par la piété, le décorum, de bonnes intentions et une haute position; « combien était éphémère l'ascendant d'un homme bien supérieur « en talent et en énergie, outre une position égale, quand ses quali« tés morales et sa vie antérieure étaient de nature à provoquer la « crainte et la haine de beaucoup, et l'estime de personne. Nicias, à « le considérer comme serviteur de l'État, fut certes beaucoup plus « funeste à son pays qu'Alcibiade. » *Histoire de la Grèce*, t. XI, p. 345-346. Cf. la note correspondante.

1. οὐ χρὴ λέοντος σκύμνον ἐν πόλει τρέφειν,
ἢν δ'ἐκτρέφῃ τις, τοῖς τρόποις ὑπηρετεῖν.
Aristophane, *Ran.*, v. 1431-1432.

de Sicile, qu'il n'eût pas suscité la guerre Décélique ni provoqué la révolte d'Ionie. En 412, rappelé par les Athéniens, Alcibiade, grâce à son génie diplomatique et militaire, rétablit en moins de trois ans la puissance d'Athènes qu'il avait trouvée complétement abattue. Après sa victoire de Cysique qui anéantit la flotte ennemie de Sparte, les Lacédémoniens ne demandèrent-ils pas la paix à Athènes? Ainsi la trahison d'Alcibiade était effacée, puisqu'il en avait anihilé l'effet. Mais les Athéniens, à cause de leur confiance en Alcibiade qu'ils croyaient invincible, refusèrent la paix. Ils ne voulaient traiter avec Sparte qu'à des conditions léonines; pour cela il fallait que les Lacédémoniens fussent non pas seulement vaincus, mais terrassés. Et c'est ce même homme en qui les Athéniens avaient placé cette confiance excessive, quoique justifiable, puisque dès qu'Alcibiade était à leur tête la victoire ne les abandonnait jamais, que deux ans après ils bannissaient de nouveau, pour l'échec insignifiant de son lieutenant à Éphèse. S'ils n'avaient point banni Alcibiade cette seconde fois, il est à peu près certain que la guerre d'Ionie se fût continuée à leur avantage, car les généraux qui succédèrent à Alcibiade étaient loin de l'égaler. En tout cas, Alcibiade n'eût pas perdu la bataille d'Égos-Potamos qui ruina définitivement Athènes.

Avant la bataille, Alcibiade avait prévu la défaite et il avait indiqué aux généraux athéniens, qui ne l'écoutèrent pas, les moyens de l'éviter.

Il semble qu'Alcibiade, comme un génie tutélaire, portait en lui la bonne et la mauvaise fortune d'Athènes. Son élévation ouvrait pour la République l'ère des victoires et de la puissance ; sa chute marquait les temps des défaites et de l'abaissement. Les exils d'Alcibiade furent toujours immédiatement suivis des plus épouvantables désastres. Après le premier bannissement vinrent la perte de l'armée de Sicile et la révolte de l'Ionie ; après le second, ce furent la destruction de la flotte à Égos-Potamos, le siége et la prise d'Athènes. Athènes perdit la liberté l'année même où Alcibiade perdit la vie. « Athènes, dit Isocrate, re« cueillit toujours le fruit funeste des malheurs d'Al« cibiade [1]. »

Alcibiade eût-il été un César si le succès l'eût toujours suivi dans ses entreprises ? eût-il comme César provoqué la guerre civile, attenté à la constitution, et se fût-il fait dictateur et tyran d'Athènes ? Les soupçonneux Athéniens redoutèrent toujours ces grands desseins chez Alcibiade. Mais selon un contemporain,

1. ...ἥ τε πόλις τῶν κακῶν τοῦ πατρὸς (τοῦ Ἀλκιβιάδου) ἀπέλαυσε. Isocrate, *de Bigis*, XV.

peut-être cette crainte ne leur vint-t-elle « que parce qu'ils s'avouaient que la puissance souveraine était « l'ambition de tous, et qu'ils reconnaissaient qu'Alci- « biade plus qu'aucun autre pouvait y parvenir; et nul- « lement à cause de ses actes mêmes [1]. » Par trois fois différentes, en effet, l'occasion de se faire tyran se présenta à Alcibiade. La première fois, en Sicile, lorsque les Athéniens lui retirèrent le commandement et le rappelèrent à Athènes. Alcibiade se trouvait dans une situation absolument analogue à celle de César en Gaule quand il reçut l'ordre du Sénat de licencier son armée. Alcibiade, comme César, sûr de ses troupes pouvait — et les Athéniens n'étaient pas sans craintes à cet égard — arrêter le triérarque salaminien, vaincre rapidement les Siciliens ou conclure une trêve habile avec eux et marcher victorieux contre Athènes. La seconde fois, à Samos, lorsque ses soldats voulaient s'embarquer pour aller combattre les Quatre-Cents. Au lieu de s'opposer au vœu de son armée, Alcibiade pouvait se mettre à sa tête, cingler vers le Pirée, surprendre Athènes, renverser sans peine les usurpateurs,

1. Καίτοι πολλοὶ τῶν πολιτῶν πρὸς αὐτὸν δυσκόλως εἶχον ὡς πρὸς τυραννεῖν ἐπιβουλεύοντα, οὐκ ἐκ τῶν ἔργων σκοποῦντες, ἀλλ' ἡγουμένοι τὸ μὲν πρᾶγμα ὑπὸ πάντων ζηλοῦσθαι, δύνασθαι δ'ἂν ἐκεῖνον μάλιστα διαπράξασθαι. Isocrate, *de Bigis*, XV.

et dans l'ivresse de la victoire abolir à son profit l'antique démocratie. L'Ionie eût été perdue, mais Alcibiade eût été dictateur. La troisième fois, à Athènes, après son retour triomphal et la célébration de la fête d'Éleusis, alors que, nommé généralissime par l'Assemblée, les députations des sociétés secrètes vinrent lui offrir la dictature. Il avait pour lui l'armée, la flotte et toute la plèbe. Bien des chevaliers se fussent même ralliés. Son avénement n'eût peut-être pas fait couler une goutte de sang. Dans ces trois circonstances, Alcibiade ne fit rien qui puisse donner à penser qu'il songeât au renversement de la démocratie.

Alcibiade, comme César et comme tous les dictateurs, s'appuya toujours sur le peuple, plus malléable, plus susceptible d'enthousiasme et plus facile à abuser que la classe des grands. De ce qu'Alcibiade employa les mêmes moyens que César, il ne s'ensuit pas qu'il ait eu le même but. On ne peut guère se figurer un Athénien de cette époque osant sérieusement aspirer à la dictature. Les statues des tyrannicides Harmodios et Aristogiton étaient encore debout dans l'Acropole, leur souvenir encore dans toutes les mémoires. Ainsi que Lucrèce, la constitution violée eût trouvé un Brutus pour la venger. Alcibiade eût donc plutôt été un Périclès ou un Pompée qu'un César. Certes le pouvoir absolu

était sa seule ambition, mais dans le pouvoir il désirait la chose et non le mot. Pour y parvenir, il voulait non, comme César, détruire les lois de son pays, mais comme Périclès et comme Pompée se servir de ces lois. La constitution athénienne, qui admettait les réélections successives, le lui permettait. Si Alcibiade fait songer à César, c'est surtout par l'immense ambition, l'amour des femmes et l'esprit de conquête, qui étaient plus développées chez ces deux hommes que chez Périclès. Il y avait en Alcibiade la nature d'un conquérant. Thucydide et Plutarque disent qu'il rêvait non point seulement la prise de Syracuse, mais la conquête de la Sicile et de Carthage et la soumission de toute la Grèce. Alcibiade eût-il réussi à accomplir ses desseins, eût-il pris la Sicile, vaincu Carthage, réduit les Péloponnésiens, forcé tout ce qui parlait la langue grecque à reconnaître la suprématie d'Athènes et fait une seule armée des forces de la Grèce entière, que peut-être alors il eût jeté les yeux du côté de la Perse et qu'il y eût eu un Alexandre un siècle plus tôt.

Le meurtre d'Alcibiade ne sauva pas les Trente. Thrasybule, l'ancien compagnon d'armes du proscrit, accomplit cette tâche glorieuse qui semblait réservée à Alcibiade : la délivrance d'Athènes. A la tête de quelques bannis, il quitta Thèbes où il s'était réfugié, et il s'em-

para de la forteresse de Philè en Attique. Là, il soutint victorieusement les attaques des troupes des Trente. Il marcha enfin contre Athènes, renversa Critias et ses collègues, et rétablit la démocratie. (Hiver de 404-403.)

Les Athéniens conservèrent ce gouvernement, auquel ils avaient sacrifié tous leurs grands hommes, jusqu'au jour où la Grèce fut réduite en province romaine. Le peuple ne perdit la liberté que quand la cité perdit l'indépendance. Mais dès qu'Athènes eut subi, au temps des Trente, une garnison lacédémonienne dans l'Acropole, Athènes ne joua plus qu'un rôle effacé dans l'histoire de la Grèce. La race des Miltiade, des Aristide, des Thémistocle, des Cimon et des Périclès s'était éteinte avec Alcibiade. Alcibiade fut le dernier de ces grands Athéniens, du cinquième siècle, à la fois hommes d'État et hommes de guerre. Dans les âges qui suivent, Athènes eut encore d'habiles généraux, comme Chabrias et Iphicrate, mais ce n'étaient que de valeureux soldats, simples épées que faisait agir une assemblée passionnée, agitée et énervée, passant d'accès de témérité folle à des torpeurs funestes. Athènes eut encore d'admirables hommes d'État, comme Démosthène; mais celui-ci n'était qu'une haute intelligence servie par le prestige de l'éloquence. Il y avait en lui quelque chose du sonore masque d'airain de la scène antique. Lors-

que l'heure était venue de laisser les paroles vibrantes pour les actes énergiques, son génie disparaissait. Démosthène savait armer les citoyens contre Philippe; il ne savait pas les conduire à la victoire. C'étaient des capitaines mercenaires, ces prostitués du courage, qui commandaient les dernières armées d'Athènes. Du haut de la tribune du Pnyx, Démosthène exhortait les Athéniens à l'héroïsme; à Chéronée, il fuyait devant l'ennemi, jetant son bouclier sur le champ de bataille.

FIN.

Athènes, 1868. — Paris, 1872

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE DEUXIÈME.

421-415 av. J. C.

(SUITE).

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LIVRE TROISIEME.

415-411 av. J. C.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

411-404 av. J. C.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

12758. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

